
3 1761 07588873 5



LE CHRISTIANISME

DE

MONTAIGNE.

par

l'abbé Jean La Bouderie

vicaire [illegible]

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.

LE CHRISTIANISME
DE
MONTAIGNE,
OU
PENSÉES DE CE GRAND HOMME
SUR LA RELIGION.

PAR MONSIEUR L.***

> La Religion chrétienne a toutes les marques d'extrême justice et utilité; mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obéissance du magistrat, et manutention des polices.
>
> MONTAIGNE. *Essais*, liv. 1[er], ch. 22.

A PARIS,

Chez
- DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire, rue Christine, n° 2;
- Théodore LECLERC jeune, Libraire, rue N°.-Notre-Dame, n° 23;
- MERLIN, Libraire, quai des Augustins, n° 7.

1819.


LIBRARY
AUG 12 1908
UNIVERSITY OF TORONTO



ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A MONSIEUR G. G.***

Monsieur,

Je vous prie d'agréer la dédicace de cet ouvrage. Je vous l'offre comme une marque de mon parfait dévouement, et comme un encouragement dans la carrière que la Providence

ouvre devant vous. Par votre médiation, j'ai l'honneur de l'offrir également à ceux qui vous sont unis par les liens du sang, et pour lesquels je suis pénétré du plus profond respect. Vous y trouverez, j'espère, de quoi fortifier les principes religieux que j'ai tâché d'imprimer dans le fond de votre ame, et de quoi vous faire aimer et pratiquer les devoirs de la morale évangélique, dont l'abrégé est si bien exprimé par ces paroles du Prince des Apôtres (1. *Pet.* 2, 17) : Rendez l'honneur à tous ceux à qui il est dû : aimez vos frères : craignez Dieu : respectez le Roi. *Honour all men : love the brotherhood : fear God : honour the king.*

J. L.***

TABLE

DU

CHRISTIANISME DE MONTAIGNE.

FIN DE LA TABLE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Depuis long-temps nous avions conçu le dessein de donner au public le Christianisme de Montaigne, à l'imitation du respectable M. Emery, qui a donné le Christianisme de Bacon, celui de Leibniz et celui de Descartes. Nous nous étions proposé d'extraire de la Théologie naturelle de Raymond de Sebonde, traduite par Montaigne, et des *Essais* de ce grand homme, les pensées les plus propres à prouver son respect pour la Religion catholique et à en inspirer l'amour au lecteur. Parmi les moyens sans nombre qu'on emploie ordinairement pour la conversion des incrédules, on peut placer au premier rang l'autorité de ces rares génies, dont le nom est environné de splendeur et d'éclat par les plus belles découvertes ou par des ouvrages marqués du sceau d'une durée éternelle. Quoiqu'on n'ignore pas que la Révélation est faite pour captiver les savans et *les investigateurs du siècle,* on aime

à se convaincre par expérience que réellement elle a eu pour disciples les plus distingués d'entre eux. Or, quel effet ne doit-on pas attendre de la réputation de Montaigne sur l'esprit de ses admirateurs, si on leur démontre que ce philosophe, si subtil, si délié, si peu enclin à la crédulité, étoit néanmoins un chrétien sincère et zélé? Qui ne se fera honneur d'avoir pour apôtre un si grand maître, et d'être introduit dans le sanctuaire de la Vérité par celui qui la chercha toute sa vie; qui reconnut de bonne foi que l'homme, livré à lui-même, ne feroit que s'égarer dans des déserts immenses, sans y rencontrer aucun asile, que s'enfoncer de plus en plus dans des ténèbres profondes dont il lui seroit impossible de sortir; qui confessa hautement ce que Locke a confessé depuis (1): « Je reçois avec plaisir et avec gratitude la lumière de la Révélation; et je me réjouis en elle; car elle met mon esprit en repos sur plusieurs choses dont ma pauvre raison ne peut en façon que ce soit comprendre la manière. »

Ce profond raisonneur n'est jamais plus

(1) Essai sur l'Entendement humain.

victorieux que quand il presse un argument en faveur de la divinité de la Religion chrétienne. Son style toujours si vif, si animé, si pittoresque, si attrayant, l'est encore davantage quand il sert à transmettre les sublimes doctrines de l'Evangile. Faut-il s'en étonner? L'esprit de Dieu sembloit dicter, et Montaigne tenir la plume. Son imagination, une des plus riches qui aient jamais existé, étoit encore fécondée par ces croyances d'un avenir sans fin et d'un monde surnaturel, qui agrandissent l'intelligence la plus bornée.

La nouvelle édition des Œuvres de Montaigne, en cinq volumes in-8°, qui vient de paroître chez MM. Lefevre et Deterville, bien loin de nous faire abandonner notre projet, n'a servi qu'à nous y confirmer. Les Editeurs n'ont donné qu'un extrait de la Théologie naturelle de Raymond de Sebonde, dont Montaigne avoit adopté les sentimens, en la traduisant, et où il avoit, pour ainsi dire, consigné sa profession de foi, uniquement parce que le chapitre XII du livre second des Essais, intitulé *Apologie de Raymond Sebon*, pouvoit faire naître le désir de connoître l'ouvrage de cet auteur,

à se convaincre par expérience que réellement elle a eu pour disciples les plus distingués d'entre eux. Or, quel effet ne doit-on pas attendre de la réputation de Montaigne sur l'esprit de ses admirateurs, si on leur démontre que ce philosophe, si subtil, si délié, si peu enclin à la crédulité, étoit néanmoins un chrétien sincère et zélé ? Qui ne se fera honneur d'avoir pour apôtre un si grand maître, et d'être introduit dans le sanctuaire de la Vérité par celui qui la chercha toute sa vie ; qui reconnut de bonne foi que l'homme, livré à lui-même, ne feroit que s'égarer dans des déserts immenses, sans y rencontrer aucun asile, que s'enfoncer de plus en plus dans des ténèbres profondes dont il lui seroit impossible de sortir ; qui confessa hautement ce que Locke a confessé depuis (1) : « Je reçois avec plaisir et avec gratitude la lumière de la Révélation ; et je me réjouis en elle ; car elle met mon esprit en repos sur plusieurs choses dont ma pauvre raison ne peut en façon que ce soit comprendre la manière. »

Ce profond raisonneur n'est jamais plus

(1) Essai sur l'Entendement humain.

victorieux que quand il presse un argument en faveur de la divinité de la Religion chrétienne. Son style toujours si vif, si animé, si pittoresque, si attrayant, l'est encore davantage quand il sert à transmettre les sublimes doctrines de l'Evangile. Faut-il s'en étonner? L'esprit de Dieu sembloit dicter, et Montaigne tenir la plume. Son imagination, une des plus riches qui aient jamais existé, étoit encore fécondée par ces croyances d'un avenir sans fin et d'un monde surnaturel, qui agrandissent l'intelligence la plus bornée.

La nouvelle édition des Œuvres de Montaigne, en cinq volumes in-8°, qui vient de paroître chez MM. Lefevre et Deterville, bien loin de nous faire abandonner notre projet, n'a servi qu'à nous y confirmer. Les Editeurs n'ont donné qu'un extrait de la Théologie naturelle de Raymond de Sebonde, dont Montaigne avoit adopté les sentimens, en la traduisant, et où il avoit, pour ainsi dire, consigné sa profession de foi, uniquement parce que le chapitre XII du livre second des Essais, intitulé *Apologie de Raymond Sebon*, pouvoit faire naître le désir de connoître l'ouvrage de cet auteur,

Ce livre a eu des admirateurs, sur-tout parmi les Savans étrangers. Jean-Albert Fabricius (qui en a donné une excellente analyse dans son livre intitulé : *Delectus argumentorum et syllabus scriptorum qui veritatem Religionis christianæ adversus Atheos, Epicureos, Deistas seu Naturalistas, Idololatras, Judæos et Muhammedanos lucubrationibus suis asseruerunt*, Hambourg, 1725, in-4°), en parle en ces termes : *Licèt subtilior est Sebundus quandòque atque ingenio nimium indulget, quod mysteria etiam christianæ fidei contendit rationi sibi relictæ obvia ostendere, in cæteris tamen solida habet multa et egregia, atque idonea adeò ad amorem Numinis et pietatem in lectore veritatis cupido sive alendum, sive instillandum ei atque commendandum* (1). Cet éloge seroit assez juste, si Fabricius n'imputoit à Sebonde d'enseigner que les mystères de la Religion chrétienne sont à la portée de la raison humaine, abandonnée à elle-même ; ce que celui-ci n'a jamais prétendu.

Jean Amos Coménius, qui long-temps auparavant avoit fait un abrégé de la *Théo-*

---

(1) Pag. 457.

logie naturelle de Sebonde, imprimé à Amsterdam, 1661, in-8°, sous ce titre : *Oculus fidei, Theologia naturalis, sive liber Creaturarum, specialiter de homine et naturâ ejus, in quantùm homo est, et de his quæ illi necessaria sunt ad cognoscendum Deum et seipsum, omniaque quibus Deo, proximo, sibi, obligatur ad salutem ; à Raymundo de Sabunde antè duo sæcula conscriptus, nunc autem latiniore stylo in compendium redactus, et in subsidium incredulitati Atheorum, Epicureorum, Judæorum, Turcarum, aliorumque infidelium, nominatim Socinianorum et aliorum Christianorum mysteria fidei suæ non attendentium :* la croyoit très-propre, non-seulement à résoudre toutes les objections que les impies forment contre les mystères du Christianisme, mais encore à réchauffer le feu de la piété parmi les Chrétiens, et à leur inspirer l'amour et la pratique des devoirs que la morale prescrit. Cet abrégé est dédié au socinien Daniel Zwicker. Coménius lui dit, dans la dédicace : *Tu igitur cùm cerebro laborare videaris, en tibi adduco medicum ! à quo quicquid præscribet aut propinabit, recipe fortiter, ut ne antè tempus nausees et rejicias. Si concoquere*

poteris, bonam revalescentiæ spem concipiemus (1). Coménius s'excuse, dans la préface, d'avoir abrégé le livre de Sebonde, sur ce que les Protestans avoient de la répugnance à lire la condamnation de leur doctrine. Il ajoute, qu'il s'y trouvoit quelques longueurs et quelques répétitions qu'il convenoit de retrancher. Mais la grande raison qu'il allègue de son travail, c'est le désir de rendre plus agréable la lecture de la Théologie naturelle, dont le style barbare étoit repoussant, et de la faire goûter aux amateurs de la belle latinité.

L'éditeur de Venise (1581) avoit exprimé son opinion sur la Théologie naturelle, dans six vers qui se lisent au verso du premier feuillet.

En (dictu Mirum!) qui tot de vatibus unus,
Quæ natura negat jungere, juncta dedit!
Jamque fides ἀπόδειξιν habet, cogitque fateri
Nunc ratio, credique jubet ipsa fides.
Dic mihi nunc, logicumne magis, te judice, lector,
Reimundum laudes, sacriloquumne magis?

Dans la préface, il renchérit encore sur les éloges que renferment ses vers; il la

---

(1) *Versùs finem.*

termine ainsi : « *Huc igitur accedant, et in manus hunc sumere non erubescant logici, et ex rebus divinis logices usum; theologi quo, ut theologiæ docendæ methodum ex logicis; philosophi denique, atque universi cultiorum litterarum studiosi, ut sinceram philosophiam, ut divinarum inquam rerum ex naturalibus, et humanarum ex divinis, præclaram cognitionem, et veram eas docendi rationem, haurire perfectiùs discant* » (1).

Le docte Grotius dont le jugement est d'un si grand poids, disoit à Jérôme Bignon (2) : « Je ne suis point surpris que vous désiriez, avec tant d'ardeur, apprendre de moi quel but je me suis proposé en écrivant sur la Religion chrétienne, en la langue de mon pays. Comme rien de ce qui est digne d'être lu ne vous échappe; comme vous avez un goût sûr pour discerner les bons ouvrages, vous n'ignorez pas que cette matière a déjà été traitée avec beaucoup de subtilité par Raymond de Sebonde, dans ses

---

(1) *Fr. Ziletus. in præfat. Theologiæ naturalis. Venetiis*, 1581.

(2) Traité de la Vérité de la Religion chrétienne; préface adressée à l'avocat-général Bignon, traduction de l'abbé Goujet.

raisonnemens de philosophie; par Louis Vivès dans ses dialogues, et par Mornay dont l'ouvrage est plein d'une agréable érudition. »

Dom Mabillon en recommande la lecture dans son *Traité des Etudes monastiques*, page 443, édit. de 1691, in-4°, et l'austère abbé de La Trappe, qui a trouvé mauvais que le savant bénédictin eût conseillé à des religieux la lecture de certains livres qu'il désigne, ne dit rien de *la Théologie naturelle*, en latin et en français.

Si *la Théologie naturelle* n'a pas eu plus de partisans, nous ne craignons pas de l'avouer avec Pasquier et Amos Coménius, c'est qu'elle a été peu lue. Quelle qu'en soit la cause, Bayle ne paroît en porter qu'un jugement de confiance. « Il faut, dit-il, que ce livre ne sente pas les notions d'un auteur vulgaire, et rampant sur la surface des préjugés, puisque Montaigne en a fait un cas tout particulier, et l'a traduit en notre langue » (1).

Pour ce dernier, c'est différent, son jugement est raisonné; le voici avec celui d'Adrien Turnebe : « Cet ouvrage me parois-

(1) Dictionnaire historique et critique, au mot *Sebonde*.

sant trop riche et trop beau pour un auteur duquel le nom soit si peu connu, et duquel tout ce que nous savons, c'est qu'il étoit espagnol, faisant profession de médecin à Toulouse, il y a environ deux cents ans, je m'enquis autrefois à Adrianus Turnebus qui savoit toutes choses que ce pouvoit être de ce livre : il me répondit qu'il pensoit que ce fût quelque quintescence tirée de Saint-Thomas-d'Aquin; car, de vrai, cet esprit-là, plein d'une érudition infinie et d'une subtilité admirable, étoit seul capable de telles imaginations » (1).

Un docteur de l'ordre de Saint-Augustin, nommé Jean Salian, qui avoit lu attentivement l'ouvrage de Sebonde, en parloit en ces termes, dans son approbation du 21 octobre 1647 : « *Etsi rudiore stylo, proùt ea ferebant tempora, conscripta* (Theologia naturalis), *verè tamen aurea est, et non modò omni errore, aut contrà fidem aut bonos mores vacat verum etiam sanâ et orthodoxâ doctrinâ, nec non præsertim temporibus et moribus perutili ac necessariâ plena reperta est : ita ut de illâ dici queat, quod de*

(1) Apologie de Raymond de Sebonde.

Ennii scriptis aiebat Virgilius Maro : si ex Ennii cœno aurum gemmasque colligere.... hortor vehementer omnes Christi fideles, ut hunc librum quàm sæpissimè in manus habeant, ac studiosè legant. » Ainsi le mot de Virgile est applicable à la forme et non pas au fond.

Notre intention n'est pas de recueillir tous les suffrages en faveur de la Théologie naturelle, nous en avons assez rapporté pour en faire connoître le mérite. Nous ajoutons seulement que Gesner (1) ne nous a transmis que des témoignages honorables ; que Jean Leclerc n'a point démenti les éloges de Grotius (2) ; et que le célèbre docteur Jean De Launoy a approuvé l'édition de Lyon, 1648.

Les critiques que l'on a faites de *la Théologie naturelle* sentent tellement la précipitation et les préjugés, qu'il suffit de les rapporter pour les détruire.

---

(1) *In cujus principio*, dit-il, *et multa et gloriosa promittit author, de quorum veritate nonnulli sibi applaudunt tanquam experti, quod prænotavit.* — Bibliotheca, Art. Raymundus Sabunde.

(2) *De Veritate Religionis christianæ, edent. J. Cleric.* 1709.

Le docteur Ellies-Dupin, dont les jugemens sont si souvent sujets à être réformés, n'étoit pas très-favorable à l'ouvrage de Raymond de Sebonde (1). « *La Théologie naturelle de l'homme et des créatures* a été traduite de l'espagnol en français par Montaigne, qui en faisoit plus de cas qu'elle ne mérite. C'est un ouvrage qui contient plusieurs raisonnemens et réflexions vagues et métaphysiques sur la religion et sur la morale chrétienne. » Cette critique est trop sévère pour avoir été faite en connoissance de cause. Dupin n'avoit probablement pas vu la Théologie naturelle, puisqu'il n'en cite pas même le titre, et qu'il la croit écrite en espagnol, tandis qu'elle a été écrite en latin, ou plutôt, comme dit Montaigne, *bâtie d'un espagnol barragouiné en terminaisons latines*.

« Le traité de Raymond de Sebonde, dit un compilateur non moins inconsidéré (2), offre des singularités hardies qui plurent

---

(1) Histoire des Controverses et des Matières ecclésiastiques, traitées dans le 15e siècle, première partie, page 310.

(2) Nouveau Dictionnaire historique, par une Société de gens de lettres; 4e édit. Caen, 1779; tome VI, au mot *Sebonde*.

aux philosophes du 15e siècle, et qui ne déplairoient pas à ceux du nôtre. Montaigne le trouva, en beaucoup d'endroits, conforme à ses idées, et en fit une traduction. » Que de sottises en si peu de mots! Voilà donc Raymond de Sebonde, transformé tout-à-coup en incrédule, goûté par les incrédules de son temps, précurseur des incrédules du nôtre, et Montaigne, qui le traduit, adoptant une partie des idées hardies de la Théologie naturelle, et les transmettant aux siècles futurs! Il faut en convenir, M. le comte Vernier ne pensoit pas comme l'auteur de l'article Sebonde; il n'a pas cru que la traduction de la Théologie naturelle fût, pour Montaigne, un certificat d'incrédulité, bien loin de là. Ecoutons ce qu'il dit (1): « Le premier ouvrage de Montaigne fut la traduction de la Théologie naturelle de Raymond de Sebonde, savant espagnol, ce qui annonce qu'il étoit loin de cette incrédulité et de ce *pyrrhonisme* dont la malignité a voulu l'accuser; aussi

(1) Notices et observations pour préparer et faciliter la lecture des Essais de Montaigne, par M. le comte Vernier. Paris, 1810, 2 vol. in-8°; introduction, page xx.

doit-on observer que, dans les troubles qui agitoient alors la France, il n'hésita pas de se déclarer ouvertement pour le *parti* catholique. Il vécut et mourut dans la religion de ses pères. » M. Aimé Martin a tenu le même langage.

Méric Casaubon est encore plus prononcé, s'il est possible, contre la Théologie naturelle; il prétend que la méthode de Raymond de Sebonde est plus propre à endurcir les incrédules qu'à les ramener à la foi; mais heureusement il anéantit lui-même sa prétention, en avouant que la méthode de Sebonde n'a point déplu à Grotius (1), et que lorsqu'il écrivoit, il ne lui en restoit qu'un souvenir confus.

---

(1) Raymundus de Sabauda, who lived about the year of the Lord 1430, hath set out a book, intituled *Theologia naturalis;* by wich hi doth undertake to prove all the mysteries of our faith by plain reason. I had once the book, but do not remember that I found much in him to satisfy me any sober man, I thougt. Yet learned *Grotius*, *de Veritate*, *etc.*, mentions him as a considerable man, wich I wonder at; especially when I read his prefaces in *Gesner's Bibliotheca;* wherein hi seems to me to speak more like a mad man then a man of any judgement. — Of credulity and incredulity in things divine and spiritual, by Merick Casaubon. London, 1670, in-8°, pag. 16.

Le jésuite Théophile Raynaud commence par louer la capacité de Raymond de Sebonde, et par convenir qu'il s'est fait une grande réputation par sa manière de philosopher : *Notum est Raymundus Sabunde, qui librum creaturarum sive Theologiam naturalem edidit, eo ipso, præter reliqua scripta sua satis ostendit quantum hâc arte valuerit;* il déclare ensuite que son dessein n'est ni de blâmer, ni de suivre la route que Sebonde a tracée, parce qu'il ne tient point ce qu'il a promis dans sa préface, et qu'il se borne à confirmer par la raison les points que la révélation a enseignés (1).

Le jésuite Feller (2), plus tranchant, avance sans hésiter que la Théologie naturelle contient plusieurs erreurs qui plurent aux philosophes de ce temps, et furent répétées par ceux du siècle suivant; que Montaigne la trouva, en beaucoup d'endroits, conforme à ses idées, et en fit une traduction. N'est-ce pas parmi ces écrivains

---

(1) *Prolegomena Theologiæ naturalis, auctore Theophil. Raynaldo*, n° 86.

(2) Dictionnaire historique ou Histoire abrégée, par l'abbé F. X. de Feller. Liége, 1797, tome 8, au mot *Sebonde*.

une répétition de jugemens précipités, et par conséquent sans autorité?

On pourroit avouer que les argumens de Sebonde ne sont pas toujours d'égale force, qu'ils sont parfois métaphysiques, vagues, entortillés, étrangers à la question même, sans que la Théologie naturelle fût pour cela un ouvrage méprisable pour le fond. Quel est le livre si parfait où ne se rencontre aucune tache? que font à sa beauté quelques endroits moins bien traités? n'est-ce pas le cas de dire avec le poëte : *Ubi plura nitent, paucis non offendar maculis?* — Martial, *Epigram.*

Le second ouvrage de Raymond de Sebonde que nous connoissons est intitulé: *de Naturâ Hominis, dialogi. Hi et Christi, et sui ipsius cognitionem exhibent.* Ce livre porte aussi le titre de *Viola Animæ.* La première édition est de Cologne 1501 in-4°; la seconde, revue et augmentée, est de Lyon 1568, in-16. Ce n'est qu'un abrégé de la Théologie naturelle, et comme dit Bayle, un plat réchauffé. L'auteur étoit de ces gens qui, après avoir publié un livre qui les contente, ou qui leur fait honneur, le produisent de temps en temps sous différentes

parures, à l'exemple de ces cuisiniers qui servent la même viande apprêtée en différentes façons.

La Violette de l'Ame comprend sept dialogues, dont le premier traite de la nature de l'homme en tant qu'il est homme, et de ce qui est nécessaire pour connoître soi-même, Dieu et le prochain; le second, des bienfaits de Dieu, et de l'obligation de l'homme; le troisième, de l'amour, de sa nature, de son caractère et de ses effets: comment nous devons aimer Dieu qui est le souverain bien; le quatrième, de la crainte, de l'adoration, de la louange et de l'honneur que nous sommes tenus de rendre à Dieu; le cinquième, de la chûte du genre humain, occasionnée par un seul homme; le sixième, de la réparation de l'homme déchu, par Jésus-Christ, Homme-Dieu; le septième et dernier, des mystères de la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Les autres dialogues ont pour interlocuteurs Dominique et Raymond; mais celui-ci se passe entre Dominique et Marie.

Cet ouvrage a été traduit en français par dom Charles Blendecq, religieux de Marchiennes, et imprimé à Arras, par Guillaume

de la Rivière, 1600, in-16. Il y a une autre traduction des dialogues de Sebonde, par Jean Martin, Paris, 1651, in-4°, et 1566, in-8°, chez Vascosan. C'est cette traduction que Lacroix Du Maine, et quelques autres ont cru être de la *Théologie naturelle*, parce qu'elle porte ce titre. Elle ne renferme que six dialogues.

Comme la *Violette de l'Ame* est dégagée de tout appareil scientifique, elle peut avoir été composée pour l'usage des personnes pieuses, que la *Théologie naturelle* auroit effrayées par la profondeur des raisonnemens, et à cause des difficultés qu'elle présente.

On nous saura peut-être quelque gré d'avoir transcrit un morceau des deux ouvrages, sur la même matière, avec la traduction de Montaigne, celle de Blendecq et celle de J. Martin. Nous choisissons un passage que M. Aimé-Martin dit être, avec raison, d'une éloquence forte et imposante :

Excerptum ex capite 211 Theologiæ naturalis, autore Raymundo de Sebonde.

Et quoniam nos habemus unum librum in mundo, qui vocatur Biblia, qui continet duo testamenta, scilicet Antiquum et Novum Testamentum, et affirmatur, et creditur, quod ille liber est Dei, et à Deo, et quod Deus dicit omnia verba, quæ ibi continentur: ideò inquiramus, si poterimus cognoscere, si dictus liber, et verba et dicta, quæ ibidem continentur, sint Dei vel hominis, creaturæ vel Creatoris.

Ad cognoscendum autem hoc, oportet ponderare et considerare ipsa verba, quæ ibi continentur in se; et oportet considerare formam et modum, et conditiones verborum, et qualiter dicuntur. Et etiam oportet considerare modum et formam loquendi ipsius Dei Creatoris, qui ei convenit: et etiam oportet considerare modum et formam loquendi creaturæ, qui ei convenit. Deinde oportet comparare ipsa verba ad Deum Creatorem et ad ipsam creaturam: et videre si modus et forma et conditio ip-

sorum verborum convenit Deo Creatori, vel creaturæ.

Considerandum est ergo primò, quod ipse liber Bibliæ habet singularem modum, quia in ipso non fiunt probationes, nec rationes, nec argumentationes ad probandum illa, quæ ibi dicuntur; sed simpliciter absque probatione omnia dicit et affirmat, et dicit ita esse simplici verbo sine probatione; et tamen illa quæ ibi dicuntur et affirmantur esse vera; indigerent maximis probationibus et rationibus, ut crederentur et affirmarentur ab hominibus; quia homines non possunt credere, nec affirmare talia verba per se: quia non sunt per se manifesta, nec per se cognita. Alii autem libri aliter procedunt, quia probuntur omnia, quæ ibi dicuntur per rationes et argumentationes: et incipiunt ab illis quæ per se sunt manifesta ad sensum. Liber autem Bibliæ à principio incipit: In principio creavit Deus cœlum et terram. Etiam affirmat Deum esse, affirmat Deum creasse cœlum et terram, affirmat mundum habuisse principium, et nihil probat. Nec hæc sunt nota per experientiam, immò contra experientiam. Undè licèt aliqui libri dicant Deum esse; tamen hoc probant per multas argumenta-

tiones. Quia philosophus Aristoteles fecit octo libros physicorum ad probandum solum hoc, scilicèt Deum esse : et etiam fecit in Metaphysicâ duodecim libros ad probandum Deum esse. Sed liber Bibliæ incipit in hoc, quod dicit Deum esse et ibi facit suum principium sine probatione. Quod significat hoc, quod omnes alii libri non laborant nisi ad probandum et certificandum Deum esse ; et liber Bibliæ incipit ibi sine aliquâ probatione et certificatione. Quid significat iste modus dicendi Bibliæ ipsius ? Et quid hoc significat, nisi quod ille, qui loquitur in Bibliâ et dicit illa verba, est tantæ auctoritatis, quod ei debet credi simplici verbo absque aliâ probatione, absque aliquâ aliâ certificatione, absque alio testimonio : et quod sola sua auctoritas est tota certitudo, et probatio, et testimonium ipsorum verborum : et quod sua autoritas, scilicèt loquentis talia verba, excellit omnes probationes et omnia testimonia : et per consequens, quod prævalet sua auctoritas sola, et suum simplex verbum plusquàm omnes alii libri, et quàm omnes rationes omnium aliorum librorum, qui probant Deum esse.

Edit. Lugdun. 1648, *in-8°*, *pag.* 330-331.

Extrait de la Théologie naturelle, traduite par Montaigne, chap. 211.

Il y a un livre entre nos mains surnommé la Bible, contenant un Vieil et un Nouveau Testament, qu'on dit et afferme être à Dieu, et duquel on assure toutes les paroles être parties de sa bouche. Regardons et considérons de près, si par quelques signes ou marques nous pourrons découvrir son auteur, et juger de quelle main il a été tracé, divine ou humaine, créée ou créatrice. Il nous faut poiser la façon et la nature des mots, la manière de son parler, et puis les assortir et comparer au facteur et à la facture, pour voir auquel des deux elles reviendront et se rapporteront plus convenablement. Premièrement il y a cela de singulier et de particulier en ce livre, qu'à vérifier ce qu'il dit, il ne se sert d'aucune preuve, raison et argument, et s'y dit choses qui semblent bien mériter pour leur étrangeté et difficulté, qu'on se servît d'argumentation et de raisonnement à les persuader. Les autres livres, pour s'insinuer en notre créance, logent en leur premier front

les propositions les plus avouées et témoignées, s'il est possible, par l'expérience de nos sens : le nôtre est bien fait d'une autre sorte. Dès l'entrée il nous présente ces mots : Au commencement Dieu bâtit le ciel et la terre. Voilà un langage de merveilleuse hardiesse : il assure qu'il y a un Dieu, qu'il a bâti le ciel et la terre, que le monde a eu commencement, propositions plutôt contraires qu'approchantes à l'expérience. Aristote, pour nous en prouver seulement la première, y a employé les huit livres de sa Physique, et les douze de la Métaphysique. Quel signe est-ce, que la Bible fasse sans nulle preuve un principe de chose si inconnue ? qu'est-ce à dire, que ce livre veuille être cru de chose si importante à sa simple parole ? que seroit-ce ? si ce n'est, que l'auteur qui parle en lui, se sent de telle dignité et autorité que sans témoignage, sans preuve et sans argument, on se doit entièrement reposer à ce qu'il en dit : que son crédit surpasse outre-mesure toute preuve et tout témoignage : et qu'un simple mot, parti de sa bouche, doit avoir plus de persuasion, et plus d'efficace que les rai-

sons et argumens de tous les livres du monde?

Edition de Paris, chez Gilles Gorbin, 1581, feuillet 240.

Excerptum ex dialogis de Naturâ hominis, dialog. IV, *cap.* 41.

RAEMUNDUS.

Duo sunt nobis manifesta, quæ nobis contulit optimus Deus, et per quæ ipse nobis plurimum innotescit, scilicèt creaturæ quas condidit, et verba quæ dicit. Sed ista duo non sunt æqualia. Primò, verbum Dei est suprà hominem et suprà omnem creaturam: omnis autem creatura subjicitur verbo Dei. Secundò, omnes creaturæ sunt de nihilo, et de se corruptibiles: sed verbum Domini exit de ore Dei, et permanet in æternum. Tertiò, verbum Dei habet plenum dominium super omnem creaturam, nec potest illi ulla creatura resistere, sed mutat, et transformat creaturam: ipsum autem semper immutabile manet sicut Deum, à quo procedit.

DOMINICUS.

Quàm crebrò soleat durissima hominum

corda permutare, atque emolescere verbum Dei, sæpe numerò id ipse expertus sum.

RAEMUNDUS.

Et adhuc amplius experieris. Quartò, per verbum Dei omnis creatura facta est, et de nihilo venit ad esse, virtute verbi divini: habet enim omnem potestatem ejus, à quo procedit. Primò enim quod exit à Deo, est suum verbum, et per ipsum omnia alia subsistunt.

DOMINICUS.

Hinc patet, Deum multò plus fuisse liberalem, donando nobis sua verba, quàm simul cuncta creata. Et licèt nos plurimùm consoletur per creaturas, multò tamen amplius per suum verbum.

RAEMUNDUS.

In maximo igitur habendum est pretio verbum Dei. Quintò, verbum Dei exit de corde Dei, et ideò quocumque venerit, secum portat cor Dei, et mentem, et voluntatem Dei: sed creaturæ quæ exeunt de nihilo, longissimè distant à corde Dei.

DOMINICUS.

Et ideò clarè lucet, qui non vult recipere

verbum Dei, non est dignus perfrui creaturis. Qui enim magna contemnit, injustè sibi usurpat minima.

RAEMUNDUS.

Optima assertio tua. Sextò, omnes creaturæ sua pulchritudine, bonitate, varietate hortantur hominem diligere, et honorare Deum factorem suum: sed verbum Dei idipsum præcepto compellit. Magnum enim mandatum in lege est, diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, etc. Septimò, omnes creaturæ, quæ sunt sub homine, serviunt humano corpori: indiget enim corpus nostrum cibo, et potu, ut possit nutriri, et augeri, conservari: sed verbum Dei animam cibat, et satiat, roborat, augmentat, et in spirituali vitâ conservat: vita enim animæ amor Dei est, gaudium, spes, et consolatio secundum Deum.

DOMINICUS.

Meritò id quidem: cùm enim anima humana facta sit ad imaginem et similitudinem Dei, et inter Deum et animam nihil est medium: ideò nutriri debet divino cibo, et eo cibo, qui procedit de corde Dei. Qui ergo non recipiunt in cordis palato Dei verbum,

sed porcorum siliquis delectantur, vanis dico fabellis hominum, necesse est fame pereant, et morte perpetuâ moriantur.

RAEMUNDUS.

Omninò ita necesse est. Verbum enim quod de corde, vel ore hominis procedit, cùm sit fragile, caducum, incertum, et plerumque mendaciis plenum, animam hominis non nutrit, sed inficit, non vivificat, sed occidit. Verùm ut meliùs noveris, quomodò Dei verbum animam nutrit, cogita et illa duo, quæ sunt in animâ, scilicèt voluntatem, et intellectum. Vita enim animæ consistit principaliter in voluntate, quæ quando vivit, et tunc anima vivit. Et ideò ut voluntas veracitèr, et salubritèr vivat, necesse est ut Dei verba eam subintrent, eam vegetent, eam sustentent. Et idcircò verba Dei nunc præcipiunt, nunc prohibent, nunc exhortantur, nunc laudant, nunc litigant, nunc deprecantur, nunc comminantur, nunc pollicentur: ut hoc modo voluntas hominis excitetur ad timorem, ad amorem, ad spem, ad gaudium, ad consolationem. Et quia anima humana; semper quœrit verborum certitudinem, nec ea facilè recipit, si videantur aut dubia, aut

inania, aut inutilia : ut ergo etiam intellectus in Dei verbo pascatur, necesse est, ut eloquia sua Deus propriâ auctoritate confirmet, quæ tam magna, et solida est, quod excedit omnes rationes, probationes, ingenia, et argumenta quorumlibet sapientum. Quando ergo Dei verba movent animam ad amorem, tunc pascitur ipsa voluntas : quando instruitur ad veritatem, tunc nutritur, et saginatur intellectus.

Edit. Lugdun. 1568. *pag.* 186—190.

Extrait de la Violette de l'Ame *de Raymond de Sebonde, traduite par dom Blendecq, religieux de Marchiennes, chapitre* 41, *dialogue* IV.

RAYMOND.

Dieu, qui est très-bon, nous a conféré deux choses, très-manifestes et notoires, par lesquelles nous parvenons à une très-grande connoissance de lui même : c'est à savoir, les créatures qu'il a créées, et la parole qu'il a prononcée. Mais ces deux choses ne sont égales. Premièrement la parole de Dieu est par dessus l'homme, et par dessus toutes créatures, car toute créature est sujette à

la parole de Dieu. Secondement, toutes créatures sont de rien, et de soi corruptibles, mais la parole du Seigneur sort de la bouche de Dieu et demeure éternellement. Tiercement, la parole de Dieu a un plein domaine sur toutes créatures, et ne peut aucune créature lui résister, mais transforme et change la créature, demeurant elle-même toujours immuable, ainsi comme Dieu, d'où elle provient.

DOMINIQUE.

Combien souvent la parole de Dieu a-t-elle changé et amolli les cœurs les plus durs des hommes? Moi-même l'ai souvent expérimenté.

RAYMOND.

Tu l'expérimenteras encore davantage. Quartement, toute créature a été faite et créée de rien par la parole de Dieu, et a reçu son être par la vertu divine, ayant toute sa puissance de celui duquel elle provient. Car premièrement ce qui sort de Dieu est sa parole, et par icelle, toutes autres ont subsisté.

DOMINIQUE.

Il appert donc que Dieu a été plus libéral

en nous donnant sa parole, qu'en nous donnant toutes les créatures ensemble. Et combien qu'il nous console beaucoup par les créatures, beaucoup toutefois davantage par sa parole.

RAYMOND.

On doit donc avoir en très-grand prix la parole de Dieu. Cinquièmement, la parole de Dieu sort du cœur de Dieu, et partant, partout où elle se retrouve porte quant et soi le cœur, l'esprit, et la volonté de Dieu : mais les créatures qui sont faites de rien, sont fort distantes du cœur de Dieu.

DOMINIQUE.

Partant il est tout clair, que qui ne veut recevoir la parole de Dieu, n'est point digne d'user des créatures. Car qui contemne les choses grandes, il s'usurpe injustement les moindres.

RAYMOND.

Ta raison est très-bonne. Sextement, toutes les créatures, par leur beauté, bonté, et variété exhortent et incitent l'homme d'aimer et d'honorer Dieu son créateur, mais la parole de Dieu nous y invite et astreint par précepte. Car en la loi, le commandement

grand est : tu aimeras ton Seigneur Dieu de tout ton cœur, etc. Septièmement, toutes les créatures qui sont sous l'homme, font service au corps humain : car notre corps a besoin de viande et de boisson pour sa nourriture, augmentation et conservation, mais la parole de Dieu nourrit l'ame, et la rassasie, la corrobore, l'augmente et conserve en la vie spirituelle. Car la vie de l'ame est l'amour de Dieu, la joie, espoir, et consolation selon Dieu.

DOMINIQUE.

A bon droit certainement. Car puisque l'ame de l'homme est formée à l'image et similitude de Dieu, et entre Dieu et l'ame il n'y a point de milieu ; pour cette raison, doit être nourrie d'une viande divine, et de la viande qui procède du cœur de Dieu. Qui ne reçoivent donc la parole de Dieu au palais du cœur, mais se délectent aux escosses des pourceaux, je dis à des fables vaines des hommes, il est très-nécessaire qu'ils périssent de faim et qu'ils meurent éternellement.

RAYMOND.

Il est du tout nécessaire. Car la parole

qui procède du cœur et de la bouche de l'homme, étant fragile, caduque, et incertaine, et souventesfois pleine de mensonge, elle ne nourrit l'ame de l'homme, mais l'infecte, ne la vivifie, mais la tue. Toutesfois afin que tu connoisses mieux, comment la parole de Dieu nourrit l'ame, remets-toi devant les yeux ces deux choses qui sont en l'ame, c'est à savoir la volonté et l'intellect. Car la vie de l'ame consiste principalement en la volonté, laquelle, quand elle vit, lors aussi l'ame vit. Et afin donc que l'ame vive vraiement et salutairement, il est besoin que la parole de Dieu entre en elle, qu'elle lui donne vigueur, et qu'elle la substante. Et pour cette occasion, les paroles de Dieu une fois commandent, prohibent, exhortent, louent, prient, menacent, autrefois promettent, afin que par tels moyens, la volonté de l'homme soit excitée à une crainte, amour, espoir, joie et consolation. Et d'autant que l'ame de l'homme cherche toujours une certitude de paroles, et ne reçoit volontiers celles-là qui sont douteuses, vaines et inutiles, afin donc aussi que l'entendement soit repu et nourri en la parole de Dieu, il est besoin que Dieu de sa propre

autorité confirme sa parole, laquelle est tant grande et solide, qu'elle excède toutes raisons, probations, esprits et argumens de tous les plus savans. Quand donc la parole de Dieu émeut et incite l'ame à amour, alors la volonté est nourrie; quand elle est instruite à la vérité, alors l'entendement est aussi nourri et engraissé.

Edition d'Arras, 1606, pag. 218—222.

Extrait de la Théologie naturelle (1) *de dom Raimond Sebon, docteur excellent entre les modernes, mise premièrement de latin en françois, par Jean Martin, secrétaire de M. le cardinal de Lenoncourt, suivant le commandement de très-illustre et très-vertueuse dame, madame Léonor, royne douairière de France. — Chap.* 41, *dialogue IV.*

RAYMOND.

Deux choses qui nous ont été données par le très-puissant Créateur, nous sont tout à

(1) Martin est dans l'erreur; il dit, dans l'Epître dédicatoire, que *la Théologie naturelle* est l'abrégé de *la Violette de l'Ame*, c'est tout le contraire.

plein manifestes, et par elles sa Majesté se donne ouvertement à connoître. Celles-là sont les créatures qu'il a formées, et les paroles par lui dites : toutefois ces deux là ne se trouvent égales. Premierement, la parole de Dieu est tant par dessus l'homme, que par dessus toutes les autres créatures : car il n'y en a pas une qui n'y soit entièrement assujettie. Secondement, toutes choses créées sont de rien, et d'elles-mêmes corruptibles, mais la parole étant sortie de la bouche du Créateur, demeure à tout jamais. Tiercement, la parole de Dieu a pleine autorité sur toutes créatures, et n'en y a pas une qui lui sût contredire : ains elle mue et transforme chacune à son plaisir, et si demeure à toujours immuable, aussi bien comme Dieu dont elle est procédée.

DOMINIQUE.

J'ai souventesfois expérimenté en moi-même comment et combien la parole de Dieu est accoutumée de changer et amollir les cœurs des hommes aussi durs que marbre.

RAYMOND.

Tu l'expérimenteras encore davantage.

Quartement, par la parole de Dieu toutes choses ont été faites, et de rien sont venues en être par la vertu de son Verbe divin, qui a la puissance aussi grande que celui dont il est procédé. Or la première chose qui sortit onc de Dieu, fut sa digne parole, et par cette-là, tout ce qui a essence, consiste et se conserve comme il est ordonné.

DOMINIQUE.

Par ceci, clairement appert que le Seigneur, en nous donnant sa parole, se montre beaucoup plus libéral qu'en nous assujettissant toutes les créatures; encore supposé qu'il nous console grandement par elles, si le sommes nous beaucoup plus par son Verbe.

RAYMOND.

Il le faut donc avoir en grande révérence. Cinquièmement, la parole de Dieu sort du cœur de sa Majesté: et par conséquent en quelque lieu qu'elle aille, toujours porte elle quant et soi l'affection, la volonté, et la pensée du Souverain. Mais les créatures faites de rien, sont merveilleusement différentes de ce cœur.

DOMINIQUE.

Et par ce, clairement appert que qui ne

veut recevoir la parole de Dieu, n'est pas digne d'user des créatures : car qui méprise les grandes choses, injustement usurpe les petites.

RAYMOND.

Ta présupposition est bonne. Sixièmement, toutes les créatures par leur beauté, bonté et diversité admonestent l'homme à aimer et honorer son Créateur : mais le Verbe divin, par expresse ordonnance le contraint à ce faire. Qu'il soit ainsi, le plus grand commandement qui se trouve en la loi est : tu aimeras Dieu, ton Seigneur de tout ton cœur, et de toute ton ame. Septièmement, toutes les créatures, qui sont au-dessous de l'homme, servent au corps humain, lequel a nécessité de boire et de manger pour se nourrir, croître et conserver en ce monde. Mais le Verbe divin le paît, le substante, le renforce, l'augmente, et le conserve en vie spirituelle, qui est l'amour de Dieu sans plus, lequel apporte joie, espoir et consolations divines.

DOMINIQUE.

Cela est à bonne raison : car puisque l'ame humaine a été produite à l'image et sem-

blance de Dieu, et qu'il n'y a point de moyen ni de tiers entre sa Majesté et elle : voilà pourquoi, elle doit être nourrie de viande divine, et spécialement de cette-là qui procède du cœur de Dieu. Ceux donc qui ne reçoivent et ne peuvent goûter sa très-sainte parole, ains se délectent de la mangeaille des pourceaux, qui est, en mon endroit, les fables et vanités des hommes : ceux-là, dis-je, doivent périr de faim, et mourir de mort éternelle.

RAYMOND.

Il est nécessité qu'il leur advienne ainsi : car d'autant que la parole sortant du cœur ou de la bouche de l'homme est fragile, caduque, incertaine, et le plus souvent mensongère, elle ne nourrit point ni vivifie, ains corrompt et tue la personne. Mais afin que tu connoisses mieux comment la parole de Dieu nourrit l'ame, pense, je te prie aux deux propriétés qui sont en elles, savoir est, à sa volonté, et à son entendement. Certes la vie de l'ame consiste pour le plus en volonté, laquelle, en vivant, fait aussi vivre l'ame, et pourtant, afin que cette volonté vive vraiement et salutairement, il est nécessaire que

la parole de Dieu entre en elle pour lui donner végétale substance : voilà pourquoi les propos du Souverain, maintenant ordonnent, tantôt défendent, puis admonestent, louent, débattent, prient, menacent, promettent, et font mille autres choses, à ce que, par bonnes inductions, la volonté de l'homme soit incitée à craindre, aimer, espérer, se réjouir et consoler en Dieu, pour autant doncques que l'ame humaine cherche toujours une certaineté de paroles, et qu'elle ne les reçoit pas aisément, s'il semble y avoir aucun doute, peu d'assurance, ou inutilité : afin que l'entendement se contente des propos du Souverain, le devoir veut que sa Majesté les conferme de son autorité propre, laquelle est si grande et tant solide, qu'elle surmonte les raisons, preuves, subtilités et argumens de tous les sages de ce monde. Quand doncques la parole de Dieu émeut l'ame à aimer, alors la volonté se paît de très-bonne viande, et quand elle l'instruit à suivre vérité, adonc l'entendement se nourrit et engraisse de ce qui lui est salutaire.

Edition de Michel de Vascosan, 1566, in-8°, feuill. 151—4.

§. II.

En 1567 et 1568, Montaigne traduisit la Théologie naturelle de Raymond de Sebonde. Voici l'histoire de cette traduction; c'est lui-même qui parle (1): « Pierre Bunel, homme de grande réputation de savoir en son temps, ayant arrêté quelques jours à Montaigne en la compagnie de mon père, avec d'autres hommes de sa sorte, lui fit présent, au déloger, d'un livre qui s'intitule: *Theologia naturalis, sive, Liber Creaturarum, magistri Raymondi de Sebonde.* Théologie naturelle ou Livre des Créatures, de maistre Raymond de Sebonde. Et parce que la langue italienne et espagnole étoient familières à mon père, et que ce livre est bâti d'un espagnol barragouiné en terminaisons latines, il espéroit qu'avec bien peu d'aide, il en pourroit faire son profit, et le lui recommanda comme livre très-utile et propre à la saison en laquelle il le lui donna: ce fut lorsque les nouveautés de Luther commençoient d'entrer en crédit, et ébran-

(1) Essais de Montaigne, tome 2, page 187, édit. d'Amsterdam, 1781.

ler en beaucoup de lieux notre ancienne croyance. En quoi il avoit un très-bon avis : prévoyant bien par discours de raison, « que » ce commencement de maladie déclineroit » aisément en un exécrable athéisme » : car le vulgaire n'ayant pas la faculté de juger des choses par elles-mêmes, se laissant emporter à lafortune et aux apparences, après qu'on lui a mis en main la hardiesse de mépriser et contrôler les opinions qu'il avoit eues en extrême révérence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aucuns articles de sa Religion en doute et en balance : il jette tantôt après aisément en pareille incertitude toutes les autres pièces de sa créance, qui n'avoient pas chez lui plus d'autorité ni de fondement, que celles qu'on lui a ébranlées, et secoue comme un joug tyrannique toutes les impressions qu'il avoit reçues par l'autorité des lois, ou révérence de l'ancien usage. *Ce qu'on a le plus craint, plus on le foule aux pieds* (1). Entreprenant dès-lors en avant, de ne recevoir rien à quoi il n'ait interposé son décret

---

(1) *Nam cupidè conculcatur nimis antè metutum.* LUCRETIUS, lib. 5, v. 1139.

et prêté particulier consentement. Or quelques jours avant sa mort, mon père, ayant de fortune rencontré ce livre sous un tas d'autres papiers abandonnés, me commanda de lui mettre en français. « Il fait bon traduire les auteurs, comme celui-là, où il » n'y a guère que la matière à représenter : » mais ceux qui ont donné beaucoup à la » grace et à l'élégance du langage, ils sont » dangereux à entreprendre, nommément » pour les rapporter à un idiome plus foible. » C'étoit une occupation bien étrange et » nouvelle pour moi ; mais étant de fortune » pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur père » qui fut oncques, j'en vins à bout comme » je pus ; à quoi il prit un singulier plaisir, » et donna charge qu'on le fît imprimer : ce » qui fut exécuté après sa mort. »

On lit en tête de cette traduction une dédicace à Monseigneur de Montaigne, père. L'auteur y rend compte des motifs qui l'ont déterminé à traduire l'ouvrage de Sebonde. Comme elle est extrêmement courte, le lecteur ne sera pas fâché de la trouver ici. « Monseigneur, suivant la charge que vous » me donnâtes l'année passée chez vous à

» Montaigne, j'ai taillé et dressé de ma main
» à Raymond de Sebonde ce grand théologien et philosophe espagnol, un accoustrement à la française, et l'ai devêtu, autant
» qu'il a été en moi, de ce port farouche et
» maintien barbaresque, que vous lui vîtes
» premièrement : de manière qu'à mon opinion, il a meshui assez de façon et d'entregent pour se présenter en toute bonne
» compagnie. Il pourra bien être, que les
» personnes délicates et curieuses y remarqueront quelque trait et pli de Gascogne :
» mais ce leur sera d'autant plus de honte,
» d'avoir par leur nonchalance laissé prendre
» sur eux cet avantage, à un homme de tout
» point nouveau et apprenti en telle besogne.
» Or, Monseigneur, c'est raison que sous
» votre nom il se pousse en crédit et mette
» en lumière, puisqu'il vous doit tout ce
» qu'il a d'amendement et de réformation.
» Toutesfois je vois bien que s'il vous plaît
» de compter avec lui, ce sera vous qui lui
» devrez beaucoup de reste; car en échange
» de ses très-religieux discours, de ses hautaines conceptions et comme divines, il se
» trouvera que vous n'y aurez apporté de
» votre part, que des mots et du langage :

» marchandise si vulgaire et si vile, que qui
» plus en a, n'en vaut, à l'aventure, que
» moins. Monseigneur, je supplie Dieu qu'il
» vous doint très-longue et très-heureuse
» vie, etc. » Paris, 18 juin 1568.

La traduction de la Théologie naturelle de Raymond de Sebonde fut imprimée pour la première fois à Paris *chez Gabriel Buon*, en 1569, et chez Gilles Gorbin la même année, suivant Lacroix Du Maine (1). Cependant du Verdier ne marque pas une si ancienne date. Il veut que *le Livre des Créatures, contenant* 330 *chapitres, n'ait été imprimé à Paris, in-8°, chez Gilles Gorbin qu'en* 1581 (2). Cette opinion pourroit avoir quelque apparence, si Montaigne, dans l'édition de ses Essais, 1580, n'assuroit que la charge donnée par son père de faire imprimer sa traduction, avoit été exécutée après sa mort. Toujours est-il que l'édition de Paris, 1581, chez Gilles Gorbin, Michel Sonnius et Guillaume Chaudière, in-8°, est une des premières. Celle de Vascosan n'a jamais existé que dans l'imagination de quel-

---

(1) Bibliothèque française, page 329.

(2) Bibliothèque, page 872, au mot *Michel de Montaigne*.

ques écrivains. Il y en a une de Rouen, chez Romain de Beauvais, in-8°, 1603, et une de Tournon, 1605, in-8°. (Nous nous sommes servi de celles de Gorbin et de Rouen).

Ce livre eut le sort de tous les ouvrages qui font quelque sensation. Il trouva des approbateurs et des critiques, des partisans et des adversaires. Les choses ont mille aspects divers, de sorte qu'elles peuvent plaire et déplaire tout à la fois, suivant qu'elles sont envisagées. Il y a d'ailleurs tant de divergence dans les esprits que ce qui édifie l'un, est capable de scandaliser l'autre. Il faut à un chacun des alimens qu'il puisse digérer ; la nourriture des forts et des parfaits devient un poison pour les foibles et les maladifs. La *Théologie naturelle* fut lue avec avidité, puisqu'il s'en fit coup sur coup plusieurs éditions. Elle dut généralement produire du bien, puisque l'autorité n'en défendit ni l'impression ni la lecture aux fidèles. Cependant il s'éleva quelques censeurs qui ne l'épargnèrent pas. Elle fut jugée avec beaucoup de précipitation et de sévérité, dans les sociétés où l'on parle ordinairement de tout sans avoir rien appris ; et parce que grand nombre *de gens s'amusoient à la lire*

et notamment les dames, Montaigne avoue qu'il se trouva souvent à même de les secourir, *pour décharger ce livre de deux principales objections qu'on lui faisoit.* Le philosophe périgourdin ne se borna point à le défendre de vive voix ; il en composa par écrit une apologie, qui est devenue le chapitre douze du livre second des *Essais*, c'est-à-dire le plus long de l'ouvrage, et le plus digne d'être lu.

« C'est là, dit Pascal, qu'il gourmande si » fortement et si cruellement la raison dé» nuée de la foi, que lui faisant douter si » elle est raisonnable, et si les animaux » le sont ou non, ou plus ou moins que » l'homme, il la fait descendre de l'excel» lence qu'elle s'est attribuée, et la met, par » grace, en parallèle avec les bêtes, sans lui » permettre de sortir de cet ordre, jusqu'à » ce qu'elle soit instruite par son créateur » même, de son rang qu'elle ignore : la me» naçant, si elle gronde, de la mettre au» dessous de toutes, ce qui lui paroît aussi fa» cile que le contraire, et ne lui donnant pou» voir d'agir cependant, que pour reconnoî» tre sa foiblesse avec une humilité sincère, » au lieu de s'élever par une sotte vanité.

» C'est là qu'on ne peut voir, sans joie, la
» superbe raison si invinciblement froissée
» par ses propres armes, et cette révolte si
» sanglante de l'homme contre l'homme, la-
» quelle, de la société avec Dieu où il s'éle-
» voit par les maximes de sa foible raison, le
» précipite dans la condition des bêtes. C'est
» là enfin que Montaigne est incomparable
» pour confondre l'orgueil de ceux qui, sans
» la foi, se piquent d'une véritable justice;
» pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs
» opinions, et qui croyent, indépendam-
» ment de l'existence et des perfections de
» Dieu, trouver dans les sciences des vérités
» inébranlables; et pour convaincre si bien
» la raison de son peu de lumière et de
» ses égaremens, qu'il est difficile après
» cela d'être tenté de rejeter les mystères,
» parce qu'on croit y trouver des répu-
» gnances : car l'esprit en est si battu, qu'il
» est bien éloigné de vouloir juger si les
» mystères sont possibles, ce que les hom-
» mes du commun n'agitent que trop sou-
» vent (1). »

---

(1) Pensées de Pascal, supplément à la première partie, article XI; édit. de Paris, 1783, in-12, chez Nyon.

Montaigne a rappelé dans l'apologie de Raymond de Sebonde, les deux difficultés que l'on faisoit de son temps contre la *Théologie naturelle*, et s'est attaché à les résoudre ; c'est tout le fond de son chapitre ou de son traité, si l'on veut.

§. III.

La première repréhension qu'on fait de l'ouvrage de Sebonde, dit Montaigne, c'est que les chrétiens se font tort de vouloir appuyer leur créance, par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foi, et par une inspiration particulière de la grace divine.

Montaigne auroit pu répondre à cette objection, que quoique la foi soit un don de Dieu qui nous porte à croire les vérités révélées, il existe une multitude de motifs de crédibilité dont Dieu même veut que nous fassions usage. Quand la Religion est attaquée par des raisons humaines, pourquoi ne seroit-elle pas défendue par les mêmes armes ? Sebonde n'a pas prétendu prouver la divinité de la Religion chrétienne par les seuls argumens de la raison ; il a

voulu seulement démontrer que les mystères du Christianisme ne sont point opposés à la raison, et que si l'Evangile a des obscurités, la nature a les siennes. Il a donné le Livre du Monde et des Créatures comme un acheminement aux saintes écritures, et le rudiment de la science du salut. Pour bien juger sous quelles faces Montaigne considère la première *repréhension* de la Théologie naturelle, il faut l'entendre lui-même :

« En cette objection, il semble qu'il y ait quelque zèle de piété : et à cette cause nous faut-il avec tant plus de douceur et de respect essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la Théologie, que de moi, qui n'y sais rien. Toutefois je juge ainsi, qu'à une chose si divine et si hautaine, et surpassant de si loin l'humaine intelligence, comme est cette vérité, de laquelle il a plu à la bonté divine de nous éclairer, il est bien besoin qu'il nous prête encore son secours, d'une faveur extraordinaire et privilégiée, pour les pouvoir concevoir et loger en nous : et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aucunement capables ; et s'ils l'étoient, tant d'ames rares

et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles ès siècles anciens, n'eussent pas failli par leurs discours, d'arriver à cette connoissance. C'est la foi seule qui embrasse vivement et certainement les hauts mystères de notre Religion. Mais ce n'est pas à dire, que ce ne soit une très-belle et très-louable entreprise, d'accommoder encore au service de notre foi, les outils naturels et humains, que Dieu nous a donnés. Il ne faut pas douter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur saurions donner, et qu'il n'est occupation ni dessein plus digne d'un homme chrétien que de viser par toutes ses études et pensemens à embellir, étendre et amplifier la vérité de sa créance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame : nous lui devons encore, et rendons une révérence corporelle : nous appliquons nos membres mêmes, et nos mouvemens et les choses externes à l'honorer. Il en faut faire de même, et accompagner notre foi de toute la raison qui est en nous, mais toujours avec cette réservation, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle dépende, ni que nos efforts et argumens puissent atteindre à une si supernaturelle et

divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire : si elle y entre non-seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ni en sa splendeur. Et certes je crains pourtant que nous ne la jouissions que par cette voie. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foi vive, si nous tenions à Dieu par lui, non par nous, si nous avions un pied et un fondement divin, les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous ébranler, comme elles ont ; notre sort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie : l'amour de la nouveauté, la contrainte des Princes, la bonne fortune d'un parti, le changement téméraire et fortuit de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer et altérer notre croyance : nous ne la lairrions pas troubler à la merci d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la rhétorique qui fut oncques ; nous soutiendrions ces flots d'une fermeté inflexible et immobile : *comme un vaste rocher, brise et rejette les flots épandus, et de sa puissante masse dissipe d'assaut les ondes infinies, aboyantes autour de ses*

flancs (1). Si ce rayon de la Divinité nous touchoit aucunement, il y paroîtroit par-tout: non-seulement nos paroles, mais encore nos opérations en porteroient la lueur et le lustre; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte, qu'ès sectes humaines il ne fût jamais partisan, quelque difficulté et étrangeté que maintînt sa doctrine, qui n'y conformât aucunement ses déportemens et sa vie : et une si divine et céleste institution ne marque les Chrétiens que par la langue. Voulez-vous voir cela? Comparez nos mœurs à un Mahométan, à un Païen. Vous demeurez toujours au-dessous : là où au regard de l'avantage de notre Religion, nous devrions luire en excellence d'une extrême et incomparable distance. Et devroit-on dire, sont-ils si justes, si charitables, si bons? ils sont donc Chrétiens. Toutes autres apparences sont communes à toutes religions (2): espérance, con-

(1) *Illisos fluctus rupes ut vasta refundit*
Et varias circùm latrantes dissipat undas
Mole suâ.

Incertus in laudem Ronsard.

(2) *Quamquam verè ex omni parte dici non possit.* S. Aug.

fiance, événemens, cérémonies, pénitences, martyres. La marque particulière de notre vérité devroit être notre vertu, comme elle est aussi la plus céleste marque, et la plus difficile, et comme c'est la plus digne production de la vérité. Pourtant eut raison notre bon S. Louis, quand ce Roi tartare (1), qui s'étoit fait Chrétien, desseignoit de venir à Lyon, baiser les pieds au Pape, et y reconnoître la sanctimonie qu'il espéroit trouver en nos mœurs, de l'en détourner instamment, de peur qu'au contraire, notre débordée façon de vivre ne le dégoûtât d'une si sainte créance. Combien que depuis il advint tout diversement à cet autre (2) : lequel étant allé à Rome pour même effet, y voyant la dissolution des Prélats et peuple de ce temps-là, s'établit d'autant plus fort en notre Religion : considérant combien elle devoit avoir de force et de divinité, à maintenir sa dignité et sa splendeur, parmi tant de corruption, et en mains si vicieuses. Si nous avions une seule goutte de foi, nous

(1) Joinville, c. 19, p. 88-89 ; c'est le faux Joinville.

(2) Boccace raconte que le juif Abraham se convertit en voyant la vie scandaleuse des ecclésiastiques de Rome, tome Ier, Nouvelle 2.

remuerions les montagnes de leur place, dit la sainte parole(1) : nos actions qui seroient guidées et accompagnées de la divinité, ne seroient pas simplement humaines, elles auroient quelque chose de miraculeux, comme notre croyance. *Si tu crois, l'institution de l'honnête et de l'heureuse vie est briève* (2). Les uns font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer que c'est que croire(3). Nous trouvons étrange si aux guerres qui pressent à cette heure notre état, nous voyons flotter les événemens, et diversifier d'une manière commune et ordinaire ; c'est que nous n'y apportons rien que le nôtre. La justice qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alléguée, mais elle n'y est reçue, ni logée, ni épousée : elle y est comme en la bouche

---

(1) S. Mathieu, c. 17, v. 19.

(2) *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas.* Quintilian. institut. lib. 12, c. 11, tom. 6, p. 362, ed. 1812.

(3) Jamais moraliste ne s'est élevé avec plus d'énergie contre le refroidissement de la piété et de la religion que Montaigne dans cet endroit.

de l'avocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire à la Foi et à la Religion, non pas à nos passions ; les hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la Religion : ce devroit être tout le contraire. Sentez si ce n'est point par nos mains que nous la menons, à tirer comme de cire tant de figures contraires, d'une règle si droite et si ferme. Quand s'est-il vu mieux qu'en France en nos jours? Ceux qui l'ont prise à gauche, ceux qui l'ont prise à droite, ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'emploient si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprises, s'y conduisent d'un progrès si conforme en débordement et injustice, qu'ils rendent douteuse et mal-aisée à croire la diversité qu'ils prétendent de leurs opinions en chose de laquelle dépend la conduite et loi de notre vie (1). Peut-on voir partir de même école et discipline des mœurs plus unies, plus unes? Voyez l'horrible impudence de

(1) Il est bien évident que la Religion catholique n'a jamais été que le prétexte des guerres qui ont été entreprises sous son nom. Tout le monde en convient : donc, la Religion catholique est innocente du sang répandu dans ces guerres.

quoi nous pelotons les raisons divines : et combien irréligieusement nous les avons et rejetées et reprises, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publics. Cette proposition si solennelle, « s'il est permis au sujet de se rébeller et armer contre son Prince pour la défense de la Religion, » souvienne vous en quelles bouches cette année passée l'affirmative d'icelle étoit l'arc-boutant d'un parti ; la négative, de quel autre parti c'étoit l'arc-boutant : et oyez à présent de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'autre : et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle-là. Et nous brûlons les gens qui disent qu'il faut faire souffrir à la vérité le joug de notre besoin : et de combien fait la France pis, que de le dire? Confessons la vérité; qui trieroit de l'armée même légitime, ceux qui y marchent par le seul zèle d'une affection religieuse, et encore ceux qui regardent seulement la protection des lois de leur pays, ou service du Prince, il n'en sauroit bâtir une compagnie de gens d'armes complette. D'où vient cela, qu'il s'en trouve si peu, qui aient maintenu même volonté et même progrès en nos mouvemens

publics (1), et que nous les voyons tantôt n'aller que le pas, tantôt y courir à bride avalée, et mêmes hommes, tantôt gâter nos affaires par leur violence et âpreté, tantôt par leur froideur, mollerie et pesanteur? si ce n'est qu'ils y sont passés par des considérations particulières et carnelles, selon la diversité desquelles ils se remuent : je vois cela évidemment, que nous ne prêtons volontiers à la dévotion (2), que les offices qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrétienne (3) ; notre zèle fait merveilles, quand il va secondant notre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la détraction, la rébellion, à contrepoil, vers la bonté, la bénignité, la tempérance, si comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ni de pied ni d'aile. Notre Religion est faite pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit,

(1) A qui conviennent mieux qu'aux protestans ces honteuses variations sur la *proposition solennelle*, dont a parlé Montaigne? Bossuet n'a-t-il pas démontré que les chefs de la réforme, en France, avoient fini par autoriser formellement une rébellion qu'ils condamnoient dans les commencemens? *Voyez* l'Hist. des Var. liv. X, vers la fin.

(2) Ceci ne peut s'entendre que de la fausse dévotion.

(3) C'est le cas de dire : *Corruptio optimi, pessima.*

les incite(1). Il ne faut pas *faire barbe de foarre* à Dieu, comme on dit; si nous le croyions, je ne dis pas par foi, mais d'une simple croyance : voire, et je le dis à notre grande confusion, si nous le croyions et connoissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compagnons, nous l'aimerions au-dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluit en lui ; au moins marcheroit-il en même rang de notre affection, que les richesses, les plaisirs, la gloire et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager, comme il craint d'outrager son voisin, son parent, son maître. Est-il si simple entendement, lequel ayant d'un côté l'objet d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'autre en pareille connoissance et persuasion, l'état d'une gloire immortelle, entrât en troque de l'un pour l'autre ? Et si, nous y renonçons souvent de pur mépris : car

(1) N'oublions jamais ces paroles de Montesquieu : « Dire que la Religion n'est pas un motif réprimant, parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus. C'est mal raisonner contre la Religion, de rassembler, dans un grand ouvrage, une longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. » — *Esprit des Lois*, livre XXIV, chapitre II.

quelle envie nous attire au blasphémer, sinon à l'aventure l'envie même de l'offense.... Ces grandes promesses de la béatitude éternelle, si nous les recevions de pareille autorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons.... Je veux être dissous, dirions-nous, et être avec Jésus-Christ (1). La force du discours de Platon de l'immortalité de l'ame, poussa bien autrement aucuns de ses disciples à la mort, pour jouir plus promptement des espérances qu'il leur donnoit. Tout cela est un signe évident, que nous ne recevons notre Religion qu'à notre façon, et par nos mains, et non autrement que comme les autres Religions se reçoivent (2). Nous nous sommes rencontrés au pays où elle étoit en usage : ou nous regardons son ancienneté, ou l'autorité des hommes qui l'ont

(1) S. Paul aux Philippiens, c. 1, v. 23.

(2) Il est incontestable que, si nous étions bien convaincus de la divinité de la religion que nous professons, nous en remplirions tous les devoirs; elle nous porteroit au bien, plus sûrement que tout autre motif. J. J. Rousseau l'avoue : « Par les principes, dit-il, la philosophie ne peut faire aucun bien que la Religion ne le fasse encore mieux, et la Religion en fait beaucoup que la philosophie ne sauroit faire, etc. » *Emile*, liv. IV, tome II, p. 102, édition de Didot.

maintenue, ou craignons les menaces qu'elle attache aux mécréans, ou suivons ses promesses. Ces considérations-là doivent être employées à notre créance, mais comme subsidiaires : ce sont raisons humaines; une autre région, d'autres témoins, pareilles promesses et menaces, nous pourroient imprimer par même voie une créance contraire. Nous sommes Chrétiens à même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands. Et ce que dit Platon, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'athéisme, qu'un danger pressant ne ramène à la reconnoissance de la divine puissance : ce rôle ne touche point un vrai Chrétien : c'est à faire aux religions mortelles et humaines, d'être reçues par une humaine conduite. Quelle foi doit-ce être, que la lâcheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et établissent? Plaisante foi, qui ne croit ce qu'elle croit, que pour n'avoir pas le courage de le décroire. Une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'étonnement peut-elle faire en notre ame une production réglée (1)?.... »

---

(1) Le Christianisme ne condamne pas ces motifs de conversion, mais il ne les regarde que *comme subsidiaires*, ainsi que le dit Montaigne.

L'athéisme étant une proposition comme dénaturée et monstrueuse, difficile aussi, et malaisée d'établir en l'esprit humain, pour insolent déréglé qu'il puisse être; il s'en est vu assez, par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance : qui, s'ils sont assez fous, ne sont pas assez forts, pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée dans la poitrine : et quand la crainte ou la maladie aura abattu et appesanti cette lumineuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et se laisser tout discrètement manier aux créances et exemples publiques. Autre chose est un dogme sérieusement digéré, autre chose ces impressions superficielles, lesquelles, nées de la débauche d'un esprit démanché, vont nageant témérairement et incertainement en la fantaisie ; hommes bien misérables et écervelés, qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent. L'erreur du Paganisme et l'ignorance de notre sainte vérité laissa tomber cette grande ame de Platon, mais grande

d'humaine grandeur seulement, encore en cet autre voisin abus : « que les enfans et les vieillards se trouvent plus susceptibles de Religion. » Comme si elle naissoit et tiroit son crédit de notre imbécillité! Le nœud qui devroit attacher notre jugement et notre volonté, qui devroit estreindre notre ame et joindre à notre Créateur, ce devroit être un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considérations, de nos raisons et passions, mais d'une estreinte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'autorité de Dieu et sa grace. Or notre cœur et notre ame étant régis et commandés par la foi, c'est raison qu'elle tire au service de son dessein toutes nos autres pièces, selon leur portée. Aussi n'est-il pas croyable que toute cette machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand Architecte, et qu'il n'y ait quelque image ès choses du monde rapportant aucunement à l'ouvrier, qui les a bâties et formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le caractère de sa divinité, et ne tient qu'à notre imbécillité, que nous ne le puissions découvrir. C'est ce qu'il nous dit lui-même, que ses opérations invisibles,

il nous les manifeste par les visibles. Sebonde s'est travaillé à ce digne étude, et nous montre comment il n'est pièce du monde qui démente son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à notre créance. Le ciel, la terre, les élémens, notre corps et notre ame, toutes choses y conspirent : il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent si nous sommes capables d'entendre, car ce monde est un temple très-saint, dedans lequel homme est introduit, pour y contempler des statues, non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine pensée a faites sensibles, le soleil, les étoiles, les eaux et la terre, pour nous représenter les intelligibles. Les choses invisibles de Dieu, dit S. Paul (1), apparoissent par la création

---

(1) Qui ne s'étonneroit, s'il falloit s'étonner de quelque chose de la part des philosophes, que Montaigne ait été placé dans le Dictionnaire des Athées par Sylvain Maréchal, et dans le Supplément de La Lande? Qui ne s'étonneroit que ces deux hommes aient osé conclure que Montaigne nioit l'existence de Dieu, parce qu'il ridiculisa les systèmes des anciens sur la Divinité, dans son grand chapitre sur Raymond de Sebonde, et parce qu'il avance que les choses les plus ignorées sont plus propres à être déifiées, etc.? pages

du monde, considérant la sapience éternelle, et sa divinité par ses œuvres (1). Or nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matière lourde et stérile : la grace de Dieu en est la forme : c'est elle qui donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrate et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obéissance du vrai Créateur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsi est-il de nos imaginations et discours ; ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon et sans jour, si la foi et la grace de Dieu n'y sont jointes. La foi venant à teindre et illustrer les argumens de Sebonde, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'achemi-

---

293 et 294 du Dictionnaire, et 52 du premier Supplément. L'auteur de l'*Antidote de l'Athéisme*, ou *Examen critique du Dictionnaire des Athées, anciens et modernes*, que M. Barbier dit être Léonard Aléa, ne pouvoit mieux réfuter cette odieuse imputation, qu'en leur opposant la pensée qu'on vient de lire (page 72); elle suffisoit seule pour les convaincre de calomnie.

(1) *Invisibilia enim ipsius, à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta, conspiciuntur: sempiterna quoque ejus virtus, et divinitas.* — ROMAN. c. I, v. 20.

nement et de premier guide à un apprentif, pour le mettre à la voie de cette connoissance : ils le façonnent aucunement, et rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit et se parfait après, notre créance. Je sais un homme d'autorité, nourri aux lettres, qui m'a confessé avoir été ramené des erreurs de la mécréance par l'entremise des argumens de Sebonde. Et quand on les dépouillera de cet ornement, et du secours et approbation de la foi, et qu'on les prendra pour fantaisies pures humaines, pour en combattre ceux qui sont précipités aux épouvantables et horribles ténèbres de l'irréligion, ils se trouveront encore lors aussi solides et autant fermes, que nuls autres de même condition qu'on leur puisse opposer ; de façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties : *as-tu mieux, mets la nappe, ou viens souper chez nous* (1). Qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en fassent voir ailleurs, et sur quelque autre sujet, de mieux tissues et de mieux étoffées.»

(1) *Si melius quid habes, accerse; vel imperium fer.*
Hor. Epist. 5, lib. I, vers. 6.

Il n'est pas possible de rapporter la difficulté avec plus de franchise, et de la résoudre avec plus de force que ne le fait Montaigne. Nous n'ajouterons que quelques réflexions.

1°. Nous sommes conduits à la Foi par l'autorité d'un Dieu puissant et véritable, par la force de sa grace, et non par le raisonnement humain, suivant la maxime certaine et incontestable de Bayle : « *Que le Christianisme est d'un ordre surnaturel, et que son analyse est l'autorité suprême de Dieu, nous proposant des mystères, non pas afin que nous les comprenions, mais afin que nous les croyions avec toute l'humilité qui est due à l'Etre infini, qui ne peut ni tromper, ni être trompé.* » C'est là l'étoile polaire de toutes les discussions et de toutes les disputes sur les articles de la religion que Dieu nous a révélée par Jésus-Christ. De là résulte nécessairement l'incompétence du tribunal de la philosophie, pour le jugement des controverses des Chrétiens, vu qu'elles ne doivent être portées qu'au tribunal de la révélation. Toute dispute sur la question de droit mérite la réjection dès le premier mot. Personne, ajoute-t-il, ne doit être reçu à exa-

miner s'il faut croire ce que Dieu ordonne de croire. Cela doit passer pour un premier principe en matière de religion. L'autorité révélée doit être le principe commun des disputans, et ainsi, plus de dispute, lorsque les uns n'admettent point ce principe, et que les autres l'admettent : *adversus negantem principia, non est disputandum* (1).

2°. La raison néanmoins n'est point inutile à la foi. Elle nous mène, comme par la main, dans le vestibule de la révélation et nous remet à sa disposition. « La dernière démarche de la raison, dit Pascal (2), c'est de connoître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien foible, si elle ne va jusque là. Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi, n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pèchent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connoître en démonstrations; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre; ou en

(1) Dictionnaire philosophique; Eclaircissement sur les pyrrhoniens, tome IV, pag. 631, édit. d'Amsterdam, 1730.

(2) Pensées de Pascal, chapitre V; édit. de Paris, 1783, in-12.

se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger. Si on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux ni de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule. La raison, dit S. Augustin, ne se soumettroit jamais, si elle ne jugeoit qu'il y a des occasions où elle doit se soumettre; il est donc juste qu'elle se soumette, quand elle juge qu'elle doit se soumettre, et qu'elle ne se soumette pas, quand elle juge avec fondement qu'elle ne doit pas le faire. Mais il faut prendre garde à ne pas se tromper. La piété est différente de la superstition. Pousser la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse : c'est faire ce qu'ils nous reprochent, que d'exiger cette soumission dans les choses qui ne sont pas matière de soumission. Il n'y a rien de si conforme à la raison, que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de foi; et rien de si contraire à la raison, que le désaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foi. Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, et de n'admettre que la raison. La Foi dit bien ce que les sens ne di-

sent pas, mais jamais le contraire. Elle est au-dessus, et non pas contre. »

Melchior Cano ne s'exprime pas autrement dans le huitième lieu théologique, qui traite des argumens pris de la raison naturelle. Voici le sommaire des deux premiers chapitres: *Primus error in hujus loci usu vitandus, ne plus æquo in re theologicâ rationi naturali tribuatur. Caput secundum extremum aliorum errorem percenset, qui à naturæ rationibus prorsùs abhorrent.* » Après avoir prouvé ses deux assertions, et réfuté les difficultés de ses adversaires, il termine ainsi son chapitre VIII : *Qui philosophiam errorem esse inanemque fallaciam aiunt, eos non solùm stultitiæ, sed etiam impietatis damnandi sunt. Deus quippè veritas est, et ab eo error est nullus. Quâ re facilè etiam intelligitur, cum philosophiæ rationes à divinâ veritate sint sumptæ atque petitæ, qui illas rejiciunt, hos Dei veritati, quâ illæ subsistunt, refragari. Nec quod tali fundamento nititur, imbecillem esse aut infirmum potest. Quo circà frustrà homines vani conabuntur philosophiæ, naturæque rationes evertere. Utrumque enim lumen et naturæ et fidei, quorum altero naturalia, altero supernaturalia videre dicimur,*

à Deo est. Illa enim (1), *erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem. Et* (2) *signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine, ad naturalem etiam mentis illustrationem referuntur. Ita non minùs à Deo falleremur, errantes in naturæ lumine, quam si per fidei lumen erraremus. Luminis igitur naturalis ducatum, investigationem, argumenta repellere, non modò stultum est, quod Augustinus* (3) *docet, verùm etiam impium, quod hoc nos loco abundè docuimus* (4). »

3°. Toutes les fois que les adversaires de la révélation se servent de la raison pour l'attaquer, il est permis d'employer les mêmes armes pour repousser leurs attaques, sans oublier néanmoins que la foi est fondée sur l'autorité. On ne s'occupe pas de prouver que les mystères sont *raisonnables*, mais on s'attache à prouver que ses ennemis ne sont pas en état de démontrer qu'ils ne le sont pas. C'est une lutte entre la raison, qui a appris ce qu'elle ne peut pas, et la raison,

(1) Joann. c. I, v. 9.

(2) Psal. 4, v. 7.

(3) *August. de Trinitate, lib. V, c.* 6.

(4) *Melchioris Cani, episcopi Canariensis, opera.* Bassani, 1776, in-4°, pag. 190.

qui croit pouvoir plus qu'elle ne peut. Cette manière d'argumenter fut mise en usage par Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, contre Bérenger, archidiacre d'Angers, qui s'efforçait d'obscurcir le dogme de la transsubstantiation, par les subtilités de la dialectique. L'illustre prélat protestoit en ces termes de la peine qu'il ressentoit d'y être contraint : *Testis mihi est Deus et conscientia mea, quia in tractatu divinarum litterarum nec proponere nec ad propositas respondere cuperem dialecticas quœstiones, vel earum solutiones. Et si quandò materia disputandi talis est, ut hujus artis regulis valeat enucleatius explicari, in quantum possum, per œquipollentias propositionum tego artem, ne videar magis arte, quàm veritate, sanctorumque patrum auctoritate confidere* (1).

4°. Il est permis aussi de faire voir que les notions que nous avons sur le fond des mystères n'implique aucune contradiction ni absurdité; et de se servir, pour cela, des exemples que fournit la nature. C'est la méthode qu'ont suivie tous les Pères. Dans les temps modernes elle n'a pas été négligée. Leibniz,

---

(1) *Lanfranci opera*, pag. 236, édit. Dom. Luc. d'Acheri.

dans ses remarques sur le livre d'un anti-trinitaire anglais (1), reconnoît d'abord qu'il y a des relations dans la substance divine, qui distinguent les personnes, puisque ces personnes ne sauroient être des substances absolues; que ces relations doivent être substantielles, qui ne s'expliquent pas assez par de simples modalités; que les personnes divines ne sont pas le même concret, sous différentes dénominations ou relations, comme seroit un même homme, qui est poëte et orateur, mais *trois différens concrets respectifs dans un seul concret absolu;* que les trois personnes ne sont pas des substances aussi absolues que le tout. Et pour se faire mieux entendre, il voudroit pouvoir trouver des exemples qui répondissent à ces notions des personnes divines; mais il avoue qu'il n'y en a aucun dans la nature. Cependant, ajoute-t-il, pour rendre ces notions plus aisées par quelque chose d'approchant, je ne trouve rien dans les créatures de plus propre à illustrer ce sujet, que la réflexion des esprits, lorsqu'un même esprit est son propre objet immédiat, et agit sur soi-même, en

(1) *Leibnitii opera omnia*, t. I, p. 26 et suiv.

pensant à soi-même et à ce qu'il fait. Car le redoublement donne une image ou ombre de deux substances respectives dans une même substance absolue, savoir de celle qui entend, et de celle qui est entendue; l'un et l'autre de ces êtres est substantiel, l'un et l'autre est un concret individu, et ils diffèrent par des relations mutuelles, mais ils ne font qu'une seule et même substance individuelle absolue. Je n'ose pourtant pas porter la comparaison assez loin, et je n'entreprends point d'avancer que la différence, qui est entre les trois personnes divines, n'est plus grande que celle qui est entre ce qui entend et ce qui est entendu, lorsqu'un esprit fini pense à soi, d'autant que ce qui est modal, accidentel, imparfait et mutable en nous, est réel, essentiel, achevé et immutable en Dieu. C'est assez que ce redoublement est comme une trace des personnalités divines. Cependant la Sainte Ecriture, appelant le fils, Verbe ou λόγος, c'est-à-dire, Verbe Mental, paroît nous donner à entendre que rien n'est plus propre à nous éclaircir ces choses, que l'analogie des opérations mentales. C'est aussi pour cela que les Pères ont rapporté *la volonté* au Saint-Esprit,

comme ils ont rapporté l'*entendement* au Fils, et *la puissance* au Père, en distinguant le *pouvoir*, le *savoir* et le *vouloir*, ou bien le Père, le Verbe et l'Amour. »

Un fameux poëte a fort bien rendu la pensée de Leibniz et des Pères, par ces deux vers si connus :

La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.

Leibniz publioit ses remarques en 1693—4; Bossuet avoit publié en 1681 la première édition de son *Discours sur l'Histoire universelle*, et quoiqu'il y ait posé en principe que le mystère de la Sainte-Trinité nous a été révélé par le Fils de Dieu, Dieu lui-même, il n'assure pas moins que celui qui nous l'a révélé, nous en fait trouver l'image en nous-mêmes, afin qu'il nous soit toujours présent, et que nous reconnoissions la dignité de notre nature.

« En effet, dit ce grand Prélat, si nous imposons silence à nos sens, et que nous nous renfermions pour un peu de temps au fond de notre ame, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La pensée que nous sentons naître

comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu, conçu éternellement dans l'intelligence du Père céleste. C'est pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du Père, non comme naissent les corps; mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y sentons quand nous contemplons la vérité.

» Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons, et cette parole intérieure, et l'esprit où elle naît; et en l'aimant, nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie.

» Ainsi, autant qu'il se peut trouver de rapport entre Dieu et l'homme, ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel, qui sort du Père qui pense, et du Fils qui est sa pensée, pour faire avec lui et sa pensée une même nature également heureuse et parfaite.

» En un mot, Dieu est parfait, et son Verbe, image vivante d'une vérité infinie, n'est pas moins parfait que lui; et son amour qui, sortant de la source inépuisable du bien, en a toute la plénitude, ne peut manquer d'avoir une perfection infinie : et puisque nous n'avons point d'autre idée de Dieu que celle de la perfection, chacune de ces trois choses, considérée en elle-même, mérite d'être appelée Dieu; mais parce que ces trois choses conviennent nécessairement à une même nature, ces trois choses ne sont qu'un seul Dieu.

» Il ne faut donc rien concevoir d'inégal, ni de séparé dans cette Trinité adorable; et quelque incompréhensible que soit cette égalité, notre ame, si nous l'écoutons, nous en dira quelque chose.

» Elle est; et quand elle sait parfaitement ce qu'elle est, son intelligence répond parfaitement à la vérité de son être; et quand elle aime son être avec son intelligence autant qu'ils méritent d'être aimés, son amour égale la perfection de l'un et de l'autre. Ces trois choses ne se séparent jamais, et s'enferment l'une l'autre. Nous entendons que nous sommes, et que nous aimons; et nous

aimons à être et à entendre. Qui le peut nier, s'il s'entend lui-même? Et non-seulement une de ces choses n'est pas meilleure que l'autre; mais les trois ensemble ne sont pas meilleures qu'une d'elles en particulier, puisque chacune enferme le tout, et que, dans les trois, consiste la félicité et la dignité de la nature raisonnable. Ainsi et infiniment au-dessus, est parfaite, inséparable, une en son essence, et enfin égale en tout sens, la Trinité que nous servons, et à laquelle nous sommes consacrés par notre baptême (1). »

Bossuet a reproduit cette comparaison dans ses *Elévations sur les Mystères* (2). « Ainsi, dit-il, à notre manière imparfaite et défectueuse, nous représentons un mystère incompréhensible. Une Trinité créée que Dieu fait dans nos ames, nous représente la Trinité incréée, que lui seul pouvoit nous révéler; et pour nous la faire mieux représenter, il a mêlé dans nos ames, qui la représentent, quelque chose d'incompréhensible. »

(1) Discours sur l'Histoire universelle, 2e partie, n° VI, Jésus-Christ et sa doctrine.

(2) Elévations sur les Mystères; seconde semaine, VIe élévation.

Bossuet avoit sans doute puisé ces idées dans S. Bernard; comme celui-ci les avoit prises de S. Augustin, et S. Augustin de Tertullien, mais en les perfectionnant et les marquant du sceau de son génie. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de connoître les expressions de ces illustres docteurs.

Beata illa et sempiterna Trinitas, pater et filius et spiritus sanctus, unus Deus scilicet, summa potentia, summa sapientia, summa benignitas creavit quamdam Trinitatem ad imaginem et similitudinem suam, animam videlicèt rationalem: quæ in eo præfert vestigium quoddam illius summæ Trinitatis quod ex memoriâ, ratione et voluntate consistat (1).

Ubi ergo Trinitas? Attendamus quantùm possumus, et invocemus lucem sempiternam, ut illuminet tenebras nostras, et videamus in nobis quantùm sinimur imaginem Dei. Mens enim amare se ipsam non potest, nisi etiam se noverit: Nam quomodo amat quod nescit? etc. » Nous ne renonçons à transcrire le passage tout entier, qu'à cause de sa longueur. On peut le voir tome VIII des œuvres de

(1) *Sti Bernardi opera*, tom. I[er], pag. 1180, édit. Dom. Mabillon, 1690, sermo 45.

S. Augustin, édition des Bénédictins, pages 880, 881 et suiv. *De Trinitate, lib. IX, N.* 2, 3, 4, 5, 6, etc. On en trouvera un autre également intéressant, t. VII, p. 294, *de Civitate Dei, lib. XI, cap.* 28. *Quoniam igitur homines sumus, ad nostri creatoris imaginem creati.... In nobis autem ipsis ejus imaginem contuentes*, etc.

Quant à Tertullien, sa comparaison n'est pas aussi claire. Elle est dans le livre *de Animâ*, page 274, édition de Rigault, 1675.

Puisque nous en sommes aux explications que l'on a données du mystère de la Trinité, pour le rendre accessible à l'intelligence humaine, arrêtons-nous quelques instans de plus, et ajoutons que Maximin Isnard en a cru voir une image dans le soleil, après Bossuet et S. Grégoire de Nazianze.

Soleil! s'écrie-t-il..... hiéroglyphe mystérieux, gravé de main divine sur la colonne de l'univers, pour laisser entrevoir à la terre ce qu'est la divinité dans les cieux; miroir resplendissant qui nous réfléchit son image, et qui, par l'immensité de tes prodiges régénérateurs, me découvres l'action et la fécondité créatrice du soleil intellectuel!....

C'est le *trine* que me présente l'union de

ta chaleur, ta lumière, ton rayon, qui, quoique distincts et procédant les uns des autres, sont co-existans entre eux, et ne forment qu'un seul astre d'où jaillirent et jailliront sans cesse des torrens de vie et de clarté, sans qu'il y ait jamais soustraction dans la source productrice, ni relâchement dans le ressort créateur; c'est, dis-je, ce ternaire, empreint en toi, qui me dévoile, bien mieux que toutes les bouches humaines, le trine mystérieux de l'Etre divin, et l'éternité passée et future de sa propriété créatrice et conservatrice.

Ah! ce n'est pas en vain que les premiers peuples qu'ait nourris la terre dans l'Orient, se sont prosternés devant ton disque symbolique et radieux. Ce n'étoit pas le fond de leur culte qui étoit profane : c'est l'interprétation que lui donne l'ignorance, ou l'abus qu'en firent la superstition et le fanatisme. Ces hommes religieux, ces peuples vierges ne tomboïent à genoux en corps de nation, que pour adorer dans l'époux visible de la nature, l'ordonnateur invisible de toutes les créations : ce vrai *soleil spirituel*, dont la chaleur est *amour*, la lumière *intelligence*, et dont les rayons, émanation conjointe de

ces deux sources de vie, pénètrent, animent et éclairent tous les êtres; ce *soleil divin*, premier procédant de l'unique et vrai Dieu, seul être increé, de ce Dieu de tous les humains, de toutes les hiérarchies célestes, de tous les mondes des mondes, qui a précédé les temps et qui doit leur survivre; le grand *Jéhovah!*.... premier et seul principe des choses, qui a tout enfanté *de* son être et *par* son être, excepté le *mal*, enfant de l'orgueil de quelques êtres immortels émanés de ses mains; enfin ce Dieu des Dieux qui s'est nommé lui-même l'*Eternel*, *Alpha* et *Oméga*, *Adonaï* ou *Sum qui Sum*, et dont tu n'es toi-même, astre du jour, que l'émanation indirecte, l'instrument physique et la brûlante effigie (1). »

Ecoutons maintenant Bossuet. « Considérez cet éclat, ce rayon, cette splendeur qui est la production et comme le fils du soleil : elle en sort sans le diminuer, sans s'en séparer elle-même, sans attendre le progrès du temps. Tout d'un coup, dès que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui, et on y voit toute la beauté de

(1) De l'Immortalité de l'Ame, par M. Isnard. 1802, in-8°.

cet astre. Dès que la lumière est, elle éclate : si l'éclat et la splendeur du soleil n'est pas éternelle, c'est que la lumière du soleil ne l'est pas non plus ; et, par une contraire raison, si la lumière étoit éternelle, son éclat et sa splendeur le seroient aussi. Or, Dieu est une lumière où il n'y a point de ténèbres : une lumière qui, n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même, et ne connoît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat, qui est son fils, est éternel comme lui, et ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons, pour ainsi parler, tiennent au soleil, son éclat ne se détache jamais; ainsi, sans se détacher de son père, le fils de Dieu en sort éternellement : et mettre Dieu sans son fils, c'est mettre la lumière sans rayon et sans splendeur (1). »

Ecoutons enfin Saint Grégoire de Nazianze : » *Solem rursùs, et radium, et lucem cogitavi. Verùm hîc quoque metuendum est ; primùm, ne incompositæ naturæ compositio quædam excogitetur, quemadmodùm solis, et eorum, quæ soli insunt ; deindè, ne patri*

(1) Elévations sur les Mystères, seconde semaine, 3ᵉ élévation.

quidem essentiam tribuamus, reliquos autem subsistere negemus, sed facultates quasdam Dei constituamus, quæ ipsi quidem insint, non autem per se subsistant. Neque enim radius, aut lux, alii Soles sunt, sed Solis velut rivi quidam, et substantiales qualitates. » (1).

Par-là il est aisé de conclure que quoiqu'il faille mettre une distance infinie entre la créature et son Créateur, on peut trouver ici-bas quelques images imparfaites des plus sublimes mystères. En effet, si Saint Grégoire de Nazianze se montre résolu (un peu plus bas que l'endroit cité) de ne marcher qu'à la clarté de la lumière divine du Saint-Esprit, il ne condamne pas néanmoins l'usage de ces figures et de ces ombres, toutes éloignées de la vérité qu'elles sont. Si Bossuet lui-même désespère de trouver une ressemblance parfaite de la Divinité, il n'insiste pas moins sur l'utilité qu'il est possible de retirer de ces ressemblances, de ces images, telles quelles, ne seroit-ce qu'en commençant à s'anéantir dans tous les ouvrages de la nature et dans soi-même plus que dans tout le

(1) *Sti. Gregorii theologi opera*, pag. 576-7, édit. de 1778.

reste, avant de perdre en Dieu toute compréhension.

5°. Le spectacle des merveilles de la nature élève notre ame vers Dieu, et nous *achemine* à la connoissance de ses perfections infinies ; l'apôtre nous l'apprend. De là tant de savans ouvrages sur la Théologie naturelle, du temps même de Montaigne, et sur-tout à dater de cette époque. Nous nous contentons de nommer les plus marquans : ce sont ceux de Jean Caramuel (1), de Théophile Raynaud (2), de Nicolas Bonnet, cordelier (3) ; de Hermann Alexandre Roell (4), de Georges Pacard (5), de Paul Voet (6), de Georges Meier (7), de Balthazar Cellarius (8), de Jean-Adam Osiandre (9), de Jean-Guil-

(1) *Theologia naturalis.*

(2) *Theologia naturalis.* Lugduni, 1622, in-4°.

(3) *Theologia naturalis.* Barcinone et Venetiis.

(4) *Dissertationes philosophicæ de Theologiâ naturali.* Franeq. 1700, in-8°.

(5) Théologie naturelle. La Rochelle, 1579, in-12.

(6) *Theologia naturalis, Trajecti ad Rhenum*, 1656, in-4°.

(7) *Theologia naturalis.*

(8) *Epitome Theologiæ philosophicæ.* Helmstadii, 1651, in-4°.

(9) *Theologia natnralis.* Tubingæ, 1665, in-4°.

laume Bayer (1), et de Pierre Yves (2); et, dans des temps plus rapprochés, qui ne connoît ce qu'ont écrit, sur cette partie, Bernard de Niewventyt (3), Jean Ray (4), Guillaume Derham (5), Charles Bonnet (6), Chr. Wolf (7), Sturm (8), Paley (9), Deluc (10), de Lesser (11), Fabricius (12), Fénélon (13) et Bossuet (14), dont les noms sont consacrés par la renommée?

---

(1) *Synopsis Theologiæ naturalis collatæ cum revelatâ.* Jena. 1676, in-4°.

(2) Théologie naturelle. Paris, 1635, 3 vol. in-8°.

(3) Existence de Dieu démontrée par les merveilles, etc. Paris, 1725, in-4°.

(4) Existence et sagesse de Dieu manifestée dans les œuvres, etc. Utrecht, 1714, in-8°.

(5) Théologie physique. — Théologie astronomique. — In-8°.

(6) Contemplation de la Nature; dans ses œuvres, in-4° et in-8°.

(7) *Theologia naturalis.* Veronæ, 1738, in-4°.

(8) Considérations sur les œuvres de Dieu. Genève et Paris, 1788, 3 vol. in-12.

(9) Natural Theology. London, in-8°.

(10) Tous les ouvrages de Deluc.

(11) Théologie des Insectes. La Haye, 1742, in-8°.

(12) Théologie de l'Eau. Paris, 1743, in-8.

(13) De l'existence de Dieu, édition excellente, par M. Aymé-Martin. Paris, 1811, in-8°.

(14) De la connoissance de Dieu et de soi-même. M. Aymé-Martin devroit bien faire sur cet ouvrage le travail qu'il a fait sur celui de Fénélon.

§. IV.

La seconde *répréhension* qui fut faite de l'ouvrage de Sebonde est celle-ci : « Aucuns disent que ses argumens sont foibles et ineptes à vérifier ce qu'il veut, et entreprennent de les choquer aisément. »

Montaigne qui avoit usé de condescendance envers ceux qui prétendoient que la Religion ne devoit pas être appuyée par des raisons purement humaines, ne garda pas les mêmes ménagemens envers ceux-ci : « Il faut les secouer un peu plus rudement, dit-il, car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On couche volontiers les dits d'autrui à la faveur des opinions qu'on a préjugées en soi. A un athéiste, tous écrits tirent à l'athéisme ; il infecte de son propre venin la matière innocente. Ceux-ci ont quelque préoccupation de jugement, qui leur rend le goût fade aux raisons de Sebonde. Au demeurant, il leur semble qu'on leur donne beau jeu de les mettre en liberté de combattre notre Religion par des armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa majesté pleine d'autorité et de commandement. Le

moyen que je prends pour rabattre cette frénésie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et de fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté : leur faire sentir l'inanité, la vanité et dénéantise de l'homme; leur arracher des poings les chétives armes de leur raison ; leur faire baisser la tête et mordre la terre, sous l'autorité et révérence de la Majesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience : elle seule qui peut estimer de soi quelque chose, et à qui nous dérobons ce que nous comptons, et ce que nous prisons (1). »

---

(1) Montaigne n'a pas d'autre langage que celui de l'Esprit Saint. Adonaï s'exprime ainsi dans le livre de Job :

« Mais la sagesse où la trouve-t-on? — Où est le lieu de l'intelligence? — Nul mortel n'en connoît la valeur réelle; — et on ne la trouve point sur cette terre des vivans; — elle n'est pas chez moi, dit l'abîme; — elle n'est point avec moi, s'écrie la mer; — on ne la donne pas pour de l'or vierge; — on ne l'acquiert pas à prix d'argent; — on ne l'échange ni contre le métal des Indes, ni contre la noble sardoine, ni contre le brillant saphir; — le cristal enchâssé dans l'or lui cède la place; — les vases les plus estimés ne peuvent la payer; — devant elle l'agate et le corail ne sont pas même nommés; — l'extraction de la sagesse est plus difficile que la pêche des perles qu'on tire du golfe Arabique; — l'émeraude d'Ethiopie ne soutient pas la concurrence avec elle; — la topaze orientale ne sert point à en faire connoître la valeur.

On voit bien que Montaigne ne se propose pas de prouver la divinité de la Religion chrétienne; c'étoit le but de Sebonde dans la Théologie naturelle; ce n'est pas le sien dans cette apologie. Il fait guerre offensive et non défensive. Les ennemis de la Religion avoient pris occasion de l'ouvrage de Sebonde pour attaquer nos mystères par les armes de la raison. Montaigne n'avoit pas autre chose à faire que de leur montrer

— Encore une fois d'où vient la sagesse? — et le lieu de l'intelligence où est-il? — Elle se dérobe aux yeux de tous les habitans de la terre; — elle est même cachée aux enfans des cieux.

»Nous en avons ouï quelque chose de nos oreilles (disent le sépulcre et la mort); mais il n'y a que Dieu qui en connoisse la route, qui sache le lieu où elle fait son habitation. Lorsque Dieu regardoit jusqu'aux extrémités de la terre, pour voir ce qui se passoit sous l'étendue du firmament; lorsqu'il balançoit le poids de la tempête, et qu'il distribuoit les eaux comme par mesure; lorsqu'il faisoit une ordonnance pour la pluie, et qu'il traçoit un chemin pour les éclairs: il vit la sagesse, et il la manifesta dans ses œuvres; il vit aussi l'intelligence, et il en sonda les replis. Puis il dit à l'homme: Voici; la crainte de Dieu est la véritable sagesse, et l'intelligence consiste à se détourner du mal.» (*Le Livre de Job, nouvellement traduit d'après le texte original; par J. Louis Bridel, professeur des langues orientales dans l'académie de Lausanne.* Paris, 1818, in-8°, vingtième discours, avec quelque corrections.)

l'inanité de cette raison dont ils se prévaloient, et combien peu ils étoient en état d'approfondir l'abîme de la foi, puisqu'ils étoient incapables de connoître les secrets de la nature. Il les promène à travers les égaremens de la philosophie sur les points les plus importans, et les force de convenir que, puisqu'il ne peut sortir que ténèbres de l'esprit de l'homme, il faut que la lumière vienne d'en-haut pour éclairer nos pas dans les sentiers de la justice. Continuons... « *Dieu veut-il qu'un mortel soit plus sage que lui*(1)? Abattons ce cuider, ce premier fondement de la tyrannie du malin esprit. *Dieu résiste aux superbes et fait grace aux humbles*(2). L'intelligence est en tous les Dieux, dit Platon, et point ou peu aux hommes. Or c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrétien, de voir nos outils mortels et caducs, si proprement assortis à notre foi sainte et divine, que lorsqu'on les emploie aux sujets de leur nature mor-

---

(1) Οὐ γάρ ἐν φρονέειν ὁ θεὸς μεγα ἄλλον ἐν ἑαυτόν Hérodote, liv. 7, c. 10, nº 5.

(2) *Deus superbis resistit; humilibus autem dat gratiam.* I. Pet. c. V, v. 5.

tels et caducs, ils n'y soient pas appropriés plus uniment, ni avec plus de force. »

« C'est dans cette assiette, dit Pascal (1), que Montaigne combat avec une fermeté invincible les hérétiques de son temps, sur ce qu'ils assuroient connoître seuls le véritable sens de l'Ecriture, et c'est de là encore qu'il foudroie l'horrible impiété de ceux qui osent dire que Dieu n'est point... Les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation, et abandonnés à leur lumière naturelle, toute foi mise à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Etre souverain, qui est infini par sa propre définition : eux qui ne connoissent véritablement aucune des moindres choses de la nature ! Il leur demande sur quels principes ils s'appuient, et il les presse de les lui montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire ; et il pénètre si avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus éclairés et les plus fermes. »

Mais laissons parler Montaigne lui-même ; on aimera mieux l'entendre que tout autre :

(1) Pensées, suppl. à la 1re part., art. XI.

« Voyons donc si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebonde : voire s'il est en lui d'arriver à aucune certitude par argument et par discours. Car Saint Augustin (1), plaidant contre ces gens ici, a occasion de reprocher leur injustice ; en ce qu'ils tiennent fausses les parties de notre créance, que notre raison faut à établir. Et pour montrer qu'assez de choses peuvent être et avoir été, desquelles notre discours ne sauroit sonder la nature et ses causes, il leur met en avant certaines expériences connues et indubitables, auxquelles l'homme confesse ne rien voir, et cela fait-il, comme toutes autres choses, d'une curieuse et ingénieuse recherche. Il faut plus faire, et leur apprendre que pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoin d'aller triant de rares exemples ; et qu'elle est si manque et si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité, qui lui soit assez claire ; que l'aisé et le mal aisé lui sont un ; que tous sujets également, et la nature en général, désavouent sa jurisdiction et entremise. Que

(1) *De Civitate Dei, lib. XXI, c. V*, pag. 622, t. VII, édit. 66.

nous prêche la vérité, quand elle nous prêche de fuir la mondaine philosophie (1)? quand elle nous inculque si souvent que notre sagesse n'est que folie devant Dieu (2)? Que de toutes les vanités, la plus vaine c'est l'homme ; que l'homme qui présume de son savoir, ne sait pas encore ce que c'est que savoir; et que l'homme, qui n'est rien, s'il pense être quelque chose, se séduit soi-même et se trompe (3)? Ces sentences du Saint-Esprit expriment si clairement et si vivement ce que je veux maintenir, qu'il ne me faudroit aucune autre preuve contre des gens qui se rendroient avec toute soumission et obéissance à son autorité. Mais ceux-ci veulent être fouettés à leurs propres dépens, et ne veulent pas souffrir qu'on combatte leur raison, que par elle-même. Considérons donc pour cette heure, l'homme seul, sans secours étranger, armé seulement de ses armes, et dépourvu de la grace et connoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son être. Voyons combien il a de tenue en ce bel équipage. »

(1) Coloss. c. II, v. 8.

(2) I. Corinth. c. III, v. 19.

(3) Galat. c. VI, v. 3.

Là-dessus Montaigne entre en matière; il pousse avec tant d'énergie ses accablantes interrogations, qu'on croiroit entendre le Seigneur dans la nue, disputant avec le saint homme Job, et l'écrasant sous le poids de sa raison victorieuse. Pascal a fait l'analyse de cet admirable chapitre (1). Mais on ne craint pas d'avancer qu'il y règne trop de cette sorte de *misanthropie* qui faisoit le fonds de son caractère, et de cette humeur mélancolique, qui ne pouvoit lui permettre d'*aimer* Montaigne, alors même qu'il étoit de son avis.

Comment se fait-il maintenant qu'une telle apologie, si bien motivée, et si parfaitement écrite, n'ait point dissipé les préventions qui s'étoient élevées contre la *Théologie naturelle*, qu'elle n'ait point triomphé des misérables chicanes que la légèreté et l'inconséquence osoient former à son désavantage?

Allons plus loin, comment se fait-il que Sebonde ait donné à Montaigne un vernis de philosophisme, que Montaigne, à son tour,

---

(1) Pensées de Pascal, supplément à la première partie, art. XI.

ait imprimé à Sebonde une tache de pyrrhonisme; qu'ils se soient nui l'un à l'autre par un cercle qui revient et qui roule sur lui-même ? A cette question, nous répondrions volontiers par la sentence de Voltaire (1): « Que les hommes réfléchissent peu; qu'ils lisent avec négligence; qu'ils jugent avec précipitation; et qu'ils reçoivent les opinions comme on reçoit la monnoie, parce qu'elle est courante. » Mais pouvons-nous convenablement l'appliquer à des hommes instruits, religieux, et même à des hommes d'un rare mérite....? Examinons donc, aussi brièvement qu'il sera possible, les motifs sur lesquels on se fonde pour décrier *l'apologie de la Théologie naturelle.* Si nous parvenons à justifier Montaigne des imputations auxquelles il est en butte, nous aurons par cela même justifié Sebonde, et réciproquement: puisqu'il existe entre eux une si étroite solidarité qu'ils ne peuvent pas plus être séparés dans la défense qu'ils ne l'ont été dans l'attaque.

Déjà, la cause que nous soutenons a été

(1) Œuvres de Voltaire, nouvelle édition, tome XVII, page 653.

victorieusement défendue par dom Devienne, dans sa *Dissertation sur la Religion de Montaigne* (1). Mais sans nous traîner ser-

(1) Bordeaux et Paris, 1773, in-8°. En voici les principaux traits :

« Si l'irréligion de Montaigne étoit prouvée, elle seroit la chose du monde la plus surprenante. Ce philosophe avoit le sens droit, une pénétration admirable, et il parloit comme il pensoit. Or l'incrédulité jointe à l'esprit, au bon sens et à la bonne foi, est un phénomène qui n'a pas encore eu d'existence.

» Les *Essais* présentent une foule de texte précis en faveur de la divinité du christianisme, et la franchise étoit le caractère distinctif de celui qui les a écrits. Comment pourroit-on la concilier avec la fausseté qui lui auroit fait faire, sur le point le plus essentiel, un double personnage?

» Montaigne a reçu à Rome des lettres de bourgeoisie sous les yeux du Pape. Il a été nommé maire de Bordeaux dans le temps qu'on ne donnoit cette place importante qu'aux plus grands seigneurs : il a été décoré du cordon de S. Michel, ce qui supposoit alors un mérite reconnu, ou la plus haute naissance. Eût-il reçu ces marques de distinction et de confiance si ses écrits, qui étoient entre les mains de tout le monde, eussent attaqué la Religion ? et le gouvernement, qui combattoit pour la maintenir, n'auroit-il pas craint de donner de nouvelles armes aux protestans, s'il eût confié le soin de les réprimer à quelqu'un qui auroit été reconnu pour n'en avoir aucune ?

» La mort de Montaigne fit une très-grande sensation dans la France et dans la république des lettres. Peu de temps après, on lui éleva un mausolée sur lequel on grava une épitaphe grecque et une épitaphe latine qu'on y voit encore ;

vilement sur ses pas, nous pouvons entrer dans la carrière après lui, d'autant plus que

---

toutes deux attestent la pureté des sentimens de Montaigne sur la Religion, et la dernière dit expressément qu'il fut très-exact observateur des lois de sa patrie et de la religion de ses pères : *Patriarum legum et sacrorum avitorum retinentissimus.*

» Si Montaigne avoit fait profession d'incrédulité, si ses écrits en eussent donné cette idée, eût-on contredit aussi ouvertement dans ses épitaphes l'opinion publique? eût-on consigné, avec une espèce d'affectation, dans des monumens qui devoient passer à la postérité la plus reculée, les témoignages de son orthodoxie? Il faut convenir que ce fait n'a pas les plus légères couleurs de la vraisemblance. Il est bien plus naturel de croire que les épitaphes de Montaigne ne le représentent comme un philosophe chrétien, que parce qu'il en avoit donné les preuves les moins équivoques; ses écrits respiroient un respect profond pour la Religion. L'auteur avoit vécu comme un homme du monde; mais il avoit pensé sainement, et il avoit rempli avec exactitude les devoirs extérieurs de sa religion; il nous apprend lui-même que quand il étoit menacé de quelque maladie dangereuse, il commençoit par mettre ordre à ses affaires et *à sa conscience.* Pendant le cours de celle qui le conduisit au tombeau, il conserva toute sa tête. Il fut fidèle à son système philosophique qui ne lui avoit jamais permis d'invoquer le secours de la médecine, mais il continua ses exercices de religion. Se sentant plus mal, il voulut qu'on dît la messe dans sa chambre, et ce fut dans un effort qu'il fit pour se soulever, au moment de la consécration, qu'il rendit l'ame. Ce n'est pas là la conduite et la fin d'un apôtre de l'incrédulité.

» Les mœurs de Montaigne, sur lesquelles les incrédules

beaucoup de matériaux étoient inconnus à ce religieux, et que Naigeon n'a donné que depuis le fameux Avertissement (1) dans le-

appuient la prétendue conformité de ses idées avec leurs systèmes, ne servent qu'à fournir contre eux des armes victorieuses. L'irrégularité de la vie de Montaigne devoit lui faire souhaiter, ainsi que le désirent la plupart de ceux qui suivent son exemple, qu'il n'y eût point de religion. Cependant il n'a pu s'empêcher de lui rendre les témoignages les plus authentiques : il a donc fallu que les preuves lui en aient paru bien convaincantes. » (Dom Devienne, *Dissertation sur la Religion de Montaigne*, pages 6-10.)

Ce même écrivain avoit dit dans l'avertissement : « On dira peut-être que les passages de Montaigne, que je cite en faveur de la Religion, ne prouvent rien, et qu'il s'en trouve d'aussi forts dans les ouvrages les plus décriés. Si l'on me montre un seul texte de ce philosophe qui détruise ceux que je produis, je suis prêt à convenir que j'ai pris la défense d'une mauvaise cause.

» Montaigne n'a pas été jugé par son siècle comme il l'est par le nôtre. Nos philosophes consentiroient sans peine que l'auteur des *Essais* passât pour Chrétien s'il avoit moins de génie. Quant à ceux qui ne sont pas philosophes, et qui le condamnent, la plupart ne l'ont pas lu, et prétendent être ses juges. »

(1) Cet avertissement annoncé dans l'*Encyclopédie méthodique*, philosophie ancienne et moderne, tome III, page 481, dès l'année 1793, a paru si mauvais, que l'auteur s'est vu obligé de le supprimer. Il manque à presque tous les exemplaires de l'édition des *Essais*, 1802, chez Didot. Il ne contient que 63 pages et non 73, comme le dit mal à propos l'éditeur, M. Johanneau.

quel il calomnie impudemment la bonne foi de Montaigne, et ose assurer que ce philosophe chrétien *nie formellement la spiritualité et l'immortalité de l'ame* (page L), *et que sa religion, réduite au plus simple terme, étoit précisément ce qu'est aujourd'hui dans tous les pays où le christianisme est établi, la religion de ceux qui ont quelque instruction, c'est-à-dire un pur déisme* (LII).

Qu'il nous soit permis, avant de commencer l'examen des imputations contre Montaigne, de déplorer la facilité avec laquelle on les a accueillies, par ces paroles de Montaigne lui-même, quoique écrites pour un autre sujet : « Les premiers qui sont abreuvés de ce commencement d'étrangeté, venant à semer leur histoire, sentent, par les oppositions qu'on leur fait, où loge la difficulté de la persuasion, et vont calfeutrant cet endroit de quelque pièce fausse. Outre ce que, *insitâ hominibus libidine alendi de industriâ rumores* (1), nous faisons naturellement conscience de rendre ce qu'on nous a prêté, sans quelque usure et accessoire de notre crû. L'erreur particulière fait pre-

(1) *Titus-Livius*, *lib.* 28, *cap.* 24.

mièrement l'erreur publique, et; à son tour après, l'erreur publique fait l'erreur particulière. Ainsi va tout ce bâtiment, s'étoffant et formant de main en main; de manière que le plus éloigné témoin en est mieux instruit que le plus voisin, et le dernier informé, mieux persuadé que le premier. C'est un progrès naturel; car quiconque croit quelque chose, estime que c'est ouvrage de charité de la persuader à un autre; et, pour ce faire, ne craint point d'ajouter de son invention, autant qu'il voit être nécessaire en son conte, pour suppléer à la résistance et au défaut qu'il pense être en la conception d'autrui (1). » Rien de plus caractéristique dans des temps de divisions et de troubles; il se trouva des esprits foibles ou exagérés, au jugement desquels Montaigne alloit trop loin, ou n'atteignoit pas la borne, et de là, la triste réputation d'irréligion qui ne l'abandonnera peut-être jamais, quoiqu'on n'en ait aucune preuve certaine, ou plutôt malgré les preuves convaincantes que l'on a du contraire (2).

(1) Essais de Montaigne, liv. III, chap. XI, t. III, p. 416-7.

(2) « Le préjugé qui fait regarder Montaigne comme un philosophe sans religion, a deux sources; la première est

En effet, Dom Devienne a détruit sans peine les soupçons mal fondés que l'on se

---

une ignorance grossière qui prend pour ses sentimens des objections qu'il réfute. Raymond de Sebonde, espagnol, avoit fait un Traité en faveur de la Religion; Montaigne le traduisit en français. Cet ouvrage eut des contradicteurs : ils prétendoient que la Religion étoit inutile à l'homme, parce que la raison suffisoit pour le conduire. Montaigne attaqua ce raisonnement, qu'il appelle une *frénésie....* Ensuite il entre en matière, et prétend que la raison humaine est foible et insuffisante, parce que si l'on interroge ceux qui ont paru la consulter avec plus de soin, on trouvera que les uns ont nié ce que les autres ont regardé comme incontestable. Il prouve, par une foule d'exemples, dans lesquels il rapporte les argumens des sceptiques, qu'il n'existe peut-être pas une vérité qu'on n'ait tenté de détruire; et il en conclut qu'il n'y a que la Religion dont les lumières soient capables d'éclairer l'homme, puisque la raison, abandonnée à elle-même, ne lui offre que doute et incertitude. Voilà les fondemens de l'opinion qui nous présente Montaigne comme le pyrrhonien le plus décidé. Il a démontré invinciblement la nécessité de la Religion, et c'est sur sa démonstration même qu'on l'accuse de ne rien croire. C'est ainsi que nous formons nos jugemens. Une telle anecdote est bien humiliante pour l'esprit humain; elle manquoit encore à son histoire.

» L'envie de décorer le parti de la nouvelle philosophie d'un nom célèbre, n'a pas moins contribué que l'ignorance des véritables sentimens de Montaigne, à accréditer son irréligion prétendue. Quand on a formé le projet de détruire la Religion, un des premiers pas qu'il est naturel de faire, est de soutenir qu'elle n'a jamais eu de partisans parmi ceux qui, cherchant de bonne foi la vérité, ont écarté avec soin ce qui

plaisoit à nourrir ; et sa belle et savante *dissertation* n'a pas empêché Naigeon de les recueillir et de les fortifier autant qu'il a pu dans son fameux *Avertissement.* Que disons-nous ? Ce philosophe de mauvaise foi, comme ils le sont tous, au dire de Rousseau, a vu, dans les *Essais*, des témoignages frappans du *christianisme* de Montaigne. Car il avoue, 1° que Montaigne, ainsi qu'il le rapporte lui-même (1), avoit soin, au commencement de ses fièvres, entier encore et voisin de la santé, de se réconcilier à Dieu, par les derniers offices chrétiens ; 2° que Montaigne *montre un grand respect pour l'Ecriture, et parle de son entière soumission à tout ce que l'Eglise romaine croit et enseigne*,

---

pouvoit leur en dérober la connoissance. Montaigne, considéré sous ce point de vue, n'a pas dû être indifférent à ces philosophes qui prétendent ne parler que le langage d'une raison épurée ; car personne n'a eu moins de préjugés, plus d'esprit et plus de franchise. Mais si l'irréligion prétendue de Montaigne a été un sujet de triomphe pour les incrédules, le sentiment contraire étant démontré, doit déposer contre leur système. En citant désormais Montaigne, on aura une nouvelle raison de dire, qu'avec du bon sens, de la sincérité, de l'esprit et des connoissances, il est impossible de ne pas rendre à la Religion ses hommages. » *Dissertation sur la Religion de Montaigne, par Dom Devienne.* — A la fin.

(1) Essais de Montaigne, liv. 3, chap. IX, tome 3, p. 339.

XLIV ; 3° que l'apologie de Sebonde *contient des choses favorables à la Religion*, XLV ; et cependant il n'en dit pas moins hardiment que *toute cette orthodoxie est absolument insignifiante*, *et ne prouve rien ;* que Montaigne ne faisoit que se conformer *aux préjugés reçus ;* qu'il est facile de reconnoître en lui *un étranger qui parle une autre langue que la sienne, et qui se décèle par son accent*, XLVII ; qu'il n'avoit pas d'autre religion qu'un *pur déisme*, et, ce qu'il y a de plus téméraire, il ne rougit pas de donner cet avis comme le résultat de l'examen et de l'impartialité d'un juge qui cherche sincèrement la vérité, LII.

Montaigne est accusé non-seulement d'avoir eu des opinions hardies en fait de religion ; mais encore d'avoir préludé au philosophisme du XVIII[e] siècle. Montaigne incrédule ! lui qui, dans tous ses ouvrages (1), a montré pour la religion de ses pères un respect profond et jamais démenti ! lui qui, durant tout le cours de sa vie, ne s'est jamais dispensé des exercices religieux et les a constamment remplis avec la plus sincère

---

(1) Essais, Voyages, Lettres, et Théologie naturelle.

et la plus édifiante piété! lui qui, dans son premier voyage de Rome, reçut des marques si touchantes d'estime de la part du Saint-Père et de la prélature, et à qui le maître du Sacré Palais recommanda *de ne se servir point de la censure* des *Essais*, ajoutant qu' *ils honoroient son intention et affection envers l'Eglise, et sa suffisance...* et *qu'ils le prioient d'aider à l'Eglise par son éloquence* (1). Lui qui raconte que, dans le même voyage (2), étant à Lorette, *il logea dans la sainte case un tableau dans lequel il y a quatre figures d'argent attachées : celle de Notre-Dame, la sienne, celle de sa femme, et celle de sa fille; ces trois dernières toutes de rang à genoux, et la Notre-Dame au haut au devant; et fit dans cette chapelle-là ses pâques* (le 24 avril 1581), *ce qui ne se permet pas à tous!* lui qui, dans une lettre écrite à son père sur la mort de La Boëtie, rapporte avec une douleur si vive et si expressive les derniers actes de la vie de cet intime ami, et ses religieuses dispositions, aussi honorables à l'un qu'à l'autre.

---

(1) Voyages de Montaigne, tome 2, pages 76-77, in-12, 1774.

(2) *Ibid*, tome 2, pages 100-103.

La Boëtie nous recommanda les uns aux autres, dit le philosophe à son père, et après il suivit ainsi : « Ayant mis ordre à mes biens, encore me faut-il penser à ma conscience. Je suis chrétien, je suis catholique : tel ai vécu, tel suis-je délibéré de clorre ma vie : qu'on me fasse venir un prêtre; car je ne veux faillir à ce dernier devoir d'un chrétien.... » Il parla ainsi à mademoiselle de St.-Quentin, sa nièce : « Pour me décharger, je t'avertis d'être premièrement dévote envers Dieu; car c'est sans doute la principale partie de notre devoir, et sans laquelle nulle autre action ne peut être ni bonne ni belle; et celle-là y étant bien à bon escient, elle traîne après soi par nécessité toutes autres actions de vertu...... »

Ce matin, il se confessa à son prêtre; mais parce que le prêtre n'avoit pas apporté tout ce qu'il lui falloit, il ne lui put dire la messe. Mais le mardi matin, M. de La Boëtie le demanda, pour l'aider, dit-il, à faire son dernier office chrétien. Ainsi il ouït la messe et fit ses pâques; et comme le prêtre prenoit congé de lui, il lui dit : « Mon père spirituel, je vous supplie humblement, et vous et ceux qui sont sous votre charge, priez Dieu pour

moi; soit qu'il soit ordonné par les très-sacrés trésors des desseins de Dieu, que je finisse à cette heure mes jours, qu'il ait pitié de mon ame, et me pardonne mes péchés, qui sont infinis, comme il n'est pas possible que si vile et si basse créature que moi aye pu exécuter les commandemens d'un si haut et si puissant maître..... »

Je louois Dieu de quoi ce avoit été en une personne de qui je fusse tant aimé, et que j'aimasse si chèrement, et que cela me serviroit d'exemple pour jouer ce même rôle à mon tour. Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsi, et de montrer, par effet, que les discours que nous avions tenus ensemble pendant notre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravés bien avant au cœur et en l'ame, pour les mettre en exécution aux premières occasions qui s'offriroient, ajoutant que c'étoit la vraie pratique de nos études et de la philosophie (édition de 1818, 5e volume)! lui qui a déclaré formellement qu'*il tient pour absurde et impie, si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie, contraire aux saintes résolutions et prescriptions de l'Eglise catholique, apos-*

tolique et romaine, en laquelle il meurt et en laquelle il est né (1)! lui dont Pasquier raconte les derniers instans en ces termes, qui valent une apologie : « Au demeurant, ne pensez pas que sa vie ait été autre que le général de ses écrits. Il mourut en sa maison de Montaigne, où lui tomba une esquinancie sur la langue, de telle façon qu'il demeura trois jours entiers, plein d'entendement, sans pouvoir parler, au moyen de quoi il étoit contraint d'avoir recours à sa plume, pour faire entendre ses volontés; et comme il sentit sa fin approcher, il pria, par un petit bulletin, sa femme de sémoudre quelques gentilshommes siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arrivés qu'ils furent, il fit dire la messe en sa chambre; et comme le prêtre étoit sur l'élévation du *Corpus Domini*, ce pauvre gentilhomme s'élance au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son lit, les mains jointes : et en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu; qui fut un beau miroir de l'intérieur de son ame (2). »

---

(1) Essais, tome I, page 523.

(2) Pasquier, liv. 18, lettre I, à M. Pelgé, maître des comptes.

Et qui ose accuser Montaigne d'impiété? Des protestans, Bernard, Leclerc, Baudius, etc. Sans doute il étoit un impie à leurs yeux, puisqu'il combattoit leurs dogmes favoris, et ne cessoit de prophétiser les désordres et les excès de tout genre, auxquels le protestantisme devoit se porter dans la suite des temps. Quand ce dernier a écrit (1): « *De religione viri non est meum ferre sententiam, ad inquisitores hereticæ pravitatis hæc notio pertinet, quibus si tantum est ab re suâ otii ut volumen ejus evolvere velint, invenient procùl dubio quod atroci stylo effodere possint :* » parloit-il sérieusement? Ne vouloit-il pas plutôt faire la critique de l'inquisition et de son funeste penchant à condamner les livres les plus innocens? Au reste, mademoiselle de Gournay lui répond d'une manière victorieuse (2) : « Tout ainsi que jamais homme ne voulut plus de mal aux illégitimes et querelleuses religions, que celui dont est question : de même, par conséquent, il fut partisan formel de ce qui regardoit le respect de la vraie. Et la touche

(1) *Dominici Baudii iambicorum, lib. 2. Lugd. Bat.* 1607.

(2) Préface des Essais, par mademoiselle Lejars de Gournay.

de celle-ci, c'étoit pour lui, comme les Essais le publient, et pour moi sa créature, la sainte loi de nos pères, leur tradition et leur autorité.... Quant à Baudius,.... il nous devoit marquer en quoi consistoient ces passages contre la même Religion, qu'il dit mériter la liture en nos Essais, ou se résoudre à souffrir lui-même une liture de celui par lequel il accuse en eux ce défaut. Mais il est bien vrai que ce livre étant ennemi profès des sectes nouvelles, plus Baudius huguenot l'accuse en l'article de la Religion, et plus il magnifie son triomphe, et le déclare louable en ce point-là. Sur ce lieu principalement, faut-il écouter notre livre d'aguet, et se garder de broncher en quelque inique interprétation de ses intentions, par sa libre, brève et brusque façon de s'exprimer. M'amuserai-je à particulariser quelques règles, pour se gouverner en cette lecture? Il faut dire en un mot : Ne t'en mêle pas, ou sois sage. Aucuns livres ne sont sages pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux : en effet, je n'ai jamais vu personne l'attaquer, soit du côté de la religion ou d'autre, qui n'ait rabattu son atteinte de lui-même; faisant voir sur-le-champ qu'il lui imposoit, ou

qu'il ne l'entendoit pas.... Ce que je ne dis nullement pour Baudius, lequel, comme j'ai remarqué, n'a choqué ce lieu que par intérêt et passion. Je rends graces à Dieu, que parmi la confusion des créances effrénées qui traversent et tempêtent aujourd'hui son Eglise, il lui ait plu de l'étayer d'un si puissant pilier humain. La foi des simples ayant à desirer d'être fortifiée mondainement contre tels assauts, ainsi qu'elle l'étoit spirituellement par cette faveur divine, qui lui est acquise avant les siècles, la bonne fortune lui fit un présent très-propre à ce besoin, de lui produire une ame de si haute suffisance, qui la vivifiât par son approbation. En effet, si la religion catholique, à la naissance de ce personnage, eût su combien il devoit être excellent, quelle appréhension eût été la sienne, de l'avoir pour adversaire? Certes il a rendu vraie sa proposition, que des plus habiles et des plus simples ames se faisoient les bien croyans : comme aussi la mienne, que de ces deux extrémités se faisoient les gens de bien. »

Qui encore a osé accuser Montaigne d'impiété? des hommes qui n'ont jamais lu son livre ou qui ne l'entendent pas ! Mais quel

cas peut-on faire de pareilles accusations? Méritent-ils d'être écoutés quand ils se font les échos des ennemis de Montaigne? Ils feroient bien mieux de profiter des avis de Mademoiselle de Gournay : *Ne t'en mêle pas ou sois sage*, et de suivre les règles que traçoit à ses lecteurs le sage Charron, le plus fidèle disciple de Montaigne, et qui peuvent être d'un grand usage dans la lecture de toute espèce de livres, et principalement de ceux qui sont au-dessus des préjugés de la multitude (1). « Bien veux-je advertir le lecteur qui entreprendra de juger cest œuvre, qu'il se garde de toucher en aucuns de ces sept mescomptes : de rapporter au droict et debvoir ce qui est du faict; au faire ce qui est du juger ; à résolution et détermination ce qui n'est que proposé, secoué et disputé problématiquement et académiquement; à moy, et à mes propres opinions ce qui est d'austruy; et par rapport à l'estat, profession et condition interne ce qui est de l'esprit et suffisance interne; à la Religion et créance divine ce qui est de l'opinion

(1) Sagesse de Charron, avertissement au lecteur, édition de Jean-François Bastien, 1783, in-8°.

humaine ; à la grace et opération surnaturelle ce qui est de vertu et action naturelle et morale. Toute passion et préoccupation ostée, il trouvera en ces sept poincts bien entendus de quoi se résouldre en ses doubtes, de quoi respondre à toutes les objections que luy mesme et d'austres pourroyent luy faire, et s'esclaircir de mon intention en cest œuvre. Que si encores après tout il ne se contente et ne l'approuve, qu'il l'attaque hardiment et vifvement (car, de mesdire seulement, de mordre, et charpenter le nom d'austruy, il en est assez aysé, mais trop indigne et trop pédant), il aura tost ou une franche confession et acquiescement (car ce livre fait gloire et feste de la bonne foy et ingénuité :) ou un examen de son emportement et folie. Auscuns trouvent ce livre trop hardy et trop libre à heurter les opinions communes et s'en offensent ; je leur réponds ces quatre ou cinq mots. Premièrement que la sagesse qui n'est commune ni populaire a proprement cette liberté et autorité, *jure suo singulari*, de juger de tout (c'est le privilége du sage spirituel (1), *spiritualis omnia dijudicat et à*

(1) I. Corinth. c. 2, v. 15.

nemine judicatur); et en jugeant, de censurer, condamner (comme la plupart erronées) les opinions communes et populaires. Qui le fera donc? Or ce faisant ne peut qu'elle n'encourre la mal-grace et l'envie du monde. D'ailleurs, je me plains d'eux, et leur reproche cette foiblesse populaire et délicatesse féminine, comme indigne et trop tendre pour entendre chose qui vaille et du tout incapable de sagesse; les plus fortes et hardies propositions sont les plus séantes à l'esprit fort et relevé; il n'y a rien d'estrange à celui qui sçait que c'est que du monde. C'est foiblesse de s'estonner à une chose, il faut roidir son courage, affermir son ame, l'endurcir; et ce sera jouir, sçavoir, entendre, juger toutes choses, tant estranges semblent-elles: tout est sortable et du gibbier de l'esprit, mais qu'il ne manque point à soy-mesme; mais aussi ne doit-il faire, ni consentir qu'aux bonnes et belles, quand tout le monde en parleroit. Le sage montre également en tous les deux son courage: ces délicats ne sont capables ni de l'un de l'austre, foibles en tous les deux. Tiercement, en tout ce que je propose, je ne prétends y obliger personne; je présente

seulement les choses et les estalle comme sur le tablier. Je ne me mets point en colère si l'on ne m'en croit, c'est à faire aux pédants. La passion tesmoigne que la raison n'y est pas, qui se tient par l'une à quelque chose, ne s'y tient pas par l'autre. Mais pourquoy se courroucent-ils? est-ce que je ne suis pas par-tout de leur advis? je ne me courrouce pas de ce qu'ils ne sont pas du mien, de ce que je dy des choses qui ne sont pas de leur goust ni du commun : et c'est pourquoy je les dy : je ne dy rien sans raison, s'ils la sçavent sentir et gouster, s'ils en ont une meilleure qui détruise la mienne, je l'escouterai avec plaisir et gratification à qui la dira. J'exhorte tous mes lecteurs à méditer profondément sur ces deux passages. » Ces sages réflexions ont été faites cent fois par Montaigne; Charron n'a fait que les répéter, comme il a répété tout ce qu'il y a de bon dans les Essais et dans la Théologie naturelle.: elles servent donc à justifier l'un et l'autre, et à guider dans la lecture de leurs ouvrages.

Nous savons que Voltaire, Jean-Jacques

Rousseau, d'Holbach et Naigeon (1) se sont fait gloire de compter Montaigne parmi les leurs : mais qu'est-ce que cela prouve contre la religion de ce grand homme ? Les philosophes n'ont-ils pas dit que Bossuet avoit des opinions particulières toutes différentes de ses opinions théologiques ; que Fénélon penchoit vers l'indifférence ? N'ont-ils pas revendiqué Huet, Turenne, Catinat, Montesquieu, Buffon, et tout ce que la France et l'Europe ont produit de plus illustre dans les lettres et dans les armes ? Qui voudroit leur faire tant de concessions, sans enlever à la Religion ses plus beaux ornemens ? et pourquoi leur abandonner Montaigne qui ne leur appartient pas plus que Bossuet, Huet et Fénélon, et qui a donné d'aussi bonnes preuves de piété et de religion ?

Nous savons aussi que des hommes qui ne sont point à dédaigner, ont prétendu que les raisonnemens de Montaigne *sur beaucoup d'effets de la nature, sont plus propres à dé-*

---

(1) Préface de Naigeon, en tête de son édition des Essais de Montaigne, et Encyclopédie méthodique, *Philosophie*.

tourner les esprits de la vraie Religion qu'à les y porter, et sont peu convenables à un philosophe chrétien (1). Mais d'autres, en aussi grand nombre et d'un aussi grand poids, ont dit que *pour sa croyance, en ce qui est de la vraie religion, on en trouve assez de marques dans ses écrits, quand on les lit avec soin et qu'on explique nettement ce qu'on s'y figure de plus fâcheux* (2); quand on interprète ce qui est obscur par ce qui est clair, et des mots jetés au hasard par les sentimens constans de l'auteur. C'est sans doute d'après ces principes, que Pascal qui, d'ailleurs, a fort maltraité Montaigne, ne peut s'empêcher de reconnoître : *Qu'il fait profession de la religion catholique, et qu'en cela il n'a rien de particulier; qu'il est humble disciple de l'Eglise par la Foi* (3). C'est encore d'après ces principes que Dom Devienne (4) a si bien démontré le Christianisme de Montaigne. Pour donner plus de couleur à l'imputation d'incrédulité intentée contre Montaigne, on l'accuse d'a-

---

(1) Bibliothèque française, par Sorel. Paris, 1667.

(2) *Ibid.*

(3) Supplément à la première partie des Pensées, art. XI.

(4) Dissertation sur la Religion de Montaigne. Bordeaux, 1773, in-8°, 32 pages d'impression.

voir dit: *Qu'il faut avoir une arrière-boutique pour soi seul* (1) : mais qui jamais voua une haine plus implacable à l'hypocrisie et à la dissimulation? N'est-ce pas lui qui a dit (2): « Cette contrariété et volubilité d'opinion si soudaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moi son miracle. Ils nous représentent l'état d'une indigestible agonie. Que l'imagination me sembloit fantastique de ceux, qui ces années passées avoient en usage de reprocher à chacun ce qui reluisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'étoit à feinte, et tenoient même, pour lui faire honneur, quoiqu'il dit par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans, d'avoir sa créance réformée à leur pied. Fâcheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade, qu'il ne se puisse croire au contraire; et plus fâcheuse encore, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il préfère je ne sais quelle disparité de fortune présente, aux espérances et menaces de la vie éternelle! Ils m'en peuvent croire: si rien eût dû

---

(1) Dictionnaire des Athées, au mot *Montaigne*. Naigeon, avertissement, L et LII.

(2) Essais, tome I[er], pages 527-528.

tenter ma jeunesse, l'ambition du hasard et de la difficulté qui suivoient cette récente entreprise, y eût eu la bonne part. » Quelle déclaration plus formelle demande-t-on maintenant? Ne rejette-t-il pas bien loin tout soupçon de feinte et d'artifice en matière de religion? Qui porta plus loin que lui la franchise et l'amour de la vérité? N'est-ce pas là le fond de son caractère? « Mon ame, de sa complexion, dit-il (1), refuit la menterie, et hait même à la penser. J'ai une interne vergogne et un remords piquant, si parfois elle m'échappe, comme parfois elle m'échappe, les occasions me surprenant et agitant inpréméditemment. Il ne faut pas toujours dire tout, car ce seroit sottise : mais ce qu'on dit, il faut qu'il soit tel qu'on le pense, autrement c'est méchanceté. Je ne sais quelle commodité ils attendent, de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est de n'en être pas crus, lors même qu'ils disent vérité. » Le voilà tout entier : il est impossible après cela de le soupçonner de tromperie, quand il dit qu'il est catholique; qu'il est né et qu'il veut mourir dans le sein de l'Eglise. C'est être bien

(1) Essais, tome II, p. 575.

sûr de soi, que déposer de tels principes, lorsqu'on sait que l'esprit de parti ne cherche qu'à répandre des nuages sur la sincérité, à tout mêler, à tout confondre. Ce n'est pas tout encore : Montaigne ne craint point d'attirer la vigilance de ses ennemis sur sa conduite, et de les inviter, en quelque sorte, à le dépouiller aux regards de tout le monde, s'il s'est affublé d'un habit de théâtre. Ecoutons-le (1) : « La vertu ne veut être suivie que pour elle-même ; et si on emprunte parfois son masque pour une autre occasion, elle nous l'arrache aussitôt du visage. C'est une vive et forte teinture, quand l'ame en est une fois abreuvée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la pièce : voilà pourquoi, pour juger d'un homme, il faut suivre longuement et curieusement sa trace, si la constance ne s'y maintient de son seul fondement. » N'est-il pas visible qu'en donnant des règles pour découvrir l'intention qui fait agir un homme, il fournissoit le flambeau pour scruter les plus secrets replis de sa conscience et éclairer sa duplicité, s'il en avoit imposé ?

A qui se fier dans le monde, si l'on est

(1) Essais, tome II, page 10.

trompé par des témoignages si rassurans? Comment parviendra-t-on à connoître la croyance des personnes, si ce n'est par la confession de ces personnes? « Car, dit un savant théologien (1), nous n'avons point d'autres moyens de nous assurer des sentimens d'une personne, que par la déclaration extérieure qu'elle en fait. » Ce seroit donc une injustice, de persévérer toujours dans des soupçons fâcheux sur la foi de son frère, après des professions orthodoxes (2). Si l'on refuse de le croire en pareil cas, il n'est personne si catholique, dont on ne puisse rendre la foi suspecte (3). La charité chrétienne exige une certitude pleine et entière dans les imputations infâmantes, et se contente de la probabilité dans celles qui sont en faveur, suivant la maxime *odia sunt restringenda, favores ampliandi* (4). C'est la marque

(1) Dom Jamin, Pensées théologiques, p. 300.

(2) *Sti. Greg. lib. VI, epist. XVI, edit.* 66. *Nam veraciter confitenti non credere, non est hæresim purgare, sed facere.*

(3) *Nam si credi fideliter confitenti despicitur, cunctorum in dubium fides adducitur, atque errores mortiferi ex incautâ districtione generantur.* S. Greg. lib. VI, epist. XV.

(4) *Nemo est turpi notâ insigniendus, nisi priùs manifestissimis documentis probetur ad eum meritò notam illam pertinere.* S. Aug. Lib. de Unitate Eccles. cap. 5.

d'un esprit mal affecté, de trouver une espèce de plaisir dans ce qui peut rendre les autres suspects (1). Pourquoi changer en certitudes, nous ne dirons pas de simples présomptions, mais encore les apparences les plus contraires? En vérité il faut être bien intéressé à trouver des incrédules, pour s'en faire à si bon marché.

On ne sauroit trop déplorer la fatale manie de quelques zélateurs qui distribuent libébéralement des brevets d'incrédulité, et abandonnent sans regret aux impies, les hommes les plus distingués par leur vertus, leurs talens ou leur génie. Qui ne seroit indigné de voir François Garasse, dans son ouvrage (2), *injurier et moquer les plus gens de bien; vomir les injures les plus atroces, non-seulement contre ses légitimes ennemis les athées, mais encore contre toutes sortes de personnes, indifféremment, de quelque religion et qualité qu'elles fussent, pourvu qu'elles eussent quel-*

(1) *Malevolæ animæ quasi dulcitèr sapit quod pessimè suspicatur.* S. Aug. serm. 354, nº 3.

(2) La doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels, contenant plusieurs maximes pernicieuses à l'Etat, à la Religion et aux bonnes mœurs, combattue et renversée par le père Fr. Garassus. Paris, 1623, in-4°.

que perfection non vulgaire, qui les rendît recommandables (1), et taxer d'incrédulité les plus célèbres écrivains de son temps ? On ne peut s'empêcher d'adopter le jugement que le prieur Ogier a porté de son livre (2) : « Lequel, dit-il, à parler sincèrement et comme devant Dieu, est un cloaque d'impiété, une sentine de profanations, un ramas de bouffonneries et de contes facétieux, une satire de malignité et de médisance, contre infinis gens de bien et de mérite, et doit moins être regardé comme propre à combattre l'athéisme, que comme l'instrument de la perte des ames, et l'invention du père du mensonge, pour rendre la vérité ridicule et méprisable davantage parmi ses malheureux suppôts. » Mais qui ne sentiroit redoubler son indignation, en voyant ce religieux confirmer ses calomnies et ses odieuses imputations, dans une apologie qu'il fit paroître l'année d'après, en réponse à la censure de M. François Ogier, prieur commendataire de Chomeil, et se faire un mé-

(1) Jugement et censure du livre de la Doctrine curieuse de Franç. Garasse. Paris, 1623, in-8°, Epître aux religieux pères de la compagnie de Jésus.

(2) *Ibid.*

rite *d'avoir touché jusques au vif des libertins et des Epicuriens* (1) ?

Cet exemple de Garasse n'a été que trop suivi par un homme qui méritoit de servir de modèle dans un meilleur genre : le célèbre père Marin Mersenne a osé écrire dans une lettre qu'il y avoit 60,000 athées dans Paris, de compte fait, et qu'il en connoissoit douze dans une seule maison. La police supprima cette lettre (2). C'est un juste châtiment infligé à Mersenne, qu'il ait été compris lui-même au nombre des athées (3).

Pour le jésuite Hardouin, c'est tout simple, que parmi les athées qu'il se vante d'avoir découverts (4), il ait placé André Martin, Thomassin, Quesnel, Legrand, Sylvain Régis, Descartes, Malebranche, Arnault, Nicole et Pascal. Il n'en coûtoit pas davantage à l'inventeur des systèmes les plus chiméri-

---

(1) Apologie du père François Garassus, pour son livre contre les athéistes et les libertins de notre siècle. Paris, 1624, in-12.

(2) Recherches philosophiques sur les Egyptiens et sur les Chinois, tome II, page 178.

(3) Par Hardouin, Maréchal, et Lalande.

(4) *Athei detecti inter opera varia posthuma Fran. Harduini.* Amstelodami, 1733, in-fol.

ques, au père des rêveries les plus absurdes, d'ajouter une folie de plus à tant d'autres folies qui ont fait de son nom le synonyme de paradoxe.

Ah! qu'ils ont bien mieux mérité de la Religion, ces hommes modérés dont les efforts, guidés par les intentions les plus pures sont parvenus à justifier des plus graves imputations quelques écrivains renommés, lesquels exercent une si puissante influence sur la multitude, et sont si propres à captiver les opinions, ou du moins à suspendre le jugement de tous ceux qui ne prononcent point sans examen! Où est le sage, qui n'aime mieux ressembler aux apologistes de Cardan, de Pomponace, d'Erasme, de Juste-Lipse, de Savonarôle, de Fra-Paolo, de Gassendi, de Pasquier, de Raymond Lulle, etc., quelque répréhensibles qu'on suppose ceux-ci, qu'aux détracteurs de ces mêmes hommes, aux Garasses, aux Hardouins et à leurs imitateurs?... les enfans de ténèbres se montrent plus éclairés sur leurs intérêts que les enfans de lumière. Ils ne consentent pas volontiers à se dessaisir de quelqu'un qui leur appartient par quelque endroit; ils ne demandent qu'à grossir la liste de leurs partisans, afin d'en im-

poser par le nombre. Les sectaires eux-mêmes ne négligent pas cette tactique, et certain *nécrologe*, enflé d'une foule de noms, qui doivent être étonnés de s'y trouver inscrits, indique assez qu'on n'aime pas à être seul, et qu'on voudroit pouvoir s'appeler *légion*. Ne sentira-t-on jamais qu'on n'est pas nécessairement impie, parce qu'on a laissé échapper quelque impiété; mais qu'on ne l'est que quand on rejette dans son cœur les fondemens de la piété? A quoi aboutit cette fureur de condamner les hommes, sur quelques mots que souvent on n'entend pas, si ce n'est à aigrir les esprits, et à rendre coupables des crimes dont on les accuse, ceux qui, sans cela, ne l'auroient jamais été? Détestons, poursuivons l'incrédulité et l'hérésie; mais gardons-nous d'en accuser qui que ce soit sans preuve et sans raisons légitimes. Attendons que l'impie ou l'hérétique se trahisse lui-même et se condamne par sa propre confession, et encore ne cessons de l'aimer, alors même qu'il se sera jugé; il est toujours notre frère, et il nous précèdera peut-être dans le royaume des Cieux.

Du moins, dit-on, serez-vous forcés de convenir du scepticisme de Montaigne, et partant

de son incrédulité. Si notre dessein étoit de le justifier en tout, sur ce point, nous le pourrions. Il nous met lui-même sur la voie, en disant dans l'apologie de Sebonde : « Notre parler a ses foiblesses et ses défauts, comme tout le reste. La plupart des occasions des troubles du monde sont les grammairiens.... Je vois les philosophes Pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur générale conception en aucune manière de parler; car il leur faudroit un nouveau langage. Le nôtre est tout formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies. De façon que quand ils disent, je doute, on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouer qu'au moins ils assurent (et savent-ils cela?) qu'ils doutent? Ainsi on les a contraints de se sauver dans cette comparaison de la médecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable. Quand ils prononcent, j'ignore, ou je doute, ils disent que cette proposition s'emporte elle-même quant et quant le reste, ni plus ni moins que la rhubarbe, qui pousse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quant et quant elle-même. Cette fantaisie est plus sûrement conçue par cette interrogation : *Que sais-je*? comme je la

poste à la devise d'une balance. Voyez comment on se prévaut de cette suite de parler pleine d'irrévérence (1). » Dans tout cela, Montaigne ne parle-t-il pas du Pyrrhonisme avec mépris? ne donne-t-il pas à entendre que ce n'est pas sa manière de philosopher?

Admettons toutefois ce que dit Pascal (2): « Montaigne met toutes choses dans un doute si universel et si général, que l'homme, doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos : s'opposant également à ceux qui disent que tout est incertitude, et à ceux qui disent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer; c'est dans ce doute qui doute de soi, et dans cette ignorance qui s'ignore, que consiste l'essence de son opinion. Il ne peut l'exprimer par aucun terme positif; car s'il dit qu'il doute, il se trahit, en assurant au moins qu'il doute, ce qui étant formellement contre son intention, il est réduit à s'expliquer

(1) Essais, tome II, pages 351, 352, 353.

(2) Pensées de Pascal, Supplément à la première partie, article XI.

par interrogation; de sorte que, ne voulant pas dire, je ne sais, il dit, que sais-je? De quoi il a fait sa devise, en la mettant sous les bassins d'une balance, lesquels pesant les contradictoires, se trouvent dans un parfait équilibre. En un mot, il est pur Pyrrhonien. » Après cet aveu, on ne manquera pas de nous demander si Montaigne est tombé dans un Pyrrhonisme tellement universel, qu'il ne souffre aucune exception, et, dans le cas où son Pyrrhonisme il n'auroit été que partiel, quelle a été son intention en adoptant ce système?

Nous répondrons, en premier lieu, que son Pyrrhonisme ne s'est jamais étendu jusqu'aux principes de la révélation, et qu'il en a toujours reconnu la certitude parfaite. C'est lui-même qui le déclare (1) : « Or n'y peut-il avoir de principes pour les hommes, si la divinité ne les leur a révélés; de tout le demeurant, et le commencement, et le milieu, et la fin, ce n'est que songe et fumée. »

Nous en avons une autre preuve dans ces deux vers de son épitaphe :

---

(1) Essais, tome II, page 377.

Solius addictus jurare in dogmata Christi,
Cœtera Pyrrhonis pendere lance sciens (1).

« Attaché fermement aux seuls dogmes du Christianisme, il sut peser tout le reste à la balance de Pyrrhon. »

Nous répondons, en second lieu, que le dessein de Montaigne, en *froissant la raison humaine,* a été d'obliger l'homme à reconnoître la nécessité d'une révélation pour fixer ses incertitudes et ses irrésolutions, et encore ne s'est-il servi de ce moyen que par force et malgré lui. Ecoutons-le : « Vous, pour qui j'ai pris la peine d'étendre un si long corps, contre ma coutume, ne refuirez point de maintenir votre Sebonde par la forme ordinaire d'argumenter, de quoi vous êtes tous les jours instruite, et exercerez en cela votre esprit et votre étude; car ce dernier tour d'escrime ici, il ne le faut employer que comme un extrême remède. C'est un coup désespéré, auquel il faut abandonner vos armes, pour faire perdre à vos adversaires les leurs, et un tour secret duquel il se faut servir rarement et réservement : c'est grande témérité de vous perdre pour perdre un autre (2). »

(1) Ces deux vers sont traduits du grec par *La Monnoye.*

(2) Essais, tome II, page 409.

On pourroit nous demander maintenant si le Pyrrhonisme est bien propre à prouver la nécessité de la révélation et la divinité du Christianisme? Bayle répondra pour nous (1):

« Un moderne qui a fait une étude plus particulière du Pyrrhonisme que des autres sectes, le regarde comme le parti le moins contraire au Christianisme, et *qui peut concevoir le plus docilement les mystères de notre Religion.* Ce n'est pas sans sujet, dit-il, que nous croyons le système sceptique, fondé sur une naïve reconnoissance de l'ignorance humaine, le moins contraire de tous à notre créance, et le plus approprié à recevoir les lumières surnaturelles de la Foi. Nous ne disons en cela que ce qui est conforme à la meilleure Théologie.... et à ce que Dieu même a prononcé par la bouche de ses prophètes, qu'il a établi sa retraite dans les ténèbres, *posuit tenebras latibulum suum.* Car cela étant, nous ne saurions nous approcher de lui, que nous n'entrions dans ces mystérieuses ténèbres; d'où nous tirons cette importante leçon, qu'il ne se peut connoître qu'obscurément, couvert d'énig-

(1) Analyse de Bayle, tome III, pages 417-419.

mes et de nuages, et, selon ce que dit l'école, en l'ignorant. Mais comme ceux qui ont fait de tout temps profession d'humilité et d'ignorance, s'accommodent bien mieux que les autres avec ces ténèbres spirituelles : les dogmatiques au contraire, qui n'ont jamais eu de plus forte appréhension que celle de faire paroître qu'ils ignorent quelque chose, s'y perdent continuellement, et leur présomption fait qu'ils s'aveuglent.... Quoi qu'il en soit, je trouve que la sceptique n'est pas d'un petit usage à une ame chrétienne, quand elle lui fait perdre toutes ces opinions magistrales que S. Paul déteste si fort (1).

Quand on est capable de bien comprendre toute la force des argumens qu'on peut emprunter du Pyrrhonisme, on sent que cette logique est le plus grand effort de subtilité que l'esprit humain ait pu faire : mais on voit en même temps que ces subtilités ne peuvent donner aucune satisfaction. Cette philosophie se confond elle-même : car tout ce qui résulte de ses principes, c'est qu'il est certain que nous n'avons aucune certitude. Quel chaos ! Quelle gêne pour l'esprit ! Mais

(1) La Mothe Le Vayer; de la Vertu des Païens.

en faut-il davantage pour nous convaincre que notre raison est une voie d'égarement, puisque, lorsqu'elle se déploie avec le plus de subtilité, elle nous jette dans un tel abîme. La suite naturelle de cela doit être de renoncer à ce guide, et d'en demander un meilleur à la cause de toutes choses. C'est un grand pas vers la Religion chrétienne; car elle veut que nous captivions notre entendement à l'obéissance de la Foi. Quand un homme sera bien convaincu qu'il n'a rien de bon à se promettre de ses discussions philosophiques, il se sentira plus disposé à invoquer Dieu, et à lui demander la persuasion de ce que l'on doit croire, que s'il se flattoit d'un bon succès en raisonnant et en disputant. C'est donc une heureuse disposition à la Foi, que de connoître les défauts de la raison: et de là vient que Pascal et quelques autres ont dit que pour convertir les libertins, il faut les mortifier sur le chapitre de la raison, et leur apprendre à s'en défier. »

Puisque Bayle vient de citer Pascal, en témoignage de son opinion sur l'utilité du Pyrrhonisme pour la conversion des impies, rapportons une pensée de ce célèbre apologiste de la Religion, que Bayle ne pouvoit

connoître, n'ayant été imprimée pour la première fois qu'en 1779. « Le Pyrrhonisme a servi à la Religion; car après tout, les hommes, avant Jésus-Christ, ne savoient où ils en étoient, ni s'ils étoient grands ou petits, et ceux qui ont dit l'un ou l'autre, n'en savoient rien, et devinoient sans raison ou par hasard: et même ils croyoient toujours, en excluant l'un ou l'autre (1). »

Ceci nous conduit naturellement à cet autre reproche que l'on fait à Montaigne d'avoir fourni des armes aux incrédules contre la Religion, au lieu de la défendre, *et d'être pernicieux à ceux qui*, de leur côté, *ont quelque pente à l'impiété et au vice* (2).

Suivant les uns, il a exposé trop clairement certaines difficultés contre la révélation, et les a poussées aussi loin qu'elles puissent aller.

Mais voudroient-ils donc que, pour les satisfaire, Montaigne eût manqué à la sincérité, dont il faisoit profession, et qu'il eût tronqué ou mutilé les objections des incré-

---

(1) Œuvres de Pascal, tome II, page 330, édition de 1779, 5 vol. in-8°.

(2) Supplément à la première partie des Pensées, art. XI.

dules et des hérétiques? Est-ce que la Religion a besoin de recourir à la fraude et à l'artifice? Le doigt de Dieu n'est-il pas assez puissant pour conserver son œuvre? Faut-il encore employer les illusions et les tromperies de l'esprit de mensonge? et quand il n'y auroit que ce que dit Bayle (1), Montaigne seroit surabondamment justifié. « Il y a tant de gens qui examinent si peu la nature de la Foi divine, et qui réfléchissent si rarement sur cet acte de leur esprit, qu'ils ont besoin d'être retirés de leur indolence par de longues listes des difficultés qui environnent les dogmes de la Religion chrétienne. C'est par une vive connoissance de ces difficultés que l'on apprend l'excellence de la Foi, et de ce bienfait de Dieu. On apprend aussi par la même voie la nécessité de se défier de la raison, et de recourir à la grace. Ceux qui n'ont jamais assisté aux grands combats de la raison et de la Foi, et qui ignorent la force des objections philosophiques, ignorent une bonne partie de l'obligation qu'ils ont à Dieu, et de la mé-

(1) Eclaircissemens, à la fin du Dictionnaire historique et critique.

thode de triompher de toutes les tentations de la raison incrédule et orgueilleuse. »

Suivant les autres, Montaigne ne répond pas du tout aux difficultés qu'il met en avant, ou les réponses qu'il fait sont foibles et insuffisantes. Nous nions la première assertion; nous expliquons la seconde.

Bayle va nous prêter encore sa puissante dialectique, et justifier Montaigne (1). « Un véritable Fidèle, dit-il, un Chrétien qui a bien connu le génie de sa Religion, ne s'attend pas à la voir conforme aux aphorismes du Lycée, ni capable de réfuter par les seules forces de la raison les difficultés de la raison; il sait bien que les choses naturelles ne sont point proportionnées aux surnaturelles, et que si l'on demandoit à un philosophe de mettre au niveau et dans une parfaite convenance, les mystères de l'Evangile et les axiômes des Aristotéliciens, on exigeroit de lui ce que la nature des choses ne souffre point... Encore un coup, un véritable Chrétien, bien instruit du caractère des vérités surnaturelles, et bien affermi sur les

(1) Dictionnaire historique et critique; éclaircissement à la fin.

principes qui sont propres à l'Evangile, ne fera que se moquer des subtilités des philosophes, et sur-tout de celles des Pyrrhoniens. La Foi le mettra au-dessus des régions où règnent les tempêtes de la dispute. Il se verra dans un poste d'où il entendra gronder au-dessous de lui le tonnerre des argumens et des *distinguo*, et n'en sera point ébranlé : poste qui sera pour lui le vrai Olympe des poëtes, et le vrai temple des sages; d'où il verra, dans une parfaite tranquillité, les foiblesses de la raison, et l'égarement des mortels qui ne suivent que ce guide. Tout Chrétien qui se laisse déconcerter par les objections des incrédules, et qui en reçoit du scandale, a un pied dans la même fosse qu'eux. »

« S. Thomas dit expressément en quelques endroits de sa Somme, *que personne ne doit se mettre en état de démontrer les Mystères de la Religion*, et ajoute en d'autres chapitres que quand les Pères ont prouvé la Foi, ils n'ont point prétendu que leurs raisons fussent démonstratives, mais seulement des motifs solides pour nous porter à croire les articles qui nous sont proposés. Pourquoi, dit M. de St.-Evremont, ne pas

éclairer notre raison ? C'est, comme dit S. Thomas, parce que la raison doit se soumettre à la Foi. Et là-dessus il me tombe dans l'esprit quelques paroles de Pierre de Blois, dans son épître 140, écrite à Pierre le Diacre qui étoit auprès du roi d'Angleterre. Après lui avoir parlé du mystère de la Transubstantiation : la raison, ajoute-t-il, ne va pas jusque là ; mais nous y allons par la Foi, et par une Foi qui est d'autant plus forte qu'elle n'est point soutenue par la raison naturelle. La raison s'affoiblit où la Foi se fortifie, la raison succombe, afin que la Foi soit plus méritoire : cependant, ajoute ce Père, ne croyez point que la raison envie la supériorité de la Foi ; au contraire, elle se soumet à elle librement, et avec humilité; elle reprendra ses lumières dans le Ciel où la Foi ne sera point. Alors la raison moissonnera ce que la Foi sème dans la vie présente, et il est juste qu'elle ait le fruit de la Foi, puisque présentement elle s'anéantit elle-même pour la laisser régner dans toute son étendue. »

Tous ceux qui raisonnent s'accordent là-dessus. Pascal parle comme Bayle : « Qui blâmera les Chrétiens, dit-il (1), de ne pou-

(1) Œuvres de Pascal, tome II, page 330.

voir rendre raison de leur croyance, eux qui professent une Religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent, au contraire, en l'exposant aux Gentils, que c'est une sottise, *stultitiam, etc.*, et puis, vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas. S'ils la prouvoient, ils ne tiendroient pas parole : c'est en manquant de preuves, qu'ils ne manquent pas de sens. Oui. Mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte du blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui, sur l'exposition qu'ils en font, refusent de la croire. »

La Bruyère parle comme Pascal : « Vouloir rendre raison de Dieu, dit-il (1), de ses perfections, et, si j'ose ainsi parler, de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens philosophes, que les apôtres, que les premiers docteurs ; mais ce n'est pas rencontrer si juste, c'est creuser long-temps et profondément, sans trouver les sources de la vérité. »

Leibnitz (2) parle comme La Bruyère, dans le temps même qu'il écrit contre Bayle et

(1) Caractères de La Bruyère, chap. XVI, des Esprits Forts.

(2) Discours de la conformité de la Foi avec la raison, n° 5.

qu'il lui importe de rejeter ses principes. « Les mystères se peuvent *expliquer* autant qu'il faut pour les croire ; mais on ne les sauroit *comprendre*, ni faire entendre *comment* ils arrivent : c'est ainsi que même en physique nous expliquons jusqu'à un certain point plusieurs qualités sensibles, mais d'une manière imparfaite, car nous ne les comprenons pas. Il ne nous est pas possible non plus de prouver les mystères par la raison ; car tout ce qui se peut prouver *à priori*, ou par la raison pure, se peut comprendre. Tout ce qui nous reste donc, après avoir ajouté foi aux mystères sur les preuves de la vérité de la Religion *(qu'on appelle motifs de crédibilité)*, c'est de pouvoir les soutenir contre les objections ; sans quoi nous ne serions point fondés à les croire, tout ce qui peut être réfuté d'une manière solide et démonstrative, ne pouvant manquer d'être faux ; et les preuves de la vérité de la Religion, qui ne peuvent donner qu'une *certitude morale*, seroient balancées et même surmontées par des objections qui donneroient une *certitude absolue*, si elles étoient convaincantes et tout-à-fait démonstratives. »

Dans un autre endroit (1), Bayle aborde tout uniment la question et répond directement aux deux reproches que l'on fait à Montaigne. « Voilà ce qui déplaît aux auteurs vulgaires, et même quelquefois à de grands auteurs, qui ont plus d'esprit et de science que de bonne foi. Ils voudroient que l'on fît toujours paroître sous un équipage languissant et ridicule les ennemis de la bonne cause, ou que pour le moins on opposât à leurs fortes objections une réponse encore plus forte. La sincérité s'oppose au premier parti, et la nature des matières rend quelquefois l'autre impossible. Il y a long-temps que je suis surpris de voir qu'on regarde comme prévaricateurs ceux qui se proposent de grandes difficultés et qui les réfutent foiblement : quoi ! vous voudriez que sur des mystères qui surpassent la raison, les réponses d'un théologien fussent aussi claires que les objections d'un philosophe ! de même qu'un dogme est mystérieux, et très-peu compréhensible à la foiblesse de l'entendement humain, il résulte nécessairement que notre raison le combattra par

(1) Dictionnaire historique et critique, au mot *Charron*.

des argumens très-forts, et qu'elle ne pourra trouver d'autre bonne solution que l'autorité de Dieu. »

On insiste, et on dit qu'une foible apologie de la Religion, c'est-à-dire celle qui ne lève pas toutes les difficultés, est capable de faire plus de mal que de bien. Nous avons eu long-temps cette opinion. Mais depuis que nous l'avons vue si souvent ressassée dans Voltaire, dans le baron d'Holbach, et surtout dans l'Examen *des Apologistes de la Religion*, nous en sommes parfaitement revenus. Il n'est pas possible, nous sommes-nous dit, que les ennemis du Christianisme s'affligent sincèrement de ce qu'il est mal défendu. Ils ont donc une arrière-pensée? Il n'y a pas plus de livre que de sermon absolument mauvais. Et puisque, suivant Nicole, on peut tirer parti de l'un, pourquoi ne tireroit-on pas parti de l'autre? Comme il se trouve des esprits de toutes sortes, il faut des livres de toutes sortes. Ce qui ne produit rien sur l'un produit sur l'autre. La conviction ne tient qu'à une étincelle, qui peut jaillir de la brochure la plus insignifiante comme de l'ouvrage le mieux raisonné; et puis, la puissance de Dieu se sert

de tous les moyens, parce qu'elle est *puissance*.

L'abbé Houtteville, que l'on avoit accusé d'avoir orné les difficultés de l'incrédule de tours trop imposans et de couleurs trop vives, et de n'avoir pas fourni des réponses *démonstratives ;* à qui on avoit fait tous les reproches que l'on fait à Sebonde et à son traducteur : se justifie parfaitement et avec beaucoup de clarté et de force, dans la préface de la seconde édition de son ouvrage. On peut la voir.

Nous nous apercevons que ces discussions sont trop prolongées. Il est temps de finir. Les *Extraits* de Montaigne, qui composent cette collection, prouveront son *Christianisme* bien mieux que tous nos raisonnemens. Nous n'avons plus qu'un mot à dire : le savant et estimable M. Villemain, dont le discours rempli de pensées fines et délicates, écrit d'ailleurs avec beaucoup d'éloquence, a été couronné par l'Institut en 1812, s'exprime ainsi sur la croyance de Montaigne : (1) « Il n'a jamais douté ni de

---

(1) Eloge de Montaigne, par M. Villemain, 1812, in-4°, page 9.

Dieu, ni de la vertu. L'apologie de Raymond de Sebonde renferme la plus éloquente profession de foi sur l'existence de la Divinité; et les orateurs sacrés n'ont jamais peint avec plus de force les tourmens du vice, et la joie de la bonne conscience. » N'avons-nous pas le droit de regretter que M. Villemain ait trop restreint le symbole du philosophe périgourdin, et qu'il n'ait pas dit : Montaigne n'a jamais douté ni de Dieu, ni de la vertu, *ni de la Religion.* L'apologie de Raymond de Sebonde renferme la plus éloquente profession de Foi sur l'existence de la Divinité et *la certitude de la Révélation.* N'y étoit-il pas suffisamment autorisé? Venons maintenant à l'exécution de notre travail.

1°. L'orthographe de Montaigne est si peu constante, même dans les éditions qui ont été données de son vivant, ou par Mademoiselle de Gournay; elle varie tellement dans le même mot, employé plusieurs fois, que nous n'avons pas cru pouvoir la conserver, excepté dans les mots surannés qui, n'étant point usités, n'ont pu être accommodés à la nouvelle manière d'écrire. Les raisons allé-

guées par les derniers éditeurs n'existent pas pour nous.

2°. Nous avons mis quelques notes après les pensées de Montaigne ; nous en aurions mis davantage, si nous n'eussions craint de trop grossir le volume.

3°. La pagination n'étant pas la même dans toutes les éditions de la *Théologie naturelle*, nous avons préféré l'indication des chapitres qui ne varient point. Quant aux *Essais*, nous indiquons les pages de l'édition d'Amsterdam, 1783, 3 volumes in-8°, et quelquefois de celle de MM. Lefevre et Déterville, ainsi que les titres et les chapitres.

Nous avons lu tout ce qui a été écrit sur Montaigne, tous les Extraits qu'on a faits des Œuvres de Montaigne, et, nous osons le dire, notre Recueil ne ressemble à rien de tout cela. Nous convenons que les *Maximes*, les *Pensées*, l'*Esprit* de Montaigne, qu'on a donné au public, sur toutes sortes de sujets, peuvent *former l'esprit et le cœur* ; mais nous n'avons pas embrassé tant d'objets : un seul nous a occupé tout entier, et nous croyons l'avoir rempli.

Que nous reste-t-il maintenant, si ce n'est de supplier le *Père des lumières* et le Dieu des miséricordes que notre travail ne soit pas perdu, et qu'il *porte du fruit en son temps*.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

CHRISTIANISME DE MONTAIGNE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR DE LA THÉOLOGIE NATURELLE.

A la louange et gloire de la très-haute et très-glorieuse Trinité, de la vierge Marie, et de toute la Cour céleste ; au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, au profit et salut de tous les Chrétiens, s'ensuit la doctrine du Livre des Créatures : ou Livre de Nature, doctrine de l'homme, et à lui propre en tant qu'il est homme ; doctrine convenable, naturelle et utile à tout homme, par laquelle il est illuminé à se connoître soi-même, son Créateur, et presque tout ce à quoi il est tenu comme homme ; doctrine contenant la règle de nature, par laquelle aussi un chacun est instruit de ce à quoi il est obligé naturellement tant envers Dieu, qu'envers son prochain :

et non-seulement instruit, mais ému et poussé à ce faire de soi-même par amour et par une allaigre volonté. En outre, cette doctrine apprend à tout homme de voir à l'œil sans difficulté et sans peine la vérité, autant qu'il est possible à la raison naturelle pour la connoissance de Dieu et de soi-même, et de ce de quoi il a besoin pour son salut, et pour parvenir à la vie éternelle : lui donne grand accès à l'intelligence de ce qui est prescrit et commandé aux Saintes Ecritures, et fait que l'entendement humain est délivré de plusieurs doutes, et consent hardiment à ce qu'elles contiennent concernant la connoissance de Dieu, ou de soi-même. En ce Livre (1) se découvrent les anciennes erreurs des Payens et philosophes infidèles, et par sa doctrine se maintient et se connoît la Foi catholique : toute secte qui lui est contraire y est découverte, et convaincue fausse et mensongère. Voilà pourquoi en

(1) L'original porte : *Et cognoscuntur in hoc libro, omnes errores antiquorum philosophorum et paganorum ac infidelium : et per istam scientiam, tota fides catholica, infallibiliter cognoscitur. Et probatur esse vera, et omnis secta quæ est contra fidem catholicam, cognoscitur et probatur infallibiliter esse falsa et erronea.*

cette décadence et fin du monde, il est besoin que tous les Chrétiens se roidissent, s'arment et s'assurent en cette Foi-là, contre ceux qui la combattent, pour se garder d'être séduits, et, s'il en est besoin, mourir allaigrement pour elle. Davantage, cette doctrine ouvre à un chacun la voie à l'intelligence des saints Docteurs : voire elle est incorporée en leurs livres, encore qu'elle n'y apparoisse point comme est un alphabet en tous écrits. Aussi est-ce l'alphabet des Docteurs : et comme tel, il le faut premièrement apprendre. Par quoi pour t'acheminer aux Saintes Ecritures, tu feras bien d'acquérir cette science, comme rudiment de toute science ; et pour mieux être résolu, apprends-la devant toute autre chose, autrement à grande peine parviendras-tu à la perfection des sciences plus hautes : pour ce que c'est ici la racine, l'origine et les petits fondemens de la doctrine appartenante à l'homme pour son salut (1).

(1) Cette pensée a été ainsi rendue par le célèbre Bacon : « La Théologie naturelle est la connoissance de Dieu, acquise par les lumières de la raison ; elle est propre à combattre l'athéïsme. Les païens imaginèrent une chaîne d'or par laquelle Jupiter attiroit les hommes au ciel, au lieu de

Ainsi quiconque a le salut par espérance, doit premièrement avoir en soi la racine de salut, et se doit par conséquent garnir de cette science, qui est une fontaine de vérité salutaire. Et n'est besoin que personne laisse à la lire ou apprendre par faute d'autre doctrine : car elle ne présuppose ni la grammaire, ni la logique, ni autre art libéral, ni la physique, ni la métaphysique, attendu qu'elle est la première : et que c'est elle qui range, qui accommode

---

descendre lui-même sur la terre. Ainsi l'on s'élève à connoître la gloire et la toute-puissance de Dieu par la voie de la nature. Les merveilles de l'univers expriment la puissance du Créateur.... La lumière naturelle est ce langage que toutes les créatures tiennent à notre esprit; et cet autre langage qu'un instinct secret tient à notre cœur, c'est le flambeau de la raison et celui de la conscience qui servent à diriger nos pensées et nos actions; mais cette lumière nous reproche plutôt nos fautes qu'elle ne nous instruit de nos devoirs : il falloit donc une révélation pour achever de perfectionner nos mœurs et nos idées. Dieu a des prérogatives et des droits singuliers sur l'homme, celui de remettre sa volonté malgré le penchant, et celui de faire plier sa raison malgré sa résistance. Si l'on ne cède qu'à l'évidence, quand Dieu parle, quel hommage lui rend-on que n'obtienne le témoin le plus suspect? L'incrédulité est donc un attentat contre la puissance et l'autorité de Dieu, comme le désespoir est un outrage fait à sa bonté. » *Analyse de la Philosophie de Bacon, par Deleyre.* Leyde, 1778, 1er vol. chap. 7, pag. 302.

et qui dresse les autres à une sainte fin, à la vraie vérité et à notre profit, parce qu'elle instruit l'homme à se connoître soi-même; à savoir pourquoi il a été créé, et par qui il l'a été, à connoître son bien, son mal, son devoir, de quoi et à qui il est obligé. Or à l'homme ignorant de ces choses, que peuvent servir les autres sciences? Ce n'est que vanité, attendu que les hommes n'en usent que mal, et à leur dommage: vu qu'ils ne savent ni où ils vont, ni d'où ils viennent, ni où ils sont, par quoi on leur apprend ici à entendre que c'est que la corruption et défaut de l'homme, sa damnation, et d'où elle lui est venue; à connoître l'état auquel il est, celui auquel il étoit en son origine, d'où il est chu, et combien il est éloigné de sa première perfection, de quelle façon il se peut réformer et les choses nécessaires à ce faire. Par ainsi cette doctrine est commune aux laïques, aux clercs et à toute manière de gens: et si se peut comprendre en un mois et sans peine. Il ne la faut apprendre par cœur, ni en avoir des livres: car depuis qu'elle est conçue, elle ne se peut oublier. Elle rend l'homme content, humble, gracieux, obéissant, ennemi

du vice et du péché, amoureux de vertu, sans l'enfler pourtant ou l'enorgueillir pour sa suffisance. Elle ne se sert d'argumens obscurs, qui aient besoin de profond et long discours : car elle n'argumente que par choses apparentes et connues à chacun par expérience, comme par les créatures et par la nature de l'homme : par lequel, et par ce qu'il sait de soi, elle prouve ce qu'elle veut, et principalement par cela, qu'un chacun a essayé en lui-même; aussi n'a-t-elle métier d'autre témoin que l'homme. Au reste, elle semble de prime face déprisable et de néant, d'autant qu'elle a des commencemens vulgaires et fort bas : mais elle ne laisse pas d'apporter un fruit grand et notable, à savoir la connoissance de Dieu et de l'homme ; et d'autant qu'elle part de plus bas, d'autant plus monte-t-elle et s'élève aux choses hautes et célestes. Par ainsi qui se voudra ressentir de son fruit, qu'il s'exerce premièrement aux petits principes de cette science, sans les dédaigner; car autrement il n'en pourra goûter, non plus qu'un enfant n'apprend à lire sans l'intelligence de l'alphabet, et de chaque caractère à part soi, et ne plaigne hardiment sa peine : car il se

rendra par cette doctrine en peu de mois savant et versé en plusieurs choses, pour lesquelles savoir il conviendroit employer long-temps à la lecture de plusieurs livres. Elle n'allègue nulle autorité, ni celle même de la Bible, pour ce que son but est de confirmer ce qui est couché aux Saintes Ecritures, et de jeter les fondemens par lesquels nous puissions bâtir ce que s'ensuit en icelles obscurément. Ainsi quant à nous elle va devant le Vieil et Nouveau Testament. Dieu nous a donné deux livres, celui de l'Universel Ordre des choses ou de la Nature, et celui de la Bible. Celui-là nous fut donné premier, et dès l'origine du monde : car chaque créature n'est que comme une lettre, tirée par la main de Dieu. De façon que d'une grande multitude de créatures, comme d'un nombre de lettres, ce livre a été composé : dans lequel l'homme se trouve et en est la lettre capitale et principale. Or tout ainsi que les lettres, et les mots faits des lettres font une science, en comprenant tout plein de sentences et significations différentes, tout ainsi les créatures jointes ensemble et accouplées l'une à l'autre emportent diverses propositions

et divers sens, et contiennent la science, qui nous est nécessaire avant toute autre. Le second livre des Saintes Ecritures a été depuis donné à l'homme, et ce au défaut du premier : auquel, ainsi aveuglé comme il étoit, il ne voyoit rien : si est ce que le premier est commun à tout le monde, et non pas le second : car il faut être clerc pour pouvoir le lire. En outre, le livre de Nature ne se peut ni falsifier, ni effacer, ni faussement interpréter ; par ainsi ne le peuvent les hérétiques faussement entendre : et nul en celui-là ne devient hérétique : là où il va tout autrement de celui de la Bible. Si est ce que l'un et l'autre est parti de même maître : et Dieu a bâti les créatures comme il a révélé ses Ecritures. Aussi s'accordent-ils très-bien l'un avec l'autre, et n'ont garde s'entre-contredire : quoique le premier symbolise plus avec notre nature, et que le second soit bien loin au-dessus d'elle. Puisque l'homme, tout raisonnable et capable de discipline qu'il étoit, ne se trouvoit toutefois à sa naissance garni actuellement de nulle science, et que nulle science ne se peut acquérir sans livre, où elle soit écrite, il étoit plus que raisonnable, afin

que cette capacité d'être savant ne nous fût pour néant donnée, que la divine intelligence nous fournît de quoi pouvoir, sans maître d'école, naturellement, et de nous-mêmes nous instruire de la doctrine qui nous est seule nécessaire. A cette cause bâtit-elle ce monde visible et nous le donna comme un livre propre, familier et infaillible, écrit de sa main, où les créatures sont rangées ainsi que les lettres, non à notre poste, mais par le saint jugement de Dieu, pour nous apprendre la sapience et la science de notre salut : laquelle toutefois nul ne peut voir de soi, ni lire en ce grand livre, bien que toujours ouvert et présent à nos yeux, s'il n'est éclairé de Dieu et purgé de sa macule originelle. D'où il est advenu que les anciens philosophes payens, qui en ont tiré toutes leurs autres sciences et tout leur savoir, n'y ont pourtant jamais pu appercevoir et découvrir, aveugles en ce qui concernoit le souverain bien, la sapience, qui y est enclose, et la vraie et solide doctrine, qui nous guide à la vie éternelle. Or vu que de l'assemblage des créatures, tout ainsi que d'une bien ordonnée couture de paroles s'engendre la vraie intelligence en celui qui

a la suffisance de la concevoir, la façon de traiter ce livre est d'assortir et rapporter les créatures l'une à l'autre : considérant leur poids et signification, pour après en avoir tiré la divine sapience qu'elles contiennent, la ficher et empreindre bien avant en nos cœurs et en notre ame. Or pour ce que la Sacro-Sainte Eglise Romaine est Mère de tous les Chrétiens fidèles, maîtresse de grace, règle de foi et de vérité, je soumets entièrement à sa correction tout ce qui est dit et contenu en ce mien ouvrage.

Comme le Prologue de la Théologie naturelle manque dans la plupart des éditions latines de cet ouvrage (1), nous pensons que le lecteur, qui désire se faire une idée nette et précise du style et de la manière de Raymond de Sebonde, ne sera pas fâché

(1) Ce Prologue fut mis à *l'index* sous Clément VIII, et il y étoit encore en 1704, mais il en a été effacé sous le pontificat de Benoît XIV. Guillaume Cave pense que c'est parce que Sebonde y enseigne, que toutes les vérités révélées sont contenues dans l'Ecriture Sainte, et proposées aux Chrétiens par ce seul moyen. Quoi qu'il en soit, quand le Saint Siége s'est aperçu que le Prologue n'étoit point dangereux, il ne s'est point refusé à lever la prohibition.

de le trouver ici, et de le comparer avec la traduction de Montaigne.

PROLOGUS.

1. *Ad laudem et gloriam altissimæ et gloriosissimæ Trinitatis, virginis Mariæ et totius Curiæ cælestis, in nomine Domini Nostri Jesu-Christi* (1) *: ad utilitatem et salutem omnium Christianorum, sequitur scientia Libri Creaturarum, sive Libri Naturæ : et scientia de homine, quæ est propria homini, in quantùm homo est; quæ est necessaria omni homini, et ei naturalis, et conveniens, per quam ipse illuminatur ad cognoscendum se ipsum et suum Conditorem et omne debitum ad quod homo tenetur, in quantùm est homo; et de regulâ naturæ per quam etiam cognoscit quilibet omnia ad quæ obligatur naturaliter, tam Deo quàm proximo. Et non solum illuminabitur ad cognoscendum immo per istam scientiam voluntas movebitur et excitabitur spontè; et cum lætitiâ ad volendum et faciendum ex amore. Et non solum hæc; sed ista scientia docet omnem hominem cognoscere realiter*

(1) Amos Coménius a abrégé le Prologue à sa façon, comme le reste de l'ouvrage, et y a inséré ses erreurs.

sine difficultate et labore omnem veritatem homini necessariam, tam de homine quàm de Deo. Et omnia quæ sunt necessaria homini ad salutem et suam perfectionem, et ut perveniat ad vitam æternam. Et per istam scientiam homo cognoscit, sine difficultate et realitèr, quicquid in Sacrâ Scripturâ continetur, et quicquid in Sacrâ Scripturâ dicitur et præcipitur; per istam scientian cognoscitur infallibiliter, cum magnâ certitudine ità ut intellectus humanus, cum omni securitate et certitudine, omni dubitatione postpositâ, toti sacræ scripturæ assentiat, et certificatur, ut non possit dubitare quæstionem in istâ scientiâ. Et per istam scientiam potest solvi omnis quæstio quæ debet sciri tam de Deo quàm de seipso, et hoc sine difficultate. Et cognoscuntur in hoc Libro omnes errores antiquorum philosophorum et paganorum ac infidelium; et per istam scientiam tota fides catholica, infallibiliter cognoscitur et probatur esse vera. Et omnis secta quæ est contrà fidem catholicam, cognoscitur et probatur infallibiliter esse falsa et erronea. Et ideò nunc in fine mundi est necessaria omni Christiano, ut quilibet sit munitus, solidatus, et certus in fide catholicâ contrà impugnatores fidei

ut nullus decipiatur, et sit paratus mori pro eâ.

2. *Ulteriùs per istam scientiam intelligit faciliter quilibet omnes Doctores sanctos; immò ista est incorporata in libris eorum, sed non apparet, sicut alphabetum est incorporatum in omnibus libris, ità ista scientia est sicut alphabetum omnium doctorum, et ideò sicut alphabetum primò debet sciri. Quare quilibet, si vult intelligere omnes doctores, et totam Sacram Scripturam, habeat istam scientiam quæ est lumen omnium scientiarum. Ideò si vis esse solidatus, fundatus, firmatus, certus, addisce primò hanc scientiam. Vir eris vagus, profugus, non habens stabilitatem in te ipso; quia ista est radix, et origo, et fundamentum omnium scientiarum quæ sunt homini necessariæ ad salutem; et ideò, qui habet in se salutem in spe, debet habere primò in se radicem salutis. Et ideò qui habet istam scientiam, habet fundamentum et radicem omnis veritatis.*

3. *Ulteriùs ista scientia nullâ aliâ indiget scientiâ neque arte. Non enim præsupponit grammaticam atque logicam neque aliquam de liberalibus scientiis sive artibus, nec physicam, neque metaphysicam, quia ista est*

prima et homini necessaria, et ordinat omnes alias ad bonum finem, et ad veram hominum veritatem et utilitatem; quia ista scientia docet hominem cognoscere se ipsum, et propter quid factus sit, et à quo factus sit: quid est bonum suum, et quid malum suum: quid debet facere, et ad quid est obligatus: et cui ipse obligatur, et nisi homo cognoscat omnia ista, quid proficiunt aliæ scientiæ? Omnes enim scientiæ sunt verè vanitates, si ista deficiat; quia homines illis utuntur malè, et ad damnum suum: quia ipse nescit quò vadat, nec undè venit, nec ubi est: undè etiam docet cognoscere omnes corruptiones, et defectus hominis, et damnationem, et undè venerit homini; et in quo statu est homo; et in quo primo fuit: et undè cecidit: et quò ivit: et quantum elongatur à suâ primâ perfectione: et docet qualiter reparari potest homo, et quæ sunt necessaria ad suam reparationem, et ideò ista scientia est communis tàm laicis, quàm clericis, et omni conditioni hominum, et potest haberi infrà mensem et sine labore, nec opus aliquod impectorari, nec habere aliquem librum in scriptis, nec potest tradi oblivioni, si semel habita fuerit. Et facit hominem lætum, humilem, benignum, obe-

dientem ; et habere omnia vitia odio, et peccata : et diligere virtutes, et inflat, neque extollit scientem.

4. *Prætereà, hæc scientia arguit per argumenta infallibilia, quibus nullus potest contradicere. Quoniam arguit per illa quæ sunt certissima cuilibet homini per experientiam, scilicèt per omnes creaturas, et per naturas ipsius hominis, et per ipsum hominem omnia probat, et per illa quæ homo certissimè cognoscit de seipso per experientiam, et maximè per experientiam cujuslibet intrà seipsum. Et ideò, ista scientia non quærit alios testes, quàm ipsummet hominem.*

5. *Item hæc scientia in principio apparet valdè vilis et nullius valoris, eo quod, incipit à rebus minimis quas quilibet vilipendit. Sed tamen in fine sequitur fructus nobilissimus et infinitus ; scilicèt, notitia de Deo, et de homine. Quia quantò magis incipit in rebus humilibus, tantò magis ascendit ad cœlestia et ardua. Et ideò, qui vult habere fructum, exercitet se primò in principiis humilibus hujuscemodi scientiæ, et non contemnet : quia aliter nullum fructum haberet. Quia puer, nisi benè primò fuerit exercitatus in cognitione alphabeti, et cujuslibet litteræ per se,*

non poterit posteà benè addiscere ad legendum. Et ideò, non sit alicui grave, quia plus sciet infrà mensem per istam scientiam, quam per centum annos, studendo doctores. Et hæc scientia nihil allegat, neque sacram scripturam, neque aliquos doctores; immò ista confirmat sacram scripturam, et per eam homo credit firmiter sacræ scripturæ : *et ideò, præcedit sacram scripturam quoad nos.*

6. *Indè duo sunt libri nobis dati à Deo: scilicet, liber universitatis creaturarum, sive liber naturæ. Et alius est liber sacræ scripturæ. Primus liber fuit datus homini à principio dùm universitas rerum fuit condita. Quoniam quælibet creatura non est nisi quædam littera, digito Dei scripta; et ex pluribus creaturis, sicut ex pluribus litteris componitur liber, ita componitur liber creaturarum; in quo libro etiam continetur homo, et est principalior littera ipsius libri. Et sicut litteræ, et dictiones, factæ ex litteris, important et includunt scientiam, et diversas significationès, et mirabiles sententias, item conformiter, ipsæ creaturæ simul conjunctæ, et ad invicem comparatæ, important et significant diversas significationes et sententias, et continent scientiam homini necessariam.*

7. Secundus autem liber scripturæ, datus est homini secundò, et hoc, in defectu primi libri, eo quod homo nesciebat in primo legere, quia erat cæcus. Sed tamen primus liber creaturarum est omnibus communis; sed liber scripturæ non est omnibus communis, quia solùm clerici legere sciunt in eo.

8. Item primus liber, scilicèt naturæ, non potest falsificari, nec deleri, neque falsè interpretari; ideò Hæretici non possunt eum falsè intelligere, nec aliquis potest in eo fieri hæreticus. Sed secundus potest falsificari, et falsè interpretari, et malè intelligi. Attamen uterque liber est ab eodem, quoniam idem Dominus et creaturas condidit, et sacram scripturam revelavit. Et ideò conveniunt ad invicem, et non contradicit unus alteri, sed tamen primus est nobis connaturalis, secundus supernaturalis. Prætereà cùm homo sit naturalitèr rationalis, et susceptibilis disciplinæ et doctrinæ, et cùm naturalitèr à suâ creatione nullam habeat actù doctrinam neque scientiam; sit tamen aptus ad suscipiendum eam; et cùm doctrinam et scientiam sine libro, in quo scripta sit, non possit habere, convenientissimum fuit, ne frustrà homo esset capax doctrinæ et scientiæ, quod

divina scientia homini librum creaverit, in quo, per se, sine magistro possit studere doctrinam necessariam : propter hoc totum istum mundum visibilem sibi creavit, et dedit, tanquàm librum proprium, et naturalem, et infallibilem, Dei digito scriptum, ubi singulæ creaturæ quasi litteræ sunt, non humano arbitrio, sed divino juvante judicio, ad demonstrandum homini sapientiam, et doctrinam, sibi necessariam ad salutem. Quam quidèm sapientiam nullus potest videre, neque legere per se, in dicto libro, semper aperto, nisi fuerit à Deo illuminatus, et à peccato originali mundatus. Et ideò, nullus antiquorum philosophorum paganorum potuit legere hanc scientiam, quia erant excæcati, quantùm ad propriam salutem; quamvis legerunt aliquam scientiam, et omnem, quam habuerunt, ab eodem contraxerunt; sed veram sapientiam, quæ ducit ad vitam æternam, quamvis fuerat in eo scripta, legere non potuerunt.

9. *Ista autem scientia non est aliud nisi cogitare et videre sapientiam, scriptam in creaturis, et extrahere ipsam ab illis, et ponere in animâ, et videre significationem creaturarum. Et sic comparando, unam creatu-*

ram ad aliam, et conjungere, sicut dictionem dictioni; et, ex tali conjunctione resultat sententia, et significatiò vera, dum tamen sciat homo intelligere et cognoscere (1).

10. (2) *Et quia Sacrosancta Romana Ecclesia est Mater omnium Christianorum fidelium, et magistra gratiæ, et fidei regula et veritatis, idcircò suæ correctioni totalitèr subjicitur quicquid hîc dicitur et continetur* (3).

---

(1) Dans tout cela il n'y a rien que d'orthodoxe. Si, à la première vue, quelques expressions pouvoient paroître choquantes, un peu plus d'attention suffiroit pour dissiper tout nuage. D'ailleurs, il faut se souvenir que Raymond de Sebonde écrivoit avant la réforme et les grandes controverses qui l'ont suivie. On peut dire de lui, avec S. Augustin, *securus loquebatur, nondùm aderat hostis.*

(2) Cet acte de soumission de l'auteur à l'Eglise Romaine, bien loin d'exciter la bile d'Amos Coménius, le porte à faire une réflexion pleine de sagesse : « *Cujus ecclesiæ membrum fuit author noster*, Romano Catholicæ, *illius censuræ se cum suo scripto submisit. Rectè omninò, contra vagum illum alibì morem, ubi nemo nemini attendit.* » — *Oculus fidei, annotata ad Prologum*, pag. 10.

(3) Ce Prologue est transcrit sur l'édition de Lyon, 1526, in-8.

De l'Echelle de Nature par laquelle l'homme monte à la connoissance de soi et de son Créateur. — Théologie naturelle, chap. I.

Par l'inclination naturelle des hommes, ils sont continuellement en cherche de l'évidence de la verité et de la certitude, et ne se peuvent assouvir ni contenter qu'ils ne s'en soient approchés jusques au dernier point de leur puissance. Or, il y a des degrés en la certitude et en la preuve, qui font les unes preuves plus fortes, les autres plus foibles, quelque certitude plus grande, quelque autre moindre. L'autorité de la preuve et la force de la certitude s'engendrent de la force et autorité des témoins et des témoignages, desquels la vérité dépend: et de là vient que d'autant que les témoins se trouvent plus véritables, apparens et indubitables, d'autant y a-t-il plus de certitude en ce qu'ils prouvent. Et s'ils sont tels que leurs témoignages, par leur évidence, ne puissent tomber en nul doute, tout ce qu'ils vérifieront nous sera très-certain, très-évident et très-manifeste. Aussi d'autant que les témoins sont plus étrangers et plus éloignés de la chose, de laquelle on doute, d'autant

font-ils moins de foi et de créance : et plus ils sont voisins, plus ils apportent avec eux de certitude. Mais il n'y a rien de plus familier, plus intérieur et plus propre à chacun, que soi-même à soi : il s'ensuit donc que tout ce qui est vérifié de quelque chose par elle-même et par sa nature, reste très-bien vérifié. Puisque nulle chose créée n'est plus voisine à l'homme que l'homme même à soi, tout ce qui se prouvera de lui par lui-même, par sa nature et par ce qu'il sait certainement, de tout cela demeurera-t-il très-assuré et très-éclairci ; car en ce point consiste la plus commode certitude, et la plus assurée créance qui se puisse faire, ou tirer de la preuve. Voilà pourquoi l'homme et sa nature doivent servir de moyen, d'argument et de témoignage, pour prouver toute chose de l'homme, pour prouver tout ce qui concerne son salut, son heur, son malheur, son mal et son bien : autrement il n'en sera jamais assez certain. Qu'il commence donc à se connoître soi-même et sa nature, s'il veut vérifier quelque chose de soi ; mais il est hors de soi, éloigné de soi d'une extrême distance, absent de sa maison propre qu'il ne vit oncques, ignorant sa valeur, méconnoissant soi-même,

s'échangeant pour chose de néant, pour une courte joie, pour un léger plaisir, pour le péché. S'il se veut donc reconnoître son ancien prix, sa nature, sa beauté première, qu'il revienne à soi et rentre chez soi : et pour ce faire, vu qu'il a oublié son domicile, il est nécessaire que par le moyen d'autres choses on le ramène et reconduise chez lui. Il lui faut une échelle pour l'aider à se remonter à soi et à se ravoir. Les pas qu'il fera, les échelons qu'il enjambera, ce seront autant de notices qu'il acquerra de sa nature. Toute connoissance se prend par argument des choses que nous savons premièrement et le mieux, à celles qui nous sont inconnues : et par ce qui nous est évidemment notoire, nous montons à l'intelligence de ce que nous ignorons. Aussi nous entendons premièrement les choses plus petites et plus basses, et après, les plus grandes et les plus élevées : d'où il advient que l'homme, comme étant la plus excellente et la plus digne chose de ce monde, connoît toutes autres choses avant qu'il se connoisse lui-même. Or, afin qu'ainsi hors de lui, comme il l'est, et si ignorant, il puisse être ramené à soi et instruit de sa nature, on lui

présente cette belle université des choses et des créatures comme une droite voie et ferme échelle, ayant des marches très-assurées, par où il puisse arriver à son naturel domicile, et se remonter à la vraie connoissance de sa nature. Pour cet effet, tout y est diversifié par un bel ordre de rangs de très-juste proportion. Les choses y sont, les unes basses, les autres hautes; celles-ci parfaites, celles-là imparfaites; quelques-unes y sont entièrement viles, et quelques autres d'un prix inestimable; pour accommoder ses pas et pour s'acheminer contre mont jusques à soi de degré en degré, à la mode d'une échelle : de laquelle s'il veut se servir, voici comme il lui en convient user : voici le train qu'il lui faut tenir pour parvenir à sa connoissance. Premièrement qu'il considère la valeur de chaque chose en soi : et puis la générale police de cet univers, distribué en différentes dignités et divers rangs de créatures. Cela fait, il lui faudra comparer l'homme, qui en est la plus noble et première partie, à toutes les autres, et les comparer en double façon : tantôt regardant en quoi il convient, tantôt en quoi il diffère d'avec elles. De cette ressemblance, ou dis-

semblance s'engendrera en lui l'intelligence qu'il cherche de soi, et qui plus est, celle de Dieu son créateur immortel : car par la voie des choses inférieures, il s'acheminera jusques à l'homme, et tout d'un fil, il enjambera de l'homme jusques à Dieu. Il est impossible d'arriver par ailleurs à cette double connoissance. Ce sont deux montées et deux traites à faire: l'une par les choses, qui sont au-dessus de l'homme jusques à lui; et la seconde, de lui jusques à son créateur. Quant à la première, il y a une grande diversité et distinction de degrés aux choses de ce monde : desquels, fermes et immobiles comme ils sont, est bâtie l'échelle de nature. Il nous les faut nombrer et peser chacun à part soi. La généralité est réduite à quatre marches, encore qu'il y ait sous chacune d'elles divers ordres particuliers et diverses espèces. Ces quatre se rangent ainsi : tout ce qui est, ou il a l'être seulement sans vie, sans sentiment, sans intelligence, sans jugement, sans libre volonté ; ou bien il a l'être et le vivre seulement, et rien du reste ; ou bien il est, il vit, il sent et c'est tout ; ou bien il est, il vit, il sent, il entend et veut, à sa liberté. Ainsi ces quatre choses, être, vivre sentir et

entendre comprennent tout, et rien n'est au-delà; car sous l'intelligence est aussi logé le jugement et la liberté de vouloir. Ce premier ordre des choses qui n'ont que l'être, contient une grande multitude d'espèces, lesquelles, bien que pareilles et semblables en cela reçoivent toutefois sous cet être seulement, beaucoup de différence : d'autant que l'être de l'une est plus noble que celui de l'autre, et qu'elles ont leurs vertus et leurs opérations plus ou moins excellentes. Là sont les quatre élémens, chacun garni de sa particulière nature, et si ont des rangs entre eux. La terre est la plus abaissée et de moindre prix, l'eau est plus noble que la terre, l'air encore plus noble que l'eau, et au feu est réservé le dernier honneur. Il les faudra considérer chacun à part soi, tout vulgairement, pour voir ce qu'il a de propre et de particulier. Là sont aussi toutes choses qui s'engendrent dans le ventre de la terre, comme les minéraux et les métaux, qui sont dissemblables en prix. L'argent vif, le plomb, le fer, le cuivre, l'or, l'argent et l'étain : l'azur y est aussi, qui excède tout métal en valeur : le soufre, le salpêtre, le sel gemme et l'alun; toutes choses de grande

efficace. Les pierres en sont, et les pierres précieuses : précieuses non par leur grandeur, mais par leurs propriétés singulières, l'escarboucle, le hyacinthe, l'émeraude, le cristal et autres. Le ciel est encore en cet ordre, et tous les corps célestes, planètes et étoiles, comme aussi toutes choses faites par art, car de celles-là, nulle ne peut avoir que l'être. La seconde marche de notre échelle comprend toutes choses, qui ont l'être et le vivre seulement : et dit-on qu'elles ont vie, d'autant que de soi elles se mouvent contre mont, contre bas, devant, derrière, à dextre et à senestre : Là sont toutes les plantes et les herbes qui vivent, d'autant qu'elles ont ce mouvement par elles-mêmes. Nous les voyons croître en hauteur et en grosseur, et tirer de la terre leur nourriture, par laquelle continuellement elles s'augmentent, s'entretiennent, engendrent de la semence et du fruit. Ce nourrissement, cette génération et augmentation par leur vertu propre fait que nous leur attribuons la vie : et cela n'est aux élémens que par similitude. Ce rang souffre une sous-distinction des arbres et des herbes. Les arbres sont plus nobles, et les herbes le sont moins.

Des arbres il en est un million d'espèces, différentes en qualités, en vertu et en estimation : ne plus, ne moins y a-t-il un infini nombre de sortes d'herbes, desquelles l'une n'est pas l'autre, et a chacune sa particulière nature et efficace. En l'ordre troisième, loge tout ce qui a être, vie et sentiment. Le sentiment comprend sous soi le voir, l'ouïr, le goûter, le fleurer et le toucher, avec toutes les opérations que nous voyons aux animaux plus qu'aux plantes. A ce rang faut-il attribuer toutes espèces de bêtes, soient en terre, en l'air ou en l'eau. Et voyez combien il y a de façons de bêtes terrestres, combien de différences et de diversités de forme et de valeur entre elles; combien entre les oiseaux et les poissons; tous les animaux sont triplement départis et diversifiés entre eux. Les uns n'ont que l'attouchement sans mémoire et sans ouïe; comme toutes ces coquilles, et ces petites bêtes qui sont attachées aux arbres et aux racines. Ce premier rang est le plus bas et le plus vil : les autres ont l'attouchement et la mémoire, sans l'ouïe, comme la fourmi. D'autres, plus parfaits, ont l'attouchement, la mémoire et l'ouïe, comme chiens, che-

vaux et semblables. D'en trouver une quatrième espèce de tels qui eussent l'ouïe sans mémoire, il ne se peut faire, parce que tout par-tout où l'ouïe se trouve, la mémoire qui la suit, s'y trouve aussi. Les animaux de la première façon, d'autant qu'ils n'ont point de mémoire, n'ont point aussi de prudence; et d'autant qu'ils n'ont point d'ouïe, sont incapables de tout apprentissage, davantage ils sont privés du mouvement de lieu à autre, attendu que sans mémoire, nulle bête ne se peut ainsi mouvoir. Ceux de la seconde, à cause de la mémoire, ont mouvement de place en place, et si, peuvent avoir de la prudence : comme nous disons des fourmis, lorsque nous leur voyons faire provision de grains; mais à faute d'ouïe, ils sont incapables d'être instruits. Quant à ceux de la troisième, parce qu'ils ont le souvenir et l'ouïr, ils sont disciplinables en quelque façon, comme les chiens et les oiseaux. Toutes ces trois espèces sont comprises, comme ayant sentiment, sous le tiers ordre général. Il est vrai que la première, pour être plus voisine des plantes, est aussi la moins honorable. La seconde est plus noble, pour en être éloignée, et la tierce a même

mesure. Voilà quant au troisième ordre. Sous le quatrième sont les choses qui ont être, vivre, sentir, entendre, juger, vouloir et ne vouloir à leur fantaisie, c'est-à-dire, le libéral arbitre. Ici sont les hommes, desquels la nature est si accomplie, qu'il est impossible d'y rien trouver à redire et d'y rien ajouter, attendu qu'il n'y a rien en perfection et en dignité au-dessus du libéral arbitre, ni rang auquel l'homme puisse monter au-delà. Or, parce qu'ils sont raisonnables, ils ont aussi l'intelligence, le jugement, la ratiocination; sont suffisans pour concevoir par expérience et par art; sont capables de science et de doctrine, ce que ne sont pas les autres animaux. Et parce qu'ils ont naturellement le libre arbitre, ils peuvent vouloir et ne vouloir pas, consentir et choisir d'eux-mêmes, librement et sans contrainte, ce qui défaut aussi aux bêtes. Il se traitera ailleurs plus au long de ce quatrième ordre. Ainsi voilà notre échelle de nature dépêchée avec ses marches, de laquelle le premier effet, fondement de tout le reste de cette doctrine, consiste à la concevoir et planter en nos entendemens, telle que réellement elle est.

N. B. Ce chapitre renferme des beautés admirables et du

premier ordre, quoique la physique n'en soit peut être pas toujours exacte.

Sommaire des 44 premiers chapitres de la Théologie naturelle.

Chap. 45. L'être du monde, qui est comme un corps divisé et départi en quatre membres, nous a servi de marche pour nous enlever à la connoissance de l'autre être, par lequel il a été de nouveau produit du néant. Nous avons trouvé en lui ces quatre qualités, être, vivre, sentir et entendre, ou le libéral arbitre: et y avons encore trouvé le pouvoir, qui ne fait point de degré, mais établit et appuie les autres, et si est enclos en eux. Par-là nous avons infailliblement argumenté que le facteur et créateur du monde est, vit, sent, entend, veut et peut, et que toutes ces parties sont même chose avec son être.

Nous avons découvert les très-nobles et très-parfaites propriétés et conditions de l'essence divine, comme elle est sans commencement, immuable, incorruptible et éternelle, et comme toutes ces circonstances s'approprient aussi par même raison à son intelligence, à sa vie, à sa puissance et autres siennes qualités : toutefois bien que

toutes choses conviennent à Dieu, par le moyen de son être, il y en a ce néanmoins les unes, qui lui conviennent plus proprement par son vivre, les autres par son entendre, autres par son vouloir, et autres par son pouvoir. Comme à cause du vivre, nous lui accommodons l'immortalité; à cause de son intelligence, la sapience, la prudence et la vérité de son jugement; par sa volonté, la bonté, la douceur, la bénignité, la sainteté, la rectitude, la justice et la libéralité; et par son pouvoir, la toute-puissance, qui sont toutes pièces encloses et comprises en son essence infinie. Or accouplant les unes aux autres, comme l'intelligence avec son pouvoir, et son pouvoir avec son vouloir, comparant la grandeur de sa puissance à celle de sa volonté, de sa volonté à celle de son intelligence, qui sont toutes pareilles, comme étant même chose entre elles et même chose avec son être, nous arrivons à la parfaite connoissance de la Divinité.

Autre sommaire jusqu'au chapitre 54 *de la* Théologie naturelle.

Chap. 55. Ramassant en un ce que nous avons appris par notre échelle aux quatre marches,

il nous doit ressouvenir comme par la comparaison de la convenance générale qui est entre l'homme et les choses inférieures, et des choses inférieures entre elles, nous sommes montés à la connoissance d'une nature qui est au-dessus de la nôtre, suprême et infinie, nous avons découvert ses qualités et sa grandeur, et avons trouvé en elle l'être, le vivre, le sentir et l'entendre, bien autre que celui de notre échelle de nature; de façon que sur ce divin être nous avons dressé une nouvelle montée, marchant de degré en degré, par laquelle nous avons appris qu'en notre Dieu c'est même chose être que vivre, que sentir et qu'entendre, et que son être n'a été reçu ni engendré d'autrui: ains qu'il est éternel, que par lui a été produite nouvellement et de néant l'essence du monde, et toute l'échelle de nature. Et passant outre par cette création du monde faite de rien, nous nous sommes enlevés à la connoissance d'une autre très-noble et éternelle génération d'un autre être, qui est le même être divin, et en avons tiré deux personnes en la divinité et un Dieu naturellement engendré par Dieu. Et plus avant encore par cette première production de Dieu, nous en avons aperçu une

seconde, faite par la voie de la volonté et de la liberté; qui fait une tierce personne de la déité. Ainsi nous avons en général quatre choses, Dieu et trois siennes productions. La première du monde, faite du néant et extérieure; la seconde, de Dieu, intérieure et éternelle, faite de la substance divine, par la voie de nature; la tierce, de Dieu, faite d'une nature divine par la voie de la volonté. Ces deux dernières sont éternelles, continuelles, sans commencement et sans fin. Par quoi il y a trois choses produites, le monde, le Fils et le Saint-Esprit; et y a le Père, qui est sans production: le Fils part du Père, le Saint-Esprit du Père et du Fils; et par le Père, par le Fils et par le Saint-Esprit, comme par un seul, a été créé le monde; de manière que nous pouvons conclure ainsi: tout ce qui est, ou il est éternel ou de soi-même, ou il n'est ni éternel ni de soi-même, ou il est éternel, mais non pas de soi-même ainsi par autrui. La première pièce de cette division remarque le Père, la seconde le monde, la troisième le Fils et le Saint-Esprit. Voilà comment par notre ordre nous avons trouvé un Dieu en trinité, un en essence et triple en personne, duquel, auquel et par lequel

sont toutes choses, qui vit glorifié ès siècles des siècles.

3e *Sommaire jusques au chap.* 128 *de la* Théologie naturelle.

Chap. 128. J'ai suivi le progrès de ce livre jusques à ce lieu. Commençant par le dernier ordre des créatures, et montant contremont jusques à la vraie connoissance de notre Dieu, invisible, tout-puissant, tout sage et tout bon; elles nous ont monté et conduit comme par une échelle très-bien ordonnée, jusqu'à un souverain père, créateur et commencement de toutes choses; et plus avant encore, jusqu'à nous découvrir les affections de son cœur, le grand amour qu'il nous porte, l'extrême obligation que nous avons de l'aimer; et par ce moyen nous ont unis à lui, dressant, par manière de dire, un très-étroit mariage entre nous: et puis de cet amour elles nous ont ravallé à celui que nous devons à toutes les autres choses à cause de Dieu, et parce qu'elles sont siennes. Ainsi nous sommes montés des créatures au Créateur, et descendus après par même voie du Créateur aux créatures. Nous aimions premièrement les choses inférieures

pour la beauté qui est en elles, pour le service que nous en recevions, et quand tout est dit, nous les aimions à cause de nous: ores nous les aimons à la contemplation de notre Créateur, parce qu'il les a faites, et parce qu'elles sont siennes: voire nous ne nous aimons nous-mêmes, que d'autant que nous sommes siens. Ainsi, cet amour ayant son origine en Dieu, est très-grand, très-noble et immortel, aussi ne faut-il pas croire que l'amour qui se donne premièrement à notre Créateur se perde ou se diminue, tout au rebours il s'étend et se multiplie infiniment. C'est lui qui produit et qui engendre l'affection que nous portons à toutes les créatures, et à tout ce qui est à Dieu; c'est par la force et fertilité de ce seul amour que toutes choses sont aimées, et il n'y en a nulle qui ne le soit. Voilà comme il croît et s'amplifie sans mesure.

Existence de Dieu. —(Théologie naturelle.)

Chap. 6. — Sus donc, homme, de cette tienne comparaison avec les autres choses, considérant la convenance qu'elles ont avec toi, qu'elles ont l'une à l'autre, et les quatre

degrés entre eux, tu as trouvé une nature invisible au-dessus de toi, comme tu es au-dessus du reste; tu as trouvé l'ouvrier qui a bâti et mesuré tous ces ordres, plus grand et plus digne que toi : tu es son ouvrage, sa facture, sa créature; ses mains t'ont formé tel que tu es. C'est donc sans doute ton père et ton maître, et de toutes autres choses qui sont au-dessus de toi. Il est un (1) et seul dominateur de toi et de tout l'univers.

---

(1) « En apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois » mécaniques et géométriques qui régnent dans l'univers, les » moyens, les fins innombrables de toutes choses, je suis » saisi d'admiration et de respect. Je juge incontinent que, » si les ouvrages des hommes, les miens mêmes me forcent à » reconnoître en nous une intelligence, je dois en reconnoître une bien supérieurement agissante dans la multitude » de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence suprême sans » craindre que jamais on puisse me faire changer d'opinion. » Rien n'ébranle en moi cet axiome : *Tout ouvrage démontre* » *un ouvrier.* » C'est ainsi que raisonne Voltaire, *philosophe ignorant*, t. XX de ses œuvres, page 70. Et les éditeurs de Kehl ont soin de remarquer que la preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'observation des phénomènes de l'univers, dont l'ordre et les lois constantes semblent indiquer une unité de dessein, et par conséquent une cause unique et intelligente, est la seule à laquelle ce fameux philosophe se soit arrêté. Il a souvent développé ce principe incontestable et lumineux de Samuel Clarcke : « Il y a quelque chose, donc il » existe éternellement un être nécessaire. » Et notamment

Chap. 7. — Puisque par la comparaison de ces quatre degrés l'un à l'autre, nous

---

dans ses diatribes intitulées : *Il faut prendre un parti, ou du principe d'action.* Heureux, si dans d'autres endroits il ne sembloit pas porter atteinte à cette importante vérité par des sophismes ou des plaisanteries !

Comme Bossuet est sublime sur ce dogme fondamental ! nous allons l'entendre : « De toute éternité Dieu est : Dieu est parfait : Dieu est heureux : Dieu est un. L'impie demande pourquoi Dieu est-il ? Je lui réponds : pourquoi ne seroit-il pas ? Est-ce à cause qu'il est parfait, et la perfection est-elle un obstacle à l'être ? Erreur insensée. Au contraire, la perfection est la raison de l'être. Pourquoi l'imparfait seroit-il, et le parfait ne seroit-il pas ? c'est-à-dire, pourquoi ce qui tient plus près du néant seroit-il, et ce qui n'en tient rien du tout ne seroit-il pas ? c'est-à-dire, pourquoi ce qui tient le plus du néant seroit-il, et que ce qui n'en tient rien du tout ne seroit pas ? Qu'appelle-t-on parfait ? un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait ? un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne seroit-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque ? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être ? Mais par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit, et pourquoi *le néant de Dieu que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé*, pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporteroit-il sur l'être de Dieu, et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être ?

« O Dieu ! on se perd dans un si grand aveuglement, l'im-

sommes montés à une si haute contemplation, que de découvrir notre créateur, et avons appris qu'il est réellement un en nombre, et réellement infini, ne nous lassons pas de notre poursuite, et travaillons, s'il est possible, pour voir encore de plus près ses conditions et qualités particulières : ce que nous ferons en comparant ces quatre degrés avec lui; car, puisque c'est lui seul qui les a produits et mesurés en distribuant plus ou moins par parcelles à chaque créature, il s'ensuit qu'il les a toutes quatre en

---

pie se perd dans le néant de Dieu qu'il veut préférer à l'être de Dieu; et lui-même, cet impie, ne songe pas à se demander à lui-même pourquoi il est? Mon ame, ame raisonnable, mais dont la raison est si foible, pourquoi veux-tu être, et que Dieu ne soit pas? Hélas, vaux-tu mieux que Dieu, ame foible, ame ignorante, dévoyée, pleine d'erreurs et d'incertitude dans ton intelligence; pleine dans ta volonté de foiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais désirs, faut-il que tu sois, et que la certitude, la compréhension, la pleine connoissance de la vérité et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soit pas? » (Elévations sur les Mystères; première semaine, première élévation. Nous renvoyons aussi nos lecteurs à l'ouvrage posthume de l'immortel évêque de Meaux : *De la Connoissance de Dieu et de soi-même*, chap. IV; et à l'admirable Traité de Fénélon, *De l'Existence de Dieu*, démontrée par les merveilles de la nature. Paris, chez Demonville, 1811, *in*-8.)

soi : qu'il est, qu'il vit, qu'il sent, qu'il entend et qu'il a le libéral arbitre.

Chap. 8. — Et parce qu'il n'a pris ces choses de nul autre : d'autant qu'il n'y a rien au-dessus de lui, qui les lui eût pu donner, il les doit avoir en soi, sans borne et sans limite. Qui les lui auroit proportionnées, vu qu'il ne les tient de personne? Lui-même ne les peut avoir mesurés en soi ; car il ne peut se les avoir données, autrement il faudroit qu'autrefois il ne les eût pas eues ; ainsi quelquefois il n'auroit pas été. Or, n'étant point, comment auroit-il pu donner ni à soi-même ni à autrui ? toutefois il les a donc de soi de toute éternité et sans commencement, et s'il les a réellement et à la vérité sans les avoir reçues, il s'ensuit qu'elles sont en lui sans mesure, et que son être, son vivre et autres qualités sont sans proportion, sans terme et infinies.

Chap. 9. Nous voyons par expérience que l'être peut se trouver en certaines choses sans la vie, sans le sentiment et sans l'intelligence, comme en celles du premier degré ; mais non pas au rebours, le vivre, le sentir et l'entendre ne se peuvent trouver sans l'être : et tout ce qui vit est : tout ce qui

sent a vie : et tout ce qui a entendement a aussi sentiment: mais non pas au contraire: toutes choses donc se fondent et s'établissent en l'être, et à ce compte, il est commencement, appui et fondement de tout, et rien ne l'est de lui.

Eternité de Dieu. — (Apologie, pag. 497, Essais, liv. 2, chap. 12.

Dieu seul est, non point selon aucune mesure de temps, mais selon une éternité immuable et immobile, non mesurée par temps, ni sujette à aucune déclinaison : devant lequel rien n'est, ni ne sera après, ni plus nouveau ou plus récent: ains, un réellement étant, qui par un seul maintenant emplit le toujours, il n'y a rien qui véritablement soit, que lui seul; sans qu'on puisse dire, il a été ou il sera, sans commencement et sans fin (1).

---

(1) L'éternité est le principal attribut de la divinité, celui qui renferme tous les autres. Avoir prouvé que Dieu est éternel, c'est avoir prouvé que Dieu est infiniment parfait et que rien ne lui manque. Aussi Fénélon s'attache-t-il à démontrer que Dieu est éternel, et à faire comprendre autant qu'il est en lui, en quoi consiste cette perfection divine.

« Dirai-je, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, que vous aviez déjà

Unité de Dieu. — (Théologie naturelle.)

Chap. 6. Puis donc que la nature divine n'est aucunement multipliable en individus, il s'en-

---

une éternité d'existence en vous-même avant que vous m'eussiez créé, et qu'il vous reste encore une autre éternité après ma création, où vous existez toujours ! Ces mots de *déjà* et d'*après* sont indignes de celui qui est. Vous ne pouvez souffrir aucun passé ni aucun avenir en vous. C'est une folie que de vouloir diviser votre éternité, qui est une permanence indivisible : c'est vouloir que le rivage s'enfuie, parce qu'en descendant le long d'un fleuve, je m'éloigne toujours de ce rivage qui est immobile.

» Insensé que je suis ! je veux, ô immobile vérité, vous attribuer l'être borné, changeant et successif de votre créature ! vous n'avez en vous aucune mesure dont on puisse mesurer votre existence : car elle n'a ni bornes ni parties, vous n'avez rien de mesurable : les mesures mêmes qu'on peut tirer des êtres bornés, changeans, divisibles et successifs ne peuvent servir à vous mesurer, vous qui êtes infini, indivisible, immuable et permanent.

» Comment dirai-je donc que la courte durée de la créature est par rapport à votre éternité ? N'étiez-vous pas avant moi ? Ne serez-vous pas après moi ? Ces paroles tendent à signifier quelque vérité ; mais elles sont à la rigueur indignes et impropres. Ce qu'elles ont de vrai, c'est que l'infini surpasse infiniment le fini ; qu'ainsi votre existence infinie surpasse infiniment en tout sens mon existence, qui étant bornée, a un commencement, un présent et un futur.

» Mais il est faux que la création de votre ouvrage partage votre éternité en deux éternités. Deux éternités ne feroient pas plus qu'une seule : une éternité partagée, qui auroit une

suit qu'elle est actuellement infinie en un seul

---

partie antérieure et une partie postérieure ne seroit plus une véritable éternité. En voulant la multiplier, on la détruiroit, parce qu'une partie seroit nécessairement la borne de l'autre par le bout où elles se toucheroient. Qui dit éternité, s'il entend ce qu'il dit, ne dit que ce qui est, et rien au-delà : car tout ce qu'on ajoute à cette infinie simplicité, l'anéantit; qui dit éternité, ne souffre plus le langage du temps. Le temps et l'éternité sont incommensurables, ils ne peuvent être comparés; et on est séduit par sa propre foiblesse toutes les fois qu'on imagine quelque rapport entre des choses si disproportionnées.

» Vous avez néanmoins, ô mon Dieu, fait quelque chose hors de vous, car je ne suis pas vous, et il s'en faut infiniment. Quand est-ce donc que vous m'avez fait? Est-ce que vous n'étiez pas avant que de me faire? Mais que dis-je? Me voilà déjà retombé dans mon illusion et dans les questions du temps : je parle de vous comme de moi, ou comme de quelque autre être passager que je pourrois mesurer avec moi. Ce qui passe peut être mesuré avec ce qui passe; mais ce qui ne passe point est hors de toute mesure et de toute comparaison avec ce qui passe : il n'est permis de demander ni quand il a été, ni s'il étoit avant ce qui n'est pas, ou qui n'est qu'en passant. Vous êtes, et c'est tout. O que j'aime cette parole, et qu'elle me remplit pour tout ce que j'ai à reconnoître de vous! vous êtes *celui qui est*. Tout ce qui n'est point cette parole vous dégrade; il n'y a qu'elle qui vous ressemble; en n'ajoutant rien au mot d'être, elle ne diminue rien de votre grandeur. Elle est, je l'ose dire, cette parole infiniment parfaite comme vous. Il n'y a que vous qui puissiez parler ainsi, et renfermer votre infini dans trois mots si simples.

» Je ne sais pas, ô mon Dieu, ce qui est, hélas! je suis

individu.... Ainsi nous tenons un seul Dieu et maître de toutes choses. S'ils étoient beau-

---

presque ce qui n'est pas. Je me vois comme un milieu incompréhensible entre le néant et l'être. Je suis celui qui a été; je suis celui qui sera; je suis celui qui n'est plus ce qui a été; je suis celui qui n'est pas encore ce qu'il sera; et dans cet entre deux que suis-je? un je ne sais quoi qui ne peut s'arrêter en soi, qui n'a aucune consistance, qui s'écoule rapidement comme l'eau; un je ne sais quoi, que je ne puis saisir, qui s'enfuit de mes propres mains, qui n'est plus dès que je veux le saisir ou l'apercevoir; un je ne sais quoi qui finit dans l'instant même où il commence; en sorte que je ne puis jamais un seul moment me trouver moi-même fixe et présent à moi-même, pour dire simplement *je suis*.

» Ainsi ma durée n'est qu'une défaillance perpétuelle. O que je suis loin de votre éternité, qui est indivisible, infinie, et toujours présente toute entière! que je suis même bien éloigné de la comprendre! elle m'échappe à force d'être vraie, simple et immense, comme mon être m'échappe à force d'être composé de parties, mêlé de vérité et de mensonge, d'être et de néant. C'est trop peu que de dire de vous que vous étiez des siècles infinis avant que je fusse. J'aurois honte de parler ainsi; car c'est mesurer l'infini avec le fini, qui est un demi-néant.

» Quand je crains de dire que vous étiez avant que je fusse, ce n'est pas pour douter que, vous existant, vous ne m'ayez créé, moi qui n'existois pas: mais c'est pour éloigner de moi toutes les idées imparfaites qui sont au-dessous de vous. Dirai-je que vous étiez avant moi? Non; car voilà deux termes que je ne puis souffrir. Il ne faut pas dire, *vous étiez*; car *vous étiez* marque un temps passé et une succession. Vous êtes, et il n'y a qu'un présent immobile, indivisible et infini

coup, ou ils seroient discordans et contrai-

---

que l'on puisse vous attribuer, pour parler dans la rigueur des termes.

» Il ne faut point dire que vous avez toujours été, il faut dire que vous êtes; et ce terme de *toujours*, qui est si fort pour la créature, est trop foible pour vous, car il marque une continuité et non une permanence. Il vaut mieux dire simplement et sans restriction, que vous êtes.

» O être ! ô être ! votre éternité, qui n'est que votre être même, m'étonne; mais elle me console. Je me trouve devant vous comme si je n'étois pas : je m'abîme dans votre infini : loin de mesurer votre permanence, par rapport à ma fluidité continuelle, je commence à me perdre de vue, à ne me trouver plus, et à ne voir en tout que ce qui est, je veux dire vous-même.

» Ce que j'ai dit du passé, je le dis de même de l'avenir. On ne peut point dire que vous serez après ce qui passe, car vous ne passez point; ainsi vous ne serez pas, mais vous êtes, et je me trompe toutes les fois que je sors du présent en parlant de vous. On ne dit point d'un rivage immobile, qu'il devance ou qu'il suit les flots d'une rivière : il ne devance ni ne suit; car il ne marche point. Ce que je remarque de ce rivage par rapport à l'immobilité locale, je le dois dire de l'être infini par rapport à l'immobilité d'existence. Ce qui passe a été et sera, et passe du prétérit au futur par un présent imperceptible qu'on ne peut jamais assigner; mais ce qui ne passe point existe absolument, et n'a qu'un présent infini; il est, et c'est tout ce qu'il est permis d'en dire : il est sans temps dans tous les temps de la création. Quiconque sort de cette simplicité, tombe de l'éternité dans le temps.

» Il n'y a donc en vous, ô vérité infinie, qu'une existence indivisible et permanente; ce qu'on appelle éternité *à parte post*, éternité *à parte antè*, n'est qu'une expression impro-

res, ou accordans et bons amis. Si discor-

---

pre. Il n'y a en vous non plus de milieu que de commencement et de fin. Ce n'est donc point au milieu de votre éternité que vous avez produit quelque chose hors de vous. Je le dirai trois fois; mais ces trois fois ne font qu'une. Les voici; ô permanence et infinie vérité ! *vous êtes;* et rien n'est hors de vous : *vous êtes;* et ce qui n'étoit pas commence à être hors de vous : *vous êtes;* et ce qui étoit hors de vous cesse d'être. Mais ces trois répétitions de ces termes *vous êtes*, ne font qu'un seul infini qui est indivisible : c'est cette éternité même qui reste encore toute entière; il n'en est point écoulé une moitié, car elle n'a aucune partie; ce qui est essentiellement toujours tout présent ne peut jamais être passé.

» O éternité, je ne puis vous comprendre, car vous êtes infinie; mais je conçois tout ce que je dois exclure de vous, pour ne vous méconnoître jamais. Cependant, ô mon Dieu, quelque effort que je fasse pour ne point multiplier votre éternité par la multitude de mes pensées bornées, il m'échappe toujours de vous faire semblable à moi, et de diviser votre existence indivisible. Souffrez donc que j'entre encore une fois dans votre lumière inaccessible dont je suis ébloui.

» N'est-il pas vrai que vous avez pu créer une chose avant que d'en créer une autre ? Puisque cela est possible, je suis en droit de le supposer. Ce que vous n'avez pas fait encore ne viendra sans doute qu'après ce que vous avez déjà fait. La création n'est pas seulement la créature produite hors de vous; elle renferme aussi l'action par laquelle vous produisez cette créature. Si vos créations sont les unes plutôt que les autres, elles sont successives; si vos actions sont successives, voilà une succession en vous; et par conséquent voilà le temps dans l'éternité même.

» Pour démêler cette difficulté, je remarque qu'il y a entre vous et vos ouvrages toute la différence qui doit être entre

dans, il ne pourroit être un seul ordre de

---

l'infini et le fini, entre le permanent et le fluide ou successif. Ce qui est fini et divisible peut être comparé et mesuré avec ce qui est fini et divisible : ainsi vous avez mis un ordre et un arrangement dans vos créatures par le rapport deleurs bornes. Mais cet ordre, cet arrangement, ce rapport qui résulte des bornes de vos créatures, ne peut jamais être en vous qui n'êtes ni divisible ni borné. Une créature peut donc être plutôt que l'autre, parce que chacune d'elles n'a qu'une existence bornée. Mais il est faux et absurde de penser que cette succession de création se trouve en vous ; votre action par laquelle vous créez est vous-même : autrement vous ne pourriez agir sans cesser d'être simple et indivisible. Il faut donc concevoir que vous êtes éternellement créant tout ce qu'il vous plaît de créer. De votre part vous créez éternellement par une action simple, infinie et permanente, qui est vous-même. De la part de la créature, elle n'est pas créée éternellement : la borne est en elle, et point dans votre action.

» Ce que vous créez éternellement n'est que dans un temps : c'est que l'existence infinie et indivisible ne communique au dehors qu'une existence divisible et bornée. Vous ne créez donc point une chose plutôt qu'une autre par une succession qui soit en vous, quoique cette chose doive exister deux mille ans plutôt qu'une autre : ces rapports sont entre vos ouvrages ; mais les rapports de bornes ne peuvent aller jusqu'à vous.

» Vous connoissez les rapports que vous avez faits ; mais la connoissance des bornes de votre ouvrage ne met aucune borne en vous. Vous voyez dans ce cours d'existence divisible et bornée, ce que j'appelle le présent, le passé, l'avenir ; mais vous voyez ces choses hors de vous : il n'y en a aucune qui vous soit plus présente qu'une autre. Vous em-

choses, ni le monde ne se maintiendroit ainsi joint et uni comme il est (1); si bons

---

brassez tout également par votre infini indivisible; ce qui n'est plus, n'est plus, et la cessation est réelle; mais la même existence permanente, à laquelle ce qui n'est plus étoit présent pendant qu'il étoit, est encore la même, lorsqu'une autre chose passagère a pris la place de celle qui est anéantie.

» Comme votre existence n'a aucune partie, une chose qui passe ne peut dans son passage répondre à une partie plutôt qu'à une autre de votre existence indivisible; ou, pour mieux dire, elle ne peut répondre à rien; car il n'y a nulle proportion convenable entre l'infini indivisible, et ce qui est divisible et passager. Il faut néanmoins qu'il y ait quelque rapport entre l'ouvrier et l'ouvrage; mais il faut bien se garder d'imaginer un rapport de succession et de bornes; l'unique rapport qu'il y faut concevoir est, que ce qui est, et qui ne peut cesser d'être, fait que ce qui n'est point, reçoit de lui une existence bornée qui commence pour finir. » (De l'Existence de Dieu, démontrée par les merveilles de la Nature. Edition de 1811, pages 360-67.)

(1) « Il y a dans toute la nature une unité de dessein manifeste; les lois du mouvement et de la pesanteur sont invariables : il est impossible que deux artisans suprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, aient suivi les mêmes lois. Cela seul, à mon avis, renverse le système Manichéen, et l'on n'a pas besoin de gros volumes pour le combattre. » VOLTAIRE, *tome XX*, *page* 76, *éd. de Lefevre.* « Une uniformité constante dans les lois qui dirigent la marche des corps célestes, dans les mouvemens de notre globe, dans chaque espèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un seul moteur. S'il y en avoit deux, ils seroient ou divers, ou contraires, ou

amis, ou tous ensemble seroient nécessaires, ou un seul suffiroit. S'ils étoient nécessaires l'un à l'autre, l'un ne se pourroit passer de son compagnon, et à ce compte, ils ne pourroient donner à aucune chose ni l'être, ni le vivre, ni le sentir, ni l'entendre, ni ne pourroit conserver le monde en son état, parce qu'ils seroient eux-mêmes défectueux et indigens, ne se pouvant passer l'un de l'autre; et si un seul suffisoit, pour néant y seroit l'autre sans besoin, et l'ordre des choses ne peut recevoir cela, comme il n'y a pas deux soleils, parce qu'un seul suffit. Les bêtes et les hommes n'ont pas deux têtes, parce qu'ils en ont assez d'une...... Si donc aux choses plus basses, il y a cette unité et rien de superflu, comment se pourroit-il trouver superfluité en cette nature si haute et si parfaite, qui a créé toutes les autres?......

Preuve de l'Infinité de Dieu. — (Théologie naturelle, chap. 63.)

D'autant qu'il est impossible que la créature enjambe au-dessus de son Créateur, il

» semblables. Si divers, rien ne se correspondroit; si con-
» traires, tout se détruiroit; si semblables, c'est comme s'il
» n'y en avoit qu'un, c'est un double emploi. » *Ibid*, *p.* 114.

est aussi impossible que l'homme par son discours voie et monte au-dessus de la divine essence : ainsi notre intelligence, nos cogitations, nos souhaits mêmes ne peuvent ni imaginer ni embrasser rien de plus haut ou de plus grand que celui de la libéralité, duquel nous tenons toute notre suffisance ; et tout ce que nous pouvons concevoir de meilleur ne peut être meilleur que Dieu : autrement la créature auroit quelque chose en soi qui seroit plus grande que le créateur même, à savoir l'homme, son cœur capable d'une telle conception : ce que nous voyons être plein d'une merveilleuse absurdité. Car comment auroit le créateur donné quelque présent à sa créature plus grand qu'il n'est ? Si donc l'extrême force de notre intelligence ne se peut allonger outre la grandeur de notre facteur, et que toutefois elle soit capable de l'infinité, tout ainsi que les nombres : de sorte que se présentant quelque chose finie à notre imagination, nous puissions toujours la pousser au-delà, et en imaginer une plus grande et meilleure, il s'ensuit infailliblement que notre facteur est infini en toute perfection. Par la différence de l'homme aux autres choses, qui se tire de la

puissance qui est en nous d'entendre, de penser et de désirer, il s'en engendre une très-belle considération, qui sert comme de racine et de moyen pour connoître et prouver très-certainement et sans peine toutes les qualités les circonstances qui sont en Dieu, et qui plus est, cette manière d'argumentation nous est d'autant plus familière, que nous la prenons de nous-mêmes et de notre propre intelligence, sans qu'il soit besoin de nous mettre en quête d'autres exemples hors de nous ou d'aucunes preuves étrangères. La considération et règle de quoi je parle, est telle : Dieu est ce qui se peut concevoir de plus grand; (ou bien) Dieu est plus grand que nulle autre chose qu'on puisse concevoir : il est donc tout ce qui se peut imaginer de plus accompli, et tout ce qu'il vaut mieux être que n'être pas. Il est tout ce que nous pensons de plus parfait, de meilleur, de plus digne, de plus noble et de plus haut. Et les plus parfaites, meilleures, plus dignes, plus nobles et plus hautes choses, qui tombent en notre intelligence, nous les lui devons accommoder et attribuer. Voilà une règle sur laquelle nous pouvons établir l'entière connoissance de sa nature.

Chap. 64. Et voici comme nous la pratiquerons en toutes ses circonstances : d'autant qu'il est meilleur être que n'être pas, il nous faut croire que Dieu est, et ne pouvons penser qu'il ne soit pas : d'autant qu'il vaut mieux être de toute éternité, être de soi, n'être pas produit du non être, et être soi-même son essence, que le contraire, et que ce discours peut tomber en notre imagination, croyons certainement que l'essence de Dieu est sans commencement, qu'elle est de soi, qu'elle n'a été nullement produite du non être, et qu'il est lui-même son essence. D'autant que je suis capable de concevoir qu'il y a quelque essence bornée de fin et de commencement; quelque autre qui pourroit avoir commencement et être sans fin; et une tierce qui n'auroit ni commencement ni fin : je suis tenu d'attribuer à Dieu la dernière, vu qu'elle est la plus excellente que je puisse concevoir. Car, comme je disois tantôt, il est ce que je puis imaginer de plus parfait : il est tout ce qu'il vaut mieux être que n'être pas, et il ne peut tomber en mon intelligence rien plus grand que lui : d'où il s'ensuit encore qu'il est le souverain être de tous les êtres, seul subsistant par

soi-même, qu'il a fait toutes choses de néant: car tout cela peut entrer en ma cervelle, et sert à la perfection d'une grandeur excellente. Davantage, je dirai que Dieu est juste, véritable, très-heureux, plein de vie et d'intelligence; attendu que je sais qu'il vaut mieux être juste que méchant, véritable que mensonger, heureux que misérable, vivant que sans vie et intelligence: et d'autant aussi que c'est plus être la même bonté, la même justice, la vie, la sapience, la vérité, et ainsi des autres: que d'être bon, juste, vivant, sage et véritable, je conclurai par nécessité que Dieu est bonté, justice, vie, sapience et vérité. Ne vois-je pas que l'unité est beaucoup plus excellente que division, mère de la corruption? Dieu est donc sans doute indivisible, très-simple et très-un: et d'autant que toute composition se fait de parties, et que toutes parties se peuvent séparer, et par conséquent anéantir: la bonté, la sapience, la vie, la vérité et semblables qualités, ne sont pas parties en Dieu, ni pièces ajoutées à son essence: ainsi elles sont un, et chacune d'elles c'est Dieu même; autrement il ne seroit pas le plus simplement un que nous puissions ima-

giner ; et vu que tout partout là où il y a mélange et corps composé de diverses pièces, il peut être dissous et dépiécé ou actuellement ou intellectuellement, ne croyons jamais que ces inconvéniens tombent en la nature divine toute parfaite. Pareillement, si ce qui ne peut être enclos par nulle mesure ni de lieu ni de temps, est plus grand que ce qui le peut être, il nous faut confesser que Dieu (qui est toujours plus grand que notre cogitation) est exempt de toute clôture et limite de temps et de lieu. En outre, si voyant par expérience qu'une seule chose occupe en un temps une seule place, nous imaginons qu'il seroit bien plus émerveillable s'il y en avoit une qui fût ensemble et en un instant en plusieurs et divers lieux ; et plus grand encore si une seule étoit en même temps et en tout lieu entière et hors de toute place : il s'ensuit que cette dernière et extrême grandeur doit être accommodée à la nature divine, puisque notre imagination est allée jusque-là, et qu'elle ne peut aller plus outre. Semblablement, si disant que Dieu est beaucoup plus puissant que l'homme ne peut songer, il m'apert clairement que je lui donne plus

de force et de grandeur, que si je mesurois et restreignois sa puissance à la portée de l'humaine intelligence : j'argumenterai, suivant la nécessité de notre règle, que Dieu étend donc sa vertu et ses effets bien plus loin que nous ne pouvons faire nos imaginations. Notre règle nous apprend encore d'attribuer à Dieu toutes propriétés divines par une autre manière de parler pleine de dignité et de consolation, en cette façon : Dieu est si bon, si benin, si juste et si doux, qu'il est impossible de le penser davantage. Autant en pouvons-nous dire de sa science, force, amour, rétribution, communication, gloire et béatitude. Quant aux qualités qui lui sont contraires, nous pouvons dire ainsi : qu'il hait le mensonge, le vice, la luxure et la tromperie, d'une telle haine qu'il est impossible d'en songer de plus grande ; et de même train qu'il aime l'humilité, l'obéissance, la charité, la vergogne, la crainte de la plus parfaite amour qui se puisse imaginer. Et si nous y ajoutons ces mots éternellement et infiniment, nous bâtirons une clause pleine de piété et de contentement : parlant ainsi, Dieu est une éternelle et infinie bonté, une éternelle et infinie

piété, ainsi des autres : et multipliant en cette manière, nous accroissons en nous la connoissance de Dieu, et engendrons en nos cœurs une joie et satisfaction merveilleuse. Davantage par la conséquence de notre règle, nous montrons la Trinité, attendu qu'il faut qu'il y ait en Dieu une entière production et telle communication, qu'il ne s'en puisse concevoir de plus grande. Sa production sera donc d'une personne infinie, de sa propre nature, aussi noble que lui; sa communication sera aussi actuellement infinie, et par conséquent il aura donné à un autre toute sa substance : autrement, ni sa production ni sa communication ne seroient pas les plus grandes que nous sussions imaginer. Au reste, il faut qu'il y ait en lui double production naturelle et volontaire, qu'elles soient toutes deux de sa divine substance et nature, et qu'il ait produit deux personnes entièrement égales et pareilles : autrement il manqueroit quelque chose en Dieu, et il se pourroit concevoir quelque chose plus grande que lui. Voilà comment par la grandeur de ses conceptions, par la propre et intérieure opération de son entendement qui lui est très-

certaine, l'homme connoît évidemment quel et combien grand est celui qui l'a fait et engendré de néant : d'autant qu'il a nécessairement à confesser et ne peut aller au contraire, que son créateur est ce qui se peut songer de plus grand ; et par conséquent qu'il est plus grand que tout ce qu'on peut songer, et qu'il est tout ce qu'il vaut mieux être que n'être pas ; et n'est pas seulement obligé à confesser cela et à le dire, ains tenu, par le droit et commandement de nature, de faire, de donner et d'accommoder à son créateur tout ce qu'il peut imaginer de plus grande bonté, excellence, noblesse, dignité et puissance : et vraiment c'est bien raison, puisque Dieu lui a fait tant de graces et de faveur que de l'élever par sa libéralité sur les autres créatures, qu'il emploie toute sa force à le glorifier, honorer et bénir. Puisqu'il a reçu de lui la suffisance de discourir et d'imaginer, que peut-il moins faire, que d'employer son discours et son imagination à le concevoir le meilleur et le plus grand qu'il pourra ? Et si nous ne le faisions, ne nous faudroit-il pas déclarer comme ennemis capitaux et traîtres à notre créateur, de vouloir em-

ployer les outils qu'il nous a mis en main, à combattre sa grandeur et à diminuer, en tant qu'il est en nous, et appétisser sa puissance et sa gloire, là où nous en pouvions l'accroître et l'augmenter? Certes l'homme est merveilleusement dénaturé et malin, s'il ne se sert de ses moyens à l'avantage et profit de celui de qui il les a reçus, et à le faire le meilleur et le plus grand qu'il peut? Or, d'autant que nous jetons nos cogitations et nos souhaits jusqu'à la hauteur suprême par la puissance que Dieu nous a donnée de ce faire (afin que nous lui quittions pour le moins une marche au-dessus de nous) il nous faut croire qu'il monte aussi jusques à cette hauteur dernière et infinie, non par imagination seulement comme nous, mais essentiellement et actuellement. Ainsi nous lui garderons l'avantage qu'il doit avoir en toutes choses sur nous; d'autant que c'est bien plus d'être par effet et actuellement infini, que par cogitation seulement; et la grandeur externe qui n'est que pensée, est moindre que celle qui est et en l'imagination et ensemble en existence.

Et qui diroit que cette grandeur infinie fût en la conception seulement et non en

effet, s'enferreroit d'un absurde : car il adviendroit par-là qu'une même chose seroit et la plus grande que je pourrois songer et moindre aussi. Par quoi il faut avouer nécessairement que ce qui est conçu en notre entendement plus grand que nulle autre chose, est aussi réellement en existence.

Les œuvres de l'homme prouvent un Dieu, très-puissant, très-sage et très-juste. — (Théologie naturelle.)

Chap. 83. On se prend justement à nous du mal que nous faisons : la coulpe de notre vice est en nous, parce qu'il étoit en notre puissance de le faire ou de ne le faire pas. Or s'il y a coulpe, il y a injure et offense à autrui : nous sommes donc obligés et liés par nos méfaits : car de leur propre nature, ils nous rendent débiteurs de la peine : de façon qu'autant qu'il y a de fautes, autant s'engendre-t-il soudainement en nous d'obligation à la punition et au châtiment : il est impossible autrement : ainsi il y a quelqu'un plus grand que nous, auquel nous sommes tenus pour nos démérites. Aussi d'autant que nous n'en pouvons être absous ni dé-

chargés, que par le pardon ou par la peine, et que l'homme, en tant qu'il est homme, ne sauroit se pardonner soi-même : il faut nécessairement croire que la charge de ce faire appartient à quelque autre. Si donc la coulpe de l'homme conclut qu'il y a un Dieu, semblablement, si son mérite le conclut aussi, l'argumentation sera bonne en cette manière. L'homme peut faillir ; il y a donc un Dieu. L'homme peut bien faire ; il y a donc un Dieu. Par quoi en toutes façons nos œuvres, en tant que nous sommes hommes, prouvent qu'il y a au-dessus de l'humaine nature quelque guerdonneur, quelque châtieur, quelque récompenseur et quelque punisseur.

Chap. 84. Pour guerdonner bien à point chacune opération et selon sa nature, pour la payer de ce qu'elle a justement gagné, il faut qu'elles soient toutes au préalable rangées, contrôlées, pesées et bien jugées : autrement tout seroit plein de confusion. Nous voyons que le corps d'un homme est garni d'une plus noble ame que le corps d'un cheval, parce qu'il est dû à l'un du loyer et de la récompense, et non à l'autre : aussi les opérations de l'homme sont plus ou

moins récompensables, plus ou moins punissables, selon qu'elles sont pires ou meilleures. Par quoi celui, à qui appartient la charge de les guerdonner ou de les châtier, les doit savoir discerner exactement et examiner, doit connoître leurs qualités et leur grandeur, doit avoir parfaite science de toutes nos œuvres et de toutes celles de l'humaine nature, voire de nos paroles. Et d'autant que nos actions se jugent par notre volonté ou intention, encore lui faut-il passer au-dedans de nous pour y contrôler nos désirs, nos affections et nos cogitations les plus occultes: car c'est là le fondement et clef de sa juridiction : afin que rien ne le trompe, que son jugement soit droiturier et infaillible, et que tout soit proportionné en nature, qu'il n'y ait rien en désordre, comme il y auroit si quelqu'une de nos œuvres ne recevoit le paiement qui lui est dû. Davantage, d'autant que tous les hommes qui vivent en même temps œuvrent aussi ensemble : il est nécessaire qu'en un moment toutes les actions, paroles et volontés des hommes, se présentent à lui, non de ceux qui sont seulement, mais de tout autant qu'il en fût oncques : que la moindre de celles-là soit

continuellement présente en sa mémoire, de peur que quelqu'une de ses dettes ne lui échappe. Or si nous considérons combien il seroit malaisé de ramentevoir celles d'un seul homme, depuis le jour qu'il a été capable de jugement, jusques à la fin de sa vie : combien il seroit encore plus difficile de le faire en trois on en quatre : que devons-nous dire en une si grande multitude de milliers ? De vrai, si nous pensons de près à multiplier premièrement le nombre des hommes qui sont et qui ont été, et puis à y ajouter le nombre de leurs actions, de leurs paroles, de leurs désirs et de leurs cogitations : et en outre encore la peine ou la récompense qu'il faut à chacune d'elles, sans doute nous concluons aisément que la sapience et science de celui qui est au-dessus de nous, est entièrement sans borne et sans mesure, qu'il est extrêmement sage, savant et clair-voyant, et que toutes choses lui sont découvertes, rien ne se pouvant dérober de sa vue. Il est juge plein de science et de sapience ; il est l'entier Etre. La nature de nos œuvres, en tant que nous sommes hommes, l'arguent tel par nécessité ; et la charge qu'il a de nous payer et punir juste-

ment de nos opérations, témoigne la hauteur infinie et incompréhensible de sa suffisance.

Les attributs de Dieu sont son essence. — (Théologie naturelle, chap. 31.)

Tout ainsi qu'en Dieu être est même chose que vivre, que sentir et qu'entendre, qu'être très-bon, très-véritable, très-juste et très-puissant : de même au contraire, en lui le non être, c'est même chose que le non vivre, le non entendre, le n'être pas bon, et ainsi des autres. Par quoi quiconque dit que Dieu ne vit pas, que Dieu n'entend pas, qu'il n'est pas bon, qu'il n'est pas véritable, qu'il n'est pas juste, ou qu'il ne peut pas quelque chose, il dit que Dieu n'est pas. Et d'autant qu'il est impossible qu'il n'y ait pas de Dieu, d'autant est-il impossible qu'il ne vive, qu'il ne sente, qu'il n'entende pas, qu'il ne soit bon, juste, véritable et tout-puissant ; car comme il déchasse de soi tout non être, toute ignorance, toute impuissance, aussi repousse-t-il l'iniquité, le mensonge et l'injustice (1).

(1) En lisant ce morceau, on croit lire Fénélon lui-même.

Puissance de Dieu. — (Théologie naturelle.)

Chap. 39. Dieu est nécessairement en soi-même, tel et aussi grand, quel et combien grand il veut être : et hors de lui rien ne peut être qu'en la manière et condition qu'il le permet et ordonne.

Chap. 40. En Dieu l'être et le pouvoir être, c'est une même chose : et d'autant que Dieu est, d'autant a-t-il pu être : et d'autant qu'il peut être, d'autant est-il. Tout ainsi,

---

Voici ce que dit ce grand philosophe : « Être par soi-même, c'est la source de tout ce que je trouve en Dieu ; c'est par-là que j'ai reconnu qu'il est infiniment parfait. Ce qui a l'être par soi, existe au suprême degré, et par conséquent possède la plénitude de l'être ; on ne peut atteindre au suprême degré et à la plénitude de l'être que par l'infini ; car aucun fini n'est jamais ni plein ni suprême, puisqu'il y a toujours quelque chose de possible au-dessus. Donc il faut que l'être par soi-même soit un être infini : s'il est un être infini, il est infiniment parfait ; car l'être, la bonté et la perfection sont la même chose : d'ailleurs on ne peut rien concevoir de plus parfait, que d'être par soi ; et toute perfection d'un être qui n'est point par soi, quelque haute qu'on se la représente, est infiniment au-dessous de celle d'un être qui est par lui-même. Donc l'être qui est par lui-même, et par qui tout ce qui n'est pas lui, existe, est infiniment parfait. » (De l'Existence de Dieu, etc., page 416.)

nous pouvons dire de sa vie, de son intelligence et de sa volonté.

Comme nul ne peut donner à soi-même quelque chose, ainsi Dieu ne se peut donner ni son essence, ni quoique ce soit : car il s'ensuivroit qu'il auroit eu indigence ou défaillance, au moins de ce qu'il auroit pu se donner : ce qui est chose contraire à son absolue perfection : il a donc toutes choses en soi, ou il est impossible qu'il les ait.

Chap. 41. Dieu est tout-puissant, parce qu'il peut tout ce qui appartient à la puissance : car pouvoir mourir et défaillir, pouvoir être anéanti et corrompu, et choses semblables, qui témoignent la foiblesse, appartiennent plutôt au ne pouvoir pas qu'au pouvoir : et cette même puissance conclut l'impuissance : de façon que qui plus en est pourvu, plus peuvent sur lui les choses adverses et contraires ; dont il est rendu d'autant plus débile et défectueux. Mais quant à Dieu, il peut seulement les choses; lesquelles pouvoir, c'est puissance : et de lui nous déchassons toutes ces autres circonstances : comme qu'il ne puisse être foible, qu'il ne puisse être injuste, et sem-

blables significatives de mal, d'imperfection et d'impuissance.

Chap. 42. Si son entendement imaginoit quelque chose qui servît à la consommation de la perfection qu'il n'eût pas réellement en soi, il adviendroit que sa science s'étendroit plus avant et plus loin que sa puissance, et par conséquent qu'une même chose seroit en soi et plus grande et plus petite..... Il faut donc dire que puisque l'entendement de Dieu comprend et considère le dernier degré, et l'extrême ligne de toute-puissance, et tout ainsi de toute autre perfection : que Dieu ne peut connoître rien de plus grand ni de meilleur que soi, et qu'il a en lui tout ce qu'il peut imaginer d'excellence très-accomplie.

Chap. 44. Quiconque est tout-puissant, il a en soi tout degré de puissance ; ainsi il peut faire sans difficulté que nul autre ne puisse, et anéantir tout autre pouvoir ; autrement sa force ne seroit pas entière. Et si nul autre ne se peut dire tout-puissant, puisqu'il peut être réduit à ne rien pouvoir, car comme Dieu peut réduire toutes choses, sauf que soi-même, au non être, ainsi fait-il au non pouvoir : davantage, s'il y avoit deux

tout-puissans, l'un pourroit ruiner l'autre; autrement il ne seroit pas tout-puissant; et, s'il le ruinoit, le ruiné le seroit encore moins, qui n'auroit pu résister à la force de son compagnon. Attribuons donc l'omnipotence à notre seul Dieu vivant et éternel (1).

---

(1) C'est ce que dit admirablement Newton, dans un passage sur l'*Existence et les attributs de Dieu*, dont on parle beaucoup, mais que personne ne rapporte. Le voici tout entier :

« *Hic omnia regit, non ut anima mundi, sed ut universorum Dominus; et propter dominium suum, Dominus Deus* παντοκρατωρ (*) *dici solet. Nam* Deus *est vox relativa et ad servos refertur : et* deitas *est dominatio Dei non in corpus proprium, sed in servos.* Deus summus *est Ens æternum, infinitum, absolutè perfectum; sed Ens utcunque perfectum sine dominio, non est* Dominus Deus. *Dicimus enim* Deus meus, Deus vester, Deus Israëlis; *sed non dicimus* æternus meus, æternus vester, æternus Israëlis; *non dicimus* infinitus meus, infinitus vester, infinitus Israëlis; *non dicimus* perfectus meus, perfectus vester, perfectus Israëlis. — *Hæ appellationes relationem non habent ad servos. Vox* Deus *passim significat* Dominum, *sed omnis dominus non est Deus. Dominatio Entis spiritualis Deum constituit, vera verum, summa summum, ficta fictum. Et ex dominatione verâ sequitur, Deum verum esse vivum, intelligentem et potentem; ex reliquis perfectionibus summum esse vel summè perfectum.* Æternus *est et* infinitus, omnipotens *et* omnisciens, *id est, durat ab æterno in æternum et adest ab infinito in*

(*) *Id est, imperator universalis.*

Pensées sur Dieu. — (Théologie naturelle.)

Chap. 10. Tenons infailliblement qu'en Dieu le vivre, le sentir, et l'entendre, n'est

---

infinitum, omnia regit et omnia cognoscit quæ fiunt aut fieri possunt. Non est æternitas vel infinitas, sed æternus et infinitus; non est duratio vel spatium, sed durat et adest. Durat semper et adest ubique, et existendo semper et ubique durationem et spatium, æternitatem et infinitatem constituit. Cùm unaquæque spatii particula sit semper, *et unumquodque durationis indivisibile momentum ubique; certè rerum omnium fabricator ac dominus non erit nunquàm nusquàm. Omnipresens est non per* virtutem *solam, sed etiam per* substantiam : *nam virtus sine substantiâ subsistere non potest. In ipso* (*) *continentur et moventur* universa, *sed* absque *mutuâ* passione. *Deus nihil patitur ex corporum motibus : illa nullam sentiunt resistentiam ex omnipræsentiâ Dei. Deum summum necessariò existere in confesso est : et eâdem necessitate* semper *est et* ubique. *Undè etiam totus est sui similis, totus oculus, totus auris, totus cerebrum, totus brachium, totus vis sentiendi, intelligendi et agendi; sed more minimè humano, more minimè corporeo, more prorsùs nobis incognito. Ut cæcus ideam non habet colorum, sic nos ideam non habemus modorum quibus Deus sapientissimus sentit et intelligit omnia. Corpore omni et figurâ corporeâ prorsùs destituitur, ideòque videri non potest, nec audiri, nec tangi, nec sub specie rei alicujus corporeæ coli debet. Ideas habemus attributorum ejus, sed quid sit rei*

(*) *Ita sentiebant veteres,* Aratus, *in phænom : sub initio.* Paulus, *in act.* 7, 27, 28. Moses, *deut.* 4, 39 *et* 10, 14. David. — *Psalm.* 139, 7, 8. Salomon, 8, 27. Job, 22, 12. Jeremias, *propheta,* 23, 24.

autre chose que son être, et que son être est vivre, sentir et entendre. Tout ce qui est en lui est une même chose avec son être : son être est toutes choses, et toutes choses sont son être : autrement il faudroit qu'il y eût en lui liaison et assemblée de choses diverses, ce qui est impossible.

Chap. 11. Tout ce qui est en Dieu se prouve par le moyen de son essence.

Chap. 12. Des créatures nous disons qu'elles ont l'être qui n'est pas le leur; mais Dieu a l'être qui est le sien propre : bien qu'à la vérité ce soit improprement parlé de dire que Dieu a son être : car il ne l'a pas, mais il l'est lui-même.

---

alicujus substantia minimè cognoscimus. Videmus tantùm corporum figuras et colores, audimus tantùm sonos, tangimus tantùm superficies externas, olfacimus odores solos, et gustamus sapores; intimas substantias nullo sensu, nullâ actione reflexâ cognoscimus, et multo minùs ideam habemus substantiæ Dei. Hunc cognoscimus solummodò per proprietates suas et attributa, et per sapientissimas et optimas rerum structuras, et causas finales; veneramur autem et colimus ob Dominium. Deus enim sine dominio, providentiâ, et causis finalibus, nihil aliud est quam factum et natura. » (*Philosophiæ naturalis Principia mathematica, lib. tert. de Mundi Systemate, pag.* 482-3. *Edit. de Cambridge*, 1713, *in*-4°.)

Croyons certainement que Dieu est constant et permanent en son essence, sans se changer et sans se mouvoir de l'un à l'autre : qu'il n'a point un être passé et un être à venir, mais un être toujours présent ; qu'il ne peut rien acquérir de nouveau, ni rien perdre de ce qui est en lui. Somme, Dieu est une mer, un gouffre, et un profond abîme d'essence, sans fond, sans bord et sans mesure, et qui n'est tenu de son être à personne.

Ainsi est-il le premier, très-simple, infiniment éloigné du non être, et, par même moyen, très-actuel, très-parfait, très-immuable, et très-immortel.

Chap. 14. L'être de Dieu a de toute éternité en soi l'être de toutes les créatures ; l'être de toutes les créatures est éternel en lui, ne faisant qu'un avec son être, incapable de mixtion, de multitude et de toute nouvelleté.

Chap. 16. L'être de Dieu semble proprement la racine, et celui du monde le tronc, les branches et les feuilles de l'arbre.

Chap. 15. Puisqu'il n'y a que deux êtres, il est nécessaire que le premier ait engendré le second, autrement ils seroient égaux et coéternels, ce qui est impossible : et parce

que le premier et parfait être ne se peut partir et diminuer, que le second n'en a pu être ôté, et que nul être ne se produit que par son semblable, concluons que le second être a été engendré du néant et du non être par le premier être.

Chap. 16. Il est certain que le second être étoit au-dedans du premier, avant qu'il en fût engendré : mais parce qu'il a été fait, et fait du non être, il a des conditions bien différentes du premier. Il ne peut égaler sa grandeur divine, comme il est, et imparfait dès sa naissance, n'ayant qu'une partie d'être, et ayant apporté, du rien duquel il est fait, beaucoup de non être mêlé avec son essence, qui est par ce moyen nécessairement finie, limitée et mesurée.

Chap. 17. Sans doute Dieu a fait le monde comme par art, et non par aucune contrainte. Car si l'être de Dieu est une même chose avec son intelligence et sa volonté, certainement sa volonté et son intelligence sont les moyens de la création : et aussitôt qu'il a voulu, aussitôt il a produit ce que bon lui a semblé.

D'autant que Dieu est plus parfait et plus digne que l'être du monde qui a été produit

de néant, d'autant est plus excellent et plus noble sans comparaison le monde, en l'essence de Dieu, où il est éternel et éloigné de tout non être, qu'il n'est en sa propre essence et particulière nature. Au reste, l'ouvrier a besoin de matière, en laquelle il mette la forme de son ouvrage ; mais Dieu fait tout de néant, et sauf lui, toute chose a été par son moyen engendrée du non être.

Attendu qu'il engendre par sa seule volonté, il a créé ce monde sans peine, sans ennui et sans travail : et comme l'artisan, selon le besoin de la maison, bâtit en la meilleure manière qu'il peut, de même Dieu a établi ce monde parfait en toutes ses commodités ; de façon qu'il n'y peut être ajouté ni diminué aucune chose, car il n'y a faute de rien, ni rien de superflu. Or, d'autant que l'ouvrier ne fournit point de matière, et lui donne seulement la façon et la forme, sa continuelle présence ne fait nul besoin à maintenir et conserver son ouvrage. Il est tout autrement du monde à l'endroit de son Créateur ; car Dieu ayant fourni et de matière et de forme, et les ayant produites du rien, son assistance fait

incessamment besoin à la conservation de son bâtiment qui ne peut sans elle subsister une seule minute, et qui, tout soudain, reviendroit à rien, d'où il est parti, s'il avoit éloigné l'œil de son facteur.

Si Dieu, ce parfait ouvrier, maintient continuellement et conserve ce monde, il le bâtit aussi par conséquent et engendre continuellement, tout ainsi que le soleil ses rayons qu'il fait et refait si dru, qu'il en continue la lumière : autrement nous en serions incontinent privés, comme nous essayons la nuit en son absence. Le monde donc finiroit sans doute, s'il n'étoit régénéré incessamment et maintenu par son Créateur (1).

Chap. 19. Le monde n'a point été de toute

(1) On diroit que Voltaire avoit lu ce morceau, tant il y a de ressemblance avec ce qu'il dit dans son écrit *Tout en Dieu.* « Un homme qui fait usage de sa raison, peut-il concevoir » Dieu autrement que comme principe toujours agissant ? » S'il a été principe une fois, il l'est donc à tout moment : » car il ne peut changer de nature. La comparaison du soleil » et de sa lumière avec Dieu et ses productions, est sans doute » imparfaite ; mais enfin, elle nous donne une idée, quoique » très-foible et fautive, d'une cause toujours subsistante, et » de ses effets toujours subsistans. » (Tome XX, page 159, édit. de Lefebvre.)

éternité : ainsi Dieu le produit de nouveau : car, s'il étoit autrement, et que Dieu ne devançât point le monde en durée, en cela, se trouveroit égalité entre eux, et par conséquent nous tirerions que Dieu ne se seroit pu passer du monde, ni être sans sa compagnie : et par même moyen que, naturellement et par nécessité le monde auroit été produit, non par une libre et simple volonté : qui est chose merveilleusement contraire à le grandeur et excellence de Dieu.

Chap. 20. Dieu, ce grand ouvrier, produisant le monde, a eu certainement quelque bùt proposé à son entreprise : et n'y ayant rien lors en l'univers que lui seul, il s'ensuit qu'il n'a pu créer le monde pour autre chose que pour soi. Davantage, il est impossible qu'il l'eût créé pour néant et pour le non être ; c'est donc pour l'être : ainsi pour soi-même, qui est être lui seul.

Chap. 21. L'être du monde, en toutes façons, ne regarde que Dieu ; aussi est-il tout de Dieu, selon Dieu, et à cause de Dieu. Dieu l'a produit de soi, selon soi et pour l'amour de soi.

Chap. 24. Tout ainsi que par ce peu de lumière que nous avons la nuit, nous ima-

ginons la lumière du soleil qui est éloigné de nous : de même par l'être du monde que nous connoissons, nous argumentons l'être de Dieu qui nous est caché.

Chap. 28. Puisque Dieu est, nous devons infailliblement croire qu'il est avant le non vivre, voire qu'il est très-pur et très-parfait, épandu en tout lieu, chassant infiniment le non vivre, et le privant entièrement de place : et non le non vivre négatif seulement, mais aussi le privatif et le corruptif que nous nommons la mort : ce vivre-là c'est Dieu ; en la nature duquel on ne peut considérer nul avant et nul après, ni imaginer le non vivre ou précédent ou subséquent. Il est sans commencement et sans fin ; seul immortel de soi-même, et seul jouissant d'une vie incapable d'accroissance, de diminution et de changement : et comme l'être du monde est de toute éternité en l'essence de Dieu ; ainsi puisqu'il est tout vie, que le vivre c'est lui, il s'ensuit que tout ce qui est créé, est vivant en Dieu, et qu'en lui rien ne meurt. Davantage, puisque Dieu seul est la vraie vie, sans doute l'autre vie qui a été produite, a été produite par lui du non vivre : voire que si elle n'étoit mainte-

nue continuellement par lui, elle retomberoit incontinent, quant à sa nature, au non vivre et à la mort. Mais Dieu qui a toute puissance, toute autorité et tout commandement sur le non vivre et sur le mourir, peut arracher du non vivre pour mettre en vie tout ce que bon lui semble sans empêchement et sans résistance : et, par sa seule volonté, comme souverain maître de la vie et de la mort, rendre le vivre à la créature morte (1).

---

(1) Existe-t-il des athées par principe? on ne peut en douter, depuis que l'on a le *dictionnaire* de Sylvain Maréchal et les *supplémens* de Jérôme De Lalande. Mais autrefois cette question étoit controversée. Quelques écrivains soutenoient l'affirmative, le père Tournemine, jésuite, étoit pour la négative. Il mit en tête de la *Démonstration* de l'archevêque de Cambray des réflexions où il faisoit voir : I. Qu'il n'y eut jamais de véritables athées pleinement persuadés. Et comme on auroit pu lui demander pourquoi donc tant d'écrits pour démontrer l'existence de Dieu, il disoit : II. Qu'il est cependant nécessaire d'écrire sur l'existence de Dieu, pour affermir ceux qui doutent, et confondre ceux qui cherchent à douter; et pour y parvenir, il pensoit : III. Que les preuves de l'existence de Dieu, tirées de la connoissance de la nature, sont les plus sensibles. Il affirme ensuite, IV. Que l'illustre auteur les a mises dans tout leur jour. V. Qu'il a donné les principes nécessaires pour réfuter le spinosisme. Après cela le père Tournemine, VI, réfute exactement cette espèce d'athéisme. VII. Il réfute encore l'athéisme des immatérialistes. Ces réflexions ne

Le mot Fortune, *employé dans les Essais, blâmé par les Censeurs romains.* (Voyages, t. 2, p. 35-7... 76-7.)

Ce jour au soir (lundi de la semaine-sainte, 1581), me furent rendus mes *Essais*, châtiés selon l'opinion des docteurs moines. *Le maestro del Sacro Palazzo* n'en avoit pu juger que par le rapport d'aucun *Frater* français, n'entendant nullement notre langue, et se contentoit tant des excuses que je faisois sur chaque article d'animadversion que lui avoit laissé ce Français, qu'il remit à ma conscience de rhabiller ce que je verrois être de mauvais goût. Je le suppliai au rebours qu'il suivît l'opinion de celui qui l'avoit jugé, avouant en aucunes choses, comme d'avoir usé du mot de *Fortune*, d'avoir nommé des poëtes hérétiques, d'avoir excusé Julien (1) : et l'animadver-

---

sont pas sans mérite. Peut-être M. Aimé Martin auroit-il dû ne pas les retrancher de sa belle édition de l'ouvrage de Fénélon.

(1) C'est dans le livre 2, chap. 19 de ses *Essais* que Montaigne a fait un éloge pompeux de l'empereur Julien-l'Apostat, si souvent préconisé par les philosophes, comme un héros, comme un prince accompli, mais si peu ménagé

sion sur ce que celui qui prioit, devoit être exempt de vicieuse inclination pour ce temps (1); *item*, d'estimer cruauté ce qui est au-delà de mort simple (2); *item*, qu'il falloit nourrir un enfant à tout faire (3), et autres telles choses; que c'étoit mon opinion, et que c'étoit choses que j'avois mises, n'estimant que ce fussent erreurs; à d'autres niant que le correcteur eût entendu ma conception. Ledit *Maestro*, qui est un habile homme, m'excusoit fort, et me vouloit faire sentir qu'il n'étoit pas fort de l'avis de cette réformation, et plaidoit fort ingénieusement pour moi en ma présence, contre un autre qui me combattoit, Italien aussi.

Le 15 d'avril, je fus prendre congé du

---

par M. Jondot, dans sa savante *histoire* de cet empereur. Paris, 1817, 2 vol. in-8°, et dans la *Biographie universelle*, art. *Julien*.

(1) La 59e des Propositions, condamnées par la constitution *Unigenitus*, est ainsi conçue : « La prière des impies est un nouveau péché; et ce que Dieu leur accorde, un nouveau jugement sur eux. »

(2) Beccaria, *Traité des délits et des peines*, et presque tous les modernes publicistes, pensent comme Montaigne.

(3) Jean-Jacques, qui a tant emprunté de Montaigne, lui doit encore ce système qu'il a développé dans son *Emile*.

maître *del Sacro Palazzo* et de son compagnon, qui me prièrent « ne me servir point de la censure de mon livre, en laquelle autres Français les avoient avertis qu'il y avoit plusieurs sottises; qu'ils honoroient et mon intention et affection envers l'Église et ma suffisance, et estimoient tant de ma franchise et conscience, qu'ils remettoient à moi-même de retrancher en mon livre, quand je le voudrois réimprimer, ce que j'y trouverois trop licencieux, et entre autres choses, les mots de *fortune* (1) ».

---

(1) Montaigne n'a eu aucun égard à la prière du maître du Sacré Palais, qui lui avoit recommandé de retrancher des *Essais* le mot de *fortune;* on l'y retrouve fréquemment, et surtout dans le chap. 33 du livre 2, où il auroit dû substituer le mot *Providence.* Il n'a pas supprimé non plus les expressions lubriques et licencieuses qui déparent son livre, et en rendent la lecture dangereuse à la jeunesse. Aussi est-il resté à *l'index*, et si le cardinal Duperron le nomme *le Breviaire des honnêtes gens*, madame de Sévigné ne veut pas qu'on le fasse lire *trop matin.*

Les matérialistes modernes, dit le docte Bergier, ont tellement abusé de tous les termes, pour pallier les absurdités de leur système, que nous ne pouvons nous dispenser de donner la vraie notion du mot *fortune.*

Il est d'abord évident que dans la croyance d'une providence divine, attentive à tous les événemens, qui les a prévus de toute éternité, et qui en règle le cours, rien ne peut être

Il me sembla les laisser fort contens de moi; et, pour s'excuser de ce qu'ils avoient ainsi

---

censé *fortuit* à l'égard de Dieu. Si quelquefois l'on trouve ce terme dans l'Ecriture Sainte, on doit concevoir qu'il ne marque de l'ignorance et de l'incertitude qu'à l'égard des hommes; les adorateurs du vrai Dieu n'ont jamais manqué d'attribuer à sa providence les événemens heureux ou malheureux qui leur sont arrivés.

Sous le nom de *fortune*, les Païens entendirent un pouvoir inconnu et aveugle, une espèce de divinité bizarre qui distribuoit aux hommes le bien et le mal, sans discernement, sans raison, par pur caprice. Ils la peignoient sous la figure d'une femme qui avoit un bandeau sur les yeux, un pied appuyé sur un globe tournant, et l'autre en l'air ou sur une roue qui tournoit sans cesse. Aucun Dieu n'eut à Rome un plus grand nombre de temples que la *Fortune;* les Romains, échappés d'un grand danger par le pouvoir qu'avoit eu Veturia, dame romaine, sur son fils Coriolan, élevèrent un temple à la *Fortune* des dames, *fortunæ muliebri*, au bon génie qui avoit inspiré cette femme. Les plus grands hommes parmi eux comptoient sur leur propre *fortune* et sur celle de Rome, sur une divinité inconnue qui les protégeoit eux et leur patrie, et cette confiance leur inspira souvent des entreprises téméraires et injustes. Pour se déguiser à eux-mêmes leur imprudence et leur injustice, ils attribuoient le succès à une divinité quelconque. Juvénal se moque avec raison de ce préjugé, *sat.* 10. « Avec de la prudence, dit-il, tous les dieux nous sont favorables; mais nous avons trouvé bon de faire une divinité de la Fortune et de la placer dans le ciel. » Cicéron s'exprime à peu près de même dans le second livre de la divination.

On a remarqué plus d'une fois que le poète Lucrèce

curieusement vu mon livre et condamné en quelques choses, m'alléguèrent plusieurs

---

est tombé en contradiction, lorsque dans un ouvrage destiné à établir l'athéïsme, il a parlé d'un pouvoir inconnu, *vis abdita quædam*, qui se plaît à déconcerter les projets des hommes, et à faire tourner les choses tout autrement qu'ils ne pensent, d'une *fortune* qui décide de tout, *fortuna gubernans*. Au lieu d'admettre le pouvoir suprême d'une intelligence qui gouverne tout avec sagesse, il aimoit mieux supposer un pouvoir aveugle et bizarre qui disposoit de tout, sans réflexion et par caprice, sans doute afin de ne pas être obligé de lui rendre des hommages.

En effet, c'étoit une absurdité de la part des Païens, de rendre un culte à une prétendue divinité qu'ils supposoient privée de raison et de sagesse, inconstante et capricieuse, incapable par conséquent de tenir compte à quelqu'un des respects et des vœux qu'il lui adresse. Mais dès qu'une fois les hommes ont supposé un être quelconque, aveugle ou intelligent, juste ou injuste, bon ou mauvais, qui distribue les biens et les maux, ils n'ont jamais manqué de l'honorer par intérêt. A cet égard l'athéïsme n'a jamais pu avoir lieu parmi eux.

Aujourd'hui les matérialistes veulent nous en imposer en déraisonnant d'une autre manière. Ils disent que rien ne se fait par hasard, puisque tout est nécessaire. Ce n'est que l'abus d'un terme. Qu'une cause quelconque soit contingente ou nécessaire, cela ne fait rien; dès qu'elle est aveugle et qu'elle ne sait ce qu'elle fait, c'est le hasard et la *fortune*, et rien de plus. Telle est l'idée qu'en ont tous les philosophes. « Non seulement la *Fortune* est aveugle, dit Cicéron, mais elle rend aveugles ceux qu'elle favorise. » *De Amicitiâ*, n° 54. Il définit le hasard, *ce qui arrive sans dessein*

livres de notre temps de cardinaux et religieux de très-bonne réputation, censurés

---

dans les choses mêmes que l'on fait à dessein. Lib. 2 *de Divin.*, n° 45. Nous agissons au hasard, lorsque nous ne connoissons pas l'effet qui résultera de notre action; le hasard ou la *fortune* est donc l'opposé, non de la nécessité, mais de l'intelligence, de la connoissance et de la réflexion.

Ceux d'entre les philosophes qui ont défini la *fortune* ou le hasard, l'*effet d'une cause inconnue*, se sont trompés; ils devoient dire que c'est l'effet d'une cause privée d'intelligence, et qui ne sait ce qu'elle fait. Lorsque le vent a fait tomber sur moi une tuile ou une ardoise, c'est par hasard, quoique j'en connoisse très-bien la cause; mais cette cause n'a pas agi par réflexion, et je ne prévoyois pas moi-même qu'elle agiroit à ce moment. S'il n'y a pas un Dieu qui gouverne l'univers, tout est l'effet du hasard.

Mais aussi rien n'est hasard pour ceux qui reconnoissent un Dieu souverainement intelligent, puissant, sage et bon; dans leur bouche, la *fortune* ne signifie rien que bonheur ou malheur. Lorsque Zelpha, servante de Jacob, eut mis au monde un fils, Lia, sa maîtresse, le nomma *Gad*, bonheur, bonne *fortune* (*Genes.*, c. 30, v. 11.); mais elle n'attachoit pas à ce nom la même idée que les païens, puisque toutes les fois qu'elle avoit eu elle-même ce bonheur, elle l'avoit attribué à Dieu (c. 29 et 30). Lorsque les Juifs furent tombés dans l'idolâtrie, ils adoptèrent les notions des polythéistes; Isaïe leur reproche d'avoit dressé des tables à *Gad* et à *Méni* (c. 65, v. 11). La Vulgate et le Syriaque ont entendu, par le premier de ces termes, la *fortune*; les Septantes ont traduit *Gad* par le démon ou le génie, et *Méni* par la *fortune*; les Rabbins ont rêvé que *Gad* est Jupiter. Il est probable que *Méni* est la lune, comme Μήνη en grec. On sait

pour quelques telles imperfections, qui ne touchoient nullement la réputation de l'auteur ni de l'œuvre en gros, me prièrent d'*aider à l'Église par mon éloquence* (ce sont leurs mots de courtoisie), et de faire demeure en cette ville paisible et hors de trouble, avec eux.

Manière de prouver toutes choses de l'Être. — (Théologie naturelle.)

Chap. 13. Pour avoir quelque règle et quelque manière certaine de prouver toutes choses de l'Être, afin que nous suivions le droit fil de notre carrière, il nous faut poser deux fondemens: l'un, qu'il n'a nullement été pris d'autrui ni de soi-même, et à cette cause,

---

assez combien les païens attribuoient de pouvoir à la lune.

Il est certainement plus consolant pour l'homme d'attribuer à Dieu le bien et le mal qui lui arrivent, que d'en faire honneur à une *fortune* capricieuse ou à un destin aveugle. Le culte rendu à la première, loin de rendre l'homme meilleur, ne pouvoit aboutir qu'à lui persuader l'inutilité de la prévoyance, de la précaution et de la prudence: le dogme de la providence doit produire l'effet contraire, puisqu'il nous apprend que Dieu récompense tôt ou tard notre confiance, notre patience et notre soumission à ses décrets.»

(Dictionnaire Théologique, au mot *fortune*.)

qu'il est avant tout; l'autre, qui pend du premier, qu'il est infiniment éloigné du non Être et du néant, lesquels il repousse de soi à toute force. Ces deux racines nous produisent tout ce que nous voudrons conclure de l'Être; car de ce qu'il n'est point pris d'autrui, nous gagnons qu'il est premier, qu'il est sans parties, très simple, que l'essence de Dieu, c'est Dieu lui-même, et Dieu son essence : qu'il est extrêmement écarté du rien, et que le non Être n'a nulle puissance sur lui : de là se tire le reste. De ce que Dieu chasse de soi le non Être, nous argumentons qu'il est impossible que Dieu ne soit pas, ou qu'il se diminue, augmente, corrompe ou altère : aussi qu'il est très-parfait et très-accompli, jouissant de toute plénitude d'essence, séparée du non Être d'une distance infinie. De ce qu'il est premier et éternel, nous concluons que le néant et le non Être le fuient totalement, que ni eux, ni rien de leur suite ne le peut en nulle façon approcher ou joindre, et que par conséquent Dieu est accompagné de tout ce qui appartient à l'Être, et le comprend en soi. Somme: de la comparaison de l'Être au non Être, de ce qui leur appartient et de ce qui en

dépend, nous pouvons découvrir l'entière connoissance, et tout ce qui se peut dire ou penser des qualités de l'un et de l'autre. Or, mettons devant nos yeux premièrement ces trois choses, Dieu n'a pris son Être de personne, Dieu est lui-même son Être, et repousse totalement de soi le non Être : par ces trois propositions jointes ensemble, la nature de l'Être nous sera manifeste. Tout ce qui se rapportera convenablement à ces principes, sera nécessairement véritable, et tout ce qui leur répugnera, sera faux et impossible:pour exemple,qui demandera s'il se pourroit trouver deux Êtres semblables à celui que nous venons d'établir, nous répondrions incontinent que non, et apercevrions évidemment la contradiction; car s'il y avoit deux tels Êtres, déjà l'Être ne chasseroit pas totalement le non Être, parce que l'un d'eux auroit en soi le non Être de l'autre; et puisqu'ils seroient deux, l'un ne seroit pas l'autre. Qui plus est, puisque l'Être est de soi indivisible, chacun de ces deux Êtres auroit à dire en soi un autre Être pareil: ainsi en chaque Être seroit compris le non Être infini, d'autant que le non Être de l'un seroit en l'Être de l'autre, et que chaque Être est

infini de soi : par quoi nous encourrions une ridicule absurdité, logeant en même sujet l'Être infini et l'infini non Être. Il n'y a donc qu'un seul Dieu. C'est lui qui est toute essence et son essence lui-même, et qui chasse entièrement le non Être. De même qui s'enquerra si Dieu est toute force, toute vertu et toute puissance, il lui faudra sur-le-champ répondre qu'oui : d'autant qu'en lui consiste tout ce qui appartient à l'Être, et tout ce qui dépend du non Être en est extrêmement éloigné. Or, la foiblesse, l'impuissance et la fragilité dépendent du non Être : de l'Être, la force, la vertu et la puissance. Ces dernières qualités sont infiniment en Dieu, tout ainsi que les autres en sont infiniment éloignées : il est donc très-fort, très-puissant et très-vertueux, extrêmement divers du frêle, du foible et de l'impuissant. Aussi, qui demanderoit si de néant Dieu peut bâtir quelque chose, il lui seroit pareillement satisfait, parce qu'en Dieu est nécessairement tout ce qui appartient plus à l'Être qu'au n'être pas : et parce que la puissance d'engendrer appartient à l'Être, et l'impuissance au non Être, il s'ensuit que cette puissance est en Dieu, ou bien il y auroit en

lui quelque non Être, ce qui est impossible (1).

Degrés pour parvenir à la connoissance de Dieu et de son nom. — (Théologie naturelle.)

Chap. 194. Les œuvres de Dieu sont la racine et fondement de la notice que les hommes acquièrent de lui : par quoi, attendu qu'elles ont entre elles des degrés et des distinctions, cette notice qui s'acquiert par leur moyen, en doit aussi par conséquent avoir. Des œuvres de Dieu, les unes sont bien fort éloignées de l'homme, les autres lui sont bien fort voisines : les unes lui sont plus familières, les autres le sont moins. Il y en a qui sont et qui se font en lui, et

(1) Tout ceci est parfaitement développé dans l'admirable Traité de l'Existence et des attributs de Dieu, etc., par Samuel Clarke, traduit de l'anglais par Ricotier. J. J. Rousseau faisoit beaucoup de cas de cet ouvrage. Il en parle avec transport dans son Emile. Profession de foi du vicaire savoyard.

Voltaire, Dictionnaire Philosophique, au mot *Platon*, avoue que, parmi les philosophes, Clarke est peut-être le plus profond ensemble et le plus clair, le plus méthodique et le plus fort de tous ceux qui ont parlé de l'Être suprême.

L'ouvrage de Bullet, sur le même sujet, n'est pas non plus à dédaigner, quoi qu'en dise Voltaire dans sa correspondance.

d'autres qui sont et qui se font hors de lui: et de celles qui se font en lui, les unes se font au corps, les autres en l'ame. Ainsi, elles ne se rapportent pas également à l'homme, chez qui elles doivent engendrer la connoissance de Dieu. D'où il s'ensuit que cette connoissance engendrée en nos cœurs, n'est pas égale et pareille par-tout, ainsi qu'elle reçoit de la diversité tout plein. Celle qui est acquise par les œuvres de Dieu, qui nous sont plus prochaines, est bien plus grande que celle qu'engendrent les œuvres éloignées de nous: et plus grande celle qui est produite par les œuvres de Dieu qui sont en nous, que celle qui est produite par ses œuvres qui sont hors de nous: plus grande encore celle qui est engendrée par ce qui est en notre ame, que celle qui est engendrée par ce qui est en notre corps. Et d'autant que nul ouvrage de Dieu n'est si prochain à l'homme qu'il est à soi-même, la science que l'homme bâtira par la connoissance de soi, qui est l'un des ouvrages de Dieu, sera plus grande que nulle autre. Celui qui se connoîtra soi-même, et qui se connoîtra comme créature et facture de Dieu, apprendra plus, sans comparaison de la nature

et grandeur de son Créateur', qu'il ne fera, connoissant quelque autre sien ouvrage, quel qu'il soit: toute œuvre de Dieu, en tant qu'elle est sienne, porte empreinte au visage de la science, le nom, l'honneur, la louange et la gloire de son facteur, et d'autant plus, que plus elle est digne et noble de sa nature. Attendu que nous sommes sa facture, entre toutes celles qui se voient, la plus excellente: il s'ensuit que l'homme qui se connoît soi-même comme facture de Dieu, estime et juge plus de son créateur, lui donne plus de nom, de louange et de réputation, que s'il ne connoît que l'un de ses autres ouvrages: et cette science acquise par la connoissance de l'homme comme ouvrage de Dieu, est plus ou moins parfaite, selon que plus ou moins il se connoît et se voit. En outre, il y a quelques opérations de Dieu qui nous sont montrées et découvertes par l'expérience; il y en a d'autres que nous n'apprenons que par le témoignage de ceux qui l'ont dit et qui l'ont vu. La connoissance que nous tirons par ce que l'expérience nous a montrée, est bien plus certaine que celle que nous tirons de ce que nous avons ouï dire: et vu que nous

ne savons rien si bien que ce que nous sentons et voyons, la notice de Dieu établie en nous, par ce que nous voyons et sentons, est au dernier point d'assurance et de certitude. Ce dernier degré de la connoissance de Dieu par ses œuvres, se divise en deux considérations. Quelquefois nous voyons par expérience ce que Dieu œuvre autour des autres hommes ou de quelque autre chose hors de nous ; quelquefois nous voyons et sentons ce qu'il œuvre particulièrement en nous-mêmes : et ce dernier moyen de connoître est le parfait : il n'est rien de plus solide, de plus ferme ni de plus certain ; en lui consiste la très-accomplie et entière science. Au reste elle ne peut être qu'en un seul homme et incommunicable, car nul autre ne peut voir ce qui se fait autour de moi comme moi-même; et je puis apercevoir par expérience ce qui se fait en autrui et hors de moi, mais non pas le sentir ou l'apercevoir si manifestement que ce qui se fait en moi-même. Ainsi, attendu que par la connoissance des œuvres de Dieu s'engendre en nous sa notice, il ne faut douter que celle qui s'engendre par la connoissance de ce

qu'il fait en nous, ne soit la plus ferme de toutes et la plus assurée : et certainement l'homme qui n'a la notice de Dieu par le moyen de telles œuvres, n'a nulle sûreté ou certitude en ce qu'il sait de lui ; il est impossible qu'il l'honore et glorifie, qu'il l'aime ou craigne comme il appartient et comme il doit. S'il est bon d'avoir la vraie science de Dieu, il est par conséquent souhaitable à chaque homme que Dieu œuvre beaucoup autour de lui. Plus il agira particulièrement en moi, plus aurai-je de science de lui par expérience : par quoi, selon que Dieu exerce en beaucoup de manières ses opérations en l'homme, l'homme en diverses manières le nomme extérieurement; quelquefois il le surnomme puissant, parce qu'il sent autour de soi les effets de sa puissance : il l'appelle diversement sage, bon, miséricordieux, benin, selon que diversement Dieu agit en lui. En cette façon acquérons-nous une certaine connoissance de Dieu avec sa gloire, louange et honneur, et chacun d'entre nous le nomme d'un grand et honorable nom, pour les actions divines qu'il sent particulièrement en soi. Voilà comme Dieu acquiert son nom en plusieurs

modes, ores généralement de toutes les créatures, en contemplation de ses œuvres universelles et communes à toutes choses, ores particulièrement de chaque homme, à raison de ce qu'il a spécialement et singulièrement œuvré en lui. Ce sont ces œuvres ici spéciales et secrètes qui accroissent et multiplient son nom en l'homme : à raison qu'il a plus ou moins œuvré en chacun, en chacun croît et se multiplie son nom et sa gloire. C'est vraiment connoître Dieu que de sentir et voir par expérience les opérations qu'il fait en moi. En outre, l'homme voit et s'aperçoit mieux de celles qu'il produit autour de son ame, qu'autour de son corps : car l'ame à qui appartient l'intelligence, connoît mieux ce qui lui est le plus proche et le plus voisin : à cette cause il s'engendre une plus certaine science de Dieu en nous par les actions qu'il fait en notre ame, que par celles qu'il fait en notre corps ; et en ces actions-là consiste la finale et extrême connoissance de Dieu par ses œuvres. Voyez la variété de degrés qu'il y a pour monter à l'intelligence de Dieu, par ce que l'expérience nous apprend de ses œuvres (1). Le

(1) Il est certain que par la connoissance des ouvrages de la

premier degré, c'est d'argumenter par ce qu'il fait en autrui; le second, par ce qu'il fait en nous, et le tiers, par ce qu'il fait en

---

création, l'homme s'élève à la connoissance de l'Ouvrier souverain, de l'éternel Créateur; c'est un article incontestable. Il est également certain que nous ne pouvons bien connoître l'univers et les lois qui le font agir et mouvoir, qu'en admettant l'existence d'un Dieu, première cause de tout, règle suprême de tout. Dieu seul est la vérité par essence; Dieu seul est le centre de toute vérité. « La perfection de l'entendement, dit Euler (*), consiste dans la connoissance de la vérité, d'où naît en même temps la connoissance du bien. Cette connoissance a pour principal objet Dieu et ses ouvrages, puisque toutes les autres vérités, auxquelles la réflexion peut conduire l'homme, se terminent à l'Être suprême et à ses œuvres. Car Dieu est la vérité; et le monde est l'ouvrage de sa toute-puissance et de son infinie sagesse. Ainsi, plus l'homme apprend à connoître Dieu et ses œuvres, plus il s'avance dans la connoissance de la vérité; ce qui contribue d'autant plus à la perfection de son entendement. »

« La physique, dit M. l'abbé Haüy, a pour objet la connoissance des phénomènes de la Nature. Dans la production de ces phénomènes, les corps manifestent diverses propriétés, dont l'étude doit exciter particulièrement notre attention; et c'est en recherchant les lois établies par l'Être suprême pour régler l'exercice de ces mêmes propriétés, que nous nous élevons jusqu'aux théories qui servent à lier les faits entre eux, et à nous en montrer la dépendance mutuelle. » (Traité élémentaire de physique, tom. I, page 1.)

Tout cela est assez bien exprimé par un sonnet, mis en

(*) Défense de la Révélation contre les objections des Esprits Forts. Paris, 1805, in-8°, page 2.

notre ame. Toutes ces considérations appartiennent au nom, honneur et gloire de notre Créateur, et nous acheminent droitement à la connoissance de sa nature et de sa forme. La connoissance de Dieu est plus commune ou plus particulière, plus grande ou moindre, selon que ses œuvres sont ou universelles et communes, ou spéciales et singulières. L'homme connoît son Créateur par les autres créatures, en tant qu'elles sont son ouvrage, et par soi, en tant qu'il est lui-même sa créature; il le connoît par

---

tête de la *Théologie naturelle*, édition de Gorbin, 1569, in-8.

Tu nombres le sablon et la libique arène,
Tu laboures le bord de l'écumeuse mer,
Sur la cime d'un mont tu tâches à ramer,

Tu tâches à planer une roche hautaine:
Tu travailles en vain, tu perds, tu perds ta peine,
Si tu cuides pouvoir comprendre et contempler
L'essence du grand Dieu, qui ne veut point donner

De soi la connoissance à la Nature humaine.
Des choses la Nature est vraiment un indice,
Qui de l'Etre de Dieu nous donne la notice
(Si de l'Etre de Dieu notice on peut avoir).

C'est pourquoi la Nature avec sa théologie,
Mieux que l'art grave en nous la naïve effigie
De Dieu, de son essence, et de son haut pouvoir.

Ce sonnet ne se trouve que dans cette édition, achevée d'imprimer le 30 décembre 1568, et incontestablement la première.

les opérations divines qu'il voit luire hors de soi ès autres hommes et créatures, et par celles qu'il sent en soi, autour de son ame ou de son corps : il le peut par conséquent louer, glorifier, honorer et renommer en plusieurs façons. Et de ce que nous avons trouvé beaucoup de diverses marches en la science de Dieu qui s'acquiert en nous par ses œuvres, il s'ensuit que sa réputation et estimation reçoit aussi du plus et du moins, et qu'elle a beaucoup de degrés inégaux en nos cœurs : et attendu que son nom et honneur intérieur et extérieur suit les conditions de sa réputation et estimation, il n'est pas aussi également et pareillement nommé, honoré de tous les hommes, soit intérieurement soit extérieurement.

Dieu est également exempt de vertu et de vice. — (Apologie. Essais, livre 2, c. 12).

Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu aime.... Ce sont toutes agitations et émotions, qui ne peuvent loger en Dieu selon notre forme, ni nous l'imaginer selon la sienne : c'est à Dieu seul de se connoître et interpréter ses ouvrages : et

le fait en notre langue improprement, pour s'avaler et descendre à nous, qui sommes à terre couchés. La prudence, comment lui peut-elle convenir, qui est l'élite entre le bien et le mal : vu que nul mal ne le touche? La raison et l'intelligence desquelles nous nous servons, pour arriver par les choses apparentes aux obscures ; vu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu; la justice, qui distribue à chacun ce qui lui appartient, engendrée pour la société et communauté des hommes, comment est-elle en Dieu? la tempérance comment? qui est la modération des voluptés corporelles, qui n'ont nulle place à la Divinité? La fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangers, lui appartiennent aussi peu : ces trois choses n'ayant nul accès près de lui, pour quoi Aristote le tient également exempt de vertu et de vice.

L'homme fait Dieu à son image. —(Apologie 354-5. — Essais, liv. 2, chap. 12.)

Quand nous disons que l'infinité des siècles tant passés qu'à venir, n'est à Dieu qu'un instant : que sa bonté, sapience, puissance, sont même chose avec son essence;

notre parole le dit, mais notre intelligence ne l'appréhende point. Et toutefois notre cuidance veut faire passer la Déité par notre étamine : et de là s'engendrent toutes les rêveries et erreurs, desquelles le monde se trouve saisi, ramenant et pesant à sa balance chose si éloignée de son poids.

(1) Cette fierté de vouloir découvrir Dieu par nos yeux, a fait qu'un grand personnage des nôtres a attribué à la Déité une forme corporelle, et est cause de ce qui nous advient tous les jours, d'attribuer à Dieu les événemens d'importance, d'une particulière assignation : parce qu'ils nous pèsent, il semble qu'ils lui pèsent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif, qu'aux événemens qui nous sont légers, ou d'une suite ordinaire. — Comme si, à ce roi là, c'étoit plus et moins de remuer un empire, ou la feuille d'un arbre : et si sa Providence s'exer-

(1) Nous faisons Dieu à notre image en deux manières : premièrement, en lui attribuant un corps, une figure humaine; c'est l'erreur des Antropomorphites ou Antrophiens. Voyez ces mots, Dictionnaire des Hérésies, par l'abbé Pluquet, tome Ier. Secondement, en lui prêtant nos passions, et le faisant doux ou sévère, suivant notre caractère. Cette erreur est encore plus détestable que la première.

çoit autrement, inclinant l'évènement d'une bataille, que le saut d'une puce. La main de son gouvernement se prête à toutes choses de pareille teneur, même force et même ordre : notre intérêt n'y apporte rien : nos mouvemens et nos mesures ne le touchent pas.

Blasphèmes contre les attributs de Dieu. — (Apologie 351-353.)

Il m'a toujours semblé qu'à un Chrétien, cette sorte de parler est pleine d'indiscrétion et d'irrévérence : Dieu ne peut mourir : Dieu ne se peut dédire; Dieu ne peut faire ceci ou cela. Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les lois de notre parole; et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions, il la faudroit représenter plus révéremment et plus religieusement.

Aux disputes qui sont à présent en notre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destroussement, qu'il n'est pas en la puissance de Dieu, de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. Et ce moqueur ancien, comment en fait-il son profit?

16

Au moins, dit-il, est-ce une non légère consolation à l'homme, de ce qu'il voit Dieu ne pouvoir pas toutes choses; car il ne se peut tuer quand il le voudroit, qui est la plus grande faveur que nous ayons en notre condition : il ne peut faire les mortels immortels, ni revivre les trépassés, ni que celui qui a vécu n'ait point vécu, que celui qui a eu des honneurs ne les ait pas eus, n'ayant autre droit sur le passé que de l'oubliance. Et enfin que cette société de l'homme à Dieu, s'accouple encore par des exemples plaisans; il ne peut faire que deux fois dix ne soient vingt. Voilà ce qu'il dit, et qu'un chrétien devroit éviter de passer par sa bouche.

Dieu appelé indifféremment en tous nos desseins.—(Essais, t. Ier, pag. 524-5—536.)

J'avois présentement en la pensée, d'où nous venoit cette erreur, de recourir à Dieu en tous nos desseins et entreprises, et l'appeler à toute sorte de besoins, et en quelque lieu que notre foiblesse veut de l'aide, sans considérer si l'occasion est juste ou injuste, et d'invoquer son nom et sa puissance,

en quelque état et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien notre seul et unique protecteur, et peut toutes choses à nous aider; mais encore qu'il daigne nous honorer de cette douce alliance paternelle, il est pourtant autant juste comme il est bon, et comme il est puissant; et si use bien plus souvent de sa justice que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Celui qui appelle Dieu à son assistance, pendant qu'il est dans le train du vice, il fait comme le coupeur de bourse, qui appelleroit la justice à son aide, ou comme ceux qui produisent le nom de Dieu en témoignage de mensonge.

Meilleur à l'homme d'avoir un Dieu fécond qu'un stérile. — (Théol. nat. chap. 70.)

Pour me résoudre de ce doute, si Dieu a produit un fils de sa propre nature, entièrement pareil à soi, ou, au contraire, s'il n'a rien engendré de sa propre nature, je considérerai qu'il est bien mieux séant, que Dieu ait produit de sa substance, que de le croire stérile. Aussi il est plus avantageux à

l'homme d'avoir un Dieu, qui soit de si grande vertu, que de pouvoir engendrer Dieu de soi-même, que de le penser impuissant en cette part là. En outre que cette production conclut par nécessité une extrême communication, qui engendre raisonnablement en l'homme, tout plein de fiance et de consolation de voir, en son Créateur, tant de libéralité et de bonté, que de communiquer à autrui sa sapience, sa puissance et soi-même, et de ne vouloir se réserver rien de particulier. Je considèrerai à l'opposite que la mécréance de ce point là ne m'apporte nul profit, voire qu'elle diminue la grandeur de Dieu, et par conséquent mon bien même. Par quoi il s'ensuit que je devrai affirmer que Dieu a engendré un fils de sa nature, et nier le contraire, l'un étant mon avantage et l'autre mon dommage.

De l'Homme sans Dieu (Sans religion). — (Apologie, page 497.)

O la vile chose et abjecte que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité! Voilà un bon mot et un utile désir; mais pareille-

ment absurde. Car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'espérer enjamber plus de l'étendue de nos jambes, cela est impossible et monstrueux : et l'est encore que l'homme se monte au-dessus de soi et de l'humanité; car il ne peut voir que de ses yeux, ni saisir que de ses prises. Il s'élèvera, si Dieu lui prête extraordinairement la main: il s'élèvera, abondannant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et soulever par les moyens purement célestes. C'est à notre foi chrétienne, non à la stoïque, de prétendre à cette divine et miraculeuse métamorphose (1).

(1) Naigeon a beau s'évertuer pour prouver que l'on a tort d'être *persuadé de l'utilité et de la nécessité de la religion pour servir de base à la morale, et que si l'on parvenoit à se convaincre que l'immortalité de l'ame n'est qu'une chimère et le rêve de la vanité jointe à l'ignorance, on regretteroit au fond du cœur tous les sacrifices qu'on auroit faits au vain désir de mériter l'estime publique* (XLI); il a beau distribuer les plus grossières injures aux ecclésiastiques et aux théologiens; il a beau entasser les sophismes pour se fortifier de plus en plus dans son horrible système, sa cause n'en devient pas meilleure, Montaigne est là pour lui arracher des *poings les chétives armes de sa raison présomptueuse.* Voltaire aussi ne manquera pas de lui demander « si, lorsqu'il a prêté son argent

De l'estimation de l'homme par la considération de son corps.—(Théol. nat.)

Chap. 104. Mais, parce que l'homme est divisé communément en ces deux membres

---

à quelqu'un de sa société, il voudroit que ni son débiteur, ni son procureur, ni son notaire, ni son juge ne crussent en Dieu. » (Œuvres de Voltaire, édition de Lefebvre, 1818, tome XXIII, page 524.)

Le célèbre baron de Haller a fait, en faveur de la thèse que nous soutenons, un traité intitulé: *Discours sur l'irréligion, où l'on examine ses principes et ses suites funestes, opposées aux principes et aux heureux effets du christianisme*, qui a été traduit en français par Seigneux de Correvon, Lausanne, 1760, in-8°.

« Je crois, dit-il, page 31, qu'il est assez démontré que cette nouvelle sagesse est la ruine de la vie sociale. Elle ne donne pour objet à chaque homme que son bonheur particulier, et un bonheur purement sensuel. Elle met perpétuellement en opposition les forces de tous les hommes, et il doit en résulter un état de guerre, et d'inimitié universelle, que *Hobbes* a reconnu sincèrement en être la suite, et qui ne peut finir que lorsque la religion viendra ramener la paix. La religion fait précisément le contraire de l'incrédulité: elle réunit toutes ces forces, toutes ces volontés divisées en un seul point, je veux dire en Dieu. Selon les lois qu'il nous a données, nous devons l'aimer par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes. Quel trésor inépuisable de sagesse et de bonté, qui rétablit le bonheur du genre humain! quelles richesses que celles qui contribuent si puis-

desquels il est composé, à savoir le corps et l'ame, il me faut peser et estimer l'une

---

samment au bonheur universel! — Selon la révélation nous ne sommes pas faits uniquement pour ce monde : ces biens sont destinés à nous éprouver: nous ne devons en jouir qu'avec retenue, et cette retenue doit nous empêcher d'y mettre trop notre cœur, parce que nous devons enfin les quitter. Nous sommes destinés à passer dans le monde des esprits, d'où sont bannis les plaisirs des sens, et dans lequel, créatures foibles, mais éclairées par la grace, nous devrons nécessairement dépouiller tous les sentimens d'une basse ambition en la présence de Dieu, dans le monde des esprits, où nous ne serons admis à la béatitude, que par une grace sans bornes, qui vient au secours de notre foiblesse. » Et à la page 74 : « La superstition est un ennemi presque aussi dangereux de la religion, que l'est l'incrédulité. Celle-ci met en pleine liberté la corruption de l'homme, parce que, selon elle, il n'y a plus de Dieu qui punisse; et celle-là opère la même chose, en faisant espérer que Dieu se laissera fléchir par de vaines cérémonies, par un mérite étranger, par un attachement extérieur à ce qu'elle nomme la vraie église. L'une et l'autre acquittent mal l'homme envers Dieu : l'athée refuse la dette, et le superstitieux voudroit la payer en bagatelles. Mais qu'importe à la religion, que la superstition mérite de tels reproches? seroit-elle responsable des crimes de son ennemie? le vice des tièdes, qui ne sont chrétiens que de nom, ne fait pas plus de tort à la religion. Lorsque nous la comparons avec l'incrédulité, nous mettons en balance le système de celle-ci avec le système que nous offre la révélation. L'un nous conduit à un amour universel, qui, selon l'aveu de nos ennemis, fait l'essence de la vertu. L'autre nous sépare de tous les autres hommes : il fait de nous et de notre

après l'autre ces deux siennes parties générales : et premièrement le corps bâti et fa-

---

volonté notre seul Dieu et l'unique objet de nos actions. Le chrétien est coupable, lorsqu'il n'est pas vrai chrétien ; et l'athée est coupable, parce qu'il est un vrai athée. Les vertus qu'il conserve ne viennent que de la crainte qu'il a de ses concitoyens, et d'un reste d'impression que l'éducation lui a donnée. Il ne seroit point un vrai athée, il n'agiroit plus selon ses principes, dès qu'il aimeroit autre chose que lui-même. Nous observons de plus, qu'avec tous les défauts qui accompagnent le christianisme, il s'y trouve une infinité de choses estimables, dont on ne doit chercher la source que dans la religion; vu que, selon l'aveu de nos antagonistes, ce bien est une plante étrangère en nous, et non un fruit de nos propres dispositions, etc.

S'il est impossible de remplir les devoirs de morale, nécessaires pour parvenir au bonheur, sans Dieu, sans religion, il ne l'est pas moins de les connoître ; c'est ce que déclare formellement le mathématicien Euler.

Après avoir dit :

« Newton est sans contredit un des plus grands génies qui aient jamais existé : sa profonde science et sa pénétration dans les mystères les plus cachés de la nature demeureront toujours le sujet le plus éclatant de notre admiration, et de celle de notre postérité : mais les erreurs de ce grand homme doivent servir à nous humilier, et à nous faire reconnoître la foiblesse de l'esprit humain, qui s'étant élevé au plus haut degré dont les hommes soient capables, risque néanmoins de se précipiter dans les erreurs les plus grossières ; » Euler ajoute : « Si nous sommes exposés à des chutes si tristes dans nos recherches sur les phénomènes de ce monde visible qui frappe nos sens, combien serions-nous malheureux si Dieu

çonné d'un artifice très-parfait et excellent au-dessus de tous les autres corps du monde. Considérons un peu l'accomplie proportion de sa constitution, le juste assemblage et couture de ses pièces, comme elles s'entre-aident, comme elles s'entre-servent, comme il n'y a rien de superflu, rien d'inutile : sa droite stature, la beauté singulière de sa face, la souplesse de ses mains et de ses pieds. Qui pourroit justement peser et estimer l'entière valeur de cette fabrique ? Certainement l'homme est plus tenu à Dieu pour ce beau bâtiment, qu'il n'est pour tout le reste du monde : et s'il fait difficulté de

---

nous avoit abandonnés à nous-mêmes à l'égard des choses invisibles, et qui regardent notre salut éternel. Sur cet important article, une révélation nous a été absolument nécessaire : nous devons en profiter avec la plus grande vénération ; et lorsque notre révélation nous présente des choses qui nous paroissent inconcevables, nous n'avons qu'à nous souvenir de la foiblesse de notre esprit qui s'égare si facilement, même dans les choses visibles. Toutes les fois que je vois de ces esprits forts qui critiquent les vérités de notre religion, et s'en moquent même avec la plus impertinente suffisance, je pense et je me dis à moi-même : Chétifs mortels, combien et combien de choses sur lesquelles vous raisonnez si légèrement, sont-elles plus sublimes et plus élevées que celles sur lesquelles cependant le grand Newton s'égare si grossièrement. » (*Lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne*, lettre XVIII[e].)

m'en croire, qu'il prise particulièrement chacun de ses membres; qu'il voie combien il les estime lui-même; pour combien il voudroit avoir perdu ses mains, ou de quoi il les voudroit avoir rachetées. Il n'y a homme de bon entendement qui ne les aime mieux que tout le monde, et qui ne voulût avoir donné le monde pour les ravoir, s'il les avoit perdues. Or, nous sommes tenus à Dieu, d'autant que nous voudrions employer pour les recouvrer, car il nous les a données. Mais à quoi faire parlé-je des mains, vu que, pour bien grande chose, nous ne voudrions avoir perdu un seul doigt? Nous devons donc à Dieu cette grande chose; et puis ajoutez-y-en encore une semblable pour un autre doigt, et encore une autre, et une autre jusques à vingt; somme: que l'homme suive ainsi ses membres les uns après les autres, qu'il les prise et qu'il mette en ligne de recette ceux-mêmes qu'il aura de fortune perdus, car il les avoit toujours reçus; et puis, qu'il arrête qu'il doit à Dieu pour son corps tout ce qui résulte de ce compte (1).

(1) On ne sera pas fâché de trouver ici la belle description

Différence particulière de l'homme et des êtres inférieurs. — (Théologie naturelle.)

Chap. 93. L'homme a reçu de son Créateur non-seulement l'excellence sur le reste,

---

de l'homme par Buffon (*), afin de la comparer avec celle de Montaigne, ou plutôt de Raymond de Sebonde.

« L'homme a la force et la majesté ; les graces et la beauté » sont l'apanage de l'autre sexe. Tout annonce, dans tous » deux, les maîtres de la terre : tout marque dans l'homme, » même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans ; » il se soutient droit et élevé ; son attitude est celle du com- » mandement ; sa tête regarde le ciel, et présente une face » auguste, sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; » l'image de l'ame y est peinte par la physionomie ; l'excel- » lence de sa nature perce à travers les organes matériels, » et anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port » majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa » noblesse et son rang : il ne touche à la terre que par ses » extrémités les plus éloignées ; il ne la voit que de loin, et » semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour » servir de pilier d'appui à la masse de son corps ; sa main » ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottemens » réitérées la finesse du toucher dont elle est le principal » organe ; le bras et la main sont faits pour servir à des » usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, » pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, » pour prévoir les rencontres et le choc de ce qui pourroit

(*) Œuvres de Buffon, tome V, pages 66 et 67, édition de M. de Lacépède.

mais encore la suffisance de l'apercevoir. Il n'a pas seulement plus de dignité et de noblesse, mais en outre il le sait et la connoît, et connoît que les autres créatures ont ce défaut de ne se pouvoir pas connoître, et que lui seul est capable de ce faire : lui seul voit les natures et rangs des autres, seul peut discerner et juger les bonnes choses et mauvaises, les prisables et déprisables.

Chap. 94. Pour nous éclaircir plus évidemment de la nature de cette différence, voyons cinq membres qu'elle contient en elle. Le premier est, avoir quelque perfection, ou avoir l'être, le vivre, le sentir et

» nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour » le mettre à la portée des autres sens.

» Lorsque l'ame est tranquille, toutes les parties du visage » sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, » leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie » des pensées, et répondent au calme de l'intérieur; mais » lorsque l'ame est agitée, la face humaine devient un » tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant » de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de » l'ame est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, » nous décèle, et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations. »

le reste. Le second, connoître qu'on a, et connoître que les autres ont. Le troisième, savoir que ce que nous avons, nous ne l'avons pas de nous-mêmes, mais d'autrui; et que ce que les autres choses ont, nous ne le leur avons pas donné, ni elles ne l'ont d'elles-mêmes. Le quatrième, pouvoir trouver et imaginer celui qui nous a donné ce que nous avons, et qui l'a donné aussi aux autres. Le cinquième, après l'avoir trouvé et imaginé, de le pouvoir retenir; de le pouvoir remercier incessamment, et être inséparablement avec lui. Le premier membre est commun à toutes choses: car chacune a sa nature, sa perfection et sa propriété. Les autres quatre appartiennent au seul homme: il n'y a que lui en ce monde qui sache ce qu'il a, qui connoisse l'avoir reçu d'autrui, qui puisse chercher et trouver celui qui l'a ainsi étrenné, et puis le garder et reconnoître.

L'homme bien traité par la nature. — (Essais, tome II, livre 2, chapitre 12.)

Nous reconnoissons assez, en la plupart de leurs ouvrages, combien les animaux ont

d'excellence au-dessus de nous, et combien notre art est foible à les imiter. Nous voyons toutefois aux nôtres, plus grossiers, les facultés que nous y employons, et que notre ame s'y sert de toutes ses forces : pourquoi n'en estimons-nous autant d'eux? Pourquoi attribuons-nous à je ne sais quelle inclination naturelle et servile, les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoi, sans y penser, nous leur donnons un très-grand avantage sur nous; de faire que nature, par une douceur maternelle, les accompagne et guide comme par la main, à toutes les actions et commodités de leur vie, et qu'à nous, elle nous abandonne au hasard et à la fortune, et à quêter par art les choses nécessaires à notre conservation; et nous refuse, quant et quant, les moyens de pouvoir arriver, par aucune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bêtes : de manière que leur stupidité brutale surpasse en toutes commodités, tout ce que peut notre divine intelligence. Vraiment, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeler une très-injuste marâtre; mais il n'en est rien, notre police n'est pas si difforme et dé-

réglée (1). Nature a embrassé universellement toutes ses créatures, et n'en est aucune qu'elle n'ait bien pleinement fournie de tous moyens nécessaires à la conserva-

---

(1) Ce mot de *nature*, dit un physicien dont le nom est synonyme de science et de vertu, M. Haüy, ce mot de *nature*, que nous employons si souvent, ne peut être regardé que comme une manière abrégée d'exprimer, tantôt les résultats des lois auxquelles l'Être suprême a soumis le mécanisme de l'univers, tantôt la collection des êtres qui sont sortis de ses mains. La nature, envisagée ainsi sous son véritable aspect, n'est plus un sujet de spéculations froides et stériles pour la morale. L'étude de ses productions ou de ses phénomènes ne se borne plus à éclairer l'esprit ; elle remue le cœur, en y faisant naître des sentimens de respect et d'admiration à la vue de tant de merveilles qui portent des caractères si visibles d'une puissance et d'une sagesse infinies. Telle étoit la disposition où se trouvoit le grand Newton (*), lorsqu'après avoir considéré les rapports qui lient par-tout les effets à leurs causes, et font concourir tous les détails à l'harmonie de l'ensemble, il s'élevoit jusqu'à l'idée d'un créateur et d'un premier moteur de la matière, en se demandant à lui-même, pourquoi la nature ne fait rien en vain ; d'où vient que le soleil et les corps planétaires gravitent les uns vers les autres sans aucune matière dense intermédiaire; comment il seroit possible que l'œil eût été construit sans la science de l'optique, et l'organe de l'ouïe sans l'intelligence des sons (**) ? . . . .

(*) *Optice lucis*, *lib. III*, *quæst.* 28.

(**) Traité élémentaire de Physique, par M. l'abbé Haüy. Paris, 1806 ; Introduction, pages IV et V.

tion de son être. Car ces plaintes vulgaires que j'oye faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les élève tantôt au-dessus des nues, et puis les ravale aux antipodes) que nous sommes le seul animal abandonné, nu sur la terre nue, lié, garrotté, n'ayant de quoi s'armer et couvrir que de la dépouille d'autrui; là où toutes les autres créatures, nature les a revêtues de coquilles, de gousses, d'écorce, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'écaille, de toison et de soie, selon le besoin de leur être; les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour défendre, et les a elle-même instruits à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter; tandis que l'homme ne sait ni cheminer, ni parler, ni manger, ni rien que pleurer, sans apprentissage.... Ces plaintes-là sont fausses; il y a, en la police du monde, une égalité plus grande, et une relation plus uniforme.....

Du prix de l'homme, par l'estimation de son ame. — (Théologie naturelle.)

Chap. 105. Ainsi que le corps humain est bâti d'une merveilleusement artificieuse structure, surpassant en beauté le grand nombre et diversité des autres corps de ce monde, ainsi est-il pourvu par juste proportion d'une très-belle ame et très-parfaite, s'étendant et remplissant toute sa capacité, vivifiant ses membres et leur fournissant de sens et de mouvement. Et comme le corps est multiplié en une très-accordante diversité d'organes dissemblables, comme de cette belle variété est cousu, tissu, et lié son parfait bâtiment : tout ainsi est notre ame diversifiée en un grand nombre de très-nobles et différens offices ou vertus et puissances naturelles, invisibles, jouxte de l'exigence et besoins de nos organes corporels. De sorte que tout autant qu'il y a de divers membres organiques, tout autant y a-t-il de divers offices et vertus invisibles en nôtre ame, afin qu'elle puisse combler et remplir toute la capacité des parties de notre corps, et que nulle n'en reste vide. Et comme un seul homme peut avoir des arts et des offices di-

vers qu'il exerce par instrumens et outils différens, de même notre ame exerce diverses puissances et effets par membres dissemblables et divers: Par ainsi la diversité des organes corporels qui est en nous, conclut par nécessité une pareille diversité de vertus et d'offices en l'ame; non toutefois que tous ces offices et vertus s'effectuent par nos organes. Or, puisque toutes opérations procèdent d'elle, il faut qu'elle ait autant de puissances que nous voyons d'opérations différentes. Et d'autant qu'en ce bel ordre de l'univers, il y a jusques à nous une continuelle considération du grand et du moindre, du supérieur et de l'inférieur, du plus et du moins digne: voire que les Royautés et Républiques sont composées et établies de la diverse et dispareille qualité des charges et offices, à plus forte raison, attendu que l'ordre du monde ainsi proportionnément policé n'est fait ni ordonné que pour l'homme, doit-il avoir les vertus et puissances de son ame, divisées et rangées selon leur valeur et noblesse. Aussi le sont-elles: tout n'y est pas un et pareil, ses effets reçoivent de l'inégalité et de la disparité: les uns sont premiers, les autres derniers, et d'autres au

milieu : il y en a de très-nobles, de vils et de médiocres. Par quoi il semble que notre ame ainsi équipée de divers offices et puissances, dresse en soi comme une royauté, en laquelle ses vertus supérieures commandent aux inférieures, les régissent et les gouvernent : les inférieures reçoivent les commandemens qui leur sont faits et y obéissent. Voilà pourquoi sa petite monarchie s'entretient si bien et si paisiblement d'autant que l'autorité souveraine commande justement aux subalternes, et les subalternes la servent et respectent comme elles doivent : qui sont les vrais moyens de maintenir tout civil gouvernement. Commençons par les moindres et plus viles opérations, par le nourrir, augmenter et engendrer. De vrai aussi sont-ce celles qui paroissent communément les premières en l'homme, nourriture, génération et augmentation. Or, si nous avons trouvé trois opérations différentes, il faut qu'il y ait par conséquent en l'ame trois vertus qui leur soient correspondantes, et faut qu'il y ait en elle la vertu de nourrir, d'augmenter et d'engendrer. Voilà donc trois offices naturels qui se comprennent sous une puissance générale, que nous nommons vertu végeta-

tive. Ces trois qualités de notre ame tiennent en sa royauté le rang des paysans laboureurs et marchands; car comme la charge de ceux-ci est travailler continuellement pour l'entretenement et service des plus nobles et dignes états, et comme sans leur travail continuel les autres ne pourroient subsister, et qu'ils servent comme de base et de fondement pour soutenir tout le reste de la communauté, pareillement ces trois inférieures vertus de notre ame appuient et soutiennent les plus nobles, sont continuellement embesognées pour leur service, portent les charges et le faix du royaume et des autres états plus dignes. Au reste, celles ici en ont quatre au-dessous, qui leur sont sujettes et servantes, l'appétitive ou l'attractive, de laquelle le devoir est de désirer et de recevoir la viande : la retentive, qui la retient; la digestive, qui cuit et digère; l'expulsive, qui décharge le corps des superfluités. Notre ame fait tous ces quatre offices par instrumens corporels. Ces vertus sont jointes et liées à nos membres, et leurs opérations se font avec et moyennant le corps. D'où il advient qu'elles s'affoiblisssent et se fortifient à mesure que le corps se trouve aussi ou vigoureux ou dé-

bile; par quoi nous les appelons vertus corporelles. L'autre ordre des opérations de l'homme, plus noble que le premier, non toutefois suprême, mais entre deux, contient le voir, l'ouïr, le goûter, le fleurer et le toucher. En voilà cinq différentes : il nous faut donc trouver cinq puissances en l'ame qui leur répondent. Ce sont la visive, qui reçoit et connoît les couleurs, les figures et la lumière. Celle-ci est attachée à nos yeux, et notre ame l'effectue par leur moyen; la puissance d'ouïr, qui sait et entend les sons, les voix et l'harmonie : celle-ci est jointe à nos oreilles, et nos oreilles servent d'instrument à notre ame, pour la mettre en usage. Il est de même du goûter, du fleurer et du toucher. Voilà pas une étroite société et merveilleux mariage entre les membres organiques de notre corps, et les vertus et puissances de l'ame? Voyez le corps enrichi d'un grand nombre de très-beaux organes, et l'ame embellie d'un pareil nombre et variété de très-nobles vertus. Ces dernières sont comprises sous la générale que nous nommons sensitive. Elles s'appellent aussi corporelles, charnelles et organiques, d'autant qu'elles sont attachées au corps, à la chair

et aux organes, que leurs opérations se font par le moyen de nos membres, et que leur force et vigueur se mesure, et suit l'état et la santé des organes : aussi les disons-nous serviles et non libres, à raison qu'elles sont sujettes à d'autres puissances naturelles plus dignes. Mais bien qu'elles soient toutes cinq comprises sous le seul titre de corporelles, si sont-elles distinguées en dignité. Et qui a le rang avantageux en assiette de lieu, a aussi en vertu, de l'excellence sur sa compagne. Le flairer passe le goûter en honneur de siége, aussi s'étend son action bien plus loin que l'autre : l'ouïr loge au-dessus du flairer; car nous oyons bien de plus loin que nous ne flairons. Les yeux ont la plus digne place (1), aussi étendent-ils leur vertu plus que les oreilles. Le dernier et le plus déprisé des sens, c'est le toucher, qui est épandu

(1) « On a reconnu, dit M. l'abbé Haüy, que cet organe est un véritable instrument d'optique, au fond duquel la lumière va dessiner, ou plutôt peindre les portraits en petit de tous les corps situés en présence du spectateur; et l'on peut dire que parmi tant de sujets d'observation que la nature présente à l'œil de toutes parts, il ne voit rien qui porte plus sensiblement l'empreinte d'une intelligence infinie que la structure de l'œil lui-même. — Traité élémentaire de Physique, tome II, page 278.

par tout le corps. Outre ces sens et vertus extérieures, notre ame en a d'autres bien plus dignes, occultes et intérieures, qui se rapportent aussi à d'autres parties et organes, qui sont au-dedans de nous et en notre cervelle : le sens commun, l'imagination, la fantaisie, le jugement et la mémoire, au-delà desquelles il y en a encore une autre qui manie le mouvement de lieu à autre, par laquelle notre ame dilate et étend, retire et étreint nos membres, marche de place en place, et exerce les œuvres mécaniques et artificielles. Celle-ci se conduit encore par organes corporels, à savoir, nos nerfs, nos muscles, nos pieds et nos mains. Toutes les précédentes vertus et puissances de l'ame sont liées et attachées à nos membres, et ne s'effectuent que par leur moyen. Il nous reste à dire du dernier ordre et plus noble état qui soit en notre royaume, de l'état qui commande à tous les autres, d'une vertu qui régit et gouverne entièrement celles desquelles nous avons parlé jusqu'à présent; il nous reste à dire de deux puissances qui sont en l'homme, au-dessus desquelles il n'y a plus rien en lui : elles se nomment intelligence et volonté. Nous les

départons en deux, d'autant que leurs opérations sont différentes, et que c'est autre chose vouloir, autre chose entendre. Elles font un rang et comme un genre à part, parce qu'elles ne sont pas obligées à notre corps comme les autres, ni à nos organes, ains qu'elles œuvrent d'elles-mêmes sans nos membres : de façon que la force ou foiblesse de leur agir ne pend nullement de la vigueur ou débilité de notre corps : aussi les surnommons-nous spirituelles, incorporelles et intellectuelles. Notre ame, par leur moyen, se déprend et se démêle de toute obligation corporelle, se délivre de la sujétion de toute chose matérielle ou temporelle, s'élève au-dessus du corps, et se met en pleine et entière liberté (1). A cette cause faisons-nous de ces puissances et ver-

---

(1) Il est curieux de comparer entre elles et avec ce chapitre les observations de Bossuet et de Fénélon sur l'union de l'ame et du corps ; du premier, dans le chapitre III du Traité de la *Connoissance de Dieu et de soi-même ;* du second, dans la *Démonstration de l'existence de Dieu*, première partie, chap. IV.

Les réflexions admirables que font ces grands hommes sur l'organisation de notre corps et sur son union avec l'ame, offrent à-la-fois plusieurs preuves de l'existence de Dieu.

tus le dernier état et le plus honorable du royaume de l'ame, et comme un conseil privé, des princes de son sang et principaux officiers de sa couronne. Car, comme c'est leur rôle de délibérer et juger des occurrences qui se présentent, et d'en donner avis à leur roi à qui il touche, après, de résoudre et ordonner suivant la délibération et avis de son conseil. Ainsi, en ce dernier état du royaume de notre ame, il y a l'intelligence et la raison qui sont comme conseillers et derniers juges, et puis il y a la volonté royale qui ordonne souverainement et commande sans contredit l'exécution de ce qui lui a été conseillé. Cette dernière et non limitée autorité s'appelle libéral arbitre, suprême puissance de l'ame. Voilà comment l'ame de l'homme, une en nombre et seule, contient en soi l'entière ressemblance d'une police royale; contient divers ordres et divers états singulièrement bien rangés par la diverse variété de ses puissances, offices et vertus moyennes, suprêmes et infimes. Voyez comme elle est naturellement parée de tant de beaux ornemens et joyaux. Si en peut-elle encore acquérir d'autres et s'embellir davantage, ou

par son propre soin et diligence, ou par la libéralité de son Créateur, et ajouter des offices, puissances et vertus morales et gratuites aux naturelles qui sont en elle. Que l'homme conçoive à présent l'extrême obligation de laquelle il est tenu à Dieu, pour le respect d'une ame naturellement si riche et si émerveillable en excellence, garnie de tant d'offices, puissances et vertus, capable d'en acquérir d'autres nouvelles plus parfaites encore, et plus nobles que les premières. Qu'il compte ces particulières parties, et les prise l'une après l'autre ! Comment prisera-t-il la mémoire ? comment trouvera-t-il la juste valeur de l'intelligence, de la volonté et de la liberté ? et semblablement de la vue, de l'ouïe, du flairer, du goûter et du toucher, ainsi des autres. Qu'il imagine donc la grandeur de sa dette envers Dieu son Créateur, tant à cause de ce qu'il a reçu hors de soi, et de ce qui a été donné pour lui au monde et aux créatures, que pour ce qu'il a reçu en soi, pour son corps et pour ses membres, pour son ame et pour toutes les vertus et puissances qui sont en elle. Je pense avoir montré en partie par mon discours la grandeur de notre naturelle

obligation envers Dieu, eu respect aux présens qu'il nous a faits, que nul ne peut ignorer.

L'homme est l'image de Dieu. — (Théologie naturelle.)

Chap. 121. L'ordre de l'univers nous apprend que l'homme est la très-parfaite image et très-accomplie ressemblance de son Créateur. Il y a beaucoup de rangs entre les créatures..... Celles qui vivent ressemblent plus à Dieu que celles qui ne vivent pas; celles qui sentent, plus que celles qui sont privées du sentiment; celles qui ont intelligence, plus que celles qui n'en ont pas. Par quoi, puisqu'il y a entre elles une échelle et un ordre de ressemblance, comme l'expérience nous montre, et que l'homme est en la dernière et plus haute marche, que cette montée finit en lui, il s'ensuit qu'il parfait le dernier point de ressemblance; autrement, pour néant seroit-il le dernier, pour néant auroit nature arrêté son échelle en cet endroit. Il est donc par sa nature, en tant qu'il est homme, la vraie et vive image de Dieu. Tout ainsi que le

cachet engrave sa figure dans la cire, ainsi Dieu empreint en l'homme sa semblance. L'homme le représente entièrement, et d'autant qu'il est spirituel et intellectuel, son image le doit être aussi, et nullement corporelle ; d'où il s'ensuit, puisque nous sommes composés de corps et d'ame, et que l'ame est toute spirituelle ; que c'est aussi pour le respect d'elle que nous sommes l'entière image de notre Créateur. Or, d'autant que l'homme est obligé d'aimer après Dieu sa semblance, il faut qu'il aime après Dieu son prochain, semblance et image spirituelle de Dieu.

Spiritualité de l'Ame. — (Théologie naturelle.)

Chap. 217. Il se prouve par la manière d'agir de l'ame, qu'elle est autre chose et différente du corps. L'ame retire et dépouille de toute quantité, de tout lieu et de toute qualité corporelle, ce qu'elle reçoit et prend en soi : l'ame nomme les choses qu'elle entend et les nomme sans qualité corporelle, sans place et sans quantité. Or elle les nomme, de même qu'elle les entend;

car il faut avoir conçu avant nommer : ainsi, pour les recevoir et loger en soi, elle les façonne d'une autre mode que de la leur ordinaire : tout ainsi que l'estomac dépouille la viande de son naturel vêtement, et de ses conditions premières, pour lui chausser celles du corps, et lui ôte son ancienne façon pour lui en donner une nouvelle, et propre à nos membres : aussi, les choses qui entrent en notre ame, quittent leur forme naturelle, pour prendre la sienne, qui leur est étrangère. Elles perdent la quantité, le lieu et la qualité accidentale, et reçoivent la façon et la forme de l'ame. A mesure qu'elles entrent en elle, elles prennent d'elle une façon commune et universelle, et laissent la particulière, singulière et individue, de manière que (comme elles sont en elle) elles ne conviennent pas plus à une chose particulière qu'à l'autre.... La lettre A, quand elle est écrite, est nécessairement garnie de couleur, de place et de grandeur : elle est rouge ou noire; elle est en certain endroit de quelque parchemin, et de telle ou telle quantité ; de façon que nul autre A écrit, n'est celui-là, ains tout autre A lui est différent : mais quand

elle est logée en l'ame, elle reçoit une nouvelle forme et autres conditions, abandonnant les siennes premières qu'elle avoit en l'écriture. Elle n'est là ni grande ni petite, ni en ce papier ou en l'autre, ni noire ni rouge, elle a perdu toute grandeur, tout lieu et toute couleur : l'A qui est en notre ame, est universel et commun à tous, se rapportant autant à l'un qu'à l'autre, toutefois de soi il n'étoit pas tel : c'est donc l'ame qui l'en a fait. Elle est donc certainement sans lieu, sans quantité et sans couleur elle-même, et si certainement qu'il est impossible d'aller au contraire : car l'expérience que nous avons de son opération, le met hors de toute controverse. Arrêtons donc que l'ame n'est aucunement corporelle, ni de la nature du corps..... Si les choses qu'elle appelle à soi elle les retire de leurs grossières circonstances ; si, pour s'en accompagner et pour s'en accointer, elle leur fait laisser à part leurs naturels accidens, comme vêtemens superflus et inutiles, combien par plus forte raison, est-il plus vraisemblable qu'elle en soit développée et dévêtue elle-même.

Excellence du libre arbitre. — (Théologie naturelle.)

Chap. 103. Le libéral arbitre n'est au-dessous de rien qui ait été créé. Nulle chose créée ne se soutient ni ne se sied sur lui : il est au-dessus de toutes les créatures : aussi est-il le siége du seul Créateur ; c'est en lui que Dieu doit avoir sa place ; car il est raison, puisque, comme étant au-dessus de toutes choses créées, il se sied sur elles, qu'il serve de siége et de logis au Créateur de toutes choses, qui est au-dessus de lui. Voilà donc le libéral arbitre fait siége et domicile de son Dieu, sa sainte majesté doit seule commander en lui, y doit présider et y exercer sa sacro-sainte autorité. Voyez, comme de près et immédiatement, nous l'avons attaché et joint à Dieu, comme il n'y a rien plus voisin de notre Créateur que notre libéral arbitre, comme il le touche, porte et soutient. De vrai la grande excellence et perfection que nous tirons à cause de lui, procède de ce qu'il a cet honneur d'être fait perpétuel et immortel siége de Dieu. Il n'est rien en nature qui ne prêche et qui ne trompette le haut prix du libéral

arbitre et son excellence au-dessus de tout le reste. L'ordre des créatures le montre évidemment : qu'il en soit ainsi, nous voyons que l'être, parce qu'il est tout le moindre de ses compagnons, est aussi commun à toutes choses : le vivre est un peu plus noble, aussi est-il communiqué à moins de créatures : le sentir vaut mieux que le vivre, aussi est-il plus rare : et beaucoup plus le libéral arbitre, duquel le seul homme est participant, qui dénote clairement sa perfection..... Le libéral arbitre est la vraie image de Dieu. Et que peut-il tomber en notre imagination de plus noble, plus digne et meilleur que l'image de Dieu vivant ? Il nous donna beaucoup quand il nous donna l'Être du non Être : plus quand il nous pourvut de vie ; plus encore, quand il l'accompagna du sentiment : mais le comble de sa libéralité et de sa magnificence, fut de nous étrenner du libéral arbitre immortel et incorruptible : car, par ce moyen il nous fit semblables à sa grandeur et quasi de son genre, laissant le monde et les autres créatures bien loin au-dessous de nous : le plus parfait de la création de Dieu c'est d'avoir créé et fait en nous son image : rien ne peut

être au-delà..... Qui pourra donc estimer le prix et la vraie valeur de l'homme, ayant respect à son libéral arbitre? Qui pourra mettre en somme combien il doit à son Créateur pour un présent si admirable? lui qui de néant a été fait la plus parfaite créature de toutes, qui, seul, a reçu cette qualité immortelle, et reçu en outre tous les biens de tout l'univers (1).

---

(1) Un morceau de J. J. Rousseau, le copiste et le censeur de Montaigne, va nous donner une idée parfaite de ce qu'il pensoit sur la liberté de l'homme. « Quand on me demande, dit-il, quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour quelle est la cause qui détermine mon jugement; car il est clair que ces deux causes n'en font qu'une; et si l'on comprend bien que l'homme est actif dans ses jugemens, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer et de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de celui-là; il choisit le bon comme il a jugé le vrai: s'il juge faux il choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son jugement? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger; la cause déterminante est en lui-même....

« Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal: mais ma liberté consiste en cela même que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas

De l'immortalité de l'ame. — (Théologie naturelle.)

Chap. 217. Puisque la science *du vouloir de Dieu*, est de l'homme, duquel la principale partie, c'est l'ame raisonnable; et qu'il est, par aventure, grand nombre de personnes qui jugent leur ame n'être rien sans le corps, et qui mesurent son vivre et sa durée à la vie et au durer de leurs membres: nonchalans par conséquent des biens à venir, dédaignant de mettre peine à les acquérir, méprisant aussi la damnation éternelle, et ne se mettant en nul devoir de l'éviter :

---

mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi ?

» Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre ; on ne sauroit remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté, qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de première impulsion, ou toute première impulsion n'a nulle cause antérieure, et il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, et comme tel, animé d'une substance immatérielle... » tome VI, pag. 45-46, édit. de Lefevre.

Voltaire ne s'éloigne pas de cette façon de penser dans quelques endroits, mais il a une telle versatilité de caractère, qu'on ne peut pas déterminer son véritable sentiment.

j'entreprends en ce lieu de convaincre leur opinion fausse et erronée, et de prouver clairement à tout homme que son ame est immortelle..... Or, à prouver que l'ame raisonnable vive éternellement, qu'elle peut vivre à part et séparée du corps, comme n'étant aucunement de sa nature, il me faut emprunter et tirer des argumens de l'obligation qu'elle a envers son Créateur immortel, de l'honneur et de la gloire de Dieu, de la nature de la liberté, de la considération des actions manifestes de l'homme, de la comparaison de l'homme à Dieu, de l'homme aux autres créatures, et de nos œuvres les unes aux autres. Quant au premier, il nous faut ressouvenir..... comme l'homme est infiniment obligé à son Créateur immortel, et qu'il fait justement quand il satisfait à sa dette, et injustement quand il ne rend et quand il ne paie. Puis donc qu'il est en notre puissance de faire injustice, injure et offense à Dieu, et de le mépriser, et que quiconque offense Dieu, doit souffrir une peine éternelle, il s'ensuit que notre ame peut s'acquérir un immortel supplice : elle est donc capable de le souffrir, par conséquent il faut qu'elle soit immortelle, et

qu'elle vive éternellement. Au rebours, il est en l'homme d'obliger son Créateur éternellement à soi, en faisant son devoir et obéissant à ses commandemens. Car tout ainsi que l'ame qui injurie Dieu, s'oblige soi-même à une peine immortelle; de même, si elle fait chose qui lui soit agréable et suivant sa volonté, elle oblige Dieu à la récompenser éternellement, vu qu'il y a pareille raison à l'un qu'à l'autre : mais cela ne peut être si l'ame n'est immortelle: Par quoi l'ame raisonnable qui est en l'homme, est nécessairement d'une éternelle durée.

Chap. 188. Si Dieu étoit empêché de parvenir au but de sa gloire auquel il vise en agissant, la dignité de sa puissance infinie y recevroit de l'intérêt et du rabais : il faut donc croire infailliblement que toutes choses se terminent et se consomment à son honneur et louange : et d'autant que son honneur ne seroit pas parfait, s'il n'étoit immortellement perpétuel, il faut croire qu'il sera d'une éternelle durée et ses actions par conséquent. Or, vu que l'honneur demande quelqu'un qui honore, il est requis pour l'immortalité de l'honneur et gloire de Dieu, qu'il y ait des créatures éternelles qui

puissent continuellement l'honorer et glorifier pour ses œuvres, et faut pareillement à ce compte, que ce soient créatures qui le connoissent: autrement frustratoirement les produiroit-il pour sa louange. Nulle créature ne les peut connoître que la raisonnable. Elle durera donc éternellement pour l'honneur et gloire de son Créateur : voilà comme la perpétuité de sa gloire conclut l'immortalité de l'homme. En outre, d'autant que son honneur ne peut être sans utilité, et que l'honneur doit être éternel, l'utilité le sera donc aussi. Ainsi notre bien et profit est immortel comme la gloire de notre Créateur.

*Chap.*217. Quant aux argumens qui se prouvent de la nature de la liberté, ou du libéral arbitre, ils retirent bien fort aux premiers : car, si les actions de l'homme, en tant qu'il est homme, sont de leur nature récompensables ou punissables éternellement, parce qu'elles sont libres, il en faut conclure que l'ame en laquelle cette liberté loge, est aussi par conséquent immortelle.

Chap. 92. Or que la coulpe et le mérite puissent être éternels, il se prouve d'autant que chaque chose dure jusques à ce qu'elle

soit détruite, et ne peut être détruite que par son contraire: ainsi la seule coulpe peut détruire le mérite; et parce qu'il tire après soi la récompense, qu'il la reçoit en soi et se parfait par elle, et le mérite et la récompense durent pendant qu'il n'y a point de coulpe. Or, il n'y peut avoir coulpe là où il y a mérite ou récompense: il s'ensuit donc que le mérite de l'homme, en tant qu'il est homme, est éternel de soi, et par conséquent le libéral arbitre aussi, qui est son fondement.

Chap. 217. Mon autre preuve se bâtira sur les manifestes opérations de l'homme; car, par la considération même de nos actions, et par leur comparaison, nous pouvons certainement établir l'immortalité de notre ame: je pose donc ce premier fondement. Autant dure chaque chose que durent ses opérations; aussi long-temps que le feu échauffe, aussi long-temps il dure; si l'action est éternelle, aussi est la chose à qui elle est. Ainsi, si je trouve en l'homme quelque opération qui dure toujours, il y a nécessairement en lui quelque partie immortelle.... Entre toutes les autres, j'en vois une éternelle, le vouloir, le ne vouloir pas et le

désirer. Cette opération, quoiqu'elle soit au-dedans de nous et occulte, si est-elle très-évidente à chacun en soi, et chacun la sent manifestement par expérience. Or, qu'elle soit immortelle en l'homme, je m'en vais le prouver... Les malades veulent, ne veulent pas et désirent, aussi bien que les sains, voire il semble que cette action soit en eux plus vive et plus vigoureuse; car ils souhaitent plus la santé que les sains aucune autre chose : d'où il s'ensuit qu'elle n'est ni attachée au corps, ni ne dépend de lui, ni ne se fait par son moyen, comme fait le voir, l'ouïr et les autres : par quoi il est croyable qu'elle ne se meurt pas, encore que le corps meure. Les opérations qui se fortifient et augmentent, à raison que le corps se débilite et se va anéantissant, n'ont rien de commun avec lui : le vouloir, le ne vouloir pas et le désirer, s'augmentent manifestement à mesure que le corps se diminue : plus un homme est vieil et voisin de sa décadence, plus croissent et s'aiguisent en lui le souhaiter et le désirer : Voilà pourquoi telle action ne dépend aucunement de la chair ni de la vie corporelle..... Si la volonté n'est

pas de la nature du corps, n'est pas aussi par conséquent l'ame, et en peut vivre séparée et éloignée..... Nous avons donc en nous quelque chose incorruptible et toujours vivante, c'est notre volonté, à laquelle appartient le vouloir, le ne vouloir pas et le désirer.

Chap. 20. Il est impossible que Dieu eût créé le monde pour néant et pour le non être : c'est donc pour l'être ; ainsi pour soi-même, qui est être lui seul. Et bien que le second être, attendu qu'il en a été créé, n'ait pas dès toujours été pour le premier, qui est sans commencement, si est-ce que, puisqu'il n'y a que deux êtres, il faut que l'un soit fait pour l'autre. Mais si Dieu n'avoit nul besoin du monde, à quoi faire l'a-t-il engendré pour soi? Il nous faut répondre qu'il ne l'a pas engendré pour affaire qu'il en eut, ains pour se donner par communication à un autre être hors de soi, lui qui est très-parfait, très-incorruptible et communicable à autrui, sans aucune diminution sienne. Par quoi il a produit de rien un être nouveau, afin que cet être créé participât au sien éternel : non que l'un être se change

en l'autre (car cela est impossible): mais l'être produit s'unit à l'autre qui est immuable, et se parfait en lui.

Chap. 102. Quel ordre seroit-ce ? quelle raison y auroit-il ? que les choses faites pour notre service fussent incorruptibles et perpétuelles, fussent d'une si grande perfection et excellence : et que nous, qui en sommes les maîtres, qui sommes cause de leur création, fussions mortels, corruptibles, et n'eussions rien de perdurable? Sans doute, il y a en nous quelque partie éternelle. Ce n'est pas le corps, car nous le voyons mourir journellement : c'est donc quelque autre chose au-dessus de lui, et la plus noble partie de nous, par conséquent c'est le libéral arbitre : et si le libéral arbitre est immortel, notre ame l'est aussi, en laquelle il est planté et enraciné.

Chap. 79. Il est évidemment meilleur à l'homme d'estimer son ame immortelle que mortelle : car il n'est rien qui l'éloigne tant de l'imperfection des autres créatures ; il n'est rien qui l'approche plus de la Divinité, ni rien d'où il puisse plus tirer de consolation et de réjouissance : là où l'opinion de la mortalité de l'ame n'apporte que du dédain de

nous-mêmes, de la tristesse et de la désolation. Or, si l'homme est obligé à croire ce d'où il retire plus de plaisir, de contentement et d'espérance, c'est-à-dire le bien souverain : car il consiste en ces accidens-là, et des contraires s'engendre le mal extrême : il faut dire que celui qui refuse de loger en soi les créances qui lui apportent de la satisfaction et de la liesse, est ennemi de soi-même et de l'homme, et cause de son mal et de sa ruine.

Chap. 217. Par quoi, concluons par la comparaison de l'homme à Dieu, de l'homme aux autres créatures, et de ses œuvres les unes aux autres, qu'il a une ame raisonnable, certainement immortelle et sans fin....

Dieu nous a révélé clairement l'immortalité de l'ame et le bonheur éternel. (Apologie, page 401 ; Essais, liv. 2, chap. 12.)

C'étoit vraiment bien raison, que nous fussions tenus à Dieu seul, et au bénéfice de sa grace, de la vérité d'une si noble créance, puisque de la seule libéralité nous recevons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en

la jouissance de la béatitude éternelle. Confessons ingénuement que Dieu seul nous l'a dit, et la foi (1) : car cette leçon n'est pas de nature et de notre raison, et qui ressentira son être et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilége divin, qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ni efficace, ni faculté, qui sente autre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons, et devons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrétiennement.

Dieu n'a pas produit l'homme en l'état que nous le voyons maintenant. — (Théologie naturelle.)

Chap. 232. Dieu qui n'a rien fait contre l'universel établissement de son ordre, bâtit

---

(1) Montaigne, après avoir rapporté les divers sentimens des Anciens sur la nature et l'immortalité de l'ame, et tracé l'historique des aberrations humaines sur cette impénétrable matière, finit par avouer que la révélation seule pouvoit éclaircir ce que les plus vastes génies avoient laissé dans l'obscurité et dans l'incertitude la plus désolante. Jésus-Christ nous a révélé *l'immortalité et la vie.* Ce que nous venons de lire ne laisse aucun doute sur le sentiment de Montaigne : ce qu'il dit ailleurs achève de le confirmer : *la mortalité de l'ame est une opinion aussi rare qu'insociable.*

l'homme au commencement non détraqué ni perverti, mais entier et maintenant de son côté la belle disposition de cet ouvrage; puisque tous les rangs et genres des autres créatures sont entiers et complets, certainement le nôtre l'a quelquefois été, autrement notre Dieu les eût plus chéris que nous; puisqu'il a voulu que beaucoup de bonnes créatures nous servissent, certainement il nous fit premièrement bons nous-mêmes. En outre nous voyons par expérience qu'il est impossible que ce qui est à cette heure vinaigre, l'ait toujours été, et que c'étoit bon vin autrefois; aussi est-il impossible que notre nature ait été originellement corrompue, et que nous ayons commencé d'être par un état perverti: ains notre première condition étoit toute entière et parfaite. Comme nous argumentons le vin par le vinaigre et la santé par la maladie, aussi faisons-nous par notre état altéré l'état accompli de notre naissance. Nul artisan ne forme à son escient sa besoghe gâtée, contrefaite et mal-propre à l'usage auquel il l'a destinée: puis donc que l'homme est l'ouvrage du maître des ouvriers, certainement il a été façonné premièrement par lui d'une

condition parfaite et très-convenable à sa nature.

Cause de la corruption de l'homme. — (Théologie naturelle.)

Chap. 236. Il me faut trouver la cause de notre corruption, il me faut trouver par où elle s'est insinuée dans notre nature, et par quels moyens nous nous sommes si étrangement éloignés de nos conditions premières. Je viens d'arrêter que Dieu fit l'homme d'une toute autre sorte, et tel qu'il devoit être ; c'est donc en lui-même qui s'est ainsi dépravé, ou quelque autre créature : et d'autant que rien ne lui pouvoit nuire, et que rien ne pouvoit violenter ou forcer sa volonté, il s'ensuit que c'est lui-même qui, à son escient et non contraint, a perverti et corrompu ses qualités anciennes, et qui s'est causé un changement si désavantageux et nuisible. Comme tantôt nous établissions toutes les parfaites conditions du premier homme sur le fondement de son libéral arbitre ; comme nous le logions à la tête de nos argumens, pour en conclure

l'immortalité, la béatitude, l'éternelle jeunesse, l'obéissance des créatures et autres circonstances, en pareil cas nous pouvons argumenter que s'il y a du mal, de la corruption ou de la misère en nous, elle nous est causée par le libéral arbitre : l'altération que nous sentons en a certainement pris son origine, et notre première dépravation et maladie s'est engendrée en notre liberté volontaire. Puisque nous découvrons tant d'imperfections en nous, tant de défauts et de vices qui ne peuvent s'accommoder aux vraies et naturelles conditions du libéral arbitre, c'est un argument infaillible qu'il est lui-même dénaturé, corrompu, perverti et changé en son contraire ; et vu que tout se doit en nous régler à lui, et s'y rapporter, comme Dieu nous avoit au commencement doués d'un grand nombre d'excellentes qualités, parce que lors sa naïve perfection les requéroit telles, disons aussi à présent qu'étant plein de dégât et de malice, il produit intérieurement et extérieurement en notre corps et en notre ame toutes qualités contraires selon lui et entièrement dépravées. Voilà comme nous avons trouvé la racine de tous nos maux, partis de notre volonté

ou libéral arbitre, c'est-là le fondement et l'origine de l'entière subversion de l'humaine nature; et tout ainsi qu'en chaque genre le premier mal est cause de tous les autres, tout ce que nous avons de maux se dérivent du mal de notre volonté, comme d'une vive fontaine: si ce premier n'y étoit pas, nul autre n'y seroit, et c'est à sa seule occasion que tous les autres s'y trouvent: et d'autant que Dieu bâtit le libéral arbitre bien autre qu'il n'est, et exempt de toute violence étrangère, il reste qu'il se soit ruiné et combattu soi-même: c'est notre volonté qui, de soi et par sa franche liberté, s'est dévoyée de la droite carrière, et précipitée au gouffre de tout mal et de tout vice (1).

---

(1) Comment s'est passé cet événement de la chute du genre humain? L'Esprit Saint nous l'apprend dans la Genèse, Chap. III. Le premier homme et la première femme sont tombés, et ils ont entraîné avec eux leur postérité toute entière: *le péché est entré dans le monde par un seul homme et la mort avec lui, tous ayant péché en un seul.*

Quelque incompréhensible que soit le fond de ce mystère, il n'en est pas moins certain. La parole de Dieu est expresse, « et le nœud de notre condition, comme dit Pascal, prend » ses retours et ses plis dans cet abîme: de sorte que » l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce » mystère n'est inconcevable à l'homme (Pensées, page 34).

Avant Jésus-Christ, on sentoit bien les effets de la dégra-

Deux maux dont tous les autres procèdent. — (Théologie naturelle.)

Chap. 237. Il y a deux maux dont tous les autres procèdent; l'un de la coulpe, l'autre de la peine; l'un libre, l'autre contraint: le premier ne se connoît pas ni ne se sent, voire il nous est plaisant et agréable, comme étant engendré pour notre plaisir: le second se fait très-bien sentir et reconnoître par son aigreur et amertume, comme n'étant aucunement du goût de notre volonté: celui-ci met l'autre en évidence,

---

dation de l'homme, mais on ne pouvoit en connoître la cause. De là, tant de systèmes pour rendre raison des maux auxquels la race humaine étoit en proie: la boîte de Pandore, la préexistence des ames, la doctrine des deux principes adoptée par Manès, le système de Valentin, la Métempsycose, etc.

Maintenant que nous connoissons l'origine de *cette répugnance des membres à se soumettre à la loi de l'esprit*, nous voulons encore savoir comment le péché d'Adam est transmis à ses enfans. C'est là ce qui a enfanté les *explications* de Nicolaï, de Leibnitz, de Catharin, de Nicole, de Mallebranche et d'autres théologiens dont on peut voir l'énumération dans le *Dictionnaire des Hérésies*, tome II, au mot *Pélagianisme.* Pauvre espèce humaine, on voit bien que tu as mangé *de l'arbre de la science du bien et du mal!....*

qui seroit autrement inconnu, et très-justement est ordonné à celle fin que, qui fait le mal qu'il ne sent pas, en reçoive un autre qui se fasse goûter et sentir. Il est nécessaire qu'il y ait un ordre judiciaire pour ces deux maux, à ce qu'à mesure que la volonté en produit l'un, la justice produise l'autre qui lui réponde proportionnellement ; car c'est au second de rejoindre et ranger le premier à l'ordre de nature, duquel il s'étoit démenti. Puisque la volonté s'est départie de l'ordre de nature, il faut qu'elle soit ramenée, et qu'elle retombe en l'ordre de justice (1).

Suites du péché originel. — (Théologie naturelle.)

Chap. 239. Il y a double état et condition en l'homme : la parfaite et l'imparfaite, sui-

(1) Cette théologie est admirable. Elle nous enseigne qu'il nous est impossible de nous soustraire à l'empire souverain de la Divinité, quoi que nous fassions. Quiconque refuse d'obéir aux lois de la puissance éternelle, ne peut manquer de tomber sous la main de la plus rigoureuse justice. Par-là, s'explique cette conduite adorable qui n'excite nos murmures, que parce que nous ne voulons pas nous rendre attentifs aux ouvertures qu'elle nous donne.

vies respectivement de deux ordres, naturel et judiciaire. Notre première condition étoit toute en l'ordre de parfaite nature, mais la seconde est chute en l'ordre de justice : car elle est de condamnation, de jugement et de peine : elle est toute composée du vice et de la misère, et consiste entièrement en ces deux pièces de la punition et du péché, esquelles nous nous sommes plongés et goufffrés à notre escient, et ne nous en pouvons démêler et ravoir de nous-mêmes, vu que nous avons forgé de nos mains ce notre état imparfait et condition présente. Il y a aussi deux maux, le volontaire de la coulpe et le non volontaire de la peine, le premier produit par l'homme, et le second par la justice : le parfait et entier état de notre nature étoit divisible en deux différentes façons, en celle du mérite et en celle de la récompense : la récompense comprenoit deux pièces et deux biens, l'un en ce monde, qui consistoit en l'établissement et confirmation des perfections infinies que l'homme avoit reçues de Dieu en sa naissance : l'autre et dernière au ciel, qui consistoit en la fruition d'une joie et gloire éternelle : et l'état présent et corrompu comprend aussi deux façons de peine

et de misère : la temporelle en laquelle l'homme est privé de toutes les perfections et commodités que Dieu lui avoit originellement données, et garni au rebours d'autant d'imperfections et de maux : et l'éternelle, laquelle il doit encourir après sa mort corporelle, en échange de la béatitude et félicité immortelle, qui lui étoit proposée : et finalement le premier péché qui perdit l'humaine nature, ce ne fut que désobéissance.

Chap. 242. Voilà le progrès et la suite de notre malheur, un des esprits et le plus noble de tous laissa premièrement corrompre sa volonté à quelque fantaisie désordonnée et vicieuse, celui-là corrompu tira quelques-uns de ses compagnons à sa suite, l'un desquels séduit la femme, la femme notre commun père, et enfin d'eux deux s'écoula cette semence de maux qui tourmente encore leur race.

Cause du mérite de l'homme. — (Théologie naturelle.)

Chap. 165. Quant à la cause qui fait que l'homme puisse mériter de la reconnoissance, elle vient de ce qu'il est capable de faire

quelque chose selon la volonté de son Créateur. Et comme elle est infinie, quand il le fait, il lui fournit par conséquent autant qu'il est en sa puissance d'une liesse infinie. Il mérite donc que Dieu lui rende un pareil aise en récompense. Et parce qu'il ne le peut recevoir autrement infini qu'en étendue de durée, il le recevra successivement et éternellement : joint que puisqu'il n'a jamais cessé de faire selon la volonté de Dieu, et qu'il l'a continuellement éjoui par ses actions, il est digne que Dieu fasse aussi chose agréable à la sienne, et qu'il le bienheure continuellement par une immortelle liesse. Quant à la façon de laquelle l'homme doit être récompensé, il nous la faut prendre de la joie et du contentement. Nous récompenser, c'est faire chose selon notre volonté, d'où s'engendre la joie. La science de rémunérer consiste à bien dispenser et distribuer les choses qui produisent du contentement; et ce qui est le plus propre, le plus familier et le plus selon notre volonté produit le plus de plaisir et de satisfaction. Voilà pourquoi il y a de l'ordre et de la mesure à récompenser et à réjouir. L'ame réglée et vertueuse ne chérit et n'embrasse

rien premièrement et principalement que l'amour envers son Créateur ; car le bon amour est convenable et agréable plus que nulle autre chose à la volonté bien ordonnée. Son aise donc et sa récompense consiste à consommer et parfaire cette sienne sainte affection. Pour assouvir et entièrement contenter une telle volonté, il faut que Dieu parfournisse en elle son amour ; car elle ne désire et ne vise à rien qu'à l'aimer souverainement. Il la satisfera pleinement quand il lui donnera la jouissance de sa présence, et le fera sans doute, en échange de ce que l'homme s'est efforcé de faire pour la sienne.

Empêchemens de notre réconciliation avec Dieu. — (Théologie naturelle.)

Chap. 249. L'injure et offense de nos deux anciens parens, comme faite par toute l'humaine nature, qui consistoit lors en eux, oblige généralement et en coulpe tous ceux qui en sont. C'est elle qui, d'un côté, nous bouche l'entrée de la grace de Dieu ; de l'autre part, c'est l'offense particulière et personnelle, imputée à notre ame par la conta-

gion corporelle, et s'attachant ordinairement à chacun de nous qui, par une génération de soi luxurieuse et vicieuse, descendons de cette double tige. Voilà une seconde barrière qui nous empêche d'accoster notre Créateur, et de nous remettre en sa bienveillance. Il en est encore une tierce clouée et verrouillée par les péchés et offenses actuelles et volontaires que chaque homme journellement commet. Par quoi ne considérant qu'en général ces empêchemens et obstacles, car à la vérité chaque faute singulière fait en outre le sien, et divisant en trois l'humaine nature, nous pouvons dire qu'elle est repoussée de l'accointance de Dieu par trois fermures. La première, maçonnée par le péché de notre premier père ; la seconde, par la dérivation et insinuation de sa coulpe en chacun de nous : et la tierce, par les fautes que sciemment et volontairement nous commettons. La première arrêta le premier homme et la femme première ; la première et la seconde s'opposent aux petits enfans, qui n'ont encore point de maniement de leur libéral arbitre ; et toutes trois ensemble se présentent franchir tout le reste des hommes. Mais quiconque soit après les premiers,

jouissant ou non jouissant de sa liberté volontaire, qu'il se propose d'avoir à fausser pour le moins ces deux universelles et originelles clôtures. Car quand bien il seroit quitte de la tierce et dernière, encore l'arrêteront-elles sur bout. Elles entières, il est impossible à tout homme d'approcher de plus près son souverain bien. C'est là le plus fort de notre besogne. Puis donc que l'offense et l'injure nous empêchent en tant de manières le libre accès à notre Créateur, rasons-les rez-pied rez-terre de notre chemin, afin que leur ruine nous fasse voie à rentrer en notre paternelle maison, et à joindre le bonheur et la félicité immortelle qu'elles nous cachent et dérobent.

Nécessité de l'incarnation du Fils de Dieu.
—(Théologie naturelle.)

Chap. 278. L'humaine nature ne se pouvoit sauver, si Dieu ne se faisoit homme : l'homme étoit ruiné si Dieu ne se faisoit homme : Dieu Fils de Dieu compassionné de notre malheur, et prêtant la main à notre extrême besoin s'humanisa, s'incarna et

souffrit la mort en notre faveur, montrant par cet effet jusqu'au dernier point du pouvoir, l'incomparable affection qu'il nous portoit. Voilà comme nous sommes sans comparaison plus obligés pour notre restauration que pour notre création. Et si les obligations croissent et se multiplient à raison des bienfaits, nous nous devons doublement à Dieu : mais quand nous nous devrions et rendrions à lui mille et mille fois, nous n'aurions pas satisfait au moindre article de la dette.

Pour pourvoir à cette nôtre impuissance, Jésus-Christ s'est offert et présenté à nous à ce que nous le redonnissions en supplément de paie à son Père. Il se donna premièrement lui-même à Dieu en l'arbre de la croix, mourant pour nous : secondement il se rendit à nous par sa résurrection, à ce que nous l'offrissions et donnissions à Dieu en mémoire de sa passion, de sa mort, de son mérite et de cette amour infinie qu'il avoit scellée de son sang. Sa mort répond ainsi à nos deux obligations du péché et des bienfaits, toutes deux infinies : il est l'oblation et l'hostie pour l'oblation du péché, et l'oblation pour la reconnoissance et récompense

des bienfaits, d'autant qu'il n'y a rien d'acceptable au Père que le Fils ou par le Fils, que lui seul de la part de l'humanité lui est agréable, et qu'à cette cause l'homme ne peut rien donner à Dieu à propos, qu'au nom et en mémoire de Jésus-Christ, ni ne se peut sans son aide et secours lui-même donner ou rendre à Dieu, bien que deux fois obligé à ce faire.

Il falloit que Dieu préparât l'Homme à recevoir dignement son Sauveur. — (Théologie naturelle.)

Chap. 267. Puisque l'humaine nature doit pour son bien et avantage loger chez elle un si grand et si excellent personnage, c'est raison qu'elle s'apprête et qu'elle se prépare pour le recueillir. Il faut en premier lieu qu'elle reconnoisse son extrême nécessité et indigence, que sentant ne se pouvoir passer de lui, elle souhaite sa venue avant qu'il arrive, qu'elle ait une extrême envie et désir de le voir comme son Rédempteur et Sauveur: autrement il sembleroit que sa venue fût superflue. A cette cause, avant qu'il apparoisse, il faut qu'il ait été révélé et manifesté

aux hommes par les promesses de Dieu, afin qu'ils le désirent et attendent d'une vraie créance : il est nécessaire qu'il y ait eu des personnes inspirées de la Divinité, saintes et propres à cette charge, par le moyen desquelles la nouvelle de sa venue soit épandue par tout l'univers. Or d'autant que ce général apprêt de son entrée ne se peut ranger tout-à-coup, ains qu'il se doit conduire peu-à-peu, l'une chose après l'autre, montant de degré en degré, du moindre au plus grand, et de l'imparfait au parfait, jusqu'à ce qu'on arrive à l'accomplie disposition de toutes les parties qui y sont requises, il est besoin que Dieu donne le temps et le loisir à une telle entreprise, et qu'il prépare les hommes par une longue suite d'années petit-à-petit, jusques à ce que l'humaine nature soit prête de tous points à recevoir et loger un si grand et si puissant hôte. Il est besoin qu'il le révèle, manifeste et promette de longue main, pour engendrer toujours ès cœurs des hommes plus et plus de désir de le voir, qui est le principal ornement de son entrée. Un si grand bienfait, et auquel il n'en est nul comparable, demande à être premièrement promis, et cru avec ferme assurance : d'être

espéré après être cru, d'être différé après avoir été espéré, afin que différé il se désire davantage, long-temps désiré qu'il en soit plus ardemment aimé et d'autant plus favorablement reçu. Et attendu qu'en cet homme la grace divine doit joindre à soi l'humanité au ventre d'une vierge sans père, il faut que Dieu dispose et choisisse quelque femme pour la rendre propre et digne à concevoir cette chair précieuse, et à former ce grand corps associable à la personne du Fils de Dieu.

Peuple choisi pour la naissance de Jésus-Christ. — (Théologie naturelle).

Chap. 267. Il y a deux apprêts à faire en l'humaine nature pour recevoir Jésus-Christ; l'un en nous pour le recevoir dignement, et l'autre au lieu pour former sa chair destinée à une conjonction si glorieuse. Pour faire l'un et l'autre, c'est à Dieu de tirer une certaine portion et partie de tout notre genre, à savoir un homme, de la race duquel, par une successive et continuelle génération, il s'engendre et multiplie un nom-

bre d'hommes choisis et marqués entre les autres, auxquels il se communique en particulier, et par lesquels il nous mande ce qu'il aura à nous faire entendre, comme la promesse de notre salut. De cette lignée naîtra aussi commodément la Vierge, mère très-sacrée de cette personne divine; car si Dieu ne choisissoit particulièrement quelque peuple pour les choses qui appartiennent à l'avènement de cet homme, il y auroit du défaut en son ouvrage et du désordre. Arrêtons donc, puisque Dieu a proposé de le donner, que nécessairement il le donnera, qu'il le donnera en manière très-convenable, et que par conséquent il disposera le genre humain à le recevoir (1).

---

(1) « Dieu voulant faire paroître qu'il pouvoit former un peuple saint d'une sainteté invisible, et le remplir d'une gloire éternelle, a fait dans les biens de la nature ce qu'il devoit faire dans ceux de la grace, afin qu'on jugeât qu'il pouvoit faire les choses invisibles, puisqu'il faisoit bien les visibles. Il a donc sauvé son peuple du déluge dans la personne de Noë; il l'a fait naître d'Abraham; il l'a racheté d'entre ses ennemis, et il l'a mis dans le repos. L'objet de Dieu n'étoit pas de sauver du déluge, et de faire naître d'Abraham tout un peuple, simplement pour l'introduire dans une terre abondante. Mais comme la nature est une image de la grace, aussi ces miracles visibles sont les images des invisibles qu'il vou-

Le Sauveur du genre humain est déjà certainement venu. — (Théologie naturelle).

Chap. 268. Puisqu'il est besoin que cet homme nouveau duquel nous avons tant affaire, vienne au monde : puisque Dieu, par sa bonté infinie, a proposé de nous le donner ; ou nécessairement il l'a déjà fait, ou il l'a encore à le faire. Il est venu sans doute, ou il viendra à l'avenir : et vu qu'il doit être donné en une décente et très-convenable manière, j'en veux gagner qu'il est déjà venu, et qu'il seroit contre l'honneur de la sapience de Dieu d'avoir réservé à le donner en ce temps de l'anéantissement et décadence de l'humaine nature : certainement il l'a donné en une plus opportune saison. Puisqu'il le devoit envoyer au monde

loit faire. Une autre raison pour laquelle il a formé le peuple Juif, c'est qu'ayant dessein de priver les siens des biens charnels et périssables, il vouloit montrer par tant de miracles, que ce n'étoit pas par impuissance.... La plus grande des preuves de Jésus-Christ, ce sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu ; car l'événement qui les a remplies, est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Eglise jusqu'à la fin. » — Pascal, Pensées, chap. X et XV.

et aux hommes, et préparer, avant ce faire, les choses à le recevoir, nous pouvons généralement départir en deux le temps de l'humaine nature, au temps de la disposition et préparation, et au temps de la réception et avènement, ou au temps des promesses et au temps de leur accomplissement. Ces deux temps doivent être réciproquement proportionnés l'un à l'autre, et se doivent entre-suivre en manière qu'il n'y ait aucun temps entre deux. Or, il est évident que Dieu ne nous promet plus de l'envoyer, ni ne dispose notre nature à le recevoir : il ne se voit ni entre les Chrétiens, ni entre les Sarrasins, aucun peuple se préparant à le loger : et quant aux Juifs, Dieu ne les dispose nullement à cet effet : car, à voir leur présent état, il appert évidemment qu'il ne délibère pas de tirer de leur corps et lignée une personne si excellente, et à la grandeur de laquelle leur condition répugne de tout point. Ils sont à la honte et moquerie du monde, en la sujétion des autres peuples, sans chef et sans terre, eux qui ont, autrefois, eu une si grande réputation et dignité parmi les autres nations. Ce changement de leur fortune, ce misérable état auquel

nous les voyons depuis si long-temps, ne sent en nulle façon l'apprêt d'une entrée si glorieuse: et qu'il soit ainsi il y a mille ans et plus que cette condition leur dure, et si vont toujours en empirant, et ne leur est advenue nulle occasion de nouvelle espérance, signe infaillible que Dieu n'œuvre plus rien par eux, puisque, en une si longue suite d'années, ils n'ont senti ni changement ni accident qui les dispose à recevoir un tel homme ou à le produire de leur genre. Si donc Dieu ne prépare aucune nation à ce faire, et s'il n'y a aucun milieu entre ces deux temps, il s'ensuit que celui de la disposition, préparation et promesse est déjà passé, et que nous sommes au temps de l'exécution et de la jouissance. Ce parfait homme, que Dieu avoit désigné d'envoyer au monde, ou a été déjà envoyé, ou il ne le sera pas: et puisque nécessairement il le devoit être, il faut croire qu'il l'a déjà été, et croire aussi qu'il y a eu quelque nation particulièrement choisie de Dieu, en laquelle il fit tous les préparatifs de son incarnation et de sa venue; nation qui eut sa connoissance, et qui fut très-ancienne: telle étoit celle des Juifs, cultrice d'un seul Dieu, et ramenant son

origine au-delà de toutes les autres. Celle des Chrétiens ne fait que naître, et plus fraîchement encore celle des Sarrasins: parquoi arrêtons que ce fut par le peuple de Judée, que Dieu conduisit les choses concernant la réception de ce nouvel homme, et que d'entre eux il choisit cette femme-vierge qui l'engendra immédiatement sans père terrestre. Ainsi il a été suffisamment pourvu à tout le besoin de l'humaine nature; ses vœux sont accomplis, et il ne lui reste plus rien à espérer, ayant reçu son Rédempteur et Sauveur (1).

---

(1) Les preuves de la venue du Messie sont très-multipliées. Elles ne souffrent point de répliques. Un grand nombre d'*apologistes* les ont mises dans tout leur jour. Indiquer leurs ouvrages seroit infini. Cependant, comme la conversion du monde entier, par le moyen de douze pauvres pêcheurs, est une preuve toujours subsistante, et peut-être une des plus manifestes, nous recommandons un ouvrage où elle est développée d'une manière toute neuve; il est intitulé : *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain;* par F. V. Reinhard, traduit en français par Dumas. Dresde, 1799, 1 vol. in-12.

Jésus-Christ est notre Rédempteur.—(Théologie naturelle).

Chap. 269. Jésus-Christ est vrai Dieu, vrai homme et vrai Fils de Dieu. Par quoi c'est lui que nous avons cherché jusques à cette heure propre à notre satisfaction infinie, et que Dieu avoit promis au monde : c'est lui par lequel toutes les conditions et circonstances qu'il falloit à notre rédemption ont été accomplies, comme ses faits et ses paroles nous le témoignent évidemment : car il se dit Dieu et homme, envoyé par son père suivant ses promesses, venu pour mourir volontairement à la décharge de nos péchés : et a prévu sa mort et l'a soufferte telle qu'il l'avoit prédite ; il a pardonné les fautes, et a appelé le monde à une rémission générale de toutes offenses, il l'a convié au royaume céleste, et a promis une vie éternelle à ceux qui se voudroient repentir en son nom : il a blâmé les vices, accusé nos iniquités et maintenu inviolablement la vérité tout par-tout. Après sa mort on a publié sa Résurrection et Ascension, et son glorieux nom a été épandu

par tout l'univers : ses successeurs mêmes et son Eglise se bandent encore en toute façon contre la méchanceté et injustice, qui sont toutes les marques que nous demandions en un tel homme : par quoi c'est lui seul sans doute duquel dépendoit tout notre salut. Si ce n'étoit lui, il n'eût pas si âprement combattu le péché, ni ne l'eût surmonté, étant en sa sujétion comme les autres. Toute la chrétienté l'adore pour Rédempteur des hommes, elle vit et persévère en cette créance, et sous son autorité se remettent les péchés. Si ce n'étoit ce vrai homme qui devoit satisfaire pour nous, et que Dieu eût à envoyer un autre, il s'empêcheroit soi-même et troubleroit ses desseins ; permettant qu'il régnât sous ce nom si long-temps en ce monde, et que tant de nations le suivissent et crussent à ce titre : car à ce compte il nous apprendroit à mécroire l'autre véritable, quand il seroit envoyé, vu qu'il lui faudroit entièrement suivre le train contrefait, et trompeuse trace de celui-ci : et de l'autre part, quand cet autre seroit tout tel que Jésus-Christ, quand il feroit, prêcheroit et mourroit comme lui, ce seroit à la vérité un autre

lui-même : ainsi les absurdes qui nous assiégent de tous côtés, nous contiennent en la vraie et sainte créance. Davantage il n'y a que le peuple des Juifs qui attende encore la venue de son Sauveur, et la plupart du monde le croit être venu en Jésus-Christ ; puisque la promesse de l'envoyer étoit faite à tout le genre humain, non à une nation particulière, il n'est pas croyable que Dieu laissât si long-temps piper le monde sous l'autorité de ses promesses, et cela sembleroit être contre l'honneur de sa bonté. Quant aux Juifs, nul ne les trompe, ains ils se trompent eux-mêmes, ne voulant pas recevoir Jésus-Christ venu sous ce nom de Promis de Dieu. Au reste, ils sont indisposés pour le recevoir, premièrement, d'autant qu'ils attendent, secondement, qu'ils sont en captivité de laquelle ils seroient délivrés s'ils le croyoient, et tiercement, qu'ils sont en un état mal commode pour engendrer de leur lignée cet homme promis. Les Chrétiens sont pareillement indisposés d'en recevoir un autre quand il viendroit, car ils ne l'attendent pas, et croient certainement jouir de celui qui leur devoit être envoyé. De vrai, il est nécessaire que ce soit celui-

là ; car, puisque Dieu en a promis un, il ne laisseroit pas un menteur commander en sa place, et séduire le cœur et volonté des hommes, les rendant incapables de pouvoir recevoir ou croire le sien. Par quoi le premier arrivé comme envoyé de sa part, est certainement celui qu'il devoit envoyer. L'humaine nature n'avoit besoin que de se purger de ses péchés et offenses, toute son affaire consistoit à trouver quelque décharge et satisfaction de ce qu'elle devoit pour sa coulpe, aussi n'a celui-ci fait autre chose, et ses ministres tiennent encore ce train de combattre et abolir le vice, de convier les hommes à la repentance, pour parvenir à la rémission de leurs fautes, à la vie éternelle et royaume céleste. Puis donc que Jésus-Christ est cette personne tant nécessaire à l'humain genre, il lui faut appliquer ce que nous avons dit.... C'est lui que nous cherchions...... Nous le voyons entièrement garni de toutes les choses que nous prouvions être nécessaires à qui auroit la charge de la délivrance du monde.

Point de Rédemption hors de la Foi. — (Théologie naturelle.)

Chap. 271. Jésus-Christ est la seule satisfaction de tous les péchés, et hors de lui il ne se peut trouver de franchise. Quiconque ne croit en lui qu'il commence hardiment de le croire, et ceux qui le croient et qui vivent selon sa doctrine, qu'ils s'éjouissent en leur foi, plaignant la misérable condition de ceux qui en sont écartés. Que chacun considère le besoin qu'a l'humaine nature d'un tel homme, comme les créatures nous apprennent que Dieu avoit délibéré de l'envoyer, et que ses paroles expresses du Vieil Testament le promettent : et puis qu'il considère le dire et le faire de Jésus-Christ, le train de sa vie très-divine et très-ordonnée, sa doctrine, sa passion, et ce qui est survenu après sa mort par une droite suite; comme son nom fut dignifié, prêché, publié par tout l'univers et à toute l'humaine nature; comme il ordonna ses apôtres, disciples et une église universelle, nouvelle au monde et ouverte à tous hommes qui s'y veulent joindre; comme elle s'augmenta

peu-à-peu, remplissant enfin le monde et se maintenant d'un merveilleux ordre et d'une très-belle disposition et police: qu'il considère comme elle commença, comme elle a duré, et comme son état s'est maintenu au travers d'un si grand nombre d'années; qu'il considère les sacremens ordonnés par Jésus-Christ et par ses apôtres en son église; comme tout y est visant à effacer les péchés et offenses contre Dieu; comme toute leur intention est de pourvoir à la corruption, perte et chute de l'humaine nature, et de nous réduire au bien pour lequel nous sommes faits, qui est la joie et vie éternelle, nous dépestrant des cruels liens de la peine de la mort et de la tristesse: qu'il voie comme cette doctrine est fondée en l'honneur et louange de Dieu; à la vraie amour, sincère obéissance et en toutes les choses qui combattent directement et détruisent l'amour-propre, le propre honneur et la propre volonté, causes de tous maux et causes de la ruine de l'homme, de sa perdition et de sa chute: comme la rémission des péchés et la paix entre Dieu et nous est criée et trompettée par tout le monde, et comme nous sommes

tous conviés au royaume céleste, signe infaillible de l'arrivée de cet homme promis. Qu'il regarde que de la part de Dieu, au nom de son Fils, Jésus-Christ crucifié, la rémission et indulgence des péchés a été publiée par tout l'univers, et l'héritage céleste promis à ceux qui le suivront et croiront. Qu'il considère de bien près ce que l'expérience même lui fait voir et entendre, et il trouvera indubitablement que Jésus-Christ est ce vrai et nouvel homme, si nécessaire à l'humaine nature, et de si longtemps attendu, et que tout ce qu'il a fait et qui est cru de lui, étoit très-nécessaire pour notre salut: que l'homme ne se pouvoit passer de la conception, naissance, vie, mort, résurrection et ascension de Jésus-Christ, et non plus des autres choses qu'il a faites. Comparons le fait au devoir, ses actions à notre besoin, et nous trouverons clairement que c'est lui sans autre qui devoit être envoyé seul Rédempteur et Sauveur du monde. Puisqu'un homme si grand, si précieux et si digne nous a été donné, accomplissant si parfaitement tout ce qui nous étoit nécessaire, vrai roi et maître de l'humaine nature, si benin, si bon, si doux

et si libéral envers elle, ayant voulu donner sa vie, et recevoir une mort très-cruelle pour ses péchés, suivons-le tous, oyons ses commandemens et ses paroles, joignons-nous à lui, croyons-le et nous faisons ses membres, recevant les sacremens qu'il nous ordonne : tout ce qu'il nous faut, tout notre bien et tout bonheur est en lui : car, étant Dieu et homme, il est personne infinie ; en lui est toute plénitude de piété, vertu, charité et sapience : toute bonne amour, toute science et tout mérite logent en lui ; il est accompagné d'une puissance souveraine et d'une royauté sempiternelle : quiconque le méprise, se peut assurer d'en devoir être très-aigrement châtié. De toutes ces choses il peut apparoître comme il est plein d'honneur, de dignité et d'excellence, de s'allier et joindre à la foi chrétienne, de s'enrôler en la maison d'un si grand roi, d'être en la bonne grace d'un tel prince, d'être fait membre de son Dieu tout-puissant et immortel : et comme un vrai Chrétien surpasse tous les autres hommes qui ne le sont pas, et que le faux Chrétien vaut encore moins que eux.

Bienfaits de Jésus-Christ. — (Théologie naturelle.)

Chap. 274. Dieu, étant injurié et offensé de nous, devoit premièrement être apaisé, et notre injure abolie par quelque mort propre à cet effet, à ce que nous pussions recevoir après notre bien-être : par quoi il nous donna Jésus-Christ qui effaça une fois notre offense, et puis qui mérita pour nous de nouveau cette grace et ce bien-être *que nous avions perdus.* Nous les avons toutes deux reçues de Jésus-Christ. Il a purgé nos offenses et nous a rendu notre bien droitement, justement, saintement et vertueusement être, ou la bonté, la droiture, la justice, la vertu et la sainteté : sa mort très-précieuse est le seul moyen de notre entière restauration ; il étoit impossible sans elle de purger l'offense et de recevoir le bien-être : nous avons par elle la rémission de nos péchés, le bien-être et enfin la gloire éternelle. Ce sont trois faveurs et trois bienfaits, l'indulgence, la grace et la gloire ou le pardon, le bien-être et le très-bien-être, èsquels consiste notre salut ; l'indulgence et le par-

don sont pour l'offense, la grace et le bien-être pour le mal-être, et de ces deux s'engendre la gloire et le très-bien-être, car la gloire suit la grâce. Tous trois bienfaits achetés par la sainte Passion de Jésus-Christ (1).

Mérites de la mort de Jésus-Christ. —(Théologie naturelle.)

Chap. 258. Le mérite de Jésus-Christ sera doublement infini, en premier lieu comme partant d'une personne infinie, et puis comme étant accepté de Dieu, duquel l'infinité rend infini tout ce qui le touche, soit démérite, soit mérite. Or les injures et offenses qui viennent de l'homme sont infinies seulement pour raison de celui à qui elles s'adressent : car de la part du commettant elles sont finies : par quoi résolvons hardiment que cette mort abolira universellement tous

---

(1) Ces bienfaits de Jésus-Christ sont amplement développés dans *la Théologie naturelle*. On ne peut s'empêcher de reconnoître que l'auteur a rempli le double objet que tout écrivain doit se proposer : il éclaire l'esprit, il touche le cœur.

les péchés qui se peuvent commettre par les créatures.

Chap. 259. Telle mort ne se peut conduire sans l'iniquité et l'injustice, aussi n'est-elle entreprise que pour elles ; d'autant qu'elle est plus âpre et plus cruelle, d'autant plus glorieuse est la victoire de l'homme sur le péché. Le péché se tue pensant tuer son ennemi, et s'assujettit à mesure qu'il pense plus vaincre.

Chap. 265. Il est nécessaire à l'homme perdu et obligé à la peine infinie de se ravoir de ce piteux état et d'être ramené au bien, pour lequel il fut fait : et pour cet effet il lui faut une satisfaction de prix infini, que nul ne peut payer qu'une personne infinie qui soit Dieu et Homme ensemble, d'autant que c'est l'homme seul qui doit, et Dieu seul qui peut. Cet homme doit descendre du premier homme par le moyen de sa mère vierge, et sans père ; il faut qu'il puisse mourir s'il veut, et que sa vie soit de telle valeur qu'elle suffise à payer ce que nous devons et infiniment au-dessus. Puisqu'il coûte si cher à nous délivrer, puisqu'il faut tant de choses à recouvrer la bonne grace de Dieu et à effacer un péché quand il est

commis ; prenons-nous suffisamment garde de n'offenser pas notre Créateur infini, et ayons toujours devant les yeux la difficulté de rhabiller nos fautes quand elles sont faites.

Nécessité de la mort de Jésus-Christ. — (Théologie naturelle.)

Chap. 260. Nul ne peut mettre en doute que la vie d'un tel homme, qui est Dieu et homme, fils de Dieu, employée volontairement pour la gloire de Dieu ne soit un présent de haut prix et très-agréable à la Divinité : nul ne peut aussi douter qu'une telle action ne soit digne d'une grande louange, et qu'un si grand présent offert d'une franche volonté ne mérite de la Déité une singulière reconnoissance et récompense : si Dieu ne récompensoit un don si digne de rétribution, ou il seroit injuste pour ne le vouloir pas faire ou impuissant pour ne le pouvoir ; mais ni l'un ni l'autre ne peut tomber en lui. Or qui guerdonne (*gratifie*) et salarie quelqu'un, ou il lui donne ce qu'il n'avoit pas, ou il l'acquitte et lui remet quelque dette. Cet homme, pour être Dieu ensemble, ne

peut avoir à dire aucune chose, il ne doit aussi rien qui lui puisse être remis, ni n'a besoin de mériter pour soi, voire ni pour le respect de son humanité même, qui est déjà parfaite et contente par le moyen de l'inséparable conjonction de la Divinité : que lui donnera-t-on donc, s'il n'a besoin de rien? et que lui quittera-t-on, s'il n'est aucunement obligé ? Voilà, d'un côté, la nécessité de le récompenser et reconnoître, et, de l'autre côté, l'impuissance de rien recevoir en récompense et reconnoissance : la justice presse Dieu de payer selon le mérite, mais il n'a que donner, et le méritant est incapable de recevoir : si Dieu ne paie ou à lui ou à quelque autre pour lui, il rend frustratoire cette grande action faite à sa louange : reste donc nécessairement qu'il paie à quelque autre pour lui. Si cet homme veut faire présent à quelqu'un de la récompense qui lui est due, il le peut faire comme de ce qui est sien, et Dieu ne lui en doit savoir mauvais gré, ni ne doit refuser de payer ce tiers, ains il est comme forcé de ce faire : car il faut, à quelque prix que ce soit, qu'il se décharge, et en payant cet autre, qu'il s'acquitte de la dette dont il ne se pouvoit

défaire à l'endroit de celui auquel il en étoit directement obligé. Mais à qui plus convenablement pourra cet homme résigner son salaire? A qui plus à propos pourra-t-il faire présent du fruit de sa mort précieuse? Quels héritiers devra-t-il choisir de ses biens excessifs et hors de son besoin, que les hommes, ses parens et ses frères, nécessiteux, détruits, endettés et engagés en mille manières? Où pourroit-il mieux employer sa libéralité qu'à les déshypothéquer, décharger et les remettre en la jouissance de leurs anciennes richesses et naturelles possessions? accordant avec leur créancier, l'apaisant et lui satisfaisant par cette sienne superflue et superabondante chevance. Voilà comme cet homme nous acquittera, précomptant à notre décharge, ce qu'il a fourni volontairement du sien; l'humaine nature satisfera par lui, de ce qui est sien et non obligé, ce qu'elle devoit ès autres hommes et qu'elle ne pouvoit payer par eux. Quiconque des autres s'adressera à Dieu de la part de celui-là, recevra soudain une générale quittance de son obligation; tous ceux qui se joindront à lui d'affection et de courage seront certainement délivrés de l'infinie

dette, de l'offense et du péché, et conséquemment de l'ire de Dieu, de la peine éternelle et de la puissance du diable ; ils seront réconciliés à leur Créateur, et remis en leur ancien état de béatitude éternelle : mais ceux aussi qui dédaigneront cette sienne grande faveur, et qui ne feront compte de son amitié, privés de tout moyen de se désengager et affranchir, encourront une peine et punition immortelle. Encore ne nous faut-il point oublier, pour la confirmation des choses précédentes, que c'est à lui seul qu'appartient, en deux manières, l'hérédité du Royaume céleste (1) : premièrement en considération de ce que comme homme il est Fils de Dieu, ayant reçu et son ame et son corps immédiatement de sa main ; ainsi étant très-obéissant en cet endroit, et observant très-soigneusement tout devoir de bon Fils envers son Père, il n'y a point de doute qu'il ne soit légitime successeur de tous ses biens, et qu'il ne prenne en outre la part qui en devoit écheoir aux autres hommes ses frères, justement déshérités par leur énorme ingratitude : par quoi,

(1) Ceci est de S. Bernard.

quand bien il ne mourroit pas, toujours lui reviendroit la succession due à tous les hommes s'ils n'eussent pas failli. Secondement ce divin héritage lui est dû par le mérite de sa mort très-précieuse soufferte pour la gloire de Dieu et pour l'honneur de sa justice, tout ainsi qu'il eût appartenu au genre humain, sans la coulpe du premier homme. Voilà ses deux titres et le double droit par lequel il peut demander et parvenir à cette succession immortelle ; mais parce qu'il lui suffit d'en avoir l'un, il ne se sert que du premier pour son regard, et nous fait plaisir et accommode du second. Ce second droit qu'il nous fournit et qu'il nous prête, cette sienne mort, est le seul et vrai moyen à ceux qui s'en sauront prévaloir pour être remis en possession de leurs biens patrimoniaux et royaume céleste. N'ayant que faire pour soi du fruit de sa mort, ni de son infini mérite, il nous en veut librement laisser l'usage et le profit : et, en ce faisant, il fait sans doute à ceux qui s'en veulent aider un don infini et incompréhensible. Tout le trésor et bonheur de l'humaine nature dépend du mérite ; lui attribuant donc et donnant le sien infini,

certainement il enrichit de tous points cette pauvrette chétive, et lui ôte le moyen de pouvoir rien souhaiter davantage : il l'enrichit de biens et trésors incorruptibles et immortels, car son mérite sera perdurable et éternel, vu qu'il ne peut être détruit que par son contraire, qui est le démérite et la coulpe : or il n'est point de coulpe ou de démérite qui lui puisse faire empêchement ou rompre le train de sa durée ; ainsi il demeurera toujours en sa force.

Il falloit que Jésus-Christ se ressuscitât. — (Théologie naturelle.)

Chap. 262. Attendu que Jésus-Christ sera Dieu et homme ensemble, et par conséquent très-puissant, très-sage, très-bon et très-benin, il ne pourra rien partir de lui que très-bien ordonné, très-profitable et très-raisonnable. Il faudra donc que de sa propre autorité il se défasse de la mort, et qu'il ressuscite, car sa résurrection ne nous est pas moins nécessaire que sa mort, non à satisfaire pour nos péchés, car il y sera très-suffisamment satisfait, mais pour effec-

tuer cette satisfaction et le fruit de sa mort, qui s'en iroit évanouissant et anéantissant, s'il n'étoit suivi de la résurrection, d'autant que nul n'auroit ni foi ni espérance en lui ou au mérite de sa passion, nul ne se joindroit à son parti et à sa troupe; ainsi toute cette sainte action deviendroit inutile et frustratoire; par quoi notre libération et salut, voire sa mort même, pour ne perdre son effet et son mérite, requiert nécessairement qu'il retourne en vie et qu'il ressuscite. S'il demeuroit obligé à la mort, après l'avoir soufferte, quel profit pourroit-il apporter en cet état? Tout au rebours, cela seroit très-pernicieux et très-dommageable. Comme sa mort sera volontairement entreprise pour notre bien, aussi faudra-t-il pour notre bien que sa résurrection s'en ensuive : il sera donc tel qu'il puisse mourir et ressusciter après de soi-même, car nous avons besoin de tous les deux, et l'un ne sert aucunement sans l'autre. A cet effet s'accommodera la diversité des deux natures en une même personne, à ce que l'humaine ne pourra pour notre restauration et délivrance la divine le fasse, et que l'humaine fasse ce qui sera moins propre à la divine, ainsi qu'il ne

faille rien chercher ailleurs, ni hors d'un tel homme, parfaitement Dieu et parfaitement homme, que l'humanité paie par lui ce qu'elle doit, et que la Divinité puisse en lui ce qui sera expédient pour notre avantage, prêtant sa main toute-puissante où les forces de l'humanité manqueront. Sa résurrection est en outre nécessaire, parce qu'il ne faut pas que son glorieux corps se corrompe et revienne en poudre, vu qu'il l'a rendu mortel volontairement et de son gré, autrement la Déité feroit injustice à l'humanité, ce qui ne doit pas être (1).

---

(1) C'est parce que le réalité de la résurrection de Jésus-Christ est un point fondamental du christianisme, que tous les apologistes de la religion ont travaillé à en donner des preuves convaincantes. On peut consulter là dessus *la Religion chrétienne démontrée par la résurrection de N. S. Jésus-Christ, par Homfroi Ditton;* Paris, 1729, in-4° ou in-12. — *Les Témoins de la résurrection de Jésus-Christ, examinés et jugés,* par Sherlock; Paris, 1753, in-12. — *Observations sur l'histoire et les preuves de la résurrection de Jésus-Christ*, par Gilbert West; Paris, 1757, in-12.

De Jésus-Christ et de sa loi. — (Théologie naturelle.)

Chap. 206. Il ne fut jamais rien, sous le ciel, si doux, si benin, si débonnaire, si patient, si humble, si raisonnable, si vertueux, si juste, si bon et si parfait, que Jésus-Christ fut par toutes les actions de sa conversation humaine. Se pourroit-il concevoir nul cœur d'homme souffrant si volontairement et si paisiblement les indignités, injures, moqueries et vilenies de ses adversaires, comme il les a souffertes? Est-il rien si contraire à la fierté et à la présomption outrecuidée, que la franche et humaine patience de laquelle il porta tant de peines, tourmens et extrêmes cruautés? Fut-il jamais exemple si grand d'une douceur et débonnaireté supernaturelle, que celui qu'il nous donna, pardonnant au plus grand effort de ses maux, et priant pour ceux qui les lui faisoient (1)? Quant à sa loi et à son institution,

(1) Ceci rappelle le beau morceau de J. J. sur Jésus-Christ, comparé à Socrate. — Emile, tome II, page 91, edition de Didot.

Nous avons encore un portrait de Jésus-Christ, qui le re-

c'est la règle de toute vérité, sincérité, rondeur, vertu, simplicité, droiture et sainteté: tout y est visant à l'honneur de Dieu, au vrai et solide bien et profit de l'homme, et à la conservation de tout ordre et de toute police. C'est elle qui nous apprend de haïr et d'éviter le mensonge, la tromperie, la fierté, l'injustice et la méchanceté. C'est elle qui propose à la vertu la félicité immortelle pour récompense, et au vice le tourment et damnation éternelle. C'est elle qui nous convie tant et par tant de belles apparences à l'humilité et à la mansuétude, à l'union, charité concorde et fraternité : et finalement c'est elle, toute spirituelle et toute divine, qui nous a la première prêché et appris la haine et le mépris de nous-mêmes, pour nous faire aimer notre seul créateur et sa gloire : elle est entièrement appuyée et fondée sur ce divin et saint amour, ennemi juré de l'amour-propre, de l'amour de notre volonté, et de

---

présente plus en grand et avec tous ses traits, dans *les Droits de la religion chrétienne et catholique sur le cœur de l'homme*, par l'abbé Bellet, 1764, 2 vol. On le trouve à la fin de *la Religion chrétienne prouvée par un seul fait.* Paris, 1766, un vol. in-12.

la poursuite de notre honneur et gloire particulière.

Preuves de la Divinité de Jésus-Christ. — (Théologie naturelle.)

Chap. 206. Venons à Jésus-Christ que toute la chrétienté adore, et considérons ses paroles et ses effets manifestes à tout le monde. Il est certain qu'il se nomme et se dit fils de Dieu, et qui plus est entièrement égal à lui, un avec lui en essence, un en nombre, sans division ou distinction de déité. Il dit en outre qu'il tient sa divinité de son père, qu'il a été engendré par lui de toute éternité, qu'il est son fils unique sans fin et sans commencement, et dès toujours accompagnant son père, par conséquent il se maintient être Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses comme son père, Seigneur par indivis et maître de l'univers avec lui. Davantage il nous commande de croire qu'il a été par Dieu envoyé en ce monde, qu'il y est venu au nom de son père, non au sien propre; il s'attribue la puissance et les œuvres qui n'appartiennent qu'à Dieu seul et à nul autre : comme il remet les péchés

des hommes, qui est propre à Dieu, il promet de nous ressusciter quelque jour, de nous venir juger, punir et récompenser selon nos démérites. En outre, il a envoyé partout ses disciples pour prêcher son nom et sa doctrine nouvelle et encore inouïe, pour prêcher une loi donnant et promettant aux croyans une félicité immortelle, et assurant et menaçant les mécréans d'une mort et damnation éternelle. Toute la chrétienté est bâtie et fondée en son nom; les chrétiens qui jouissent de l'empire de Rome et d'une bonne partie des seigneuries et royautés de la terre, adorent Jésus-Christ, croient en lui comme au vrai fils de Dieu, un en essence avec son père, égal en toutes choses à lui, envoyé par lui en ce monde; ils le craignent et l'honorent comme le vrai créateur du ciel et de la terre. Ses apôtres mêmes et ses disciples, qui l'ont prêché et qui ont travaillé pour son honneur, sont honorés, exhaussés et dignifiés en ce monde. Davantage descendant ci-bas, il choisit de naître parmi les Juifs, qui seuls reconnoissoient le vrai Dieu créateur de toutes choses; il vint se nommer et se prêcher fils de Dieu à la nation élue et favorisée par son père. Je

pourrois déduire à ce propos assez d'autres choses aussi évidentes et manifestes (1).

---

(1) J. Amos Coménius rend ainsi les sept preuves de la divinité de Jésus-Christ, alléguées par Raymond de Sebonde :

1°. Primum argumentum. *Si homo ille, Jesus Nazarenus, non fuit Dei filius, unusque cum Patre et Spiritu Sancto Deus, neque missus à Deo mundi salvator, sequetur omnia quæ ille (per se, perque apostolos suos) dixit, mendacia esse, illumque fuisse verum Dei adversarium, gloriæ illius et humanæ utilitatis hostem, qualem aliàs mundus non habuit. Et quid ergò Deus agit, qui tanta nomine suo sine se, imò contra se, tentantem, mille sexentos annos secum regnare et adorari permittit? Ubi zelus ejus pro honore suo, tam audacter ab impostore quodam usurpato?* Profectò, si præmissa omnia de honore Dei vera sunt, concludere aliud non licebit, nisi aut Jesum Christum vera de se testatum, verèque talem Dei ad homines legatum, et mundi salvatorem fuisse, ac esse : aut nullum esse Deum qui tantas imposturas sistere posset.

2°. Secundum argumentum. *Si Jesus non est verus Dei filius, nec missus à Deo salvator, qualem se esse dicit, quæro* an Deus verus hoc sciat vel ignoret? *Non potest ignorare : ergò scit. Si scit, et tacet, permittit ergò hominem mendacem, nomine suo regnare, et mundum decipere : quia quidquid Jesus ille dixit et fecit, in nomine patris sui, Dei veri, dixit et fecit.* At verò ad tanta mendacia tacere derogat honori Dei : ergò quia tacet, et tacendo approbat, testimoniisque infinitis *(prodigiorum et virtutum, efficaciæque cujusdam occultæ cui succumbit mundus)* confirmat, nihil subesse deceptionis firmiter concluditur.

3°. Tertium argumentum. *Nomen et honor filii Dei, Deique veri, tanta sunt, ut hominum nemo unquam sibi attri-*

1°. Or, si cet homme, Jésus-Christ, n'est pas fils de Dieu, s'il ne lui est pas égal, s'il n'est pas un avec lui, s'il n'a pas été envoyé

---

buere ausus fuerit, nec ante Christum, nec post illum (Moses enim qui ante Christum fuit, et Mahomed qui post Christum venit, nec Deum se, nec filium Dei, hic vel ille dixit, sed prophetam Dei: quod tanto humilius est atque terra cœlo humilior). *Testantur quidem historiæ* Simonem Magum *id subobscurè ausum; sed quo successu? Nullo prorsus; confusus enim ac dejectus mox fuit. Quoniam igitur Jesu Nazaræno suus ille honor nec à Judæorum blasphemiis, nec ab hæreticorum deliriis, nec ab ullis tyrannorum furoribus, sisti potest: quid aliud, nisi* Deum veritati dare testimonium, *concludi potest?*

4°. Quartum argumentum. *Si Jesus non fuit verus Dei filius, Deusque*, Judæi ergò illum tanquam blasphemum occidendo, eâque ratione honorem Dei vendicando, insignem Deo cultum præstiterunt perque id ipsum novam sibi benedictionem divinam *(præ patribus suis, qui errore interdùm prophetas occidebant)* acquisiverunt. *Atquì res ipsa contrarium testatur, ob nulla unquam scelera atrocius punitos, defectos, deletos, reliquiasque ut maledictas quisquilias dispersas, totique mundo in contemptum datas esse.*

5°. Quintum argumentum. *Si quæ Jesus Christus de se testificatus fuerat falsa erant, proptereaque ut deceptor, et maleficus, et blasphemus, morte crudeli sublatus fuit.* Honorem ergò quem vivus injustè affectabat, morte ignominiosâ amittere debuit: ut ampliùs de illo sermo non fieret in mundo, nisi ad opprobrium et dedecus. Atquè contrarium evenit: *à morte ille demum maximè prædicatus, adoratus, filiusque Dei et Deus creditus fuit; et hactenùs, magis magisque. Nec ille solùm honoratur, sed et omnia quæ Judæi*

par son commandement, et que tout ce qu'il nous a voulu faire croire ne soit qu'une fourbe et vain mensonge, il ne faut pas met-

---

excogitare in ipsius ignominiam poterunt (ut mundo exosum redderent) versa sunt in benedictionem, salutisque mysterium : ut crux, quæ latronum erat supplicium, etc.

6°. Sextum argumentum. *Si divinos honores Christus falsò sibi attribuit*, non amavit Deum primò, et ex toto corde, sed seipsum et propriam voluntatem, et proprium honorem, fecitque se propriâ auctoritate Deum : et per consequens, speravit se à Deo vero, et fuit excæcatus in seipso, non agnoscens veritatem, nec habens in se quietem et gaudium verum. *Præterea fuit turbator ordinis universi, proditor naturæ humanæ, fraudulentus latro, pessima creatura : luxque quam dedit erit contra Deum et contra naturam humanam, abducens creaturam à creatoris obsequio. Atquì omnia hæc falsissima sunt : quia doctrina Christi verissima, sacratissima, purissima, ordinatissima est ; nullo modo contra Deum, totaliter secundùm Deum ; convenientissima homini in quantum homo, totique creaturarum ordini consona ; per omnia tendens ad bonum hominis, fraternitatem et concordiam ; tota spiritualis ac de rebus æternis ; tota fundata in profundissimo amore et honore Dei, totaque pugnans contra omnium malorum radicem, amorem propriæ voluntatis et honoris. Quod sole meridiano clariùs patebit, quisquis novum testamentum, in quo lex Christi continetur, discusserit.*

7°. Septimum argumentum. *Si falsò Christus filius Dei, et Deus, credi voluit cùm non esset :* Necessario fuit superbissimus, propriæque laudis et excellentiæ cupidissimus. Si hoc, tantam profectò confusionem ac dejectionem, tantaque tormenta, et tam toti mundo ignominiosam mortem, tam spontè ac placidè, tamque constanti patientiâ, subire illum

tre en doute qu'il ne soit le plus capital et le plus mortel ennemi de Dieu qui puisse être, et tel qu'il n'en est nulle façon croyable que le Tout-Puissant Créateur de toutes choses le souffrît.....

2°. Puisque Jésus-Christ règne, puisqu'il possède déjà 1400 ans la principauté et la maîtrise de l'univers, puisqu'il est révéré, prié et adoré pour le vrai Dieu depuis si long-temps par une commune dévotion de tant de millions d'hommes; certainement ou il est vrai fils de Dieu, coéternel et consubstantiel à son père, ou du tout il n'y a point de Dieu : mais il y en a un, c'est infailliblement donc lui-même qui maintient et qui

---

impossibile fuit : quia omnia ista contra superbiæ naturam sunt. *Necesse igitur est omnia illa quæ pertulit, in summâ humilitate (quâ nec esse nec cogitari possit major) fundata fuisse. Et sic quicquid ex parte Dei vel hominem cogitari potest, nihil in Christo fuisse fucatum, omnia summæ veritatis, evincitur.* — Oculus Fidei, *cap. CCVI*, *pag.* 196-9.

Les meilleurs ouvrages en faveur de la divinité de Jésus-Christ, sont ceux de Georges Bullus, savant anglais, loués par Bossuet, recueillis par Grabe, Londres, 1703, in-fol.; le *Traité* de dom Prudent Marant, en latin, in-fol., et en français, 3 vol. in-12; celui d'Abbadie, souvent imprimé, et si digne d'être lu; et le beau *Sermon* de Massillon pour le jour de la circoncision.

conforte la grandeur de Jésus-Christ et sa puissance.... Autrement, attendu que lui le voyant et le sachant, tout a été dit et fait en son nom et de sa part, il faudroit qu'il eût comme fourni d'autorité à un mensonge et piperie, entièrement contraire à son honneur, et dérogeant directement à sa gloire.

3°. Nul, depuis le commencement du monde jusques à nous n'a usurpé un tel titre; nul que Jésus-Christ n'a pris le nom de fils de Dieu, consubstantiel et coéternel à son père, nul avant, nul après lui ne s'est appelé de ce titre si honorable, et de ce nom si grand et si glorieux, qu'il n'en est point de plus; car quiconque est engendré de la déité, est Dieu par conséquent... Vu que Jésus-Christ a été surnommé d'une façon si étrange, nouvelle et inouïe, si glorieuse et si élevée au-delà de toute conception et imagination humaine, et non par soi seulement, mais par tout le monde, un si grand nombre de siècles, il est véritablement envoyé de Dieu et tel que nous l'estimons. Et quand après une si grande et si continuelle approbation que Dieu a faite de lui, quelque imposteur se feroit surnommer en cette manière, il le faudroit chasser et abominer.

comme un affronteur, mensongier et détestable....

4°. Si c'étoit une invention apostée de se faire fils et envoyé de Dieu, si Jésus-Christ s'étoit faussement attribué la nature divine, il auroit sans doute étrangement offensé Dieu, créateur du ciel et de la terre, il seroit infiniment haï et mal voulu de lui; et tous ceux qui l'auroient tourmenté, persécuté, meurtri à cette occasion, lui auroient fait service très-agréable: ils seroient aimés, favoris et bien voulus de lui, car ils auroient maintenu son honneur et sa gloire inviolables, ils auroient vengé l'atroce injure faite à sa grandeur.... Or, il en va tout autrement: il n'est point de peuple plus tourmenté de servitude, plus calamiteux, plus misérable, ni plus mal voulu de tout le monde, que celui de Judée, pour cette seule considération.....

5°. Jésus-Christ fut condamné et exécuté à mort pour s'être dit fils et envoyé de Dieu. Tout le monde a été averti de son supplice, et de la cause: s'il se fût faussement vanté de chose qui n'étoit pas sienne, ne dût-il pas avoir perdu ses titres tout soudain après sa mort, ne s'en dût-on pas ressouvenir comme d'un homme justement puni? Et toutefois

ç'a été depuis, que son nom s'est épandu par l'univers, régnant et triomphant plus, sans comparaison, que pendant sa vie.

6°. En outre, ou il étoit Dieu, ou il n'étoit qu'une simple créature, mentant et contrefaisant la divinité. S'il n'étoit non plus qu'un autre homme, il étoit singulièrement bandé contre son Créateur, il étoit bien loin d'aimer Dieu avant toute autre chose, et de tout son cœur; et si jamais homme s'aima premièrement, aima premièrement et suivit sa particulière volonté, si jamais homme visa à son propre honneur, gloire et louange, certainement ce fut celui-là, prenant découvertement la place de Dieu, et s'en saisissant. Il s'éloigna par conséquent infiniment de son Créateur, et s'accompagna de tous les maux.....

7°. Davantage, étant saisi de l'amour-propre jusques au dernier degré, racine et origine de tout péché, vice, erreur et fausseté, il suit par une nécessaire conséquence, qu'il n'est parti de lui ni parole ni doctrine, que la plus impie, inique, dangereuse et damnable qui puisse être imaginé; qu'il ne partit précepte de lui, ni instruction, qui ne fût contre Dieu, contre vérité, contre toute

droiture et vertu, contre la nature de l'homme en tant qu'il est homme, contre la nature du libéral arbitre, et contre l'ordre de toutes les créatures. Or tout cela est diamétralement opposite et contraire à ce que nous en savons et voyons.

La Religion chrétienne est fondée sur la Vérité. — (Théologie naturelle.)

Chap. 207. Puisque Jésus-Christ est vrai fils de Dieu, tout ce qu'il dit est véritable: il est impossible qu'il mente, qu'il faille ou qu'il se trompe, impossible qu'il fasse ou qu'il commande mal, et qu'il nous veuille décevoir ou nuire. Or, il nous dit qu'ils sont trois en une même déité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; qu'ils ne font qu'un, et qu'il en est la seconde personne. La trinité nous doit bien être certaine, puisque nous en sommes assurés par le fils de Dieu. Il se dit aussi être vrai homme et vrai fils de l'homme, il est donc et vrai Dieu et vrai homme; car ses paroles sont d'une extrême autorité, vu que c'est Dieu qui parle, et qu'il parle de la part de Dieu son père. Puisque toute la

chrétienté est fondée en lui, par lui et selon lui, elle est établie et fondée en toute vérité, car tout ce qui est produit et engendré retire à la nature de sa racine. Attendu que ce qui est fait et ordonné en l'Eglise, l'est sous le nom et autorité de Jésus-Christ, il s'ensuit que ce qui se fait et ordonne en son Eglise, en tant qu'elle est Eglise, est très-saint et infaillible; par conséquent tout ce qu'elle approuve doit être approuvé par chacun, et réprouvé tout ce qu'elle réprouve : il s'ensuit aussi de ce que Jésus-Christ est fils de Dieu, que toutes les paroles de la Bible sont très-vraies, qu'il ne peut loger en ce livre-là nul mensonge; car le Nouveau-Testament est de lui-même, et il confirme le vieil et les pronostics des prophètes comme faits pour lui. Voilà comme de ce fondement on tire la vérité de toute notre religion : il nous faut donc en premier lieu loger en notre créance Jésus-Christ fils de Dieu; car c'est la vive et vraie racine de toute autre vérité. L'Ecriture sainte, l'autorité de l'Eglise, les sàcremens, tous les articles de notre foi pendent, par une conséquence nécessaire, de cette première proposition. Quiconque ne l'a présupposée par une vive foi

en son entendement, ne peut rien argumenter que fantastique ou mensongier : il est extrêmement éloigné de Dieu, de toute raison et de toute vérité. Quiconque s'opiniâtre à le mécroire, après l'exemple de tant de personnages parfaits en toute doctrine et vertu, qui sont volontairement allés à la mort pour maintenir une telle créance, est beaucoup moins excusable que s'il eût failli au premier temps et en l'enfance de la chrétienté; il n'y a mes-huy nul homme qui s'en puisse excuser, principalement nous autres chrétiens, qui avons eu la grace d'être nourris et élevés en une si sainte religion, confirmée par tant de divinations et pronostics depuis l'origine du monde, par un si grand nombre de publics et manifestes miracles, par le commun consentement et approbation de tous les plus clairvoyans et mieux nés esprits du monde, par le volontaire martyre d'un million d'hommes excellens en toute suffisance, par une si longue et florissante durée de tant et tant de siècles, par la justice, droiture et sainteté de ses ordonnances. Gardons-nous bien de nous en écarter et de nous départir de cette ferme colonne et de cette première et solide base

de notre créance; gardons-nous bien de nous mécompter en un principe de si grande et importante conséquence. Celui-là présupposé, la première chose qu'il nous faut considérer, c'est la grandeur incompréhensible et hauteur infinie de l'action dernière de Jésus-Christ qui, franchement, volontairement et sciemment, voulut souffrir une si honteuse mort et si ignominieuse. Considérons qu'étant lui-même la sapience, qu'étant fils de Dieu éternel, il n'a pas sans une cause merveilleuse, sans une bien apparente et évidente utilité, offert sa propre personne à tant de tourment et de peine : que le chrétien entretienne ordinairement son ame à discourir et considérer l'occasion, la nécessité et le fruit d'une telle passion; car infailliblement le fils de Dieu ne l'a pas endurée pour néant, ni pour une légère ou vaine considération : il n'est rien plus évident ni plus avoué de chacun que la mort de Jésus-Christ, parquoi faisons-en notre second fondement comme d'une chose très-certaine, très-manifeste et indubitable. Au reste, de quelle affection, de quel amour, avec combien d'honneur et de révérence devons-nous recueillir et embrasser le fils unique que le

père, créateur du ciel et de la terre, nous a çà-bas envoyé, revêtu, en notre faveur, de chair humaine et garni d'une nature toute pareille à la nôtre? Si nous aimons les créatures, parce que Dieu les a faites et qu'elles sont siennes, combien, à plus forte raison, devons-nous chérir son cher enfant et bien aimé? Si nous nous entr'aimons les uns les autres, comme étant l'image de Dieu créé, combien plus devons-nous aimer cet homme, son vrai fils? Si nous aimons Dieu, de ce qu'il nous a donné les créatures qui sont d'une nature étrangère et différente à la nôtre, combien le devons-nous plus aimer, pour nous avoir envoyé son fils, et l'avoir fait homme comme l'un d'entre nous? Si nous argumentons la singulière affection que Dieu nous porte pour avoir bâti, tant de créatures à notre contemplation, et nous les avoir vouées, de combien plus grand témoignage de bienveillance nous doit être d'avoir fait pour nous de son fils un homme, et de l'avoir envoyé pour notre profit en ce monde? Davantage, de quelle autorité et de quel respect doivent-être en notre endroit ces paroles que nous a dites le fils de Dieu de la part de son père? En quelle révérence et dévotion les

devons-nous ouïr et apprendre? Y a-t-il comparaison de nulle parole humaine à celle du fils éternel de notre créateur? N'est-ce pas bien raison que nous délogeons de notre entendement tous autres propos pour y loger ceux de notre Dieu et de notre maître? N'est-ce pas ce livre qu'il nous faut avoir devant les yeux et entre les mains? Peut-il y avoir nul auteur de tel poids et de tel crédit en notre endroit, que le fils de Dieu parlant de la part de son père? Si nous recevons les enseignemens et instructions des créatures de Dieu, combien devons-nous plutôt recevoir celles que nous donne son fils de son ordonnance? Oserons-nous comparer ou apparier aucune autre doctrine à la sienne? N'est-ce pas raison de mépriser et dédaigner toute autre science et institution au prix de celle que le fils de Dieu nous donne? Si nous nous proposons l'exemple des autres hommes pour règle de notre vie, si nous nous travaillons d'ensuivre leurs termes, qui suivrons-nous, à qui nous conformerons-nous si raisonnablement qu'à l'homme qui a pour père le créateur de toutes choses? Croyons-nous à nul autre homme comme à celui qui est fils de Dieu?

Le moindre de ses mots, la moindre de ses actions ne surpasse-t-elle pas infiniment tout ce qui a été jamais dit ou fait au monde? Qu'est-il plus solide, plus ferme, plus assuré, plus utile et plus précieux que la sainte parole du fils de Dieu? Est-il mépris et dédain si dangereux et si damnable que celui qui s'étend à chose si sainte et si divine? Sans doute il n'y a rien qui appartienne au fils de Dieu ou qui en dépende en quelque façon, qu'il ne faille avoir en singulière révérence? Pourrions-nous jamais assez dignement honorer et révérer sa glorieuse et très-sainte mère? Avec quel respect et honneur devons-nous garder la mémoire de tous ses fidèles serviteurs, des rois, des ducs et capitaines qui ont maintenu sa vérité de toute leur puissance? De combien religieuse dévotion devons-nous garder et manier tout ce qui a approché et touché l'homme; fils de notre Dieu tout-puissant?

Chap. 208. Voyez en quel repos de conscience et en quelle sûreté vivent ceux qui croient en Jésus-Christ; combien il y a de circonstances qui les consolent et confirment en leur foi. Premièrement, c'est une chose glorieuse de soi, honorable et désirable que

d'avoir accointance et société avec le fils de Dieu, d'être de sa nation, de son peuple et de son royaume; de vivre sous sa règle, doctrine et protection..... Secondement, Jésus-Christ a apparu nouveau au monde et d'une mode nouvelle et extraordinaire, plein d'une merveilleuse autorité, et surnommé de titres inouis, si dignes et si divins, que jamais homme ni avant lui ni depuis, n'osa se les attribuer : il se dit être envoyé par Dieu son père, avoir toute puissance de sa part, et tout commandement sur l'univers : ses mandemens s'adressent à tous hommes; il les a fait crier et publier par tous les coins du monde....... Tiercement, nous sommes confirmés en notre foi par la droiture et sainteté de la doctrine et commandement de Jésus-Christ; car il n'est rien ni de meilleur ni de plus juste, rien de plus convenable et plus utile à l'homme, en tant qu'il est homme, rien si accordant à l'ordre et police de l'univers, et de toutes les créatures, rien plus sentant et représentant la nature de Dieu, créateur de toutes choses; de sorte que par la perfection de sa loi, nous pouvons certainement argumenter et conclure qu'elle ne peut être partie que des saints

conseils de la divinité même, et de la bouche du Fils, ayant très-vivement et très-véritablement empreint en soi la volonté de Dieu son père. Quartement, nous nous pouvons consoler en notre religion, par le nombre infini d'hommes qui en ont été depuis tant de siècles, qui ont cru en Jésus-Christ, vrai homme et vrai fils de Dieu, ont suivi et confessé sa loi et sa doctrine, et ont vécu dévotement sous ses commandemens..... Finalement, il nous faut considérer qu'il n'appert aucunement du contraire de ce que nous croyons, et que nul ne peut montrer que Dieu ait désavoué Jésus-Christ pour son fils, ou qu'il ait révoqué son autorité et sa puissance : cependant nous le voyons estimé de Dieu par tout l'univers, et le voyons régner et triompher déjà tant de siècles en la chrétienté. Tout ceci nous apprend clairement combien il y a d'avantage et de sûreté en notre religion, vu que quand nous nous faudrions par ignorance (ce que nous ne pouvons, car il est incroyable que Dieu permît naître sous le nom de son fils un abus si évident et si général), encore serions plus excusables envers lui, faillant à la suite de tant de si pressantes apparences, pleines

de piété et de révérence envers sa divine autorité, que ceux qui les méprisent à crédit de leur nue et simple fantaisie, n'ayant rien qui fasse pour eux que de vaines imaginations, ni rien qui vaille à nous détourner ou ébranler. Comparez à cette heure la condition des chrétiens, pleine de tant de belles et grandes espérances et de tant de fiance, à celle des infidèles; comparez le repos et l'assurance qui est en notre ame, à la turbulente, inconstante et douteuse erreur, qui tourmente et martyrise continuellement les entendemens dévoyés de cette sainte créance; ignorans, douteux et incertains, en ce qui les concerne, principalement comme hommes; car indubitablement ils ne s'en peuvent résoudre que par opinion imaginaire, et appuyée sur des fondemens frêles, sujets à être débattus et controversés en mille manières : de façon qu'il ne se présente sans cesse à leur ame ainsi irrésolue, qu'horreur et épouvantement effroyable des menaces de Dieu, qu'une peur continuelle de s'être mécomptée en chose où il alloit du bien souverain de l'homme et de son dernier mal : ils remâchent et repèsent incessamment la disparité de leur condition à la nôtre, et

voient avec grand dépit et désespéré remords de leur conscience, comme de notre mécompte (quand il seroit possible qu'il y en eût), nous ne pouvons encourir nul danger et nulle perte, et n'en pouvons retomber qu'en ce même état qu'ils espèrent pour eux, et qu'ils se proposent, là où le leur les pousse et les précipite en un abîme de malheur et d'angoisse immortelle.

Exemple pour éclaircir l'union des deux natures en Jésus-Christ. — (Théol. nat.)

Chap. 264. A ce que nous puissions manifester en quelque manière à notre imagination ce mystère de la concurrence de l'humaine et divine nature en une personne, et comprendre familièrement comme cette conjonction se puisse faire, en sorte que la divine ne remette ou perde rien pourtant de son excellence et perfection naturelle, et que l'humaine aussi de sa part ne reçoive nul changement, ainsi qu'elles se tiennent parfaitement en leur être, je m'en vais l'éclaircir par un exemple grossier des lettres de l'alphabet. Entre elles, il y en a cinq voyelles, le reste sont consonnantes : chaque

voyelle fait un son d'elle-même et quasi une personne; car par soi elle sonne : or, de l'assemblage des lettres, il se bâtit des syllabes; car deux voyelles jointes en bâtissent une, et aussi une voyelle accouplée à la consonnante. J'entreprends de montrer par cette conjonction la conjonction de ces deux natures. Il y a trois voyelles totalement immuables et qui ne perdent jamais leur son, A, E, O. Ces trois signifient les trois personnes divines immuables, et qui ne perdent jamais leur son. Il y en a deux autres qui peuvent perdre le leur et l'échanger au son de la consonnante, ce sont I, U, muables : ces deux ici signifient les deux natures créées, propres à faire personnes, à savoir : la nature angélique et la nature humaine, sujettes à la mutation et à perdre leur son. La voyelle I, signifie la nature angélique qui est sans corps, simple et non double. La voyelle U représente la personne et nature humaine, faite de deux pièces, du corps et de l'ame, comme de deux jambes. Ces cinq personnes, qui sont en l'ordre des choses, les trois divines, et les deux autres : l'angélique et l'humaine, se rapportent aux cinq voyelles, qui sonnent d'elles-mêmes.

Quant aux consonnantes, elles représentent toutes les autres créatures et natures inférieures, qui ne sont point de personnes, et qui sont pour le service des autres. Tout ainsi qu'une voyelle immuable en reçoit en soi une muable, et fait avec elle une syllabe, un son, comme AU et EU, gardant ce néanmoins chacune sa nature et restant toujours voyelle; tout ainsi la personne divine immuable peut recevoir en soi la nature humaine muable, et faire avec elle une personne, chacune gardant sa nature, l'humaine restant humaine, et la divine divine. Aussi, de même qu'à faire une syllabe, cette voyelle, A ou E, qui, comme première ou principale, doit joindre la voyelle U à sa personne et à son son, est en sa nature, et est premièrement A ou E, faisant un son de soi-même avant que U soit. Mais à l'instant que U se forme, il est reçu par A ou E, de façon que l'U n'est pas de soi premièrement, et puis joint à l'A ou l'E, ains à mesure qu'il est fait, il est joint. De même la divine nature ou divine personne, qui est déjà de toute éternité, peut recevoir l'humaine nature en sa personne, non que cette humaine nature ou cette humanité subsistât premiè-

rement de soi, mais à l'instant qu'elle se formera, elle sera reçue par la divine personne, et subsistera non en soi, mais en elle, ni ne fera de soi une personne, ains il n'y aura là qu'une personne, à savoir : la divine, qui était déjà premièrement parfaite de soi, et subsistant d'elle-même; car comme la voyelle U, qui est reçue par A, peut avoir deux manières de subsister, l'une par soi sonnant U, et lors toute seule elle fait une syllabe comme une personne, et l'autre quand elle est ajoutée et jointe à l'A ou à l'E, et lors elle ne fait ni un son ni une syllabe par soi, et ne sonne qu'avec A, AU : ainsi l'humaine nature peut avoir deux manières de subsister, l'une par soi, lors elle fait une personne, un homme; et l'autre quand elle est jointe avec la nature divine, premièrement existante, lors elle ne fait pas une personne; mais elle s'impersonne en la divine. Davantage, comme la voyelle principale, plus grande et immuable, est toujours première, toujours recevant l'autre, et la voyelle moins principale, moindre et muable, est toujours reçue, ainsi la nature divine, qui est principale, plus grande et immuable, recevra l'humaine, et l'humaine sera reçue, qui est

la moins principale, la moindre et muable. Et tout ainsi que la voyelle A ou E, plus grande et immuable, lorsqu'elle reçoit en soi cette autre moindre voyelle, ne se change nullement, ne se diminue, ne s'attire ni ne perd tant soit peu de sa dignité ou excellence, pour une telle réception ou conjonction, mais aide seulement l'autre voyelle et la soutient sans rien perdre du sien : de même la personne ou nature divine pourra recevoir en soi et en sa personne l'humaine nature, sans souffrir pourtant aucun changement ou altération en sa dignité et excellence, et sans qu'elle devienne en aucune façon autre que ce qu'elle étoit auparavant, mais seulement elle aidera, soutiendra et honorera l'autre nature, la faisant une personne avec soi, et pour cela, cette nature humaine prendra un surnom plus grand et plus digne, s'appelant homme Dieu; car puisque l'homme y sera nécessairement, nécessairement aussi cette personne se surnommera homme, pour l'humaine nature, et Dieu pour la divine; toutefois ce ne sera qu'une simple personne, à savoir la divine. Et l'humaine nature, pour être montée en honneur, dignité et excellence suprême,

ne causera pas pourtant quelque diminution à la divine, nì ne fera qu'elle se ravalle ou s'abaisse; mais elle s'amendera et améliorera sans son intérêt.

Il faut croire à la parole de Dieu pour l'amour de lui-même. — (Théol. nat.)

Chap. 209. Tout le fondement, cause et racine de l'assurance que nous mettons aux paroles de Dieu, ne doit être tirée d'ailleurs que de lui-même : et nous y devons fier, seulement parce qu'il les a dites ou fait dire. C'est honorer Dieu et ses paroles, que de les croire directement et sans moyen. C'est le méconnoître et l'offenser, que d'en user autrement. De faire doute à ce qu'il dit, c'est l'avoir en opinion de menteur ou de trompeur, et avoir défiance de sa vertu, de ne vouloir pas croire quelque chose, simplement parce qu'il l'a dite, et chercher ailleurs des argumens pour la vérifier, c'est croire plutôt à quelque autre chose qu'à lui, c'est estimer quelque autre chose plus véritable que Dieu. Si je crois ce qu'il dit parce que son dire me semble raisonna-

ble, je donne plus de poids et d'autorité à mon discours, et sens humain, qu'à la divinité. J'estime et prise mes conceptions au-dessus des siennes : par conséquent je l'injurie grandement, présumant plus de moi que de sa grandeur infinie, et entreprenant toucher et examiner la vérité de ses paroles, à mes frivoles raisons et vaines fantaisies (1).

Ainsi l'honneur et la révérence de laquelle nous sommes obligés envers notre Créateur, nous instruit de la sorte que nous le devons croire, comme fait aussi la considération de son excellence et divine Majesté; car nous voyons en notre usage ordinaire, que nous

---

(1) Lactance avoit dit avant Raymond de Sebonde : qu'il est de la majesté suprême de Dieu de parler en maître, de dire en peu de mots, cela est vrai, non pas d'argumenter et de joindre des preuves à ses décisions.

Nec enim decebat aliter, ut cùm Deus ad hominem loqueretur, argumentis assereret suas voces, tanquàm fides ei non haberetur : sed, ut opportuit, est locutus, quasi rerum omnium maximus judex, cujus est, non argumentari, sed pronuntiare. Verum ipse, ut Deus. — Divin. Institut., lib. III; De Falsâ Sapientiâ Philosophorum, cap. I, edit. Oberthür, t. I, p. 145.

Nota. Ce chapitre et les sept suivans, qui traitent de la parole de Dieu, ont été traduits en allemand par André Keller, pasteur de l'église de Wildberg, et imprimés à Tubingue, 1550, in-4°.

croyons aux personnes, à raison qu'elles ont plus ou moins d'autorité, et rapportons le plus souvent la mesure de notre créance, au respect et à la dignité de ceux qui parlent. On croit beaucoup plus à un Roi qu'à un privé, et au Pape qu'à nul autre de l'Eglise (1). N'est-il donc pas bien raisonnable que nous croyions à la simple parole du Roi des Rois et Souverain des Souverains? Ne feroit-il pas beau voir d'ouïr un sujet répliquer au dire de son prince, qu'il ne le croit pas et qu'il s'en défie? Puisqu'il n'y en a nul si osé que de répondre à son Roi, qu'il fait doute à la vérité de ce qu'il dit : combien moins le doit-on être à l'endroit de Dieu? Nous en pouvons autant argumenter par sa bonté infinie; car puisque nous croyons plus ou moins, à mesure que nous estimons ceux qui parlent meilleurs ou pires, et qu'on donne

---

(1) *Undè magis creditur Papæ quàm alicui alteri de Ecclesiâ.* Cette manière de s'exprimer indique assez que ni Sebonde ni Montaigne ne croyoient pas plus à l'infaillibilité du Pape, qu'à sa supériorité au-dessus des Conciles généraux. Le Pape mérite certainement plus de respect et de vénération qu'aucun membre de l'Eglise, même que des églises particulières, mais il ne doit point l'emporter sur l'Eglise universelle.

plus de foi à qui on attribue plus de bonté : combien en devons-nous donner aux paroles de Dieu, qui est lui-même toute sainteté et toute vertu? Autant en pouvons-nous dire en considération de son infinie sapience et intelligence, qui le rend incapable de toute ignorance ou mécompte. Par quoi sa gloire, sa puissance, sa bonté et sa vérité nous commandent de croire tout ce que Dieu dit, par ce seulement qu'il l'a dit.

Comparaison des Paroles de Dieu avec ses œuvres. — (Théologie naturelle.)

Chap. 210. Comme le faire et le dire sont deux choses qui partent de l'homme, et qui le manifestent par le dehors: de même (aussi est il la vraie image de son Créateur) Dieu se découvre à nous extérieurement, par l'ouvrage et par la parole. Tout ce qui procède de Dieu et qui part de lui, se rapporte à l'une ou à l'autre de ces deux choses. Au reste, les mots ne sont pas les actions, et par conséquent il y échoit diverses sciences et divers traités. Ainsi, comme j'ai travaillé à la recherche des effets de Dieu, il m'en faut autant faire de ses paroles. La

science des créatures, c'est la science des œuvres : celle-là est dépêchée : il reste à voir du parler de Dieu, de voir s'il a dit quelque chose, et s'il y a quelque livre composé de son dire. Ses œuvres et créatures sont évidentes à tout chacun. Chacun les voit, les connoît et en use; mais ses paroles, s'il y en a au monde, ne sont pas ainsi manifestes à l'œil. Par quoi il est expédient de monter par la connoissance des œuvres, comme par chose très-notoire, à celle de ses paroles, plus mal-aisée et plus obscure. Et comme c'est autre chose voir les créatures et les effets de Dieu à part eux, considérant seulement leur nature et leur existence, et autre chose les voir et connoître, en les comparant et rapportant à leur Créateur, et en les considérant, en tant qu'elles sont à Dieu et qu'elles viennent de lui : comme ce dernier point est occulte, et le premier apparent; pareillement, c'est autre chose savoir et entendre la signification des mots que Dieu a proférés, leur sens et leur interprétation, et autre chose savoir qu'ils sont à Dieu, et les entendre en tant qu'ils sont partis de lui, et qu'ils sont siens : et assez de gens peuvent concevoir simplement le

sens de ses paroles, qui ne les connoissent pas pourtant être parties de la bouche de leur Créateur, et qui ne les remarquent pas sous ce respect : ainsi que tel connoît la terre, qui ne la connoît pas pour ouvrage de ses mains. Comme pour connoître les créatures, en tant qu'elles sont à Dieu, il nous a fallu préalablement les connoître en elles-mêmes, et particulièrement, et que nous avons dressé en la considération simple de leur être, le premier degré de connoissance manifeste et apparent; le second, plus difficile et plus occulte, en la considération de leur être engendré par Dieu, et lui appartenant; et le tiers, en ce que nous les avons considérées, comme assignées à notre service, et comme un présent fait à l'homme par la libéralité de son Créateur. Et tout ainsi qu'après avoir aperçu qu'elles étoient, il nous a fallu chercher qui les avoit faites, et à quelle fin et intention : aussi, en ce discours de la parole de Dieu, il nous faudra voir premièrement les mots en eux-mêmes; ce sera notre première marche, par laquelle nous monterons secondement à connoître à qui ils sont, et s'ils sont divins ou humains. Le tiers et dernier point de notre science,

consistera à les trouver avoir été produits et mis en évidence pour le profit et utilité de l'homme. Comme les créatures nous ont découvert le Créateur, et comme elles portent en elles quelque signification apparente du lieu d'où elles partent, de même la qualité et façon des paroles de Dieu, témoignera leur divine naissance et origine : car ce seroit merveille que les œuvres de Dieu portassent en leur visage le témoignage de leur facteur, et non pas ses paroles. Or, ce que nous avons déjà dit nous servira tout plein à ce que nous avons à dire. Puisque nous savons que Dieu est, quelles sont ses qualités, propriétés et conditions, et que nous savons aussi celles des créatures, tout ce qui leur appartient, et qui leur est convenable : puisque nous avons appris à distinguer et discerner par signes évidens le Créateur de la créature, certainement nous ne pouvons faillir d'apercevoir, dès la première apparence de ses paroles, si elles porteront la marque divine ou humaine, et si elles retireront à la forme et qualité du Créateur ou de la créature (1).

(1) Voyez les *deux Discours sur l'excellence intrinsèque*

Premier caractère de la Bible. — (Théologie naturelle.)

Chap. 211. Il y a deux sortes de parler, l'une par résolution et en enseignant et commandant de croire : celle-ci est propre à Dieu ; car elle est pleine d'autorité, dignité, honneur, excellence, majesté, domination, puissance et supériorité : l'autre sorte de parler par preuve, et de persuader par argument, est plus convenable à la foiblesse et sujétion de la nature humaine. Il y a aussi respectivement deux manières de croire : quelquefois nous nous contentons du seul respect et révérence que nous portons à celui qui parle ; quelquefois nous demandons des témoignages et des preuves ; ainsi toute croyance pend ou de la dignité de celui qui parle, ou de la force de la raison probante. La première manière appartient à notre créateur. Pour l'honneur que nous lui portons, il faut infailliblement croire à ce qu'il dit, par ce seulement qu'il l'a dit : et son

---

des saintes écritures, composés en anglais par Jérémie Seed, et traduits en français, à la suite de la Religion chrétienne, démontrée par la conversion et l'apostolat de S. Paul. Paris, 1754, in-12.

parler doit être correspondant à cette façon de croyance. Il parle donc toujours par résolution, et ne prend son dire aucun poids, et aucune confirmation que de son autorité même. Il parle comme notre roi et empereur, il nous enseigne comme souverain maître de toute doctrine et discipline, et nous enjoint de croire, comme ayant au-dessous de lui tout discours et toute raison humaine. Par quoi, attendu qu'un tel style se voit continuel en la Bible, qu'elle maintient tout partout cette manière de parler divine, nous en pouvons hardiment conclure que c'est vraiment le livre de Dieu; qu'il a prononcé et dicté ses paroles, et que c'est langage du créateur, non de la créature, si ce n'est une créature parlant par son commandement et inspiration. Mais soit qu'il parle lui-même, soit qu'il parle par nous, c'est toujours lui qui parle. Nous devons nous y fier d'autant plus, et devons d'autant plus ajouter de foi à ce qu'il contient, que plus il parle simplement, et que moins il confirme et conforte par argument son dire; car c'est une marque du céleste et divin langage. Vu que nous sommes tenus de croire aux paroles de Dieu, par ce seulement qu'il

les a dites, il s'ensuit que nous devons plus croire la doctrine de ce saint livre, parce qu'elle n'est pas témoignée, que si elle l'étoit; et qu'elle est plus véritable à mesure qu'elle est moins vérifiée, car elle dénote et signifie d'autant plus, que Dieu l'a établie. Ainsi concluons que la solide vérité et certitude infaillible de la Bible, surpasse la certitude et vérité de toute autre science, à raison que le Créateur surpasse la créature en toute excellence, et que l'autorité de Dieu est au-dessus de toute humaine suffisance, c'est-à-dire hors de toute proportion et comparaison; d'où nous découvrons appertement la merveilleuse convenance qu'il y a entre le livre de la nature ou des créatures, et celui-ci. Le livre de nature nous a instruit qu'il faut croire Dieu premièrement, de soi, simplement, et sans preuve, et le livre de la Bible parle tout de même. La condition des créatures s'accorde aussi singulièrement avec cette façon de langage; car elles ne dépendent et ne sont maintenues en leur être, que par l'autorité et puissance de Dieu, qui les soutient et appuie immédiatement; et les paroles de la Bible ne prennent fondement ou confirmation en nulle autre chose,

qu'en l'autorité de Dieu, qui seule les assure et les avère sans témoignage et sans preuve. Par ainsi, comme les créatures sont immédiatement à Dieu, aussi sont les paroles de la Bible. Or, s'il est ainsi que toute la certitude et vérité de cette très-sainte doctrine se rapporte simplement à la grandeur et dignité de son auteur et en dépende entièrement, il est impossible de la croire et d'y ajouter foi, si au préalable nous n'avons appris que Dieu soit, et qu'il soit infiniment éloigné de la déception et du mensonge; car, sans le connoître, comme sauroit-on qu'il fut auteur de la Bible, et comme croiroit-on à la Bible, qui traite, sans argumenter et sans raisonner, de tant de matières hautes et ardues, si on ne savoit que Dieu en fût l'auteur? Voilà pourquoi je disois ailleurs qu'il faut premièrement feuilleter le livre des créatures, et avant le livre de la Bible; car celui-là nous apprend à connoître Dieu, sa grandeur, ses propriétés et ses conditions : il sert d'introduction, de porte, d'entrée et de lumière aux saintes Ecritures, et à la vérité, l'un livre présuppose l'autre (1).

(1) « Tous ceux qui travaillent sincèrement à l'amélioration

Second caractère de la Bible. — (Théologie naturelle.)

Chap. 212. Le commander, le défendre, le promettre et le menacer, qui se voit tout

---

de leur volonté, dit Euler, ne peuvent manquer de trouver dans l'Ecriture sainte les caractères les plus distincts d'une origine divine. Car nous y avons, premièrement la source la plus pure et la plus abondante de tous les devoirs auxquels nous sommes obligés par la loi divine, et dont l'accomplissement met notre volonté dans les dispositions qui sont indispensablement requises pour notre bonheur. Cette source se trouve dans l'amour de Dieu et du prochain, qui nous est recommandé d'une manière si expresse; et tous nos devoirs en découlent si naturellement et si nécessairement, que tout homme qui aime Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même, ne se rendra certainement jamais coupable de la violation du moindre devoir.

» Les plus habiles d'entre les anciens philosophes se sont particulièrement appliqués à découvrir la source de tous nos devoirs, et à en déduire les règles nécessaires pour la conduite de la vie. Mais tout ce qu'ils ont été en état d'avancer là-dessus, est en partie fort obscur, en partie très-imparfait: il ne s'y agit presque que des moyens de régler nos actions extérieures, sans que le cœur en devienne meilleur. Les écrits des plus grands philosophes sur cette importante matière ayant donc des défauts aussi essentiels, tandis que les auteurs des livres sacrés, que les esprits forts regardent comme des génies très-bornés, nous montrent partout, de la manière la plus distincte et la plus expresse, l'unique et vraie source de tous nos devoirs, il en résulte que l'écriture sainte est à cet

partout ès paroles de la Bible, montre clairement qu'elles sont célestes et divines. Elles commandent et enjoignent à tous hommes

---

égard très-supérieure à tous les autres livres; et puisque, de l'aveu des incrédules, cette supériorité ne sauroit être attribuée aux talens de ses auteurs, ils n'ont aucun sujet de s'étonner que nous regardions l'origine de cette écriture comme émanée de Dieu.

» Pour ce qui regarde les idées de Dieu et de ses perfections que nous puisons dans l'écriture sainte, elles sont si pures et si convenables à l'essence de cet Etre suprême, qu'il n'y a qu'à les comparer avec les idées qu'en ont eues les philosophes les plus éclairés du paganisme, pour être frappé de leur excellence. Car si les esprits forts trouvent par-ci par-là quelques expressions au sujet de la divinité, qui leur paroissent peu convenables, comme celle de colère, de haine, de vengeance et de repentir, il y a long-temps qu'on a pleinement satisfait à ces prétendues difficultés. Il n'y a qu'à bien examiner tous les passages où ces termes se trouvent, en remarquer la véritable liaison, et les comparer avec la notion générale que l'écriture nous fournit de Dieu, pour voir bientôt avec la plus grande clarté, que ces expressions ne dérogent pas le moins du monde à la souveraine majesté de Dieu.

» Mais l'écriture ne contient pas seulement l'unique et véritable source de tous les devoirs, dont l'observation est propre à nous conduire au vrai bonheur; nous y trouvons aussi les motifs et les secours les plus efficaces, qui peuvent nous déterminer à l'accomplissement de ces devoirs. C'est à quoi se rapporte en particulier la doctrine de la providence, tant générale que particulière, par laquelle nous apprenons qu'il ne sauroit jamais y avoir de circonstance dans notre vie, que la souveraine sagesse et l'infinie bonté de Dieu n'aient réglée

de suivre la vertu et de bien faire, avec très-certaines promesses à ceux qui obéiront à cet avertissement, de récompenses éternelles et d'une vie immortelle : et défendent le mal faire et le vice, avec horribles et très-expresses menaces d'une damnation éternelle, et de peines et douleurs infinies. Certainement il est impossible d'approprier à la créature une telle manière de parler. C'est Dieu seul qui a toute maîtrise et souveraineté sur les hommes; lui seul qui peut commander, défendre, promettre et menacer la nature humaine : il tient seul en sa main toute-puissante le châtiment et le salaire, le souverain heur et le souverain malheur de l'homme. Comme diroit une créature, je jugerai le monde au dernier jour, et donnerai

---

d'avance ; d'où naît la ferme confiance qu'il ne sauroit tomber même un seul cheveu de notre tête sans la volonté de notre Père céleste. En donnant donc à cette doctrine toute l'attention qu'elle mérite, et en prenant soin de s'en faire l'application, on se mettra en état de soumettre sa volonté dans toute sorte de circonstances, sans peine, et même avec plaisir, à la volonté de Dieu, et d'arriver ainsi au vrai bonheur. »

Défense de la Révélation contre les objections des esprits forts, page 17 et suivantes, n°s XXV, XXVI, XXVII, XXVIII.

à chacun du bien et du mal, jouxte ses bonnes œuvres ou mauvaises? Quelle créature viendroit de soi et de sa privée autorité, promettant d'examiner et de contrôler les pensées, les paroles et les actions de tout autant d'hommes qu'il y a eu, qu'il en est, et qu'il en sera, et de les juger et payer l'une après l'autre selon son démérite? Qui diroit je ressusciterai tous les hommes ensemble, et donnerai aux uns une vie, aux autres une mort éternelle : je raserai tout homme de dessus la terre, et la recouvrirai de haute mer? Car, ou il faudroit que ce fût une bonne créature ou une mauvaise. Ce ne peut être la mauvaise, vu que la sainte doctrine de ce livre répugne entièrement et contrarie à sa condition : elle nous exhorte, incite et pousse, par espérances, par promesses et par menaces, au vrai bien de l'homme, en tant qu'il est homme : c'est-à-dire, à la vertu, à l'amour de Dieu premier, à la paix, fraternité, union et concorde, choses infiniment éloignées des intentions d'une mauvaise créature, qui ne peut, ayant le cœur saisi et empoisonné de l'amour de soi, viser par aucun sien conseil ou action, au souverain bien de l'homme : voire elle s'y

oppose directement, étant dévoyée de toute raison et de toute vérité : et comme ayant en soi la racine et fondement de tout mal et de tout vice, tout ce qui part d'elle doit sentir nécessairement et retirer à la nature perverse et corrompue de son origine. Ce peut encore moins être la bonne créature, attendu que le parler des saintes écritures sonne continuellement la domination et la souveraine maîtrise. Or, nulle bonne créature ne voudroit de soi s'attribuer l'autorité d'ordonner, d'enjoindre et de commander au monde, de lui promettre la vie éternelle, et le menacer de peines immortelles: car une telle façon de langage seroit à elle plein de téméraire fierté et de présomption outrecuidée. Tel désordre et horrible offense contre Dieu, ne pourroit partir de la créature qui auroit en soi la racine de tout bien, ainsi nous pouvons résoudre, par la considération des mots de la Bible, puisqu'ils sont originellement partis de quelqu'un et de sa propre autorité, que Dieu les a dits lui-même, ou les a dits par la bouche et organe de quelque créature; au surplus encore que tout ce qui s'apprend et se voit au livre de nature, soit écrit en celui de la Bible, et que ce que di-

sent les saintes écritures, soit contenu au livre des créatures : si est-ce diversement et en différente façon : car le livre de nature nous instruit de notre devoir, des obligations que nous avons à Dieu, par argument, par preuve et par exemple, qui se tire des créatures mêmes, et celui de la Bible nous en instruit par voie d'injonction et de commandement, mêlés de promesses et de menaces. Ce n'est pas tout un, de prouver et témoigner que telle et telle chose doit être faite, que d'enjoindre et commander de la faire. Chacun peut pratiquer le premier moyen, et essayer de persuader par argumens ce que bon lui semble, mais chacun ne peut ordonner qu'il se fasse. Ce dernier point n'appartient qu'au Supérieur et qu'au maître. La doctrine de nature nous prouve clairement qu'avant toute autre chose, il nous faut aimer Dieu de tout notre cœur et de toute notre affection, et aimer après notre prochain comme nous-mêmes. Si font bien aussi les saintes écritures, mais c'est en forme d'édit et de loi, accompagnée de crainte et d'espérance. Or, d'autant que c'est plus commander que prouver, que c'est plus enjoindre que d'instruire seulement,

d'autant est plus digne, plus grand et plus respectable le livre de la Bible que celui des créatures, il y a bien plus d'autorité à dire, crains Dieu, honore, sers et glorifie ton Créateur, et tu auras la vie éternelle, ou des tourmens infinis si tu fais au contraire: que de prouver simplement qu'il le faille faire. Les paroles de la Bible disent, fais ceci, et les créatures, tu le dois faire. Voilà la merveilleuse ressemblance et singulier accord de ces deux livres: ils ont même but et même argument, ils contiennent pareille discipline et une même instruction, différens en ce seulement, que l'un se conduit par argumentation et par preuve, et l'autre par résolution et autorité, et que l'un représente plus l'obéissance, l'autre la maîtrise.

Chap. 213. Nul ne peut dire de soi et de sa propre science qu'il n'a pu premièrement penser, car avant parler ou écrire, il faut avoir conçu en la fantaisie. Or, la Bible traite une doctrine céleste et supernaturelle, doctrine surpassant, par sa profondeur incompréhensible, le jugement, la raison et l'intelligence de tout homme, comprenant un grand nombre de propositions élevées d'une distance infinie au-dessus de toute imagina-

tion et conception humaine, et consistant en choses si ardues, si obscures, et si divines qu'il est entièrement impossible qu'aucun homme les ait de soi trouvées ou produites, vu qu'elles excèdent de bien loin la portée de notre invention, discours et suffisance, ce que je prouverai aisément par la considération de quelques exemples. Où est l'entendement si clairvoyant et si vivement éveillé, qui eût pu penser premièrement à part soi, et puis dire et publier que trois personnes réellement distinguées, et desquelles l'une n'est pas l'autre, fussent une substance en nombre et une même essence? qu'une même chose en nombre, et une essence, fût en trois personnes réellement distinguées l'une de l'autre, et que trois personnes fissent un seul Dieu indivisible et très-simple? Notre esprit fut par aventure bien monté jusqu'à imaginer l'unité indivisible d'un seul Créateur : mais de concevoir qu'un Dieu fût trois personnes réellement distinctes et pareilles en toutes choses, certainement nulle capacité humaine n'y eût pu atteindre d'elle-même. Comme nous eût conduit notre propre discours à une si haute invention et imagination, vu qu'encore à présent tous

instruits et assurés que nous en sommes, et par la sainte institution de ce livre, et par le commun consentement de toute la chrétienté, nous n'y pouvons advenir qu'à toute peine. Par quoi assurons-nous que le premier auteur d'une telle conception est beaucoup plus grand et plus excellent que nous ne sommes. Semblablement, qui de nous pourroit avoir de soi pensé que Dieu se fût fait homme, qu'il eût joint et attaché l'humanité et la divinité ensemble, de manière que l'homme ait été Dieu, et Dieu homme; et que ces deux natures si différentes se soient rencontrées seulement et particulièrement en l'une des trois personnes de la Trinité? Et quand bien possible nous eussions argumenté jusques-là, comme en eussions-nous désigné le lieu, le temps et la façon? Certainement nulle créature ne l'eût su faire, et la mauvaise aussi peu voulu, attendu que cela vise clairement à l'avantage, dignité et utilité souveraine du genre humain. Ainsi ce que la bonne en a dit, c'est non de soi, mais poussée et inspirée par instruction divine, et les paroles, qui nous ont annoncé une si haute et si heureuse nouvelle, sont assurément pures célestes. Aussi, comme pourroit-

il tomber premièrement en la fantaisie d'aucun homme, qu'une vierge eût conçu sans mari? qu'elle eût enfanté vierge et resté vierge encore après son enfantement, comme dit et affirme ce livre? Si quelque femme a répondu cela de soi, si elle l'a dit, il faut nécessairement ou qu'elle l'ait aperçu avant le dire, et connu être ainsi par certaine expérience, car il est impossible qu'elle eût songé et inventé chose si contraire à toute opinion, à toute créance et à toute raison humaine; ou il faut qu'on l'eût, avant l'accident, avertie et assurée qu'il adviendroit. Si elle le croit et le dit, pour en avoir senti l'effet, il s'ensuit premièrement, qu'il est vrai, et secondement, que c'est un effet de la toute-puissance divine; et si ce fut pour en avoir été avertie, il s'ensuit encore un coup qu'il est vrai. Car une telle imagination n'étant pu tomber en nulle cervelle d'homme, la révélation et l'avertissement lui avoit été donné infailliblement par Dieu même ou par quelque autre de sa part. Ainsi, ou Dieu l'a dit premièrement, et puis il a été fait et publié, ou Dieu l'a fait premièrement. Et puis il a été dit par la femme. Et attendu qu'il n'a pu être dit par elle, que Dieu ne l'eût fait au préalable ou

révélé, et qu'il ne peut avoir été révélé par Dieu, que l'effet ne s'en soit ensuivi, toujours la vérité de l'événement y demeure, et en toutes facons Dieu seul est auteur d'un si mystérieux accident, et ensemble du livre qui premier a assuré et averti le monde d'une étrangeté si inouïe. Pareillement, qui pourroit avoir conçu de sa seule fantaisie, que la substance invisible du pain caché au-dessous de la blancheur et des accidens, se peut véritablement et essentiellement convertir et changer en un corps humain plein de vie, et que le vin peut devenir sang d'un homme vivant ? Si est-ce une partie de la doctrine de la Bible, par où nous pouvons clairement argumenter qu'elle a été composée et bâtie par une autre et bien plus exquise suffisance que l'humaine. Davantage, par quel discours aurions-nous jamais deviné le jour et le temps de la création du monde? Par quels argumens eussions-nous trouvé l'ordre et la disposition originelle des choses? Nous pouvons par aventure atteindre par nos propres moyens à la connoissance de la cause et de la fin de ce merveilleux ouvrage. Mais de remarquer l'heure de son commencement, et de l'assigner à certain nombre d'années, il est

du tout hors de notre puissance. A peine pourroit quelqu'un des successeurs dresser et assommer ce compte, puisque notre chef et premier père ne l'eût su faire : il a pu savoir l'heure de son origine, mais de l'origine des choses qui étoient avant lui, comme l'eût-il songée ? Il est écrit que la dernière pièce produite en l'univers, ce fut l'homme; et que cette grande besogne avoit été en cinq jours précédant sa naissance, conduite à sa perfection. Il a donc été certainement écrit par l'architecte même, ou par son exprès commandement.

Par quoi arrêtons résolument que c'est un vrai livre de Dieu que le livre du vieil et du nouveau Testament, et que nous y devons ajouter d'autant plus de fiance, que plus il comprend de matières élevées et supernaturelles, et que plus il excède les raisons et argumentations humaines et notre ordinaire suffisance : car c'est un certain signe et témoignage qu'il part d'une divine boutique, non de celle de quelqu'un de nos compagnons. Plus les articles de notre foi chrétienne semblent obscurs et incompréhensibles, plus ils sentent et retirent à la grandeur infinie de leur auteur, et plus fer-

mes en doivent être tenus par nous et embrassés.

Troisième caractère de la Bible. (Théologie naturelle.)

Chap. 215. Nous avons manifestement en ce monde deux choses de Dieu, ses créatures et sa parole; mais elles ne sont pas pourtant de pareille condition et nature. La parole est au-dessus de nous et de toute autre créature : toute créature est faite de néant, et la parole est partie du cœur de Dieu par sa bouche. A cette cause, c'est à la parole d'ordonner, de commander et de maîtriser : et à la créature, comme inférieure et sujette, d'obtempérer et d'obéir. La parole change la créature et la manie à sa volonté, et la créature ne peut résister à la force de la parole, ni empêcher son effet; car elle est toute-puissante, invariable et immuable, ainsi que Dieu qui l'a engendrée : d'autant qu'elle est pleine d'efficace, de vertu et d'action. Dès-lors qu'elle est arrivée à la créature, elle la change sans résistance et sans contredit. Davantage, c'est la parole de Dieu, par le moyen de laquelle toutes les créatures

ont été faites, elles sont venues du néant à être, par sa divine vertu et puissance. Dieu, en parlant, a bâti toutes choses; pour ce, toutes choses sont sujettes à son parler, comme en ayant pris leur essence, et y étant, qui plus est, maintenues et entretenues par son moyen: Si Dieu n'eût rien dit, rien n'eût été fait: les créatures sont donc, parce que Dieu a parlé. La première chose qui partit de Dieu, ce fut son dire; et, par son dire, tout le reste fut créé, et reçut du néant son essence. Ainsi il y a une grande inégalité entre la parole de Dieu et ses créatures: la maîtrise et supériorité appartient à la parole, et à nous la sujétion et obéissance. En outre, Dieu a donné à l'homme sa parole et ses créatures; mais il a plus donné, donnant sa parole, d'autant qu'elle peut et vaut plus que les créatures. C'est une double consolation et libéralité qui vient à l'homme de la part de son Créateur: mais elle est bien plus grande du côté de la parole; car les créatures, comme produites de néant, sont éloignées de Dieu, et étrangères à sa nature, et sa parole est produite de sa conception et sortie de sa bouche. Par quoi tout aussi que l'épousée prend bien plus de plaisir et de ré-

jouissance des douces paroles de son époux, que de l'arrhe et des présens qu'elle en reçoit, aussi devons-nous sans comparaison plus priser la parole de Dieu que ses créatures, et nous éjouir davantage de ce que Dieu a si favorablement parlé à nous, que de ce qu'il nous a donné les créatures pour nous servir. Si la commodité continuelle que nous avons des créatures, nous apporte de la consolation et du contentement, la gracieuse et fructueuse parole de notre Créateur, nous en doit apporter beaucoup davantage. Si nous recevons volontiers les créatures, et si nous mettons de la peine et de la diligence à retirer d'elles le plus que nous pouvons d'usage, nous devons encore, de meilleur cœur, recevoir la sainte parole, et nous étudier plus soigneusement à nous acquérir le singulier fruit qu'elle apporte. Ce seroit contre toute apparence que l'homme usât journellement des présens que son maître lui a faits, et qu'il méprisât son dire, et dédaignât d'ouïr sa parole. Nous nous rendons évidemment indignes des bienfaits de Dieu, si, avec toute révérence, nous ne sommes attentifs à ce qu'il nous dit. C'est le maître qui parle à son serviteur, le roi à son sujet, le

Créateur à la créature, et l'ouvrier d'une majesté infinie à sa vile besogne, produite de néant. Dieu s'abaisse tant en notre faveur que de prendre la peine de parler à nous, et nous refuserons de l'ouïr! nous penserons ailleurs quand il parle! nous empêcherons plutôt notre entendement à concevoir les vaines inepties les uns des autres, que la vénérable et sacro-sainte parole de la Divinité! Quelle comparaison y a-t-il entre ses mots et les nôtres? entre les écrits du facteur de toutes choses, et ceux de la millième facture des siennes? C'est une bien exécrable malice et corruption merveilleuse de notre ame, d'ouïr plus volontiers celui qui est plein de mensonge, et qui peut décevoir et être déçu, que celui qui est toute vérité et toute certitude; d'aimer mieux ouïr les paroles d'une personne mortelle ou déjà décédée, que de l'éternelle et immortelle; de se prendre mieux garde à ce que nous dit tel, à qui nous ne devons rien, et qui ne nous a rien donné, que de ce que nous dit celui qui nous a engendrés, et qui nous a pourvus de ce même cœur, sens et oreilles que nous lui refusons à cette heure : d'être plus attentifs aux paroles de celui qui ne fait rien pour nous,

qu'à celles de Dieu, qui nous fournit, d'heure à autre, de quoi maintenir notre être et de quoi vivre : aux paroles de la créature qui a en soi le fondement et racine de tout mal, qu'à celles du Créateur, père et fontaine de tout bien : à celles du criminel, qu'à celles de son souverain juge : à celles du foible sujet, qu'à celles du tout-puissant prince : et à celles qui sont de nul effet et de nul profit, qu'à celles qui nous doivent apporter quelque jour la vie et béatitude éternelle.

Chap. 216. L'homme est composé du corps et de l'ame, parties différentes, et desquelles l'une n'est pas l'autre. L'ame est spirituelle et intellectuelle, et le corps terrestre et élémentaire. Chacun a sa vie particulière, et le corps vit autrement que l'ame, bien qu'il vive par son moyen et de sa présence. Comme le corps a nécessairement besoin de viande et de nourriture pour se conserver et augmenter, aussi a l'ame besoin de certain aliment pour garder et maintenir sa vie, qui est le bon amour, la joie, l'espérance et la consolation en son Dieu. Or, d'autant qu'il y doit avoir de la convenance entre l'aliment et ce qui est alimenté, et que la nourriture doit avoir passage et entrée en la

chose qui veut être nourrie, pour se mêler et unir à elle : tout ainsi que notre corps est alimenté par une terrestre et élémentaire viande, qui se coule et s'épand aisément en nous, y engendrant des humeurs salutaires et du bon sang, par la conformité et ressemblance de sa nature à celle de nos membres, semblablement notre ame, qui est toute intellectuelle et spirituelle, doit être substantée d'une nature revenante à sa condition et qualité, non corporelle ou charnelle, afin qu'elle puisse entrer et passer en elle. Attendu que l'ame est faite à l'image de son Créateur, et qu'entre son Créateur et elle, il n'y a aucun entre-deux, c'est raison qu'elle soit substantée et alimentée d'une viande et nourriture divine, partie et produite immédiatement de son Créateur. Ce sera donc de la sainte parole, qui part du cœur même de Dieu, et qui est produite immédiatement par sa bouche. Elle passera aisément et pénètrera en l'ame pour la ressemblance de leurs natures. Ainsi donc, la vraie nourriture de l'esprit et du cœur de l'homme, son vrai aliment, et la propre viande à l'entretien et substantation de sa vie, c'est la parole procédante de la bouche de son Créateur. Et

comme l'aliment corporel et terrestre se mêle à notre chair déjà vivante, pour la substanter, former et accroître, aussi la parole divine, qui passe en notre cœur et en notre ame déjà vivante, l'augmente, la fortifie et la confirme en l'amour de Dieu, en la bonne espérance, en la vraie joie et consolation, et en toutes les choses esquelles consiste sa vie. Voyez comme la parole de Dieu et ses créatures se rapportent convenablement et proportionnellement à l'homme : les créatures regardent son corps et sa vie corporelle, et la parole son ame et sa vie spirituelle. Et comme le corps, qui est bâti en contemplation de l'ame, se nourrit et s'alimente des créatures charnelles, produites du néant, de même l'ame qui est faite pour Dieu à son image, s'entretient et vit de la parole spirituelle, intellectuelle et divine, qui procède immédiatement de sa bouche. Voyez la bonté de notre Créateur, et l'étroite société qu'il daigne dresser avec l'homme : la parole, qui part de son cœur et de sa bouche, entre en notre cœur et en notre ame : et d'autant qu'à même qu'elle part de lui, elle emporte avec soi son cœur, son intention et sa volonté, et vient loger en nous,

ainsi honorablement accompagnée, il advient qu'elle moyenne un très-heureux et très-salutaire mélange et conjonction du cœur de notre Créateur avec le nôtre, et de notre volonté avec la sienne. Et attendu qu'il n'est rien de si près à Dieu que sa parole, il s'ensuit encore qu'échauffant et embrâsant notre cœur et notre ame d'un saint amour, elle les élève et pousse contremont jusqu'à Dieu duquel elle est partie, elle les attache et coût à sa sainte Divinité d'un nœud inviolable. Voilà comme d'une merveilleuse Providence, il nous a fait ces deux si nécessaires présens; des créatures pour entretenir le corps, et de sa parole, pour nourrir et alimenter notre ame. Ses mots ne sont que vie, mais non pas vie du corps ou de la chair, ains de l'esprit et de l'ame, de manière que les bêtes n'en peuvent aucunement être vivifiées ou substantées, pour le défaut qui est en elles d'une ame spirituelle et intellectuelle, image du Créateur. Il y a bien à dire entre ces deux viandes : celle qui sert au corps est corruptible et mortelle, et celle qui sert à l'ame incorruptible et éternelle. Au reste, comme l'homme ne produit pas lui-même son aliment corporel, et qu'il le

reçoit déjà produit et engendré par son Créateur, aussi ne fait-il pas le spirituel, ains le prend déjà produit et engendré; puisqu'il est impuissant de se fournir et pourvoir de la viande la plus grossière, la moins digne, à peine auroit-il de quoi produire et engendrer celle qui est spirituelle et divine. Nulle parole procédante premièrement de la bouche et imagination humaine, ne peut servir d'aliment à notre ame : il faut nécessairement que ce soit celle qui part de l'intention et bouche de notre Créateur; et tout ainsi que pour faire que la viande corporelle nourrisse et entretienne nos membres, il n'est nul besoin de s'être préalablement enquis et instruit, comment et à quelle occasion elle a été produite, aussi n'est-il nul besoin de savoir les raisons et les motifs du dire de Dieu, pour faire qu'il alimente notre ame, il suffit de savoir qu'il est sien, et de le recevoir en notre fantaisie. Or, attendu que la volonté a toute seigneurie et maîtrise en l'ame, et qu'en elle consiste principalement sa vie, de sorte qu'à mesure que la volonté vit, se rassasie, s'augmente, se nourrit ou s'affoiblit, aussi fait toute l'ame : il s'ensuit

que la parole de Dieu qui regarde et s'adresse à notre ame, doit s'accommoder à la volonté qui en est le cœur et la principale partie, et qu'elle doit prendre la forme et la facon la plus revenante aux conditions du vouloir tout franc et garni de toute liberté. Voilà d'où il advient que le langage du livre de Dieu commande quelquefois, quelquefois il défend: ores (*maintenant*) il promet, ores il menace; ailleurs il prie, ailleurs il loue, et quelqu'autre fois il narre des exemples, d'autant que toutes ces manières sont propres à toucher l'affection et la volonté, et à les pousser et inciter à la crainte, à l'amour, à l'espérance, à la joie et à la consolation. Aussi, vu que l'ame ne reçoit nulle parole que celle qu'elle tient pour vraie, car l'entendement qui est en elle est en continuelle quête de la certitude, comme de sa nourriture et de sa vraie vie, et n'est jamais en repos ni à son aise, qu'il n'y soit parvenu: il est nécessaire que la parole de Dieu soit très-certaine et indubitable : aussi est-il garni de l'infaillible vérité et assurance de l'autorité divine, surpassant toutes raisons, preuves et conceptions humaines. Par quoi

la très-sacrée parole de notre Créateur remplit en toutes façons l'ame de celui qui la goûte, conforte, nourrit et assouvit sa volonté et son intelligence. Ce saint livre est très-parfait, procédant et se conduisant tout partout d'une générale et authentique manière. Voilà comme nous avons acquis la connoissance et science des créatures, qui sont les œuvres et effets de Dieu, et de la parole, qui est sa conception et son dire. Il se manifeste à nous tant par ses mots que par ses ouvrages, mais plus clairement et de plus près, par les mots qui partent immédiatement de son cœur, et arrivent directement au nôtre. Sa parole nous est plus voisine et plus prochaine que ses créatures, car nous en avons comme lui, et parlons de notre côté. Ainsi, le dire qui est commun à lui et à nous, nous apparie en quelque façon à sa divine grandeur, et nous rend par conséquent la notice que nous avons de Dieu par son parler, plus propre et plus familière que toute autre. L'homme est en bon escient bien tenu de s'exerciter sans cesse, en la considération des œuvres et des paroles de son Créateur, puisqu'elles le montent à sa connoissance, qu'elles lui découvrent

ses intentions et volontés, et qu'elles l'approchent et l'avoisinent de lui (1).

Effets de la Parole de Dieu et obéissance que nous lui devons. — (Théol. nat.)

Chap. 214. Puisque nous venons d'apprendre comme Dieu nous a donné un sien livre, duquel il a lui-même rangé et ordonné toutes les paroles, et que nous connoissons lequel c'est : il reste à traiter de quelques-unes de ses conditions et propriétés, et d'apprendre comme nous nous devons porter envers lui. De cette présomption, que Dieu en est auteur, il se peut tirer beaucoup de conséquences. Comme que l'homme est obligé de

---

(1) Quelque frappans que soient ces trois caractères de la divinité de la Bible, ils ne s'étendent pas tellement à tous les livres et à toutes les parties des livres qui la composent, qu'on n'ait encore besoin de quelque marque plus infaillible, plus à la portée de tous, pour reconnoître et admettre l'inspiration divine; c'est ce qu'ont démontré, contre les Protestans, la plupart des Controversistes catholiques. Bossuet a parfaitement traité cette matière dans sa correspondance avec Leibnitz. *Voyez* le projet de réunion entre les catholiques et les protestans d'Allemagne, dans la nouvelle édition des Œuvres de Bossuet, tomes 25 et 26. *Voyez* aussi le premier volume des Œuvres de Leibnitz, in-4°.

le croire très-certainement, qu'il le doit croire d'un cœur résolu et d'une très-ardente affection, sans crainte, sans doute, et en la manière que Dieu doit être cru, c'est-à-dire simplement, sans preuve, sans argument, et par ce seulement qu'il l'a dit. Le livre du vieil et nouveau Testament, et sa doctrine se fonde en ce seul point, et s'appuie en cette seule raison, que Dieu l'a produite. En cette contemplation, et pour cette seule considération, devons-nous croire ce qu'elle dit et ce qu'elle nous apprend, d'une foi très-assurée et inviolable. Qui se voudra acheminer à la créance de la Bible par une autre voie, qui cherchera d'y entrer par témoignages et par raisons, fasse son compte de perdre pour néant son temps et sa peine : il n'y a que cette façon propre à Dieu et à ses écritures : qui ne veut croire au livre de Dieu que par preuves et argumens, fait une très-lourde offense à l'autorité souveraine d'un tel auteur, et pareillement à ce sien ouvrage, de le prendre au rebours et d'un biais contraire à sa nature et à sa condition. Par quoi, ce n'est pas sans raison qu'il est repoussé de sa connoissance, et que les sacrés trésors et secrets d'une telle science lui sont fermés,

vu qu'il l'a outragée, doutant et se défiant de sa vérité naïve, et cherchant des moyens étrangers et hors d'elle, pour se persuader. Nous en pouvons tirer secondement qu'il ne peut rien contenir de faux, d'imparfait, d'inutile ou de superflu, et par conséquent qu'il n'y a rien en lui de réfutable ou de méprisable. Davantage, que toutes ses paroles seront nécessairement accomplies, et que Dieu maintiendra infailliblement ses prédictions et promesses, autrement il feroit tort à la réputation de sa constance et de sa vérité, s'il manquoit en nulle partie de ce qu'il a préordonné. Puisque le moindre d'entre nous craint d'être surpris en mensonge, que plus nous avons de puissance et de grandeur, plus nous faisons conscience de nous dédire, et qu'un gentilhomme, qu'un prince et qu'un roi prend plutôt tout autre parti, que de révoquer ce qu'il a dit, ou que d'y faillir : par plus forte raison, accomplira notre Créateur tout-puissant, et parfaira sa parole, d'une résolution immuable. En outre, si Dieu nous a donné son livre, s'il a daigné parler à nous, et laisser ses paroles entre nos mains, il s'ensuit que nous les devons aimer et honorer à mesure que nous l'ai-

mons et honorons lui-même. Attendu qu'il ne lui est rien plus voisin, que rien ne le représente de plus près, et que nulle autre chose ne lui appartient si proprement que son dire et les mots partis de sa bouche; certainement il n'est rien de plus grand, de meilleur, de plus puissant, noble, excellent, précieux et aimable, que son livre, et sa parole : par conséquent il est au-dessus de toutes les créatures, et les surpasse toutes en valeur, comme attouchant de plus près au Créateur, que elles ne font. Nous la devons donc embrasser et révérer de tout notre cœur et puissance. Nous lui devons rendre tout honneur, toute gloire et toute louange, et nous devons constamment et alaîgrement présenter à la mort, et la souffrir, pour son avancement ou pour sa défense. Comme nous sommes obligés d'aimer Dieu plus que toute créature et plus que nous-mêmes, aussi devons-nous aimer sa parole, et plus que nous, et avant toute autre chose. Nous devons singulièrement nous prendre garde de ne l'injurier ou offenser; et vu que nous avons chez nous un lieu commode à la recevoir, qui est notre cœur, parons-le, et l'apprêtons dignement, pour y loger un si grand

hôte, gardons-lui-en comme il mérite, la première et la plus honorable place. Si nous y recevons avant celle de Dieu, quelque autre parole, nous lui faisons un vilain outrage, nous lui ôtons le logis qui étoit marqué pour elle, et le donnons injustement à une autre : nous la déplaçons du rang qui lui appartient dûment, pour l'attribuer à autres, qui lui doivent céder en toute façon. Les mots de la sainte écriture représentent parfaitement leur auteur; quiconque les reçoit en son cœur, y reçoit Dieu même : et qui les loge en soi, y loge son Créateur : ainsi il est impossible de nous accompagner et garnir de nulle chose, plus grande, plus digne, plus avantageuse et plus profitable. Or, d'autant qu'il n'est rien qui arrive à notre cœur, et qui le touche si aisément que la parole, qu'elle lui est singulièrement propre et familière, et qu'elle a en lui son premier siége et naturel domicile, il s'ensuit que la divine, étant vive et pleine de liesse, comme Dieu qui l'a poussée au dehors, réjouit et vivifie le cœur qui l'à logée. D'autant qu'elle est ardente et brûlante d'amour, elle l'échauffe et l'enflamme d'une sainte affection : d'autant qu'elle est vraie, certaine et pleine de

lumière, elle l'éclaire, le confirme et le résout : d'autant qu'elle est active, vertueuse et puissante, elle l'évertue, le renforce et l'embesogne continuellement : d'autant qu'elle est haute et élevée, elle le pousse et l'attire aux choses célestes. Voilà les conditions du livre de Dieu, comme l'homme le doit porter envers lui, et comme il le doit avoir continuellement entre les mains et devant les yeux (1).

Respect que l'on doit aux saintes Ecritures. — (Essais, tome Ier, page 528-9.)

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise défend l'usage promiscue, téméraire et indiscret des saintes et divines chansons que le Saint-Esprit a dictées à David. Il ne faut mêler Dieu en nos actions, qu'avec révérence et attention pleine d'honneur et de respect. Cette voix est trop divine, pour n'avoir autre usage que d'exercer les poumons et plaire à nos oreilles. C'est de

---

(1) Les dispositions que nous devons apporter à la lecture des livres saints, ne pouvoient être développées avec plus d'onction, par Fénélon lui-même. *Voyez* sa lettre, t. VII, édition de Didot.

la conscience qu'elle doit être produite, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique, parmi ses vains et frivoles pensemens, s'en entretienne et s'en joue. Ni n'est certes raison de voir tracasser par une salle et par une cuisine, le saint livre des sacrés mystères de notre créance. C'étoient autrefois mystères, ce sont à présent déduits et ébats. Ce n'est pas en passant et tumultuairement qu'il faut manier une étude si sérieuse et si vénérable. Ce doit être une action destinée et rassise, à laquelle on doit toujours ajouter cette préface de notre office, *sursum corda*, et y apporter le corps même disposé en contenance, qui témoigne une particulière attention et révérence. Ce n'est pas l'étude de tout le monde, c'est l'étude des personnes qui y sont vouées, que Dieu y appelle : les méchans, les ignorans s'y empirent. Ce n'est pas une histoire à conter ; c'est une histoire à révérer, craindre et adorer. Plaisantes gens, qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire. Ne tient-il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par écrit? Dirai-je plus? pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent. L'igno-

rance pure, et remise toute en autrui, étoit bien plus salutaire et plus savante, que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de présomption et de témérité. Je crois aussi que la liberté à chacun de dissiper une parole si religieuse et si importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de danger que d'utilité (1).

Parole de Dieu capable de divers sens, a besoin d'un interprète infaillible. — (Apologie, pages 462-3.)

Dire que tout est en toutes choses, c'est dire que rien n'est en aucune : car rien n'est où tout est. Cette opinion me ramentoit l'expérience que nous avons, qu'il n'est aucun sens ni visage, ou droit, ou amer, ou

---

(1) Montaigne, qui étoit témoin des désordres occasionnés par les traductions et la lecture des livres saints, et de la fureur de dogmatiser qui s'en étoit suivie, avoit raison de parler ainsi. Quoique la parole de Dieu appartienne à tous les fidèles, l'Eglise a le droit d'en régler la lecture, suivant les temps et les circonstances, et de veiller sur les versions qu'on en fait. Les quesnellistes, qui disputent ce droit à l'Eglise, ou qui en restreignent trop l'exercice, pèchent également contre la Religion et contre le bon sens.

doux, ou courbe que l'esprit humain ne trouve aux écrits qu'il entreprend de fouiller. En la parole la plus nette, pure et parfaite qui puisse être, combien de fausseté et de mensonge a-t-on fait naître? Quelle hérésie n'y a trouvé des fondemens assez, et témoignages, pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour cela, que les auteurs de telles erreurs ne se veulent jamais départir de cette preuve du témoignage de l'interprétation des mots (1).

Il y a tant de moyens d'interprétation, qu'il est mal aisé que de biais et de droit fil, un esprit ingénieux ne rencontre en tout sujet, quelque air qui lui serve à son point.

Il avoit dit auparavant : (410 et 411) Je vous conseille en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs, ou en toute autre chose, la modération et la tempérance, et la fuite de la nouvelleté et de l'étrangeté.

On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peut. En l'étude, comme au reste, il lui faut compter et régler ses marches : il lui faut tailler

---

(1) Voir les ouvrages de M. le cardinal de la Luzerne, sur la *Révélation* et sur *l'Eglise*.

par art les limites de sa chasse. On le bride et garotte de religions, de lois, de coutumes, de science, de préceptes, de peines et récompenses mortelles et immortelles; encore voit-on que par sa volubilité et dissolution, il échappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain, qui n'a par où être saisi et assené: un corps divers et difforme, auquel on ne peut asseoir nœud ni prise.

Nécessité d'une autorité infaillible dans la Religion. — (Apologie, page 339.)

Qu'il est impossible d'établir quelque chose de certain, de l'immortelle nature, par la mortelle! Elle ne fait que fourvoyer partout; mais spécialement quand elle se mêle des choses divines. Qui le sent plus évidemment que nous? Car encore que nous lui ayons donné des principes certains et infaillibles, encore que nous éclairions ses pas par la sainte lampe de la vérité, qu'il a plu à Dieu nous communiquer; nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, et qu'elle se détourne ou écarte de la voie tracée et bat-

tue par l'Eglise, comme tout aussitôt elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans but. Aussitôt qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses (1).

---

(1) Montaigne caractérise parfaitement, à son ordinaire, les égaremens de l'esprit humain en matière de Religion, lorsque le joug de l'autorité légitime est rejetté et foulé aux pieds. Il est certain, ainsi que le dit Tertullien, que nul n'est sage contre l'Evangile, que nul n'est chrétien contre l'Eglise. Par-là se trouvent signalés les Hérétiques et les Schismatiques des temps modernes tout aussi bien que ceux des premiers siècles. Tous ces opiniâtres qui ont levé l'étendard de la révolte du vivant des Apôtres ou de nos jours, les Nicolaïtes, les Gnostiques, les Donatistes, les Protestans, les Jansénistes, les Constitutionnels ont également *perdu le grand et commun chemin*. Qu'on vienne nous dire, après cela, que Montaigne étoit ennemi de toute autorité, de tout joug!

Il n'est pas possible de rendre cette vérité avec plus de force que ne l'a fait Gaillard dans le passage suivant. « L'esprit humain reconnoît deux arbitres, la raison et l'autorité. Une des plus belles fonctions de la raison est d'apercevoir elle-même ses bornes, et d'avouer le besoin qu'elle a souvent de l'autorité. En matière de Religion, la raison seule n'iroit point au-delà de la Religion naturelle, les mystères sont au-dessus d'elle, et la raison ne les admet que comme des objets de foi décidés par une autorité divine. La raison nous conduit à cette autorité, en nous prouvant, 1° qu'elle est nécessaire; 2° qu'elle doit avoir des

L'intention de Dieu est que nous soyons tous sauvés. — (Théologie naturelle.)

Chap. 266. Puisque Dieu permet et qu'il veut que tant de bonnes créatures, si belles,

---

caractères visibles, auxquels on puisse les reconnoître, auxquels même on ne puisse pas la méconnoître. Remis ainsi par la raison même entre les mains de l'autorité, avec ce guide infaillible, nous pénétrons dans les dogmes et dans les mystères; nous entrons sous l'empire de la foi. Si l'incrédule rejette ses dogmes et ses mystères, uniquement parce qu'il ne les comprend pas, je ne vois en lui qu'un téméraire, qui, ayant besoin de deux guides, s'obstine à n'en prendre qu'un, quoique ce guide l'avertisse lui-même d'en prendre un plus sûr; il s'égare, parce qu'il donne trop à la raison, en ne reconnoissant rien au-delà du domaine de cette raison bornée, mais il n'est ni absurde ni inconséquent; il ne l'est pas du moins au même degré que le théologien raisonneur, qui, avouant l'insuffisance de la raison et le besoin de l'autorité, qui, recevant des dogmes, des mystères, combat cette autorité, altère ces dogmes, modifie ces mystères, de manière qu'ils restent toujours mystères, mais qu'ils cessent d'être appuyés sur une autorité suffisante. Il faut opter; si l'on ne doit rien admettre au-delà de la raison, s'il n'est pas vrai qu'elle nous avertisse elle-même de nous soumettre à l'autorité, il faut rejeter entièrement les dogmes, les mystères, et donner gain de cause à l'incrédule; s'il faut admettre l'autorité, il n'est pas permis de toucher à ses oracles, il faut adorer les mystères sans restriction, sans modification, l'homme ne peut toucher à l'ouvrage de Dieu. Quand Luther me propose de substituer la consubstantiation

si bien ordonnées et siennes; servent continuellement, sans cesse et d'une singulière

---

à la transubstantiation, à quel tribunal me renvoie-t-il? Est-ce à celui de l'autorité? Elle lui est contraire. Est-ce à celui de la raison? En quoi ma raison comprend-elle mieux la consubstantiation que la transubstantiation? Quand un autre raisonneur me dit que Jésus-Christ n'est présent dans l'Eucharistie que par la foi; qu'est-ce que c'est qu'une *présence par la foi*? Il est présent ou il ne l'est pas. S'il ne l'est pas, ma foi ne peut pas le rendre présent, et j'ai tort de le croire présent. S'il est réellement présent, ma foi ne fait rien à cela, et il est également présent, soit que j'aie la foi, soit que je ne l'aie pas. Que prétendez-vous donc? Si vous n'affranchissez point ma raison, si vous la laissez sous le joug, que ce soit donc sous un joug sacré, non sous votre joug profane; mystère pour mystère, je ne puis croire que celui qui m'est proposé par une autorité légitime. Vous entreprenez trop et trop peu, ou ne retranchez rien, ou retranchez tout ce que la raison ne comprend pas, si la raison elle-même peut y consentir. Les incrédules s'éloignent plus que vous de la voie du salut, mais ils sont plus près d'y entrer: ils raisonnent déjà mieux; et, dès qu'ils sentiront le besoin de l'autorité, ils s'y soumettront entièrement, sans toutes vos ridicules réserves.» (Histoire de François I, livre 7, chap. 6. Tome IV, page 304 et suiv. Edition de M. Foucault, Paris, 1819. 5 vol. in-8°.)

Voyez également *Précis historique du Méthodisme*, etc. Paris, 1817. Page 50 et suivantes.

Le protestantisme s'étoit réfugié dans l'Ecriture Sainte, comme dans son unique forteresse; il est maintenant forcé jusques dans ce retranchement par ses propres enfans. La nouvelle *Exégèse*, dont les progrès menacent d'anéantir le

diligence et sollicitude l'humaine nature, il sembleroit préjudiciable à l'honneur de sa sapience qu'il leur laisse prendre tant de peine à un vain service et de nul effet : car si nul homme ne doit être sauvé, si nul homme ne doit parvenir à ce pourquoi Dieu l'a engendré, pour néant sans doute le servent les créatures. Puisque étant la sapience lui-même, il fait, comme l'expérience nous montre, que les hommes se nourrissent de ses créatures, et puisqu'il multiplie notre genre sur la terre, produisant journellement des ames pour en vivifier nos corps : c'est un argument infaillible que son projet, intention et volonté a été de sauver et rhabiller l'humaine nature, et de la ramener toujours à ce but, pour lequel il l'avoit originellement établie.

S'il n'eût eu ce dessein proposé de nous sauver, il eût fait dès le premier jour tarir notre race, et eût détruit et dissipé la se-

---

christianisme en Allemagne, réduit l'Ecriture à rien. On ne lira pas sans fruit les ouvrages de De Luc sur cet effrayant système. Ceux du célèbre Jahn peuvent être encore plus utiles, parce qu'il étoit catholique, et que ses principes sont extrêmement modérés.

mence des hommes : vu qu'il ne l'a pas détruite, ains conservée et augmentée, certainement il en vouloit faire quelque chose de bon : or il n'en peut rien faire de meilleur que de les remettre au point pour lequel il les avoit ordonnées...... Par quoi, vu que c'est le dessein de Dieu de sauver l'humaine nature, et qu'elle ne se peut sauver que par le moyen de cet homme qui soit Dieu, il s'ensuit aussi nécessairement que c'est aussi son dessein de le produire..... Retenons donc ces deux fondemens, le premier nôtre extrême nécessité et indigence, à laquelle il n'est pas possible d'en imaginer de pareille : le second, l'intention de Dieu, proposant de donner un tel homme au monde et de nous faire un si grand bien, qu'il est impossible d'en imaginer de pareil.

La Religion Chrétienne ne doit point s'autoriser par les événemens. (Essais, tome Ier, pages 328—9.)

Suffit à un chrétien croire toutes choses venir de Dieu : les recevoir avec reconnoissance de sa divine et inscrutable sapience : pourtant les prendre en bonne part, en quel-

que visage qu'elles lui soient envoyées. Mais je trouve mauvais ce que je vois en usage, de chercher à fermir et appuyer notre religion par la prospérité de nos entreprises. Notre créance a assez d'autres fondemens, sans l'autoriser par les événemens; car le peuple, accoutumé à ces argumens plausibles, et proprement de son goût, il est danger, quand les événemens viennent à leur tour contraires et désavantageux, qu'il en ébranle sa foi; comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceux qui eurent l'avantage à la rencontre de la Roche-l'Abeille faisant grand-fête de cet accident, et se servant de cette fortune, pour certaine approbation de leur parti : quand ils viennent après à excuser leurs défortunes de Moncontour et de Jarnac, sur ce que ce sont verges et châtimens paternels; s'ils n'ont un peuple du tout à leur merci, ils lui font aisément sentir que c'est prendre d'un sac deux moûtures, et de même bouche souffler le chaud et le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrais fondemens de la vérité (1). C'est une belle bataille navale qui

---

(1) Belles leçons pour quelques Chrétiens de nos jours !

s'est gagnée ces mois passés contre les Turcs (1), sous la conduite de don Juan d'Autriche. Mais il a bien plu à Dieu en faire voir d'autres telles à nos dépens. Somme, il est mal-aisé de ramener les choses divines à notre balance, qu'elles n'y souffrent du déchet.

Dieu voulant nous apprendre que les bons ont autre chose à espérer, et les mauvais autre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde : il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous ôte le moyen d'en faire sottement notre profit ; et se moquent ceux qui s'en veulent prévaloir selon l'humaine raison. Ils n'en donnent jamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deux. Saint Augustin en fait une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict qui se décide par les armes de la mémoire, plus que par celles de la raison. Il se faut contenter de la lumière qu'il plaît au soleil nous communiquer par ses rayons : et qui élèvera ses yeux

---

Quand est-ce qu'ils cesseront de s'imaginer que le Ciel se met en frais pour satisfaire leurs desseins et leurs passions ?...

(1) La bataille de Lépante, gagnée le 7 octobre, 1571. Art de vérifier les dates, tome V, nouvelle édition.

pour en prendre une plus grande dans son corps même, qu'il ne trouve pas étrange si, pour la peine de son outre-cuidance, il y perd la vue.

Mystère de la Sainte-Trinité. (Théologie naturelle.)

Chap. 50. Ou Dieu n'est pas Dieu, ou il a produit un autre à qui il a donné toute sa nature, afin qu'il n'eût rien qui ne fût donné et communiqué : et en cela consiste proprement la vraie gloire et grandeur de la magnificence de n'avoir rien en soi qui ne soit communicable à autrui, voilà comment nous avons prouvé la génération de Dieu faite par Dieu.

Chap. 51. D'autant que le donner ne peut être sans le prendre, et que tout donnant présuppose un recevant, il faut qu'ils soient deux en la divine nature : l'un qui donne, l'autre qui reçoive, l'un qui engendre, l'autre qui soit engendré. D'autant aussi que l'essence de Dieu est simple, indivisible, sans pièces et sans parts, elle ne peut être donnée par moitié, et retenue par moitié ; ainsi, il faut par néces-

sité qu'elle soit entièrement toute donnée et entièrement toute reçue. Aussi l'est-elle, et la personne donnant et la personne recevant, ont ce même être indivisible et très-simple, ont réellement une même nature en nombre, ont une et même substance; de façon qu'il n'y a entre elles nulle différence, si ce n'est que l'une est celle qui donne, l'autre celle qui reçoit : l'une a cette divine essence de soi-même, l'autre l'a d'autrui; l'une est la produisante, l'autre la produite : et parce que celle qui donne, en tant qu'elle donne, n'est pas celle qui reçoit, ni celle qui reçoit, celle qui donne; et celle qui produit, en tant qu'elle produit, n'est pas celle qui est produite, ains qu'elles sont pour ce respect nécessairement distinctes : à cette cause, nous trouvons qu'il y a en la divine essence deux personnes, desquelles l'une n'est pas l'autre, bien qu'elles aient même nature et même essence. Or, cette parfaite et entière communication de l'essence divine, une en nombre et indivisible, conclut une extrême conformité et égalité, conclut une conjonction consubstantielle et inséparable, une coéternité, une semblable puissance et une toute pareille perfection, et nous ôte le

moyen de croire que l'un, d'autant qu'il donne, soit plus grand que l'autre qui reçoit, ni qu'il y ait deux Dieux. Au contraire, nous apprenons infailliblement par là, qu'essentiellement, substantiellement et naturellement il n'est qu'un. Aussi, en matière d'éternité et de durée, l'un n'est pas premier, l'autre après; car encore que l'un soit engendré de l'autre, toutefois et l'un et l'autre est sans commencement; et de toute éternité, Dieu a donné, car c'étoit sa nature de donner; et Dieu a reçu, car c'est sa nature de recevoir. Ainsi, inséparablement, continuellement et dès toujours, ils ont respectivement et donné et reçu. Ce donner et prendre est sans commencement et sans fin : perpétuellement, il y a un donneur et recevant, d'autant que si le donneur et produisant finissoit, il n'y auroit plus aussi qui reçût. Voilà comment, par l'aide de Dieu, nous avons appris qu'il y a en l'essence divine une génération naturelle et nécessaire; et parce que Dieu est d'une substance spirituelle, intellectuelle et nullement corporelle, il faut qu'il ait engendré et communiqué à autre son essence par une voie spirituelle aussi et intellectuelle. Or, d'autant

qu'en toute chose capable d'intelligence, il y a volonté et entendement, et que l'entendement est naturel, par ainsi qu'il œuvre naturellement et par nécessité, la volonté est libre et non nécessaire; ainsi elle œuvre librement et sans contrainte : il s'ensuit que quelque génération qu'il y ait en l'essence divine, ou elle est naturelle et nécessaire, comme faite par la voie de l'entendement, ou libre et non nécessaire, comme faite par la voie de la volonté; car il n'y a que ces deux manières de produire. La première production, qui est en l'essence divine, est naturelle et nécessaire, comme partant de son intelligence : d'autant que Dieu connoissant et entendant sa nature, a produit nécessairement son image, et la figure de son essence, comme le soleil son rayon, et a communiqué à cette sienne image toute substance, et parce que cette production est faite par une naturelle façon, elle s'appelle génération; et d'autant que celui qui a été produit subsiste de soi-même, et est aussi noble que le produisant duquel il est la parfaite ressemblance, l'un s'appelle père, l'autre fils; d'autant aussi que le père a produit le fils, par l'intelligence qu'il a de sa propre

essence, le fils s'appelle le verbe de son père, et s'appelle aussi l'image, la parole et la sapience du père : parce que tout ce qui est produit par la voie de l'entendement, nous le nommons ou parole intellectuelle, ou notice, ou sagesse. Au reste, vu que l'un et l'autre subsiste par soi-même, et est nature intellectuelle et raisonnable, nous les appelons tous deux personnes. Il y a donc en la divine essence deux personnes, également puissantes et co-éternelles. Or, il ne peut y avoir en Dieu qu'une seule génération, par la voie de nature, et par une manière; d'autant que Dieu produisant naturellement, a produit autant qu'il a pu, et à raison de toute sa vertu et puissance; car comme il est tout parfait et pure action, et tout infiniment actuel, il a engendré en un coup tout ce qu'il pouvoit engendrer en cette façon-là. Par quoi, il n'y peut avoir qu'un seul produit naturellement par lui; et celui-là a parfourni et accompli toute cette manière de production, et ne peut le père plus produire par cette voie de nature. Un seul engendré lui suffit, un seul fils unique, une seule production de cette façon, parce qu'elle est infinie, et son fils produit infini,

il n'y peut donc avoir qu'une image, qu'un fils, qu'un verbe et sapience du père.

Chap. 52. Il nous faut poursuivre par mesure notre carrière, et marchant de degré en degré, puisque par la grace de Dieu nous avons trouvé une génération en l'essence divine, essayer si nous n'en y pourrons pas trouver encore une autre. Puisque et le père donnant, et le fils recevant sont pleins d'intelligence, et que ce donner et ce recevoir sont très-parfaits, il faut qu'il en procède, et qu'il s'en ensuive une tierce chose, qui n'est ni le donner, ni le prendre, à savoir l'amour; par quoi puisque le donner et le prendre, un donneur et un recevant se trouvent en la divine nature, il faut que l'amour procède, et de la part de celui qui donne, envers celui qui reçoit, et de celui qui reçoit, envers celui qui donne. Ainsi amour, c'est une tierce production qui n'est ni le père, ni le fils, mais qui part nécessairement de tous deux; car le père ne peut n'aimer pas son image, et le fils à qui il a fait présent de tout son avoir, et le fils ne peut n'aimer pas le père qui l'a engendré, en toutes choses pareil à soi. Ainsi, par l'une production de l'essence divine, nous en avons trouvé une

autre, et la première nous a appris la seconde. Elles sont toutefois bien différentes : parce que la première est faite par la voie de l'entendement, naturelle et nécessaire, et l'autre par celle de la volonté, libre et volontaire; car celle-ci n'est qu'amour et charité : or, l'amour part du vouloir. Davantage, là où la première est faite par le seul père, cette seconde l'est par le père et le fils ensemble; car, parce que le père n'est pas plus ancien que le fils, et qu'ils sont tous deux sans commencement, l'amour ne procède pas plutôt du père envers son fils, que du fils envers son père, et il n'y a point diverse production d'amour l'une de l'un, l'autre de l'autre, ains seule et unique; car elle est faite par eux deux, comme par un seul et d'une même manière, à savoir par leur libre volonté. Or, comme celui qui est produit par la voie naturelle de l'intelligence se nomme image, verbe et fils de son père : image comme rapportant une parfaite conformité et figure de son père : fils comme consubstantiel et connaturel avec lui : verbe comme étant son intellectuelle ressemblance, de même celui qui est produit par la voie de volonté s'appelle don, amour,

nœud, lien, et le Saint-Esprit du Père et du Fils; car tout ceci appartient au vouloir. Il s'appelle don comme présent, ou don volontaire; amour, nœud, charité et lien, comme commencement et premier présent volontaire : Saint-Esprit, comme don volontaire, subsistant par soi-même ou hypostatique. Voilà comme nous avons distingué deux manières de produire, et distingué aussi réellement deux choses produites, égales toutefois et entièrement pareilles, d'autant qu'elles ont une même essence en nombre et indivisible; car comme le Fils est un avec le Père, que l'un d'eux n'est pas plus grand que l'autre, de même le Saint-Esprit est égal en toutes choses et au Père et au Fils, parce qu'il est produit de tous deux comme d'un seul, et si pour être troisième il n'est pas postérieur à eux; ainsi, ils sont ensemble de toute éternité, vu qu'entre eux il n'y a nul rang de durée, ains d'origine seulement. Ains le père est premier, n'ayant pris de nul ni sa naissance ni son origine. Le fils est le second, parce qu'il est premièrement engendré du Père, non toutefois d'une primauté temporelle. Le Saint-Esprit est le troisième, comme procédant de tous

deux. Or, ils sont tous pareils, car ils ont en commun l'Être divin et une même substance indivible; mais ils l'ont par trois différens respects; car le Père, comme fontaine de déité a de soi-même ce qu'il a, et l'a comme donnant seulement; le Fils l'a par manière de génération, et comme le recevant d'autrui, d'autant qu'il n'a rien qu'il ne doive à son Père : le Saint-Esprit a ce même être, comme procédant de tous deux par la voie de volonté. Voilà pourquoi sa production s'appelle spiration ou procession : ainsi en l'essence divine, bien qu'elle soit parfaitement une, il y a et vraie distinction et vraie origine, sans priorité ni postériorité de durée, ni de procession. Le soleil engendre ses rayons, est-il pourtant plus ancien qu'eux en durée? la chaleur et la lueur que le feu produit de sa nature naissent-ils pourtant après lui, sont-ce pas qualités qui le suivent dès le premier moment qu'il commence à être ? Concluons donc qu'il y a une extrême égalité entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et que comme le Père et le Fils sont infinis, le Saint-Esprit l'est aussi; car il est nécessaire que l'affection du Père envers le Fils, et du Fils au Père soit infinie, d'autant

qu'ils s'entre aiment l'un l'autre de toute leur puissance qui est infinie, et qu'étant infini comme eux, il fait avec eux une tierce personne. Ainsi, nous avons trouvé, par la grace de Dieu, deux éternelles générations en l'Être divin, trois personnes égales et réellement distinguées en même substance, même nature et même essence, indivisible entre elles et infinie (1).

L'incompréhensibilité du mystère de la Sainte-Trinité ne nous doit pas empêcher de le croire.

Chap. 53. Quand bien nous ne pourrions entendre, comme cela peut être (qu'il y ait pluralité de personnes en la divine nature et unité de substance), nous ne devrions

---

(1) Voyez le discours préliminaire, page 72 et suivantes, où sont rapportées des comparaisons qui donnent une *idée* de la Sainte-Trinité. Il y a bien loin de ces sortes d'essais à la prétention de Raymond Lulle, qui vouloit démontrer ce mystère par la raison. « *Articuli fidei sacrosanctæ et salutiferæ legis Chritianæ cum eorumdem perpulchrâ introductione : quos illuminatus doctor. M. R. L. rationibus necessariis demonstrativè probat.* »

pas pourtant nous opiniâtrer à le mécroire, d'autant que mille et mille choses peuvent être qui excèdent notre capacité; et combien en connoissons nous par expérience, que par notre raison nous n'eussions jamais su concevoir? Nous voyons que le corps et l'ame, pièces si différentes, font un homme; mais comme elles le font, nous n'en savons rien. Et si ce qu'on sait être par expérience, on ne sait pas pourtant comment il est; combien par plus forte raison doit-on ignorer la façon et la cause de ce qui ne se peut voir par nulle humaine expérience? Or, comme nous ne savons pas les causes de tout ce que nous voyons à l'œil, aussi ne faisons-nous pas de toutes celles que nous appréhendons par la raison. La raison nous instruit que le pouvoir, l'intelligence et le vouloir sont même chose en Dieu et même chose avec son être : ainsi trois choses sont une, et toutefois comme cela se puisse faire, nous ne le pouvons imaginer. Si est-il aussi incompréhensible que l'essence de Dieu soit ces trois choses, puissance, volonté et intelligence, que cela, que trois personnes soient une même substance, et si chacun avoue aisément le premier.

On ne doit pas décider de sa Religion par ce qui se pratique en son pays. — (Apologie, p. 451—2.)

Comment pouvoit ce dieu ancien (Apollon) plus clairement accuser en l'humaine connoissance l'ignorance de l'Être divin, et apprendre aux hommes que leur religion n'étoit qu'une pièce de leur invention, propre à lier leur société; qu'en déclarant, comme il fit, à ceux qui en recherchoient l'instruction de son trépied : *que le vrai culte à chacun étoit celui qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il étoit.* O Dieu ! quelle obligation n'avons-nous à la bénignité de notre souverain Créateur, pour avoir déniaisé notre créance de ces vagabondes et arbitraires dévotions, et l'avoir logée sur l'éternelle base de sa sainte parole? Que nous dira donc en cette nécessité la philosophie? que nous suivions les lois de notre pays, c'est-à-dire, cette mer flottante des opinions d'un peuple, ou d'un prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs, et la reformeront en autant de visages qu'il y aura en eux de changemens de passion. Je ne

puis pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est-ce que je voyois en crédit, et demain ne le sera plus, et que le trajet d'une rivière fait crime? Quelle vérité est-ce que ces montagnes bornent, mensonge au monde qui se tient au-delà (1)?

Folie de ceux qui rapportent le vrai et le faux à leur suffisance.—(Essais, tome I[er], pag. 268—9.)

C'est une hardiesse dangereuse et de conséquence, outre l'absurde témérité qu'elle traîne quant et soi, de mépriser ce que nous ne concevons pas. Car après que selon votre bel entendement, vous avez établi les limites de la vérité et du mensonge, et qu'il se trouve

---

(1) Pascal a emprunté jusqu'aux expressions mêmes de Montaigne, dans cette pensée : « On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité *(dans l'opinion des hommes)* en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pole renversent toute la jurisprudence; un méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession; les lois fondamentales changent; le droit a ses époques; plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne! Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà. » (Pensées, chap. XXV, n° 5, édition de Paris. 1783. in-12.)

que vous avez nécessairement à croire des choses où il y a encore plus d'étrangeté qu'en ce que vous niez; vous vous êtes déjà obligé de les abandonner. Or, ce qui me semble apporter autant de désordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur créance. Il leur semble faire bien les modérés et les entendus, quand ils quittent aux adversaires aucuns articles de ceux qui sont en débat. Mais outre ce qu'ils ne voient pas, quel avantage c'est à celui qui vous charge, de commencer à lui céder, et vous tirer arrière, et combien cela l'anime à poursuivre sa pointe; ces articles-là qu'ils choisissent pour les plus légers, sont aucune fois très-importans. Ou il faut se soumettre du tout à l'autorité de notre police ecclésiastique, ou du tout s'en dispenser: ce n'est pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéissance (1).

(1) Montaigne a raison, toute restriction dans l'obéissance à une autorité infaillible est une révolte.

Les Catholiques ne doivent jamais rien céder à leurs adversaires, dans ce qui est de foi; ils peuvent transiger sur ce qui n'est que d'opinion. C'est ainsi qu'en ont usé nos plus

Et d'avantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, pour mettre à nonchaloir certains points de l'observance de notre Eglise, qui semblent avoir un visage, ou plus vain, ou plus étrange; et venant à les communiquer aux hommes savans, j'ai trouvé que ces choses-là ont un fondement massif et très-solide, et que ce n'est que bêtise et ignorance, qui nous fait les recevoir avec moindre révérence que le reste. Que ne nous souvient-il combien nous sentons de contradiction en notre jugement même? Combien de choses nous servoient hier d'articles de foi, qui nous sont fables aujourd'hui? La gloire et la curiosité sont les fléaux de notre ame. Celle-ci nous conduit à mettre le nez partout, et celle-là nous défend de rien laisser irrésolu et indécis.

---

célèbres controversistes : Erasme, Cassandre, l'évêque de Neustadt, Pelisson-Fontanier, Bossuet, Camus évêque de Bellay, St.-François de Sales, le père Veron, les frères Walemburch, Holden, l'abbé Goulde, l'abbé de Cordemoy, Fénélon, le père Dèz, etc., ils n'ont jamais consenti à modifier en rien les dogmes de l'Eglise, mais après en avoir scrupuleusement séparé les opinions de l'école.

Science du Chrétien.—(Théologie naturelle.)

Chap. 279. La science de l'homme, en tant qu'il est chrétien, consiste en l'intelligence de la mort de Jésus-Christ, et des deux obligations, naturelle, et de la coulpe, qui sont trois choses inséparablement jointes l'une à l'autre : qui ne sait nos obligations et notre nécessité croit de notre foi que ce soit une fourbe, jugeant l'avènement de Jésus-Christ et sa passion frivole et inutile; mais leur connoissance sert de préparatoire et d'accès à notre créance, et à mesure que nous concevons mieux notre besoin et indigence, nous embrassons plus volontiers Jésus-Christ, et nous joignons et unissons de meilleur courage à sa passion très-méritoire. Comme par la considération de notre nature assortie aux autres choses du monde, nous avons acquis la notice de Dieu, aussi par la considération de notre état présent et de notre chute, qui s'est découverte à la comparaison des autres créatures, nous avons trouvé le vrai Dieu et fils de Dieu; car tout ainsi que Dieu créateur est nécessaire à l'homme, en tant qu'il est homme, tout

ainsi est Dieu rédempteur et sauveur nécessaire à l'homme, en tant qu'il est abâtardi et corrompu. De même qu'il y a double connoissance de l'homme, en tant qu'il est homme et en tant qu'il est chût, aussi y a-t-il double et proportionnément relative connoissance de Dieu, en tant qu'il est Dieu, et en tant qu'il est homme. Attendu que la notice de notre nature nous achemine à celle de Dieu; qui s'ignore comme simplement homme, ignore Dieu: et qui s'ignore comme homme perdu, ignore Dieu et homme. Si pour atteindre à la connoissance de Dieu, nous argumentons par nous, en tant que nous sommes hommes, il nous faut argumenter par nous, en tant que nous sommes pécheurs, pour arriver à la connoissance de Jésus: ainsi l'homme ne se doit jamais départir de la considération de sa nature, il se doit toujours avoir devant les yeux, à cette heure originellement homme, à cette heure homme perdu, et à cette heure homme remis (1).

(1) Saint-Augustin faisoit également consister la science du Chrétien, dans ces divers points, dénombrés par Montaigne.

La Foi est un don de Dieu. — (Apologie, pag. 301—2.)

La participation que nous avons à la connoissance de la vérité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assez appris cela par les témoins qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorans, pour nous instruire de ses admirables secrets. Notre foi, ce n'est pas notre acquêt, c'est un pur présent de la libéralité d'autrui. Ce n'est pas par discours ou par notre entendement que nous avons reçu notre religion, c'est par autorité et par commandement étranger. La foiblesse de notre jugement nous y aide plus que la force, et notre aveuglement plus que notre clairvoyance (1). C'est par l'entremise de

(1) Celui qui désire de savoir jusqu'à quel point la raison introduit dans les secrets de la foi, et quelles *sont les bornes distinctes de l'une et de l'autre*, peut lire le chapitre XVIII du livre IV de l'Essai sur l'entendement humain, où il y a de très-bonnes choses; néanmoins, quoique les principes de Locke soient modérés, et que, ni Leibniz (*), ni le docteur

(*) Nouveaux Essais sur l'Entendement humain, liv. IV, chap. 17 et 18.

notre ignorance, plus que de notre science, que nous sommes savans de divin savoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette connoissance supernaturelle et céleste. Apportons-y seulement du nôtre, l'obéissance et la sujétion; car comme il est écrit : je détruirai la sapience des sages et abattrai la prudence des prudens. Où est le sage? où est l'écrivain? où est le disputateur de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas abêti la sapience de ce monde? car puisque le monde n'a point connu Dieu par sapience, il lui a plu, par ignorance et simplesse de la prédication, sauver les croyans.

Leland n'y aient rien trouvé à reprendre, comme ils sont d'un protestant et d'un philosophe, on ne fera pas mal de recourir à l'ouvrage excellent et rare du père Michel de Elizalde, Jésuite, intitulé : *forma veræ Religionis quærendæ et inveniendæ.* Naples, 1662, in-4°. On y trouvera un correctif utile dans le besoin, et des idées toutes semblables à celles de Sebonde et de Montaigne, notamment dans les questions 7, 8 et 9.

Dieu seul peut éclairer notre entendement, et a droit de le soumettre à son autorité. —(Apologie, page 421.)

Les choses qui nous viennent du Ciel ont seules droit et autorité de persuasion, seules la marque de la vérité : laquelle aussi ne voyons-nous pas de nos yeux, ni ne les recevons par nos moyens : cette sainte et grande image ne pourroit pas être reçue en un si chétif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prépare, si Dieu ne le réforme et fortifie par sa grace et faveur particulière et supernaturelle (1).

---

(1) Si ce passage seul ne démontre pas le christianisme de Montaigne; si, après cela, on peut encore douter de la sincérité de sa foi, quelle preuve nous faudroit-il désormais, et sur quoi pourra-t-on se fier ? Que Naigeon nous renvoie à quelque passage obscur, à quelque phrase louche, qu'il s'imagine être conforme à ses préjugés, pour expliquer cent endroits des *Essais*, évidemment favorables à la religion, c'est ce qui n'est point du tout raisonnable. Un auteur ne va point cacher ses vrais sentimens dans quelque endroit écarté; et avant l'*Encyclopédie*, ce qu'il y avoit de plus manifeste dans un ouvrage, étoit ordinairement la seule véritable manière de penser de celui qui l'avoit composé.

L'esprit humain, abandonné à lui-même, s'égare sans cesse.—(Apologie, pag. 400.)

Toutes choses produites par notre propre discours et suffisance, autant vraies que fausses, sont sujettes à incertitude et débat. C'est pour le châtiment de notre fierté, et instruction de notre misère et incapacité, que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel. Tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie : l'essence même de la vérité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abâtardissons par notre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de soi, Dieu permet qu'il arrive toujours à cette même confusion, de laquelle il nous représente si vivement l'image par le juste châtiment, de quoi il bâtit l'outrecuidance de Nemroth, et anéantit les vaines entreprises du bâtiment de sa pyramide.

La diversité d'idiomes et de langues, de quoi il troubla cet ouvrage, qu'est-ce autre

chose que cette infinie et perpétuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons, qui accompagne et embrouille le vain bâtiment de l'humaine science, et l'embrouille utilement? qui nous tiendroit, si nous avions un grain de connoissance? Ce saint (1) m'a fait grand plaisir : *cela même que la vérité nous soit cachée, c'est pour exercer l'humilité ou pour mâter la superbe.* Jusques à quel point de présomption et d'insolence ne portons-nous notre aveuglement et notre bêtise?

Quels esprits sont plus capables de Religion. — (Apologie, page 313.)

Une ame garantie de préjugé a un merveilleux avancement vers la tranquillité. Gens qui jugent et contrôlent leurs juges ne s'y soumettent jamais duement. Combien, et aux lois de la religion et aux lois politiques se trouvent plus dociles et aisés à mener les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillans et pédagogues des

(1) Saint Augustin.

causes divines et humaines ? Il n'est rien en l'humaine invention, où il y ait tant de vérisimilitude et d'utilité. Celle-ci présente l'homme nu et vide, reconnoissant sa foiblesse naturelle, propre à recevoir d'en haut quelque force étrangère, dégarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soi la divine, anéantissant son jugement, pour faire plus de place à la foi : ni mécréant, ni établissant contre les lois et observances communes, humble, obéissant, disciplinable, studieux; ennemi juré de l'hérésie, et s'exemptant par conséquent des vaines et irréligieuses opinions, introduites par les fausses sectes (1). C'est une carte blanche préparée à prendre du doigt de Dieu telles

---

(1) Il est visible que Montaigne n'a jamais étendu ses incertitudes jusqu'aux dogmes révélés. C'est injustement qu'il en a été accusé, au lieu de dire *que le scepticisme de Montaigne secondoit le penchant de Naigeon, à soumettre tout à l'examen du doute*, M. Lemercier, n'auroit-il pas dû, dans son discours de réception à l'Académie Française, soutenir plutôt, que l'incrédule Naigeon supposa gratuitement au philosophe Périgourdin, un penchant à l'irréligion dont il sut se garantir ? Et maintenant, n'est-il pas déplorable, qu'on ait conservé dans l'édition des *Essais*, par M. Desoer, la plupart des Notes de Naigeon, aussi dépourvues de sens et de justesse, que favorables à l'incrédulité ? . . . .

formes qu'il lui plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonçons à nous, mieux nous en valons.

Gradation de la Foi, suivant le genre et la trempe des esprits. — (Essais, tome I[er], pages 516—7.)

Des esprits simples, moins curieux et moins instruits, il s'en fait de bons chrétiens qui, par révérence et obéissance, croient simplement et se maintiennent sous les lois. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions; ils suivent l'apparence du premier sens, et ont quelque titre d'interpréter à niaiserie et bêtise que nous soyons arrêtés en l'ancien train, regardant à nous, qui n'y sommes pas instruits par étude. Les grands esprits plus rassis et clairvoyans font un autre genre de bien croyans, lesquels par longue et religieuse investigation, pénètrent une plus profonde et abstrue lumière ès écritures, et sentent le mystérieux et divin secret de notre police ecclésiastique. Pourtant en voyons-nous aucuns être arrivés à ce der-

nier étage, par le second, avec un merveilleux fruit et confirmation, comme à l'extrême limite de la chrétienne intelligence, et jouir de leur victoire avec consolation, actions de graces, réformation de mœurs, et grande modestie (1). Et en ce rang, n'entends-je pas loger ces autres qui, pour se purger du soupçon de leur erreur passée, et pour nous assurer d'eux, se rendent extrêmes, indiscrets et injustes, à la conduite de notre cause, et les tachent d'infinis reproches de violence (2).

---

(1) Ceci se rapporte parfaitement à la maxime si connue de Bacon : « Si des connoissances légères en philosophie, donnent peut-être quelque tendance vers l'athéisme, une connoissance plus profonde ramène à la Religion. *Certissimum est, atque experientiâ comprobatum, leves gustus in philosophiâ movere fortassè ad atheismum, sepleniores haustus ad Religionem reducere.* De augment. scient. lib. 1. pag. 5. Francis. Baconii opera. Hafniæ. 1694. in-fol.

(2) C'est une chose digne de remarque, et tout ensemble de pitié, que la plupart des hommes qui passent de l'erreur à la vérité, ne croient pas pouvoir mieux expier leurs fautes, qu'en persécutant ceux qui ne pensent pas comme eux, et en outrant tellement leurs nouveaux sentimens, qu'ils les rendent presque aussi condamnables que les sentimens qu'ils ont abandonnés. Est-ce donc qu'il ne leur est pas possible de se convertir, sans donner dans des excès ? Quelle idée se font-ils de la vertu et de la vérité !.... Qu'il est conso-

La soumission seule fait l'homme de bien. — (Apologie, page 279.)

Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la connoissance de son devoir : il le lui faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours, autrement selon l'imbécillité et variété infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des devoirs, qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dit Epicure : *La première loi que Dieu donna jamais à l'homme, ce fut une loi de pure obéissance*, ce fut un com-

---

lant d'entendre S. Augustin plaindre les Manichéens dont il a partagé les erreurs, et se fortifier de plus en plus dans des sentimens de tolérance et de charité à leur égard, par le souvenir même de ses égaremens ! « *Illi in vos sæviant, qui nesciunt cum quo labore verum inveniatur, et quàm difficilè caveantur errores :... Illi in vos sæviant, qui nullo... errore decepti sunt.... Ego autem... diù multùmque jactatus.... Sævire in vos omninò non possum, quos sicut meipsum illo tempore, ità nunc debeo sustinere, et tantâ patientiâ vobiscum agere quantâ mecum egerunt proximi mei, cùm in vestro dogmate rabiosus et cæcus errarem.* » Ce passage rappelle la parole du Sauveur du monde aux scribes et aux pharisiens, à l'occasion de la femme adulthère. « que celui, qui croit être sans péché, lui jette la première pierre. »

mandement nu et simple, où l'homme n'eût rien à connoître et à causer, d'autant que l'obéir est le propre office d'une ame raisonnable, reconnoissant un céleste supérieur et bienfaiteur. De l'obéir et céder, naît toute autre vertu, comme de cuider, tout péché. Et au revers : la première tentation qui vint à l'humaine nature de la part du diable, son premier poison s'insinua en nous par les promesses qu'il nous fit de science et de connoissance : vous serez comme des Dieux, sachant le bien et le mal (1).

Nous ramenons Dieu à notre mesure. — (Apologie, pages 345—6.)

Toutefois nous prescrivons à Dieu des bornes, nous tenons sa puissance assiégée par nos raisons (j'appelle raison nos rêveries et nos songes, avec la dispense de la philosophie, qui dit, le fol même et le méchant, for-

---

(1) Ce morceau est aussi profondément pensé que pittoresquement exprimé. Il est certain qu'il n'est pas plus possible à l'homme de se trouver des règles fixes pour ses devoirs, que de découvrir la vérité; il faut que l'un et l'autre viennent de Dieu.

cener par raison ; mais que c'est une raison de particulière forme); nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de notre entendement, lui qui a fait et nous et notre connoissance. Parce que rien ne se fait de rien, Dieu n'aura su bâtir le monde sans matière. Quoi ! Dieu nous a-t-il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? s'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de notre science ? Mets le cas, ô homme ! que tu aies pu remarquer ici quelques traces de ses effets. Penses-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a pu, et qu'il ait mis toutes ses formes et toutes ses idées en cet ouvrage ? tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé; au moins si tu la vois : sa divinité a une juridiction infinie au-delà : cette pièce n'est rien auprès du tout. Si Dieu s'est aucunement communiqué à toi, ce n'est pas pour se ravaler à ta petitesse, ni pour te donner le contrôle de son pouvoir. Le corps humain ne veut voler aux nuées, c'est pour toi : le soleil branle sans séjour sa course ordinaire : les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre : l'eau est instable et sans fermeté; un mur est sans froissure impéné-

trable à un corps solide : l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes; il ne peut être et au ciel et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement : c'est pour toi qu'il a fait ses règles, c'est toi qu'elles attaquent. Il a témoigné aux chrétiens, qu'il les a toutes franchies quand il lui a plu. De vrai pourquoi tout-puissant comme il est, auroit-il restreint ses forces à certaine mesure? En faveur de qui auroit-il renoncé à son privilége ?.....

L'orgueil nous éloigne de la Foi.—(Apologie, page 299.)

La sainte parole déclare misérables ceux d'entre nous qui s'estiment; bourbe et cendre, leur dit-elle, qu'as-tu à te glorifier? Et ailleurs, Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre, de laquelle qui jugera, quand, par l'éloignement de la lumière, elle sera évanouie? ce n'est rien que de nous : il s'en faut tant que nos forces conçoivent la hauteur divine, que des ouvrages de notre Créateur, ceux-là portent mieux sa marque, et sont mieux siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrétiens une occasion de croire,

que de rencontrer une chose incroyable : elle est d'autant plus selon la raison, qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle étoit selon la raison, ce ne seroit plus miracle; et si elle étoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singulière. On connoît mieux Dieu par ignorance, dit Saint Augustin (1).

---

(1) Pascal a si souvent commenté et retourné cette pensée, qu'il faudroit réimprimer la moitié de son volume, si l'on vouloit rapporter tout ce qui y ressemble : « Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire; il y a assez de clarté pour éclairer les Elus, et assez d'obscurité pour les humilier; il y a assez d'obscurité pour aveugler les Réprouvés, et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. — S'il n'y avoit point d'obscurité, l'homme ne sentiroit pas sa conception; s'il n'y avoit point de lumière, l'homme n'espèreroit point de remède. Ainsi il est non-seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie; puisqu'il est également dangereux à l'homme de connoître Dieu sans connoître sa misère, et de connoître sa misère sans connoître Dieu. — Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession; mais que l'on reconnoisse la vérité de la Religion dans l'obscurité même de la Religion, dans le peu de lumière que nous en avons, et dans l'indifférence que nous avons de la connoître. » etc. (*)

(*) Pensées de Pascal, chap. XVIII, n. 2, 16 et 19.

L'homme est tenu de croire ce qui lui est meilleur. — (Théologie naturelle.)

Chap. 67. Il n'y a point de doute que l'homme ne soit tenu d'accepter, d'affirmer et de croire la proposition qui lui apporte plus d'utilité, de commodité, de perfection et de dignité, en tant qu'il est homme, par laquelle il peut engendrer en soi du contentement, de la consolation, de l'espérance, de la confiance, de la sûreté, et en éloigner le déplaisir et le désespoir, et par conséquent qu'il doit embrasser celle qui est plus agréable et plus désirable de sa nature, et en laquelle il y a plus d'être et plus de bien, et nier, mécroire et repousser l'opposite et contraire à celle-là, comme fausse et ennemie de son profit. Là où s'il fait au rebours, il abuse contre soi-même de son entendement, il renverse entièrement la règle générale de nature; il combat et soi-même et l'ordre universel des choses : puisque là où toutes les autres créatures inférieures emploient leurs forces et moyens à leur bien et avantage, celui-ci s'en acquiert sa ruine et le désespoir. Et à la vérité, il a son en-

tendement merveilleusement dépravé et corrompu; voire il ne mérite point d'être appelé homme, puisqu'il combat l'homme. Or, s'il me dit qu'il n'y a pas d'apparence qu'il croie ce qu'il n'entend point, et qu'il avoue pour véritable ce de quoi il ne voit pas la raison, vu qu'à ce compte il pourroit bien prendre le mensonge pour la certitude, je lui réponds que son ignorance ne lui peut servir d'excuse, et que cette seule intention d'approuver ce qui est à son profit et à son utilité, lui sert d'une suffisante et juste occasion de croire, attendu que ce que nous faisons selon la règle de nature, ne nous peut être imputé à faute, et notre intelligence fait et son devoir et le profit de soi et de la volonté toutefois et quantes qu'elle consent à ce qui est son grand bien, et à ce qui est entièrement contraire à la ruine de l'homme : voire elle est obligée d'en user ainsi, parce qu'elle ne nous a été donnée que pour notre service et commodité. Ainsi il nous doit suffire de nous joindre toujours à la part qui est de notre côté et à notre avantage, bien que nous ne sachions pas comme elle est; car s'il nous advenoit de choisir le contraire et la privation de notre

bien, nous logerions et recevrions chez nous notre ennemi, qui en déplaceroit ceux qui font pour nous : nous serions adversaires et traîtres à nous-mêmes, et en bon escient insensés très-dignes d'être haïs et châtiés pour toutes les autres créatures. Aussi c'est un signe évident que l'homme est possédé par son ennemi mortel, quand il ne veut pas croire ce qui lui est le plus avantageux; par un ennemi qui tyrannise sa volonté et son entendement, et qui les tient liés et garottés étroitement pour les empêcher de faire leur devoir, et pour les ranger par contrainte à employer leurs effets au dommage de leur maître, à sa ruine contre tout ordre de nature. Cet homme là est semblable aux malades; car comme ils refusent les viandes qui leur sont propres et salutaires, et les rejettent par le vice de leur estomac, dévoyé à force de mauvaises humeurs : ainsi, par la maladie de son intelligence, celui-ci ne peut recevoir en sa créance ce qui lui est bon et profitable. Voilà la règle naturelle d'affirmer ou de nier dépêchée.

Chap. 68. (1) Pour exemple, on nous pro-

(1) Pour compléter ce chapitre, nous mettons ici un pas-

pose, il y a un Dieu : il nous faut soudain imaginer son contraire, il n'y a point de

---

sage de Pascal, qui a envisagé ce sujet à sa manière et qui l'a rendu avec l'originalité que tout le monde lui connoît.

« Vous dites que nous sommes incapables de connoître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou ou qu'il n'est pas ; il n'y a point de milieu, mais de quel côté pencherons-nous ?

» La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer, il y a un chaos infini qui nous sépare, il se joue à cette distance infinie, un jeu où il arrivera croix ou pile. Que gagnez-vous ? pour raison, vous ne pouvez assurer ni l'un ni l'autre; pour raison vous ne pouvez nier aucun des deux.

» Ne blamez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix ; car vous ne savez pas s'ils ont tort, et s'ils ont mal choisi.

» Non, direz-vous, mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix; et celui qui prend croix, et celui qui prend pile, ont tous deux tort ; le juste est de ne point parier.

» Oui, mais il faut parier ; cela n'est pas volontaire : vous êtes embarqué ; et ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc ? Pesons le gain et la perte : en prenant le parti de croire que Dieu est, si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien ; pariez donc qu'il est sans hésiter.

» Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop.

» Voyons, puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager ; et s'il y en avoit dix à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner

Dieu: et puis assortir ces choses l'une à l'autre, pour voir laquelle d'elles convient plus à l'être et au bien, et laquelle y convient le moins. Or, celle-là, il y a un Dieu, nous présente une essence infinie, un bien incompréhensible; car Dieu est tout ceci. Le contraire, il n'y a point de Dieu, apporte avec soi privation d'un être infini et d'un infini bien. A ce compte, par leur comparaison, il y a autant à dire entre elles, qu'il y a entre le bien et

---

dix à un jeu où il y a un pareil hasard de perte et de gain.

» Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner, avec pareil hasard de perte et de gain; et ce que vous jouez, est si peu de chose et si de peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

» Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde; et que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose, et l'incertitude de ce qu'on gagnera, égale le bien fini qu'on expose certainement, à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi : tout joueur hasarde avec certitude, pour gagner avec incertitude; et néanmoins il hasarde certainement le fini, pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose et l'incertitude du gain; cela est faux: il y a à la vérité infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre, mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte. » — Pensées de Pascal. Chap. VII.

le mal. Passant outre, accommodons-les à l'homme : la première lui apporte de la fiance, du bien, de la consolation et de l'espérance; la seconde, du mal et de la misère : il croira donc et recevra par notre règle de nature celle qui est, et meilleure de soi, et plus profitable pour lui, et refusera celle qui est rejetable d'elle-même et qui lui apporteroit toutes incommodités; autrement il abuseroit de son intelligence et s'en serviroit à son dam : ce qu'il ne peut ni ne doit faire, en tant qu'il est homme. Mais quel bien pourroit-il espérer de croire que Dieu ne fût pas ? quel fruit en pourroit-il recueillir? pourquoi se joindroit-il à la part stérile de tout bien? à quoi faire les logeroit-il en son cœur et en sa foi? ne lui vaut-il pas mieux attacher sa créance à celle qui est fertile et fructueuse ? car celle-ci, s'il la reçoit bien en bon escient, s'il la plante bien vivement en soi, voyez quelle suite de biens elle lui mène. Son intelligence se rend plus noble et plus digne, laissant le non être pour se joindre à l'être, et logeant en soi l'infinité du bien : elle prend une merveilleuse accroissance de perfection, elle reçoit de cette sainte créance une influence de bonté, et par-

ticipe à la grandeur et excellence de la chose qu'elle croit : là où si l'homme s'associe avec la part contraire, son entendement se rend dépravé, ne visant qu'au non être, au rien et à l'infinité du mal. Par quoi, il est tenu de croire que Dieu est, toutes les autres créatures le convient à ce faire par leur exemple; nature même le lui commande, et ne peut faillir de l'en croire, car il est certain qu'elle ne ment pas, et qu'elle ne nourrit point en soi la fausseté, et que toute obligation naturelle nous pousse à la vérité, non au mensonge.

Chap. 80. Tout ainsi nous faut-il dire en général de toute la foi chrétienne; car il est certain qu'elle est sans comparaison plus aimable et plus désirable à l'homme que son contraire, d'autant que les choses qui sont les plus conformes à notre bien et à l'Être éternel (comme elle est plus que nulle autre) sont aussi les plus souhaitables. La créance de ses articles et préceptes nous enrichit d'un grand nombre de biens; elle nous apprend que l'homme est fait à l'image de Dieu son créateur, que Dieu s'est fait homme à cause de nous, que ce même notre corps doit être quelque jour glorifié et jouir d'une vie

éternelle, qui sont les plus agréables et plaisantes imaginations que nous sussions avoir. Là où son contraire nous apporte la privation de ce contentement, là et de notre bien. Puis donc qu'il nous faut croire ou la foi chrétienne ou son opposite, nous sommes tenus de la choisir, vu qu'elle nous est beaucoup plus profitable, afin que nous nous servions de notre entendement à notre utilité, à notre joie et consolation, comme les autres créatures emploient leurs forces et leurs moyens à leur profit et avantage: autrement nous combattrions l'expresse ordonnance de nature, nous nous montrerions être hors de nous, des voies de l'ordre de toutes choses, l'homme s'armeroit et banderoit contre l'homme. Par quoi, quiconque s'opiniâtre à mécroire notre foi, il est certainement gâté et corrompu par quelque passion et humeur ennemie de soi-même, il est saisi de quelque dénaturée et monstrueuse qualité qui le bande contre son genre. L'honneur, la gloire, la dignité de nature humaine, pend de la foi chrétienne, et par conséquent l'honneur aussi de toutes les autres natures qui servent à celle-là. Comme le contraire de notre foi avilit, détruit et anéantit non

la nature humaine seulement, mais toutes les autres créatures; car qui offense le Seigneur, offense aussi son sujet, et toutes les choses de ce monde sont faites pour l'homme: d'où il s'ensuit que qui embrasse notre foi, ne peut être repris ni de Dieu ni de nulle autre créature, parce qu'il a été guidé à cette créance par la main même de nature: voire quand elle seroit fausse, ce qui est impossible, si auroit-il très-bien de quoi s'excuser envers Dieu et envers les autres créatures, pour s'être joint à la part qui étoit meilleure et plus aimable d'elle-même, et qui apportoit plus de bien et perfection à l'homme, en tant qu'il est homme. Or, étant poussé à ce faire, et par les voies de la nature, et par l'exemple de toutes choses, il falloit sans doute qu'il le fît; et qui fait ce qu'il doit, n'a nul besoin d'excuse; mais celui qui fait au contraire, et qui a laissé le bien pour courir au mal, la part profitable pour la nuisible, qui s'est jeté à quartier et hors de la carrière commune de toutes les créatures, doit être tenu pour coupable devant Dieu et devant le monde.

Nécessité du Culte extérieur. — (Apologie, page 327.)

Si Numa entreprit de conformer à ce projet la dévotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans objet préfix et sans mélange matériel, il entreprit chose de nul usage. L'esprit humain ne se sauroit maintenir, voguant en cet infini de pensées informes, il les lui faut compiler à certaine image à son modèle. La majesté divine s'est ainsi pour nous aucunement laissée circonscrire aux limites corporelles : ses sacremens supernaturels et célestes, ont des signes de notre terrestre condition. Son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles; car c'est l'homme qui croit et qui prie. Je laisse à part les autres argumens qui s'emploient à ce sujet; mais à peine me feroit-on accroire que la vue de nos crucifix et peintures de ce piteux supplice, que les ornemens et mouvemens cérémonieux de nos églises, que les voix accommodées à la dévotion de notre pensée, et cette émotion des sens n'échauffent l'ame des

peuples d'une passion religieuse, de très-utile effet (1).

Dévotion mêlée à une mauvaise vie condamnable. — (Essais, tome Ier, pag. 526—7.)

L'assiette d'un homme, mêlant à une vie exécrable la dévotion, semble être aucunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soi et dissolu partout. Pourtant refuse notre Eglise tous les jours la faveur de son entrée et société aux mœurs obstinées à quelque insigne malice. Nous prions par usage ou par coutume, ou pour

---

(1) Écoutons sur ce point le sage Leibnitz (*) : « Rien de plus dur et de plus indécent que les termes dans lesquels l'auteur du livre intitulé : *Arcanum regium*, veut insinuer que les ornemens sacrés, les vêtemens, les cierges et les hosties sont des parties du culte de l'Eglise romaine, vraiment détestables... Et si la raison qu'il apporte pour supprimer les fêtes, tirée des dissolutions qui se commettent dans ces jours, étoit péremptoire, il faudroit aussi supprimer le dimanche. Qu'on ôte les abus, et qu'on laisse subsister les choses, voilà la grande règle : *tollatur abusus non res.* » Nous regrettons de ne pouvoir citer quelques passages de Voltaire et de Rousseau, en faveur des cérémonies religieuses : on en seroit enchanté.

(*) *Opera Leibnitzii*, t. 5, pag. 263. Epist. 59, *ad Fabricium.*

mieux dire, nous lisons ou prononçons nos prières (1), ce n'est enfin que mine : et déplaît de voir faire trois signes de croix au *benedicite*, autant aux *graces*, et plus m'en déplaît-il de ce que c'est un signe que j'ai en révérence et continuel usage, mêmement quand je baille, et cependant toutes les autres heures du jour, les voir occupées à la haine, l'avarice, l'injustice. Aux vices leur heure, son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de voir continuer des actions si diverses d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'altération aux confins mêmes et passage de l'un à l'autre. Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant en même gîte, d'une société si accordante et si paisible, le crime et le juge? Un homme de qui la paillardise, sans cesse régente la tête, et qui la juge très-odieuse à la vue divine, que dit-il à Dieu, quand il lui en parle? Il se ramène, mais soudain il rechet. Si l'objet de la divine justice, et sa présence frappoient, comme il dit, et châtioient son ame pour courte qu'en fût la

---

(1) Voyez ci-dessus, page 221, la note 1.

pénitence; la crainte même y rejetteroit si souvent sa pensée, qu'incontinent il se verroit maître de ses vices, qui sont habitués et acharnés en lui. Mais quoi ! ceux qui couchent une vie entière sur le fruit et émolument du péché qu'ils savent mortel (1).

De l'Oraison Dominicale.—(Essais, tome I[er], pages 523—4.)

Je ne sais si je me trompe, mais puisque par une faveur particulière de la bonté divine, certaine façon de prier nous a été prescrite et dictée mot à mot par la bouche

---

(1) « Il est facile de juger, dit M. le comte Vernier (*), que Montaigne étoit aussi tolérant que bon catholique, et qu'on lui doit des éloges pour avoir combattu avec force et vigueur les absurdités, les contradictions, où l'homme tombe si fréquemment en adressant ses prières à l'Être suprême, en formant des vœux indiscrets qui tourneroient à sa perte s'ils étoient exaucés, et dont le succès ne serviroit qu'à le rendre plus coupable. Il doit, avant tout, purifier ses intentions, se disposer sincèrement à changer de vie, de conduite et à devenir meilleur, sans jamais oublier ce que dit Platon : les Dieux et les gens de bien rejettent les vœux et les offrandes des méchans. »

(*) Notices et observations pour préparer et faciliter la lecture des Essais de Montaigne, tome I[er], page 321.

de Dieu, il m'a toujours semblé que nous en devions avoir l'usage plus ordinaire, que nous n'avons : et si j'en étois cru, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à notre lever et coucher, et à toutes actions particulières, auxquelles on a accoutumé de mêler des prières, je voudrois que ce fût le *Pater Noster*, que les Chrétiens y employassent, si non seulement, au moins toujours. L'église peut étendre et diversifier les prières selon le besoin de notre instruction; car je sais bien que c'est toujours même substance et même chose : mais on devroit donner à celle-là ce privilége que le peuple l'eût continuellement en la bouche; car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut, et qu'elle est très-propre à toutes les occasions. C'est l'unique prière de quoi je me sers partout, et la répète au lieu d'en changer, d'où il advient que je n'en ai aussi bien en mémoire que celle-là (1).

---

(1) Montaigne avoit puisé sa pensée dans le 56ᵉ sermon de Saint Augustin, édition des Bénédictins : « Les paroles que Notre Seigneur nous a enseignées dans l'Oraison dominicale sont le modèle de nos désirs ; il ne nous est pas permis de demander autre chose, que ce qui est écrit dans ce lieu : *Forma est desideriorum, non licet tibi aliquid petere*,

Des Sacremens. — (Théologie naturelle.)

Chap. 281. Jésus-Christ a laissé à son Eglise ses ordonnances et la forme par laquelle il nous donne le bien-être, la grace et le salut : et d'autant que ce sont choses invisibles, inouïbles et spirituelles comme l'ame, il en a prescrit d'autres extérieures, corporelles, sensibles et visibles, esquelles et par lesquelles nous reçussions l'effet de sa guérison, choses qui ont quelque ressemblance à sa grace, qui est notre santé, et qui la signifient et représentent en quelque façon : ce sont comme des instrumens extérieurs et corporels par lesquels il infond en nous ses faveurs, à ce que cette sienne libé-

---

quam quod ibi scriptum est.» C'étoit le sentiment de Bossuet, qui a rapporté ce passage dans son cinquième écrit contre le quiétisme, et qui l'a approuvé. C'étoit celui de Nicole, qui parloit ainsi dans ses Instructions théologiques sur l'Oraison dominicale (*) : « Elle peut servir de modèle et de règle à toutes nos prières ; c'est pourquoi les conciles veulent que les fidèles en apprennent avec tant de soin et les paroles et le sens, qu'ils ont déclaré que celui qui ne la sait pas par cœur, qui ne croit pas ce qu'elle contient, et qui ne la répète pas souvent, ne mérite pas d'être appelé catholique (**) ».

(*) Chap. 1.

(**) Sixième concile, canon 7.

ralité ne soit totalement occulte, et qu'elle se mette en évidence par ses formes publiques et apparentes, ainsi que par un signe ou image. Afin que l'homme pût connoître quel est ce qu'il reçoit d'invisible en l'ame, Jésus-Christ a ordonné des choses propres à les lui découvrir et manifester, et a ordonné encore certains moyens et façons de les lui appliquer extérieurement et au corps, afin qu'il jugeât par là, et connût que son rédempteur en œuvre tout autant intérieurement et en son ame.....

Tout ainsi qu'autrefois Dieu proposa à l'homme, garni de son bien-être, la défense d'une chose corporelle et visible, pour acquérir son très-bien être : et comme il fut lors ordonné que l'homme obéissant à cette prohibition qui lui avoit été faite par Dieu de ne toucher à l'arbre du bien et du mal, acquéroit la consommation et accomplissement de son être, aussi à cette heure recevant par obédience certaines choses corporelles, qui nous sont ordonnées, nous recouvrons notre bien-être et la grace de notre sauveur (1).

(1) L'institution des sacremens est de la plus haute impor-

Chap. 321. Nous pouvons voir comme la chrétienté et l'Eglise de Jésus-Christ est armée d'armes invisibles et de médicamens spirituels, si bien à point que rien ne lui manque, et que tout son bien et son trésor

---

tance. Elle a fourni à M. le vicomte de Châteaubriand la matière de quelques chapitres du livre premier, de la première partie du Génie du Christianisme, où son éloquence se développe avec tous ses charmes. « Si les mystères accablent l'esprit par leur grandeur, dit-il, on éprouve une autre sorte d'étonnement, mais qui n'est peut-être pas moins profond, en contemplant les sacremens de l'Église. La connoissance de l'homme civil et moral, est renfermée toute entière dans ces institutions ». Chapitre VI...

Dom Chardon, Religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, a donné une *Histoire des Sacremens*, ou de la manière dont ils sont célébrés et administrés dans l'Église, et de l'usage qu'on en a fait depuis le temps des Apôtres jusqu'à présent. Paris, 1745, 6 vol. in-12. Cet ouvrage est plein de recherches.

Nous avons aussi des *Consultations canoniques sur les Sacremens*, par Gibert, docteur en théologie et canoniste. Paris, 1750, 12 vol. in-12. Utiles à tous les chrétiens, *pour les déterminer d'une manière sûre dans les différens doutes qui pourroient embarrasser leurs consciences*, et les *Instructions* de Nicole, dignes de ce profond écrivain.

Quand on veut approfondir la matière et remonter aux sources, il est nécessaire d'étudier Droven, *De re Sacramentariâ*, imprimé plusieurs fois et en divers formats; Juenin, *Commentarius historicus*, etc., 2 vol. in-fol.; le père Morin, de l'Oratoire, *De Pœnitentia*, *de ordine*, etc., in-fol.; Sanchez, *De Matrimonio*; Maldonat, *De Sacramentis*.

consiste en ces sacremens, et sa vraie occupation et exercice en leur usage. L'Eglise et la chrétienté contient en soi toute la vertu de Jésus-Christ par le moyen de ses très-sacrés sacremens : ainsi elle est très-pleine et très-abondante en richesses spirituelles ; tous les autres biens qui sont en elles ne sont qu'accidens et accessoires, ce ne sont qu'appuis et ornemens des sacremens, ses vrais biens et solides.

Du Baptême. — (Théologie naturelle.)

Chap. 283. Par le sacrement du baptême l'homme perdu va à Jésus-Christ et Jésus-Christ vient à l'homme perdu ; et comme par icelui l'homme monte, aussi Jésus-Christ descend en quelque manière. La divinité, l'humanité, la passion et le baptême de Jésus-Christ, ce sont choses jointes ensemble et enchaînées à la mode des degrés d'une échelle. Sa grace pend originellement de sa divinité, et par son humanité et vertu de sa mort et passion, pleine d'un mérite infini, descend au baptême. Lorsque l'homme est touché par le baptême, la grace arrive en lui, et Jésus-Christ même le touche par

le sacrement, qui est le dernier échelon de cette descente, et en cette manière il descend; car son présent descend, et d'en haut revêtit l'homme; et comme le baptême se donne d'en haut et revêtit aucunement et recouvre tout le corps d'eau, aussi revêtit-il en dedans toute l'ame avec sa grace. Ainsi tout l'homme est touché de Jésus-Christ, et autant son corps que son ame s'incorporent à lui. L'homme se fait aussi membre de son Sauveur et par conséquent capable de participer à sa mort, à sa passion, et en leur mérite et vertu : et pourtant est-il baptisé en sa mort, en sa passion et en son sang; car, en la vertu et au mérite de la mort de Jésus-Christ en laquelle il est mouillé, descend le don et la grace en l'ame qui en est lavée : ainsi le baptême, c'est l'instrument de cette mort et passion très-digne; ainsi tout est à Jésus-Christ, et la grace qui descend, et le baptême par où la grace descend, et la mort et passion de l'humanité par la vertu de laquelle elle descend, et la divinité d'où elle dérive comme d'une fontaine, et l'homme même est rendu sien par le baptême.

(1) *Revêt.*

De la Confirmation.—(Théologie naturelle.)

Chap. 284. Après le sacrement de baptême vient nécessairement le sacrement de confirmation, qui se rapportent l'un à l'autre, comme l'augment à la génération, et l'accroissance à la naissance; car comme le baptême est une génération spirituelle, nous induisant à la vie chrétienne, aussi est le sacrement de confirmation un augment spirituel nous établissant en l'âge parfait et viril de la vie chrétienne. C'est ici le sacrement de plénitude et d'absolution, parfaisant ce qui étoit donné par le premier, apportant à l'ame la grace de s'assurer et de se roidir, et de confirmer, accroître et mener jusques à son accomplissement le bien qu'elle avoit reçu par le baptême. La grace qui se donne au baptême lave entièrement toute l'ame, en cela consiste sa vraie opération; mais la grace qui se donne en la confirmation, roidit l'ame et la fortifie. D'autant que ce second effet est distingué du premier, il nous faut aussi un instrument divers et un autre moyen visible pour le produire, afin que tout se conduise ordonnément et proportionnément.

S'il se voit un progrès si réglé en la vie corporelle, comment ne se trouveroit-il en la vie spirituelle, puisqu'un même ouvrier les a faites? Où il y a une nouvelle opération en l'homme, il faut qu'il y ait un nouvel instrument pour l'effectuer.

De l'Eucharistie. — (Théologie naturelle.)

Chap. 289. Il n'est rien plus nécessaire à l'homme ni plus utile que la mémoire de la passion de son Rédempteur, accompagnée de vraie dévotion; voire, sans elle Jésus-Christ ne sert de rien à l'homme qui est en âge de jugement, car Jésus-Christ ne fait pour nous qu'en tant qu'il est mort et crucifié: en sa passion est toute la vertu, par quoi il nous étoit très-nécessaire d'avoir quelque mémorial efficace à nourrir en nous et causer la souvenance et mémoire de la passion de Notre Seigneur. Or, il n'est rien plus apte à nous ramentevoir et remettre en mémoire la croix et mort de Jésus-Christ que la présence de Jésus-Christ même mort et crucifié; car une telle mémoire jointe à cette présence, nous rend cette mort et cette pas-

sion toute telle que si elle venoit d'être soufferte sur l'heure. Voilà comme il nous falloit nécessairement ce sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, auquel il fut présent réellement lui-même, afin que ce nous fût un mémorial sempiternel, continuel et très-efficace de sa mort et de sa passion une fois soufferte : que par telle mémoire la vertu et mérite de sa croix entrât et s'incorporât plus avant ès hommes, et leur profitât davantage, et qu'un si grand bien et bénéfice ne se pût oublier, ains qu'il demeurât continuellement en la mémoire des Chrétiens. Pour le rendre plus ramentevant et représentant, bien qu'il soit un, il est divisé au corps et au sang; le sacrement du corps est par soi, et le sacrement du sang est par soi; au corps est le sang, et au sang est le corps; tout Jésus-Christ est en l'un et en l'autre. En cette mort il y eut du sang épandu du corps et hors du corps, ce sacrement n'est donc pas seulement sacrement, ains encore sacrifice, oblation et hostie: c'est sacrement en tant qu'en icelui la grace invisible se donne sous l'espèce visible : c'est sacrifice en tant qu'il représente et qu'il est le mémorial de la passion et mort de Jésus-Christ,

qui fut seule le pur, l'acceptable et le plein sacrifice.

Transubstantiation.—(Théologie naturelle.)

Chap. 285. Il y a cette différente entre les choses visibles de ce sacrement (l'Eucharistie) et les choses visibles des autres, que, au baptême l'eau demeure toujours eau, et en la confirmation l'huile demeure toujours huile; mais en celui-ci le pain ne demeure plus pain, ni le vin, vin; car les paroles de ce sacrement sont d'autre condition que celles des autres : celles-là signifient l'effet et opération invisible qui se fait intérieurement en l'ame; mais elles ne signifient pas quelque opération se faire en l'eau et en l'huile : là où ici, les paroles signifient l'effet et opération invisible se faire ès choses mêmes visibles, qui sont le pain et le vin, car elles signifient la vraie et réelle transmutation du pain au corps de Jésus-Christ, et du vin en son sang, de manière que tout ainsi qu'ès autres sacremens, lorsque les paroles se prononcent, il se fait de nouveau réellement et véritablement une opération invisible en

notre ame, ainsi lorsque en ce sacrement les paroles se profèrent sur les choses visibles, qui sont le pain et le vin, elles produisent un effet et opération au pain et au vin selon qu'elles le signifient; car quelle raison y auroit-il plus grande des paroles du baptême que de celles de ce sacrement? et pourquoi auroient-elles plus grande efficace, même ce sacrement étant plus noble et plus grand? Si donc les paroles qui se profèrent au baptême, qui est le premier, ont l'efficace que l'homme en soit baptisé intérieurement en son ame, il s'ensuit que les paroles qui se disent en ce sacrement, font aussi l'effet de leur sens, c'est-à-dire, que le pain se change au corps et en la vraie chair de Jésus-Christ, et le vin en son vrai sang.

Présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie. — (Théologie naturelle.)

Chap. 293. Attendu qu'une et même chair de Jésus-Christ est la vie et réfection de toutes les ames, et qu'il est nécessaire que tous les Chrétiens qui sont en âge la reçoi-

vent et mangent en ce sacrement, qui ne peuvent tous être corporellement en un lieu, il est nécessaire que cette une et même chair de Jésus-Christ, ce sien un et même corps puisse être ensemble et en même temps en tous les endroits et lieux de ce monde; car tous les Chrétiens en ont besoin et le doivent prendre.

Davantage, comme il est nécessaire qu'une même chair de Jésus-Christ soit en plusieurs et divers lieux en même temps et ensemble, aussi est-il nécessaire que si la forme ou espèce du pain se brise et se divise, l'une et même chair de Jésus-Christ se trouve en chaque portion et en chaque partie, car la chair de Jésus-Christ ne se peut ni départir ni mettre en pièces, vu qu'elle est glorifiée; mais comme cela se puisse conduire, il ne nous est aucunement nécessaire de le savoir. Il suffit que nous sachions et croyons que de toute impossibilité il est impossible qu'il soit autrement, puisque la vérité de ce sacrement le demande, et que l'honneur de Jésus-Christ le demande aussi, qui en est l'auteur, et qui ne l'eût jamais prescrit s'il n'eût pu advenir. Pour avoir une assurée certitude et suffisante intelligence de ce sa-

crement, c'est assez que nous sachions que Dieu l'a institué et ordonné, que nous voyons par expérience son effet, et quel besoin nous en avons pour notre profit. Le moyen par lequel il est effectué n'est pas de notre connoissance, Jésus-Christ le sait qui l'a ordonné.

Les sacremens ne sont pas établis à ce que l'homme sache et entende comme ils se font, mais à ce seulement qu'il reçoive par eux la grace, le secours de Dieu et son salut; et la grace de Dieu reçue nous aide à les connoître et la vérité qui est en eux (1).

---

(1) Après de si sages réflexions, Raimond de Sebonde n'auroit pas dû, ce semble, chercher à approfondir le mystère de la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, et celui de la transubstantiation. Il s'occupe néanmoins dans le reste du chapitre, qui est fort long, à donner des exemples de la possibilité de la présence du corps de Jésus-Christ en plusieurs lieux à la fois. Il est vraisemblable qu'il a eu principalement en vue de réfuter l'erreur de Wiclef; lequel prétend dans ses *Dialogues*, que le corps de Jésus-Christ n'est pas *identiquement* le même dans le Saint-Sacrement, et que Dieu ne peut produire, en même temps, un corps dans deux différens endroits : *Christus non est in eodem sacramento identicè et realiter in propriâ præsentiâ corporali*, troisième proposition dans la bulle de Martin V. Au reste, la plupart des philosophes chrétiens ont inventé des systèmes pour rendre sensible la possibilité de la présence de Jésus-

Exemples explicatifs de la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.— (Théologie naturelle.)

Chap. 293. Le mystère du sacrement de l'Eucharistie est plus mal aisé à concevoir que ne sont les autres, d'autant que toutes ces choses combattent apertement la raison de nos sens et l'expérience d'iceux : toutefois il semble n'être point si émerveillable que la chair de Jésus-Christ jointe inséparablement à la divinité soit montée jusques à ce degré de pouvoir être ensemble et en

---

Christ dans l'Eucharistie, tout en confessant que ce mystère est incompréhensible. Celui de Descartes a été exposé dans deux lettres au père Mesland, jésuite (Pensées de Descartes) ; celui de Pierre Cally, dans *Durand Commenté*, ou *l'Accord de la philosophie avec la théologie touchant la transsubstantiation*, Cologne (Caen), 1700, in-12 ; celui de l'abbé de Lignac, dans l'opuscule intitulé : *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux, prouvée possible par les principes de la bonne philosophie ; — Lettres, où relevant le défi d'un journaliste hollandais, on dissipe toute ombre de contradiction entre les merveilles du dogme catholique de l'Eucharistie et les notions de la saine philosophie.* Paris, 1764, in-12, fort rare; celui de Leibnitz, dans les *Essais de Théodicée*, dans une lettre à Pélisson, et dans une autre à Antoine Arnauld; celui de ce docteur, dans deux lettres qu'on se propose de donner au public, etc.

même temps en plusieurs lieux, vu que la divinité en même temps est toute en chaque lieu; et encore puisque la divinité se trouve en ce sacrement en raison de son union à la chair, la chair peut être aussi ensemble en divers lieux à raison de son union à la divinité (1). Nous pouvons voir encore ailleurs une même chose être multipliée, et être tout ensemble et en même temps en diverses places.

---

(1) Ceci a l'air de tendre un peu à la doctrine de *l'ubiquité ;* mais Montaigne en étoit bien éloigné, comme on le voit dans le Journal de ses voyages, tome I[er], pages 96 et suivantes. « Entre autres propos, que Montaigne eut au ministre luthérien d'Isne, petite ville impériale d'Allemagne, s'avisant qu'aucuns calvinistes l'avoient averti en chemin que les luthériens mêloient aux anciennes opinions de Martin, plusieurs erreurs étranges, comme *l'ubiquisme*, maintenant le corps de Jésus-Christ être partout comme en l'hostie; par où ils tomboient en même inconvénient de Zwingle, quoique ce fût par diverses voies, l'un par trop épargner la présence du corps, l'autre pour la trop prodiguer; car à ce compte le sacrement n'avoit nul privilége sur le corps de l'Eglise, ou assemblée de trois hommes de bien, et que leurs principaux argumens étoient que la divinité étoit inséparable du corps, par quoi la divinité étant partout, que le corps l'étoit aussi : secondement que Jésus-Christ devant être toujours à la dextre du Père, il étoit partout, d'autant que la dextre de Dieu, qui est sa puissance, est partout. Ce docteur nioit fort, de parole, cette imputation, et s'en défendoit comme

Voilà une parole, elle est tout ensemble et en même temps en plusieurs oreilles, toutefois elle est toute en chaque oreille; de vrai cette voix n'est pas une en nombre, ains une seulement en espèce; mais si la voix humaine, une en espèce, est à même instant toute en plusieurs oreilles, pourquoi ne donnerons-nous un degré au-dessus au corps de Jésus-Christ glorifié, uni à la divinité? et ne dirons-nous qu'un en nombre, il puisse être en divers lieux?

Nous voyons aussi qu'une diction, quoiqu'elle soit plus grande ou plus petite, signifie toujours une même chose, de façon que ce mot *Roi*, remplit-il de sa grandeur tout le plain d'une grande muraille, ne signifie pas davantage que *Roi*, écrit aux plus menus traits du monde; la petitesse ou la grandeur du mot ne le diversifie aucunement quant à la signification : pour être plus grand, il ne signifie pas plus, ni ne signifie pas moins pour être moindre. L'espèce et la forme du pain est comme la diction signifiante, et le corps de Jésus-Christ c'est la signification.

---

d'une calomnie. Mais par effet, il semble à M. de Montaigne qu'il ne s'en couvroit guères bien ».

La grandeur donc ou petitesse de l'hostie ne diversifie rien, et autant est Jésus-Christ en la petite qu'en la grande; car cette hostie ou forme visible n'est que le signe du corps de Jésus-Christ, bien que le corps de Jésus-Christ y soit réellement contenu, et contenu non localement, ni comme logé en ce lieu, ni comme le vin au vaisseau, mais comme un signe, la chose signée, et la signification ou la diction. Aussi encore que la diction se multiplie, la signification ne se multiplie pas pourtant, c'est toujours une même signification quant à soi. Ainsi, bien que l'hostie se multiplie infiniment, non pourtant se multiplie la chair et le corps de Jésus-Christ, c'est toujours celui-là même. Et comme la diction, autant qu'elle retiendra sa forme et sa nature, aura sa signification, et aussi, autant que la forme du pain demeurera en sa nature, autant aura-t-elle au-dedans le corps de Jésus-Christ, aussi long-temps demeure le corps de Jésus-Christ sous la forme du pain que demeure la forme du pain; mais si la forme du pain se change d'autant que le signe n'y est plus, le signé n'y est plus aussi. A cette cause, vu que chaque partie du pain et de l'hostie a la

forme, nom et espèce de pain, en chaque partie de l'hostie, petite ou grande, est toute la chair et le corps de Jésus-Christ.

Ce que nous pouvons aussi manifester par le miroir, car fut-il aussi grand que le monde, il ne représentera qu'une seule image de l'homme, et brisez-le en mille pièces, chaque pièce représentera cette une image que représentoit tout le miroir, autant en verrez-vous en une part qu'en son tout, et autant en l'une part qu'en l'autre. De même, s'il y avoit un pain grand comme le monde ou une hostie, il n'y auroit en elle qu'un corps de Jésus-Christ, qu'une chair et qu'un Jésus-Christ, et si vous le départiez en mille morceaux, en chacun seroit le corps de Jésus-Christ, un en nombre. Là où aux pièces du miroir, l'image n'est pas une en nombre, mais une seulement en espèce; aussi est-ce raison de donner au corps de Jésus-Christ avantage sur ces choses corporelles, et faire qu'il soit un en nombre en plusieurs morceaux de l'hostie.

Comme le corps de Jésus-Christ puisse être compris sous une si petite quantité, montrons-le par lui-même. Le corps de Jésus-Christ est devenu spirituel et trans-

formé en la nature de l'ame, autant que faire se peut; car comme nous voyons que notre ame, qui est spirituelle et sans quantité, transforme à sa façon spirituelle et à sa nature ce qu'elle reçoit en soi, de sorte que quand elle reçoit la lettre A, elle la réduit à la spiritualité, en manière que bien que l'A écrit soit corporel, large et long, toutefois lorsqu'il est en l'ame, il n'est ni long, ni large, ni exprimé, mais tout ensemble à la mode de l'ame, il en va de même du corps de Jésus-Christ, d'autant qu'il est glorifié et réduit à la spiritualité, le plus qu'il le peut être. La divinité change en sa nature l'ame de Jésus-Christ, autant que faire se peut, et l'ame déifiée ensemble avec la divinité, déifie le corps et la chair, les fait de sa nature, et se les rend semblables le plus qu'elle peut. Le corps de Jésus-Christ n'occupe point de place, ni n'est pesant, et peut être tout en un point sans longueur, largeur et profondeur, à la façon que Jésus-Christ même le veut. Ainsi, en ce sacrement Jésus-Christ n'occupe point de place, ni n'est pesant, étendu, long, large ou profond; mais toutes ses parties sont ensemble : ainsi il peut être tout en un en chaque part de l'hostie, tant

petite soit elle. L'expérience nous apprend ès choses naturelles, que l'image d'une chose corporelle, quelque grandeur qu'elle ait, n'est ni longue, ni large, ni étendue, ni profonde, ni pesante, ni grosse, ni épaisse, ains qu'elle est tout ensemble, et toutefois elle paroît longue, étendue, ample, grosse et grande. Toute une grande église et une grande cité entrent par la prunelle de notre œil, qui n'est qu'un point indivisible; et la nuit cette même cité se représente à nous en songe en sa propre forme et grandeur : toutefois cette image, qui est en dedans de l'ame, n'est qu'un point indivisible entré en nous par la prunelle de l'œil (1).

(1) Charron, le disciple et l'ami de Montaigne, a composé huit discours sur le sacrement de l'Eucharistie; ils sont imprimés à la fin d'un recueil de sermons sur *la Divinité, la Création du monde, la Rédemption, etc.* Paris, 1612, in-8°. « Ce grand, merveilleux et tant auguste sacrement, dit-il, discours premier, page 397, par la grande prérogative et singulier avantage qu'il a par-dessus tous les autres, tout simplement et sans autre particulière désignation, est appelé le sacrement, comme le maître et la couronne des autres, auquel y a tant de choses à admirer, à croire et à adorer, si peu à dire et à entendre, lequel est par-dessus nature, étonne toute la nature, est la perfection de nature, le dernier présent et souverain bien en ce monde, donné du maître et seigneur de nature ».

La chair de Jésus-Christ consomme toutes les ames dans l'unité. — (Théologie naturelle.)

Chap. 292. Lorsque Jésus-Christ donne sa chair aux ames, il leur donne ensemble son ame et sa déité, et les réduit toutes en un par sa chair : toutes les ames donc partent premièrement et sont produites d'un même, qui est Dieu; puis elles se multiplient par la multiplication de la chair première, et se corrompent; et enfin encore purifiées et mondifiées, elles se réunissent en Dieu par l'unité de cette sainte chair. Ainsi la chair est cause de la multitude des ames et cause de leur union; elle est cause qu'elles partent de Dieu par la création et cause qu'elles y retournent (1); elle est cause de

---

(1) Charron a cherché à rendre sensible par un trait historique remarquable cette union de l'ame avec Dieu dans la sainte Eucharistie, *Discours VIII de la sainte Eucharistie*, page 493. « Le meilleur, plus propre, et plus excellent moyen pour unir, mêler, confondre et consubstancier parfaitement deux substances ensemble, est le manger et le boire; car ainsi l'une entre en l'autre, tellement qu'elles ne peuvent plus se séparer. J'ai envie, pour vous exprimer plus ceci et en tirer une belle instruction, de vous réciter une histoire

leur damnation et cause de leur salut ; elle est cause de leur mort et cause de leur vie ; de sorte que la chair fait toutes choses, mais ce n'est pas même chair.

---

noble et propre à ce propos. Artémise, reine de Carie, faite veuve par le décès du roi Mausole, son mari, qu'elle aimoit parfaitement, délibéra d'employer tout le reste de sa vie et de ses moyens à exercer et toujours tenir vive et chaude la mémoire de son époux, ce qu'elle fit principalement en trois manières : premièrement, par grands dons et présens elle convioit de toutes parts orateurs, poëtes et gens d'esprit à chanter et publier les vertus et mérites de son feu mari, et l'amitié d'eux deux : secondement, pour reposer et conserver honorablement les reliques de son dit mari, elle fit bâtir et dresser avec grande dépense et curiosité un très-riche, superbe et somptueux sépulcre, et si magnifique, qu'il a été censé et mis entre les sept miracles du monde, dont d'icelui ont pris noms les superbes et somptueux monumens des grands, et ont été appelés mausolées. Ainsi elle épuisoit ses finances, cherchant toujours satisfaction à son deuil, son affliction, ses regrets ; mais tout cela ne la pouvant arrêter, elle s'avisa d'un troisième et dernier moyen, qui est qu'ayant réduit le corps de son feu mari en cendres, et parmi elles confusément mêlé d'autres riches et bien exquises poudres de senteur, elle prenoit avec son boire et manger ordinaire, et avaloit quelques cuillerées de ces poudres ainsi mixtionnées, dont enfin elle mit tout le corps mort de son mari dedans le sien vivant, cherchant par-là à faire, tant qu'elle pouvoit, revivre ce corps, le logeant en un sépulcre vivant et animé : *ut esset vivum et spirans mariti sepulchrum* ».

Du Sacrement de Pénitence. — (Théologie naturelle.)

Chap. 296. D'autant que la seconde chute de l'homme, qui est après son baptême, se rapporte à la première chute, qui fut après sa création, tout ainsi qu'en la première, le libéral arbitre nous demeura, qui est l'image perpétuelle, naturelle et ineffaçable du Créateur, difformé toutefois et garni de la dissemblance au lieu de la semblance de Dieu : et comme nous retînmes quelque chose en tombant, et en perdîmes quelque autre, nous perdîmes la semblance de notre Créateur, et retînmes son image naturelle, ineffaçable et perpétuelle, qui nourrissoit en nous le fondement, l'espérance et l'aptitude de nous pouvoir relever quelque jour, et recouvrer encore un coup la semblance que nous avions perdue; car si cette image eût été abolie, elle n'eût pu être reformée, restituée et rhabillée comme elle a été. De même en la seconde, l'image ou seing de Jésus-Christ nous demeure perpétuel et ineffaçable, déformé toutefois et dégarni de la semblance de notre Sauveur, et nous rete-

nons quelque chose en tombant, comme nous en perdons quelque autre : nous perdons la semblance de notre Sauveur, et retenons son image et son seing si fort empreint en nos ames, qu'il est impossible de l'en ôter. Il reste en l'homme secondement chut quelque trace de sa régénération et de ce bon état auquel le baptême l'avoit mis; car c'est bien raison, comme il lui étoit demeuré, en sa première chute, quelque marque et trace de sa création, et l'image du Créateur, qu'il lui reste aussi en la seconde quelque trace et marque de sa régénération et l'image du Réformateur et Rédempteur. Ce caractère, cette marque, et ce seing de Jésus-Christ, qui nous reste, nous sert de fondement et de moyen pour pouvoir quelquefois regagner sa semblance et son amitié, que nous avions perdue : si nous n'avions rien du sien en nous, il ne sauroit par où nous retirer et relever.

Chap. 297. Le sacrement du Baptême regarde la chute première de l'homme, et le sacrement de Pénitence sa chute seconde. Pour nous relever de la première, il ne nous faut qu'une repentance intérieure et la foi; la vertu du Baptême supplée le

reste par la grace de Jésus-Christ : il lave le péché, et nous remet toute la peine que nous devions pour nos propres offenses. Quant à la seconde, d'autant qu'en elle il y a plus de notre faute, il faut aussi que nous y mettions plus du nôtre pour nous en relever : il faut ajouter à la pénitence intérieure et à la foi, la pénitence extérieure, la confession, la satisfaction, l'amende et la peine temporelle : la passion de Jésus-Christ parfait le surplus, et abolit en nous l'offense de Dieu et la peine infinie qui s'en ensuivoit. Ainsi, quant à la passion de Jésus-Christ, le Baptême œuvre plus que la Pénitence, la mort de Jésus-Christ œuvre plus au Baptême qu'en la Pénitence. Au Baptême toute la passion s'applique à l'homme pour le renouveler, tout ainsi que s'il l'avoit soufferte lui-même, mais non pas en la Pénitence : au rebours l'homme fait plus, et met plus du sien en la Pénitence qu'au Baptême.

De l'Extrême-Onction. — (Théologie naturelle.)

Chap. 302. Le sacrement de l'Extrême-Onction a été inventé, institué à ce qu'il

parfasse l'ame de la grace divine, guérisse et nettoie de toute tache et infirmité spirituelle, et auquel elle reçoive pardon du péché véniel, non quant à la peine, mais quant à la coulpe, et ce, afin que déchargée et désempêtrée de toutes ces façons d'empêchemens, qui entravent ses pas, et qui la débauchent de sa naturelle allégresse, elle puisse, ébranlée vivement par sa dévotion, s'envoler, disposé et légère vers le Ciel, et d'une gaillarde saillie se poser contre mont et arriver à la vie éternelle. Or, ce sacrement se donne à la mode d'un médicament corporel, tout ainsi que le Baptême à la mode d'une corporelle ablution.

Attendu que ce sacrement se fait pour élever l'ame à Dieu par zèle et par dévotion, en quoi elle se fortifie, s'allège, s'éjouit et se calme, il advient que le corps sent aussi quelque repos et se décharge de ses maux, d'autant qu'il dépend de l'ame, et que le plus souvent la guérison d'elle lui apporte la sienne, de manière que la fin principale de l'Extrême-Onction ne soit pas de guérir les infirmités corporelles, mais les infirmités seulement du péché véniel; car quant au péché mortel, c'est plutôt mort que ma-

ladie, et par conséquent la pénitence qui l'efface, se doit plutôt dire ressusciter que guérir, si est-ce toutefois que, quand il est expédient au malade d'allonger sa vie pour augmenter ses mérites, elle sert par accident pour soulager et médiciner le corps, médicinant l'ame, la ramenant au bien et éloignant du mal; car, comme l'ame désolée et attristée dessèche et consume le corps, aussi elle l'amende et vivifie, purifiée et satisfaite.

De l'Ordre. — (Théologie naturelle.)

Chap. 305. Il est nécessaire qu'il y ait un sacrement d'Ordre auquel se donne la puissance, établissant l'ordre, le rang et les degrés entre les Chrétiens; et vu que les personnes à qui elle est attribuée doivent être distinguées et séparées des autres, il est convenable que cela se fasse par des marques publiques et extérieures; il est aussi très-convenable que cette supériorité et puissance soit donnée par un exprès sacrement. Elle est spirituelle et qui loge en l'ame, il faut, quand elle se donne, qu'il s'imprime quelque chose d'invisible et de permanent

en celui qui la reçoit. Ce n'est pas la grace des autres sacremens, il faut donc que ce soit je ne sais quoi d'invisible outre la grace; par quoi c'est un signe ou seing empreint en l'ame, qui se nomme caractère spirituel, lequel gravé en l'esprit est la puissance spirituelle où la puissance extérieure se fonde. Les personnes auxquelles une telle autorité est conférée doivent plus ressembler à Jésus-Christ que le commun, et d'une autre et différente manière : ils reçoivent comme un chacun la semblance qui se donne ès autres sacremens par la grace de Dieu, il faut donc qu'outre cette grace ils reçoivent par privilége en ce sacrement quelque chose d'invisible en leur ame, qui les élève au-dessus des autres, et qui les fasse ressembler à Jésus-Christ de plus près par quelque spirituelle accroissance : ils y reçoivent donc telle chose et si particulière et différente qu'elle pourrait être en eux, voire lors même qu'ils auroient perdu la grace qui relève du péché et qui s'acquiert par les autres sacremens; car cet invisible ou cette puissance invisible qui se donne en ce sacrement, est chose à part de cette grace, de manière qu'elles peuvent être l'une sans l'autre.

L'homme chrétien qui a une fois reçu telle autorité et telle puissance, ne la peut perdre par son péché, chute et offense : il n'est pas en lui d'anéantir et effacer ce caractère, ce signe et ce seing éternel et perpétuel, depuis qu'il est une fois empreint en son ame, et y durera autant que durera son sujet. Qui reçoit le sacrement de l'Ordre, reçoit chose spirituelle, ineffaçable, invariable et immortelle comme l'ame.

Vérité de la Religion catholique mal-à-propos combattue par les vices de ses ministres. —(Essais, tome II, page 690.)

Le dire est a .tre chose que le faire; il faut considérer le prêche à part, et le prêcheur à part : ceux-là se sont donné beau jeu en notre temps, qui ont essayé de choquer la vérité de notre Eglise, par les vices de ses ministres : elle tire ses témoignages d'ailleurs. C'est une sotte façon d'argumenter, et qui rejetteroit toutes choses en confusion. Un homme de bonnes mœurs peut avoir des opinions fausses, et un méchant peut prêcher la vérité, voire celui qui ne

la croit pas. C'est sans doute une belle harmonie, quand le faire et le dire vont ensemble, et je ne veux pas nier que le dire, lorsque les actions suivent, ne soit de plus d'autorité et efficace (1).

---

(1) Les jugemens téméraires contre lesquels s'élevoit Montaigne, ne sont que trop communs dans ces temps d'aveuglement et de vertige. Parce que certains ecclésiastiques ne paroissent pas avoir la sainteté de leur état, on en conclut que la religion est l'ouvrage des hommes, et que ceux qui l'enseignent aux autres, la méprisent au fond de leur cœur. Peut-on plus mal raisonner? S'imagine-t-on que ceux qui servent à l'autel soient des anges exempts des foiblesses humaines? l'œuvre de Dieu dépend-elle de nos vices ou de nos vertus? Si les prêtres avoient inventé la religion, ne l'auroient-ils pas accommodée à leur infirmité, plutôt que de la faire si parfaite et si belle?. . . .

D'un autre côté, il est assez fréquent parmi les fidèles peu éclairés, d'ôter aux hérétiques ou mécréans toute espèce de vertus; ne voient-ils pas qu'il est facile de rétorquer l'argument et de les battre par leurs propres principes? « On ne conclut point des mœurs à la doctrine, dit dom Jamin, ni de la doctrine aux mœurs. On peut vivre moralement bien, et penser très-mal, comme on peut conserver la foi au milieu de ses désordres : on voit des Hérétiques réglés dans leurs mœurs, et des Catholiques débauchés; une vie régulière ne fait donc pas preuve pour la doctrine, ni le relâchement contre; l'enseignement public de l'église est seul la pierre de touche qui distingue la vérité de l'erreur. Les œuvres peuvent être sans la foi, comme la foi sans les œuvres, et comme parle Tertullien, ce n'est pas par les personnes que

Le péché du Ministre ecclésiastique ne blesse pas sa puissance.—(Théologie naturelle.)

Chap. 306. C'est une curiosité de néant et un soin frustratoire à qui veut prendre les sacremens, de se mettre en peine de la vie ou conscience du ministre qui les distribue : c'est assez qu'il regarde à leur vertu et efficace, et qu'il rejette son pensement à Jésus-Christ qui les a institués et ordonnés. C'est une très-sotte erreur de se persuader qu'on reçoive plus d'un bon ministre que d'un mauvais ministre : ils ne sont que simples exécuteurs; ce n'est pas à eux de donner plus ou moins aux sacremens, leur force et leur vertu ne dépend pas d'eux, mais de leur auteur, au nom duquel ils se reçoivent. Que fait la prud'hommie de l'apothicaire à la force des drogues et à l'opération de la médecine? Si elle est bonne et opérative de soi, la malice de celui qui la présente et la mauvaise conscience n'empêchera ni ne retardera son effet : qu'il la dis-

---

nous devons juger de la foi. » *Dom Jamin*, *Pensées théologiques*, page 310, 5e édition. Bruxelles, 1776.

pense seulement suivant la recette qu'on lui a prescrite, du reste il n'importe au malade (1).

Du Mariage. — (Théologie naturelle.)

Chap. 318. Puisque le Mariage est sacrement de Jésus-Christ, il faut que l'homme reçoive en lui de la grace spirituelle et quelque spirituel secours. Signamment pour son besoin en ceci comme ès autres sacremens, il y reçoit donc la puissance et la faculté d'user de sa femme à la procréation de lignée

---

(1) Rien de plus sensé et de plus conforme à la foi catholique; la vertu des sacremens ne dépend point de l'état du ministre qui les confère, et on a tort de s'en éloigner sous prétexte que les prêtres ne vivent point suivant les règles de l'évangile. Cependant, nous ne cesserons de leur crier de toutes nos forces : ministres d'un Dieu de paix, soyez fermes dans la foi, dans l'espérance, dans la charité; montrez-vous les modèles du troupeau confié à vos soins : gardez-vous de vous diviser; que l'esprit de domination, proscrit par Saint Pierre, soit banni du milieu de vous; que la douceur, la patience, la modestie, le désintéressement, le zèle pur et éclairé, la modération et toutes les vertus reluisent dans vos paroles et dans vos œuvres, vous n'avez pas de meilleur moyen pour concilier à votre auguste ministère le respect qui lui est dû, pour ramener les brebis égarées, pour fortifier et consoler les fidèles.

suivant l'institution divine. A ceux qui s'y soumettent dignement et d'une chrétienne et sainte intention, il se donne en ce sacrement d'être unis d'un heureux accord et unanime consentement pour leur multiplication à la louange et gloire de Dieu; il s'y donne aussi à ceux-là de la grace pour combattre la concupiscence charnelle, et pour retirer par ce moyen leur ame de la corruption et du désordre, afin que ce soit un lien singulier, profitable et inséparable, qui sont trois qualités nécessaires à parfaire et sanctifier au mariage. Cette grace pourvoit à trois assauts de la chair, et engendre en nous triple commodité : premièrement, elle nous défait de ce vilain et déréglé appétit à la diversité et au change, et nous tient arrêtés et contens en la partie que nous avons seule choisie : secondement, elle proportionne justement et mesure notre plaisir à la seule génération, rangeant à cette fin-là les dernières bornes de notre concupiscence, et la gardant de nous emporter outre le fruit et la délectation vaine et voluptueuse : tiercement, elle pourvoit à ce qu'il ne s'engendre en nous aucun dédain ou dégoûtement par la longue conversation et continuel usage, nous unissant d'une affec-

tion insatiable et inséparable. La singularité de ce lien engendre en nous une foi très-certaine que nous gardons l'un à l'autre: son profit y engendre le bien de la procréation, pour lequel, quant à l'office de nature, le mariage a été ordonné: son inséparabilité y engendre le fruit du sacrement; car, tel lien, c'est le sacrement de conjonction spirituelle. Ainsi, trois choses nous viennent du Mariage: la foi ou loyauté, la lignée, et le sacrement (1).

---

(1) Les Protestans n'admettent point le sacrement du mariage, sous prétexte qu'il n'est nullement question de son institution dans le nouveau testament; il n'est point indifférent de voir de quelle manière le roi d'Angleterre, Henri VIII, presse Luther là-dessus:

« *Nullum sacramentum admittis, cujus institutionem non legis in libro? quem librum unquam scripsit ille, qui instituit omnia? De quibusdam, inquit, credo evangelistis Christi. Cur ergo de quibusdam Christi non credis ecclesiæ, quam Christus omnibus præponit evangelistis, qui nonnisi membra quædam fuerunt ecclesiæ? Quamobrem si fidis uni, cur diffidis omnibus? Si membro tribuis tantum, cur toti nihil tribuis corpori? Ecclesia credit esse sacramentum, ecclesia credit à Deo institutum, à Christo traditum, ab apostolis traditum, à sanctis patribus per manus deinceps pro sacramento traditum ad nos pervenisse, pro sacramento per nos tradendum posteris, ad finem usque sæculi pro sacramento venerandum. Hoc ecclesia credit: et quod credit, dicit. Hoc, inquam, tibi dicit eadem ecclesia, quæ tibi dicit evangelistas scripsisse evangelium. Nam nisi ecclesia diceret evangelium*

Nulle volonté ne peut être bonne, si elle ne s'accorde avec celle de Dieu.—(Théologie naturelle.)

Chap. 38. La volonté de Dieu étant première et avant toutes choses, étant la règle

---

Joannis, Joannis esse, Nescires esse Joannis. Non enim adsedisti scribenti. Cur ergo non credis ecclesiæ quum dicit hæc Christum fecisse, hæc sacramenta instituisse, hæc apostolos tradidisse, quemadmodum credis ei quum dicit hæc evangelistam scripsisse? ....

Assertio septem sacramentorum adversùs Martinum Lutherum, Henrico VIII, Angliæ rege auctore. Paris, 1562, in-16. *De Sacramento matrimonii*, feuil. 64 et 65.

Les protestans ont beau dire que l'Ecriture renferme toute vérité, qu'elle suffit pour terminer tout différent, n'ont-ils pas eux-mêmes quelquefois recours à la tradition? ne savent-ils pas que l'interprétation de l'Ecriture a été pour eux une semence de division? nous les supplions de lire la *Troisième vérité* de Charron, et sa *Réplique* aux chicanes de Duplessis-Mornay; les trois premiers chapitres qui traitent du juge suprême des controverses, lèvent toute difficulté à cet égard. Nous revenons souvent à ce point, dans les notes, parce que la révélation, une fois prouvée, il ne reste plus à celui qui l'adopte, pour ne point s'égarer, que de prendre pour guide l'autorité de l'Eglise, et que hors de là il n'y a que ténèbres et confusion. La foiblesse de notre raison a rendu la révélation nécessaire, mais depuis elle n'a pas changé de nature, il lui faut une continuation de révélation, s'il est permis de parler ainsi, une autorité infaillible et toujours subsistante, qui lui serve d'appui et qui parle sans cesse au nom de la divinité.

et la justice elle-même, il ne peut être rien de bon ni de juste s'il ne lui est conforme (1); ainsi toute volonté, écartée ou éloignée de celle de Dieu, est vicieuse et désordonnée, comme dévoyée de la pure et souveraine droiture (2).

---

(1) Voyez le huitième livre tout entier du *Traité de l'amour de Dieu* par Saint François de Sales.

(2) Et comment connoître la volonté de Dieu s'il ne daigne nous en instruire? nouvelle preuve de la nécessité de la révélation. La raison n'est pas une règle sûre, sa voix est suffoquée ou détournée par la voix tumultueuse des passions; que devenir alors, quand on a le malheur de rejeter la parole de Dieu? et combien parmi nous, de *misérables écervelés, qui*, sur ce point, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent!* L'anecdote suivante, racontée par un savant qui a beaucoup travaillé sur Montaigne (*), va nous en donner la mesure: « En 1794, je fus curieux, dit-il, de voir les prisonniers français à Oranienburg, je leur parlai de la révolution.... du relâchement des principes religieux: Monsieur, me dit

(*) M. Bastide, d'une famille de réfugiés français. A la fin du siècle dernier (1791), *il tenta de moderner et de commenter à neuf* les Essais de Montaigne. Il présenta depuis, à diverses reprises, des *échantillons de sa manière* à l'Académie royale de Berlin, dont il étoit membre. Il légua son ouvrage manuscrit à la Bibliothèque royale de France, à condition qu'elle le feroit imprimer à ses frais. Le conseil d'état n'accepta point le legs, et l'ouvrage est resté inédit. Nous l'avons parcouru, ainsi que les *dissertations* de l'auteur sur le même sujet, imprimées dans les Mémoires de l'Académie royale de Berlin, et nous pouvons assurer que ces différens travaux ne présentent aucun intérêt. Nous ajoutons néanmoins que M. Bastide se montre religieux, et qu'il combat quelquefois les notes de Naigeon.

L'homme doit naturellement chercher son bien et éviter son dommage. — (Théologie naturelle.)

Chap. 66. Toutes choses sont obligées par un exprès commandement de nature d'employer ce qu'elles ont et leurs moyens, non à s'endommager et offenser, mais à s'agrandir et embellir, à conserver et amender leur nature, et à repousser à toute force tout ce qui leur est nuisible, et tout ce qui les peut ou affoiblir ou détruire..... Il s'ensuit donc par nécessité, vu qu'outre les autres animaux l'homme a l'entendement et la volonté, et que ces pièces-là le font homme, qu'il est tenu naturellement d'en user à son profit et avantage, c'est-à-dire, pour s'acquérir le plus qu'il peut de joie, de liesse, d'espérance, de consolation, de paix, de repos et de

---

à ce dernier article, en s'avançant vers moi, la dextre posée en équerre sur la poitrine, un jeune homme qui m'avoit singulièrement intéressé, Monsieur, je n'ai pas de religion; c'est fort bien, mon ami, lui répondis-je, mais dites-moi un peu qu'est-ce que vous avez à la place? mon jeune homme me regarde, baisse les yeux à terre, les relève vers le ciel, comme s'il en avoit attendu l'inspiration, et celle-ci tardant à venir, fait une pirouette et s'en va. »

confiance; et pour en combattre la tristesse, le malheur, le désespoir et toutes les autres choses contraires à son bien: et d'autant que toutes les forces et moyens qu'il a, comme homme, pour acquérir de la perfection, dignité et noblesse, consistent en son intelligence et volonté, il se doit prendre garde à les bien employer et à s'en aider pour l'homme, non contre l'homme (1).

---

(1) « C'étoit sans doute une idée hardie et philosophique, dit un religieux écrivain (*), que de fonder la morale sur l'amour de soi, sur l'intérêt de chacun; et cependant c'est dans ce principe, qui depuis a servi de base à tant de doctrines absurdes, que Sebonde trouvera des argumens pour nous faire aimer la vertu : cette première proposition adoptée, il en conclut que pour travailler à notre bien-être, il faut savoir distinguer le bien du mal; puis accepter l'un et refuser l'autre; car il est impossible que les deux choses soient vraies, il est impossible aussi de les croire toutes deux : partant de cette pensée, il établit que l'homme est tenu de croire ce qui lui est meilleur. »

« On sait, dit un autre écrivain (**), que l'illustre La Rochefoucault a fait de l'amour-propre et de l'intérêt personnel la base de toutes nos actions. Chacune de ses maximes n'est que le développement de ce principe. Il peut l'avoir porté

(*) M. Aimé-Martin. Extrait de *la Théologie naturelle*, avec d'excellentes remarques dans le tome V des Essais de Montaigne, édition de Lefebvre, in-8°.

(**) M. de la Dixmerie, Eloge analytique et historique de Michel de Montaigne, page 24.

Devoir de l'homme.—(Théologie naturelle.)

Chap. 224. Le devoir de l'homme, et ce à quoi il est tenu par le témoignage de toutes les créatures et de soi-même, consiste à aimer Dieu premièrement, totalement et incessamment, à suivre et embrasser sa volonté avant toute autre chose, à lui attribuer sa première crainte et le premier honneur, à combattre et abhorrer entièrement tout ce qui leur est contraire et tout ce qui est ennemi de Dieu et de sa volonté, et par conséquent à reconnoître ses bienfaits, à l'en remercier sans cesse, et à se joindre et lier

---

trop loin; mais c'est dans Montaigne qu'il en a puisé la première idée. C'est un grain semé au hasard par celui-ci, cultivé plus soigneusement par l'autre, et qui est devenu, entre ses mains industrieuses, la source d'une abondante moisson.»

Si M. de la Dixmerie avoit lu *la Théologie naturelle*, il n'auroit pas avancé que la pensée de Montaigne étoit *un grain semé au hasard.*

Lorsque le duc de la Rochefoucault est accusé d'avoir *porté trop loin* cette maxime, *que l'homme doit naturellement chercher son bonheur,* avec quelle horreur ne doit-on pas rejeter la doctrine d'Helvétius, dont les excès ont révolté ses propres partisans, contre laquelle Jean-Jacques Rousseau s'est élevé avec son éloquence ordinaire (*Emile, livre IV, profession de foi du vicaire savoyard, et ailleurs*), que Voltaire a souvent foudroyée, et que la Sorbonne a censurée?

à lui de toute son affection. Voilà le devoir duquel nous sommes tenus envers notre Créateur, d'où il s'en engendre encore un autre envers toutes les choses qui sont siennes, et signamment envers sa vive image, qui est l'homme.

Chacun d'entre nous se doit aimer comme étant l'entière ressemblance de son Dieu, et aimer son pareil pour ce même respect, et le doit à ce compte aimer tout autant que soi-même, et haïr ce qui lui est adversaire comme ce qui l'est à soi. Ces deux devoirs, l'un regardant Dieu, l'autre sa créature, ne sont qu'un à la vérité, car le second s'enclôt au premier et en dépend. Voilà toute notre obligation, l'entier droit et toute la loi de nature, il n'est nulle partie du devoir de l'homme qui n'y soit comprise ou qui n'en tire son origine : c'est donc la preuve, la touche et la règle à laquelle nous devons examiner nos opérations, c'est la mesure et la loi qui doit ordonner et ranger notre faire au-dedans et au-dehors, c'est la balance à laquelle se doit accorder tout notre agir. Tel doit être l'homme en l'ordre des créatures, maintenant en soi la belle convenance et plaisante harmonie de son devoir et de son faire.

L'ordre de l'univers requiert un homme tel qu'est sa nature, en tant qu'il est homme.

Considération générale de ce que nous devons à Dieu. — (Théologie naturelle.)

Chap. 177. Nous pouvons rapporter toutes les considérations à deux respects, l'un regardant Dieu, l'autre regardant l'homme : ce sont l'ouvrage et l'ouvrier. Toutes choses sont dues à Dieu par l'homme, d'autant que l'homme est l'ouvrage, et Dieu l'ouvrier; et en la manière que Dieu est le facteur et nous sa besogne, nous lui devons tout ce que nous lui devons : ainsi l'amour, la crainte, l'honneur, la louange, la confiance, l'espérance, la créance et obéissance lui sont dues par nous, parce que nous sommes sa besogne; nous le devons aimer, honorer, glorifier, obéir et le reste, d'autant que nous sommes son ouvrage et lui notre facteur. Aussi, attendu qu'il est notre Créateur et nous sa créature, il nous aime; car l'artisan aime toujours sa besogne et la favorise. Attendu qu'il est notre facteur, il est notre Seigneur, il est notre commencement et origine. Puisqu'il nous a faits, il ne nous sauroit décevoir,

tromper ni mentir; car l'ouvrier ne trompe jamais sa besogne. Il nous est fidèle et ne nous abandonne jamais au besoin, car nous sommes sa facture, et l'ouvrier ne peut trahir ou manquer à son ouvrage, ainsi du surplus. Vu donc que l'homme est créature de son Dieu, et la seule créature qui connoît son facteur, seule qui s'aperçoit de son obligation, et seule qui peut juger combien la facture doit à son ouvrier; vu qu'il est seul qui connoisse avoir en soi de quoi satisfaire à son Créateur, certainement il ne sauroit s'excuser s'il failloit à le lui rendre. Qui assemblera en un les pièces de cette notre science, que nous sommes ouvrage; que l'ouvrage doit infiniment à son facteur; que nous sommes serviteurs et sujets; que ce que doivent les serviteurs et sujets nous le devons à Dieu; que nous avons tout reçu de lui; que celui qui a reçu est obligé de rendre; que nous avons de quoi donner, et que nous avons tout ce qu'il nous faut pour rendre; il concluera nécessairement que nous ferions contre toute raison si nous ne payions à Dieu tous ces devoirs qui sont en notre puissance.

L'obligation que nous avons à Dieu à cause de son amour surpasse toutes les autres. —(Théologie naturelle.)

Chap. 106. Or, d'autant que les obligations ne se mesurent pas seulement par la grandeur ou multitude des présens qu'on a reçus, mais beaucoup plus par la volonté et affection de celui qui les a faits: voyons à quoi se monte la nôtre pour le respect du donnant, de Dieu notre Créateur. Il nous a fait deux présens: l'un visible, sensible et manifeste; l'autre, invisible et occulte. Le manifeste, c'est le monde et les qualités qui sont en nous; l'occulte, c'est son amour et bonne volonté envers nous. Celui-ci, bien qu'il soit à la vérité le premier, que l'affection soit toujours la première chose qui se donne, qu'elle serve de racine et de fondement au reste, que tous les autres présens partent de l'amitié, et la suivent comme leur cause: si est-ce que d'autant qu'il est invisible et occulte, nous ne le mettons quasi point en ligne de compte, ni ne l'estimons présent; toutefois, à la vérité, les autres dons ne sont que signes de l'amitié, sont témoignage et déclaration de la bonne volonté de celui qui donne,

invisible de soi : mais elle se découvre et reluit ès-présens qu'il fait. Et comme la fumée argue infailliblement le feu, aussi font les présens l'amour, qui se voit par conséquent le dernier, encore qu'il ait été le premier donné. J'ai montré comme la création que Dieu a faite de ce monde visible, nous apprenoit une autre sienne production cachée, infinie et éternelle, de même par son présent visible, nous en argumentons certainement un autre invisible et caché, c'est son amour qui est le premier des deux. Car, s'il ne nous eût premièrement aimés, il ne nous eût rien donné : ainsi la considération des biens extérieurs qu'il nous a faits, nous sert d'échelle et de voie pour nous conduire à la connoissance de son amour; et d'autant que ses présens sont argument infaillible de son affection, nous pouvons, par leur grandeur et valeur, argumenter aussi, et conclure la force et grandeur de son amour. Puisqu'il a fait le monde pour l'homme, il a aimé sans doute premièrement l'homme, et principalement, et les autres créatures, à cause de lui, et n'aime rien en elles que nous. D'autant qu'il nous a doués d'un corps et d'une ame, surpassant tout le reste en

excellence : l'amitié qu'il nous porte surpasse aussi celle qu'il porte à tout le reste. D'autant que ce sien amour, qui est son présent occulte, excède en prix tous les présens qu'il a créés et toutes choses; d'autant nous aime-t-il mieux aussi que toutes ses autres créatures. Puisque son amitié est très-pure, très-vraie, très-assurée, très-sincère et très-franche; que c'est lui qui a commencé à aimer, ému de sa seule bonté, non d'aucun nôtre mérite; qui a donné gratuitement à l'homme son affection, son présent inestimable, même avant qu'il fût; puisque l'amour de Dieu vaut mieux que toutes ses créatures, il s'ensuit que nous lui sommes beaucoup plus tenus de cette affection-là très-libérale, de laquelle il nous a premièrement embrâsés, que nous ne sommes de tous ses autres biens. Voilà donc deux choses qu'il nous faut exactement priser, les dons de Dieu et son amour. Nous lui avons grande obligation à cause des dons, mais très-grande à cause de son amour. Ce sont les deux nœuds et les deux liens par lesquels il tient l'homme attaché à soi. Ainsi avons-nous découvert la grandeur de notre obligation, de la part du donnant, qui s'engendre de la sincérité et

franchise de son très-noble amour, surpassant en valeur tous autres présens, parce qu'il vaut autant que vaut celui qui aime. Et qu'est-il plus excellent, plus puissant, meilleur ni plus noble que Dieu? il n'est donc rien de plus noble, de meilleur, de plus puissant ni de plus excellent que son amour.

Inévitable besoin des biens de Dieu.—(Théologie naturelle.)

Chap. 107. Ce n'est pas seulement la valeur des présens de Dieu, ni sa très-sincère affection envers nous, qui cause la grandeur de notre obligation, mais aussi l'extrême nécessité de l'homme recevant; car la libre et gratuite volonté que nous découvrons en Dieu qui donne, n'est aucunement en nous; ains, au contraire, veuillons-nous ou non, nous sommes contraints et nécessités de recevoir le bien que Dieu nous offre, par un besoin si forcé, qu'il nous est impossible de nous en passer un seul moment. Refusons pour voir, et disons, je n'ai que faire de son air, de sa terre ni de son soleil. Que nous chaut-il de ses bénéfices et de ses obliga-

tions, je vivrai bien sans cela ? Que l'homme brave hardiment ainsi, s'il peut. Considérons donc notre inévitable et continuel besoin des présens de Dieu, et de l'autre part la franche libéralité de laquelle il nous pourvoit journellement et incessamment de ses biens : comme sa bonté ne nous manque jamais, comme il n'est jamais las ni ennuyé de nous bien faire. Mais encore y a-t-il en nous une autre façon de nécessité plus grande : car étant engendrés de néant, nous y recherrions incontinent, comme j'ai dit ailleurs, si nous n'étions continuellement maintenus et conservés par la main de Dieu toute puissante. Voilà l'extrême besoin que nous avons de lui, comme notre être et notre vie pendent entièrement de sa bonté, comme nous ne serions plus, s'il nous avoit abandonnés une seule minute. Or, puisque tout bien et tout secours nous vient de lui et non d'ailleurs, puisque nul autre ne nous peut fournir de ce qu'il nous faut, c'est à lui seul que nous sommes tenus comme à notre vrai et entier ami, duquel nous ne sommes ni oubliés ni délaissés en notre nécessité : ainsi avons-nous accru notre obligation envers Dieu par la considération de notre besoin.

De l'amour de Dieu.—(Théologie naturelle.)

Chap. 109. D'autant que l'homme n'a nul créancier que Dieu, et qu'il lui doit tout ce qu'il a reçu et par conséquent tout ce qu'il a; sans doute, il est raisonnable qu'il emploie pour sa décharge ce qui est en sa puissance et ce qu'il a de plus beau, de meilleur, de plus noble, de plus aimable, et qu'il le rende en la meilleure et plus décente manière qu'il pourra : il est donc naturellement redevable de tout ce qu'il peut.... et il est naturel de vouloir s'acquitter et reconnoître les plaisirs qu'on a reçus d'autrui.

Le bien qui ne part du cœur n'est pas recevable.

La seule volonté peut donner l'amour et le donne certainement avant toute autre chose : ainsi l'amour est le meilleur, le plus précieux et premier don de la volonté, tout volontaire, tout franc et tout libre, qui ne peut être forcé, ni ôté à l'homme par aucune violence. L'homme n'a rien qu'il puisse dire à la vérité et proprement sien que l'amour, d'autant qu'il est logé en la volonté, seule maîtresse, reine et empérière, seule ayant

commandement et puissance en l'homme. L'amour est donc tout son trésor, et le joyau le plus honorable, le plus précieux, le plus cher, et le plus sien qu'il puisse donner.

Or sus , voilà donc l'homme fourni de bonne et loyale monnoie pour satisfaire à sa dette et contenter ce grand créancier. Mais aussi qu'il la garde, qu'il la ménage et réserve toute à ce besoin, qu'il se ressouvienne que tout son amour est voué et destiné à cet usage, qu'il le doit tout à Dieu pour la décharge de son obligation : qu'il le lui paie donc, et qu'il le lui donne en la meilleure et plus convenable forme qu'il pourra, car il lui est hypothéqué et assigné tout entier pour la récompense de ses bienfaits.

Chap. 110. L'amour de Dieu a été le premier donné, et par son moyen tout le reste. Or, d'autant que l'amour naturellement requiert l'amour, et l'aimer l'être aimé, et ne peut la bonne affection être récompensée que par une autre réciproque; voire elle se plaint continuellement si on ne lui rend la pareille : il faut donc payer l'amitié par sa semblable.

En outre, vu que le premier présent de Dieu, c'est son amour, que c'est le fonde-

ment et cause de tout ce qu'il a donné depuis : il s'ensuit que l'homme le doit reconnoître et récompenser avant toute autre chose, lui rendre amour pour amour, afin qu'il y ait de la proportion et de la correspondance, et que, comme Dieu, l'a aimé avant que de lui donner autre chose, et, comme depuis, à l'occasion de son amour, il lui a fait tous ses autres présens ; qu'il l'aime aussi premièrement, qu'il lui rende son amour en paiement, et puis toutes autres choses à cause de son amour.

En outre l'amour est souhaitable et acceptable de soi sans les autres choses, et nulle autre chose n'est ni plaisante ni agréable sans l'amour : la révérence même, la crainte et l'honneur n'ont rien désirable sans lui, non plus que les autres présens ; mais l'amour n'est jamais refusable ni déplaisant.... Et notre Créateur, tout abondant qu'il est en biens, en grandeur et en gloire, si veut-il être aimé de nous, si ne refuse-t-il pas notre bonne affection.

Chap. 111. Quand Dieu nous aime, il veut que nous l'aimions : il endure qu'il y ait en cela de la correspondance entre lui et nous, et de la revanche, signe évident de la no-

blesse de l'amour. Il y a toutefois toujours une bien grande inégalité, car notre affection n'a garde de contrepoiser la sienne; nous l'aimons sans comparaison moins que lui nous; et quand nous ne serions qu'amour, encore seroit-il extrêmement foible et petit auprès de l'infinité de l'amour de Dieu.

C'est à nous de nous employer entiers à l'aimer de la meilleure et plus sincère façon qui sera en nous. Dieu ne nous demande que notre bonne volonté en récompense de la sienne, et de tant de bien qu'il nous a fait.

Chap. 112. Toutesfois et quantes nous aurons à nous éclaircir de quelque doute concernant notre paiement, recourons à la nature de la dette. C'est une infaillible lumière, éclairant perpétuellement nos pas au service de Dieu et à notre devoir envers lui, c'est la racine et le fondement sur lequel se bâtit la science de ce que nous devons donner et payer à notre Créateur. Qui ne connoît les qualités et circonstances de notre obligation, il est impossible qu'il sache à quoi il est tenu envers Dieu. Or, d'autant qu'elle s'engendre du donner et du recevoir..... attendu que comme l'homme est obligé de ce qu'il a reçu,

aussi est-il obligé de le rendre en la façon qu'on le lui a donné; et vu que le premier présent qu'il a reçu, c'est l'amour de Dieu, il est aussi obligé de récompenser avant toutes choses l'amour de son Créateur par le sien propre........ L'homme a reçu de Dieu tout le bien qu'il a : il n'a rien eu, ni de soi-même, ni d'autrui. Dieu l'a seul aimé : c'est par conséquent à lui seul qu'il est obligé, non à autrui ni à soi-même. N'ayant rien reçu de soi, il ne se peut rien devoir : par quoi il donne à Dieu son amour et tout entier; car il auroit tort si devant tout à lui seul il alloit divisant son amitié pour en faire part à soi-même ou à d'autres. Et, en outre, d'autant qu'il est continuellement et incessamment conservé par son Créateur, qu'il en reçoit journellement des présens les uns sur les autres, qu'il ne peut être un seul moment sans lui : il s'ensuit qu'il est tenu de lui rendre son amour sans intermission aussi et sans cesse, et de l'aimer pour chaque minute de temps qu'il passe.

Chap. 113. Comme le monde nous sert par le commandement de Dieu, comme toutes les créatures nous fournissent de ce qu'elles ont de meilleur et nous en servent : ainsi,

devons nous donner et employer pour le service de notre Créateur tout ce que nous avons de bon et de plus parfait, qui est notre amour.

Que tout ce que l'homme donnera à Dieu, il le donne franchement et librement. Et d'autant qu'il n'y a rien en lui plus volontaire, plus plein de liberté et de franchise que l'amour (car il ne peut être donné ni par contrainte, ni par nécessité, et par conséquent que le service qu'il en fait lui est seul propre, en tant qu'il est homme), qu'il en serve donc son Créateur.

Chap. 114. C'est une très-certaine, très-utile règle à l'homme, et générale, qu'il se doit porter envers Dieu et le servir en sa façon, comme les créatures inférieures se portent envers lui et le servent à la leur, qu'il doit mettre tout son soin et diligence à les imiter et ressembler en cela. Or, elles lui apprennent évidemment que rien de vicieux, de corrompu et d'immonde n'est acceptable à la Divinité, ains qu'il lui est déplaisant et à contre-cœur.

Chap. 115. Vu qu'il n'y a ni peine, ni déplaisir à aimer, voire que cette affection apaise les ennuis, soulage notre travail, nous

fournit de contentement et de liesse : car il est doux et plaisant d'aimer. En toutes les autres opérations, il y a de la satiété, de l'ennui ou lasseté. Celle-ci d'aimer est la seule exempte de tous ces accidens : d'où l'homme doit tirer une merveilleuse satisfaction de voir sa première et principale obligation si légère à satisfaire.

Chap. 133. Quand notre volonté donne son amour, elle n'en demande pas seulement une autre, mais une plus noble et plus digne que la sienne, et faut que l'amour qu'elle donne s'honore et s'anoblisse par la chose aimée. Or, c'est notre Créateur qui lui peut seul fournir de cela, lui seul est au-dessus d'elle, et nous peut donner une amour infiniment plus grande et plus excellente que la nôtre. Il n'y a que la sienne qui soit sans création et qui soit infinie : aussi est-ce lui seul qui peut dignifier et méliorer l'amour que nous lui donnerons. Ainsi, nulle chose n'est premièrement aimable que Dieu ; et si nous lui en préférons une autre, nous lui faisons une très-grande offense et à notre devoir.

Chap. 137. Il n'y peut avoir en nous ni en notre volonté qu'une seule première amour,

et il est impossible qu'il y en ait deux ensemble : d'autant que notre volonté ne peut premièrement aimer qu'une seule chose.... L'amour de soi est le premier, si l'amour de Dieu ne l'est.

Chap. 139. L'homme qui attribue à sa propre volonté la première amour, injurie son Créateur en deux manières : premièrement, d'autant qu'il se fait le premier aimé, et son Créateur étoit seul premièrement aimable, et par droit de nature et pour le respect de sa dignité propre. Ainsi il prend le lieu et se saisit de la prérogative qui appartenoit à autrui. Secondement, il dérobe à Dieu le premier amour qui étoit sien, pour le donner à qui bon lui semble : il dispose injurieusement de l'honneur qui étoit à son Créateur. Par quoi il l'offense et en recevant et en donnant, et plus que s'il aimoit premièrement quelque autre créature : car lors il ne l'offenseroit qu'en donnant à autrui ce qui lui appartient.

Chap. 146. Si je m'aime premier, j'occupe la place de mon Créateur, car je m'attribue ce que je lui devois : je me fais dieu de moi-même; je me donne ce que j'étois tenu de donner à lui seul, comme la première

amour qui lui appartient infailliblement, et de même train, tout ce qui vient en conséquence de la première amour.

Moi qui ai donné ma première amour à Dieu, comme je devois, aimerai sa volonté, la suivrai et nulle autre..... J'aimerai pareillement et désirerai l'honneur de mon Créateur, je l'exhausserai de toute ma puissance, je le logerai avant tout autre et avant le mien. Je souhaiterai de tout mon désir que toutes choses conspirent à l'augmentation de sa gloire et de son nom..... Je me fierai en ses paroles, je souhaiterai que tout le monde fasse comme moi, et que nul ne l'estime mensongier (1).

---

(1) Quand on examine avec attention la manière dont Sebonde traite tout ce qui concerne les devoirs de l'homme envers Dieu, et surtout l'amour que mérite de notre part l'Être infiniment aimable, on ne trouve que Saint François de Sales qui puisse lui être comparé. Des deux côtés on aperçoit même délicatesse de sentimens, même sensibilité de cœur, même naïveté d'expressions. On seroit porté à croire que le *Livre des créatures* étoit familier à l'auteur du *Traité de l'amour de Dieu*, et qu'il y avoit puisé ses plus nobles, ses plus tendres pensées : Fénélon, le disciple de Saint François de Sales, dans les voies de la mysticité a, par cela même, quelques rapports avec Raymond de Sebonde, sur la nature et les caractères de la charité. Néanmoins les idées du philo-

Exhortation à l'Homme de reconnoître Dieu par le service des Créatures. — (Théologie naturelle.)

Chap. 97. Or sus, homme, jette hardiment ta vue bien loin autour de toi, et contemple

---

sophe espagnol sur cette vertu, sont plus saines que celles de l'archevêque de Cambrai ; elles se rapprochent davantage de la doctrine de Bossuet.

Un autre auteur encore, qu'on peut soupçonner d'avoir connu la *Théologie naturelle*, c'est Léon hébreu, fils de dom Isaac Abarbanel. (*Voyez* son article, *Biographie universelle.*) Dépouillez l'ouvrage de *Maestro Leone*, intitulé: *Dialoghi di amore* de tout ce qui sent la *cabale*, et vous y apercevrez une espèce d'analogie avec les chapitres de Raymond de Sebonde sur *l'Amour de Dieu.*

Parlerons-nous de Sainte Thérèse, dont les écrits respirent la charité la plus ardente, et qui, dans ses *Esclamaciones o meditaciones del alma à su Dios,* dans ses *Conceptos del amor de Dios*, *escritos sobre algunas palabras de los Cantares de Solomon,* dans son *Camino de perfecion,* et dans son *Castillo interior o las Moradas,* se fait également admirer par l'énergie de son amour, la tendresse de ses divines affections, et par la beauté et les agrémens du style ? Nous osons le dire cependant, nous donnons la préférence à la *Théologie naturelle*, et pour justifier notre jugement, nous soumettons au lecteur un des plus beaux passages du *Chemin de perfection*, en espagnol et en français, avec un extrait de la *Théologie naturelle*, sur le même sujet; nous y joignons quelques pensées de Saint François de Sales.

SAINTE THÉRÈSE.

Del amor de Dios digo, que es puro espiritual....; que à

si de tant de membres, si de tant de diverses pièces de cette grande machine, il y en a

---

quieu el Sennor llega à qui tiene este amor; *son estas personas las que Dios llega à este estado, almas generosas, almas reales, no se contentan con amar cosa tan ruyn, como estos cuerpos, por hermosos que sean, por muchas gracias que tengan; bien que aplaze à la vista, y alaban al criador; mas para detenerse en ello* (*no, digo detenerse de manera, que por estas cosas les tengan amor*), *parecerles y a que aman cosa sin tomo, y que se ponen à querer sombra; correrseyan de si mismos, y no ternian cara sin gran affrenta suya, para dezir à Dios que le aman.* (Camino de Perfecion, capit. VI, segunda parte, pag. 38, edit. de Anveres, 1649, in-4°.)

Je dis que l'amour de Dieu est purement spirituel.... ; que ceux à qui Dieu donne cet amour sont des ames généreuses et toutes royales. Ainsi, quelque belles que soient ces créatures, de quelques graces qu'elles soient ornées, quoiqu'elles plaisent à nos yeux et nous donnent sujet de louer celui qui, en les créant, les a rendues si agréables, ces personnes favorisées de Dieu ne s'y arrêtent pas, de telle sorte que cela passe jusques à y attacher leur affection, parce qu'il leur semble que ce seroit aimer une chose de néant et comme embrasser une ombre, ce qui leur donneroit une si grande confusion qu'elles ne pourroient, sans rougir de honte, dire après cela à Dieu qu'elles l'aiment. (*Chemin de perfection*, chap. VI, traduction d'Arnauld d'Andilly, édit. de 1670, in-4°, pag. 524-5.)

SEBONDE ET MONTAIGNE.

Attendu que la volonté est transformée par amour en ce qu'elle aime, qu'elle le suit continuellement, sans doute ce qui est aimé jouit totalement d'elle, et possède entièrement son amour. Et comme la chose premièrement aimée n'est qu'une,

aucune qui ne te serve. Considère comme le soin et la sollicitude de nature ne vire qu'à

---

ainsi s'engendre-t-il en la volonté une seule première amour: de façon que comme il n'y peut avoir plusieurs choses premièrement aimées, de même ne peut-il y avoir en la volonté qu'une première amour. Ainsi, ce qui est premièrement aimé bâtit, plante et établit en la volonté la première amour, qui sert d'origine, de racine et de commencement à toutes les autres amours qui bourgeonnent en elle. Cette première amour reçoit toute sa vertu de ce qui est premièrement aimé, par quoi il se fait en l'ame comme un arbre d'amour, duquel la racine est cette première amour qui se multiplie en autant d'autres amours qu'il y a de choses jointes ou dépendantes de la chose premièrement aimée. Toutes ces amours sont encore en la première, c'est leur base et fondement commun : car de même qu'un grain en produit un million d'autres, ainsi naît de cette amour, comme de sa semence, une infinie multitude d'autres amours; et comme les grains, qui ont été produits du premier, sont de sa qualité et nature, de même sont toutes les amours, de la nature et qualité de la première qui les a engendrées. Quelle est la racine, tel est le fruit; quelle est la fontaine, tels sont les ruisseaux : si la première amour est bonne, toutes les autres sont bonnes, justes si elle est juste, et sont aussi mauvaises et corrompues si elle est telle. A la vérité elles ne sont qu'un, car il n'y a qu'une chose premièrement aimée, et toutes les autres qu'on aime secondement, on les aime à sa contemplation à cause d'elle, et d'autant qu'elles en dépendent, on n'aime rien en elles que cette première. Comme nécessairement nous aimons tout ce qui dépend de la chose premièrement aimée, ainsi haïssons-nous tout ce qui lui est contraire, et engendrons autant de diverses haines qu'elle a de choses ennemies.... L'amour de

ton profit, comme elle a asservi tous ses desseins et tous ses effets à ton seul besoin

---

Dieu enclôt en soi toutes les autres amours, enclôt en soi l'amour de toutes les autres créatures, de même qu'elles se rapportent aussi toutes à leur créateur.—Théologie naturelle, chap. 134.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

La volonté gouverne toutes les autres facultés de l'esprit humain; mais elle est gouvernée par son amour qui la rend tel qu'il est; or entre tous les amours, celui de Dieu tient le sceptre, et a tellement l'autorité de commander, inséparablement unie et propre à sa nature, que s'il n'est le maître, incontinent il cesse d'être et périt.

L'amour divin est voirement le puîné entre toutes les affections du cœur humain : car, comme dit l'apôtre, *Ce qui est animal est premier, et le spirituel après;* mais ce puîné hérite toute l'autorité; et l'amour-propre, comme un autre Esaü, est destiné à son service; et non-seulement tous les autres mouvemens de l'ame, comme ses frères l'adorent et lui sont soumis, mais aussi l'entendement et la volonté, qui lui tiennent lieu de père et de mère. Tout est sujet à ce céleste amour, qui veut toujours être ou roi ou rien, ne pouvant vivre qu'il ne domine ou règne, ni régner si ce n'est souverainement.—Traité de l'amour de Dieu, liv. I, ch. VI.

L'homme est la perfection de l'univers; l'esprit est la perfection de l'homme; l'amour celle de l'esprit, et la charité celle de l'amour; c'est pourquoi l'amour de Dieu est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers : en cela consiste la grandeur et primauté du commandement de l'amour divin, que le Sauveur nomme *le premier et le très-grand commandement.* Ce commandement est comme un soleil qui donne

et utilité; de quelle affluence elle te fournit incessamment de toute façon de biens, jusqu'aux délices mêmes et à tes plaisirs. Ce ciel, cette terre, cet air, cette mer, et tout ce qui est en eux est continuellement embesogné pour ton service. Ce branle divers du soleil, cette constante variété des saisons de l'an ne regarde qu'à ta nécessité et à te pouvoir

---

le lustre et la dignité à toutes les lois sacrées, à toutes les ordonnances divines, et à toutes les saintes écritures. Tout est fait pour ce céleste amour, et tout se rapporte à icelui. De l'arbre sacré de ce commandement dépendent tous les conseils, exhortations, inspirations et les autres commandemens, comme ses fleurs, et la vie éternelle comme son fruit; et tout ce qui ne tend point à l'amour éternel tend à la mort éternelle. — *Ibid*, liv. 10, chap. 1.

Ce commandement nous enjoint un amour élu entre mille, comme le *bien-aimé* de cet amour *est exquis entre mille*, ainsi que la bien aimée Sulamite l'a remarqué au cantique. C'est l'amour qui doit prévaloir sur tous nos amours, et régner sur toutes nos passions, et c'est ce que Dieu requiert de nous : qu'entre tous nos amours le sien soit plus cordial, dominant sur tout notre cœur; le plus affectionné, occupant toute notre ame; le plus général, employant toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout notre esprit; et le plus ferme, exerçant toute notre force et vigueur; et parce que par icelui nous choisissons et élisons Dieu pour le souverain objet de notre esprit : c'est un amour de souveraine élection, ou une élection de souverain amour. — *Ibid*, chap. VI.

Edition de Paris, chez Claude Hérissant, 1763, 2 vol. in-12.

renouveler continuellement des fruits pour ton usage. Pense donc, pense que Dieu est le créateur de ce bel ordre, qui, d'un si ferme et durable lien, a voulu attacher la nature à tes commodités. Tu sens bien la grandeur de ce présent, tu ne le saurois nier; mais pourquoi ne sais-tu soudain qui en a été le donneur? C'est parce que ce n'est pas une dette qu'on t'ait payée, ains un bienfait parti de la franche libéralité d'autrui. Il n'y a rien du tien, tu n'as rien en toi de toi-même, non plus que les autres créatures n'ont d'elles-mêmes ce qu'elles ont: autrement elles seroient plus grandes que toi. Au reste, quand elles te servent, quand elles font quelque chose pour toi, quand tu te les vois assiduellement si serviables, souviennetoi que ce n'est pas par ton moyen qu'elles ont ce qu'elles ont, car tu n'avois pas de quoi le leur donner. Ce n'est pas toi qui les a engendrées et ordonnées pour te servir; elles ne te récompensent pas de quelque chose qu'elles te doivent, ainsi tu en restes certainement obligé, mais non pourtant à elles; car, à la vérité, ce n'est pas librement, ains par quelque contrainte qu'elles s'emploient pour toi. Garde donc cette obli-

gation pour un autre : inférieur à toi, ne peut-il être, il est donc supérieur. C'est lui qui a rangé les autres créatures sous ton obéissance, il t'a fait, sans doute, un beau et riche présent, tu lui es merveilleusement tenu, et serois étrangement dénaturé si tu ne le remerciois de toute ta puissance. Ecoute la voix de toutes les créatures qui te crie, reçois, mais paie, prends mon service, mais reconnois-le; jouis de ces biens, mais rends-en graces. Le ciel te dit : je te fournis de lumière le jour, afin que tu veilles; d'ombre la nuit, afin que tu dormes et reposes; pour ta récréation et commodité, je renouvelle les saisons, je te donne la fleurissante douceur du printemps, la chaleur de l'été, la fertilité de l'automne, les froidures de l'hiver. Je bigarre mes jours, ores les alongeant, ores les accourcissant, ores je les taille moyens, afin que la variété te rende la course du temps moins ennuyeuse, et que cette diversité te porte de la délectation. L'air : je te communique la respiration vitale, et offre à ton obéissance tout le genre de mes oiseaux. L'eau : je te fournis de quoi boire, de quoi te laver, j'arrose et humecte les lieux secs et arides, et si fais présent pour

ton vivre de l'infinie diversité de mes poissons. La terre : je te soutiens, tu as de moi le pain de quoi se nourrissent tes forces, le vin de quoi tu éjouis tes esprits, tous les fruits que tu manges sont de moi, et si ta table se voit chargée d'un grand nombre de mes animaux. Le monde: considère de quelle affection t'a chéri celui qui m'a ordonné pour te servir; mais je te sers afin que tu serves celui qui m'a fait, il m'a fait pour toi, et toi pour lui; puisque tu jouis de ses bénéfices, paie-les, reconnois-les, et l'en remercie (1).

L'obligation d'aimer le prochain est engendrée de l'obligation d'aimer Dieu. (Théologie naturelle.)

Chap. 120. Nous avons gagné par la doctrine même de l'expérience, que nous sommes tenus à Dieu de tout notre amour, que c'est notre principale obligation et première dette, que c'est faire injustement et contre

(1) Cette admirable exhortation a été évidemment inspirée par la lecture des Homélies de Saint Jean Chrysostôme et des confessions de Saint Augustin (*). Aucun de nos meilleurs écrivains n'a rien de plus éloquent.

(*) Livre x, ch. vi, et ailleurs.

raison de le payer ou rendre à un autre, attendu que nous ne le devons certainement qu'à lui seul. Par quoi, pour faire notre devoir, il nous faut donner notre entière affection à notre Créateur; nous ne la pouvons ni diviser ni départir pour en distribuer à d'autres: d'où il s'ensuit que l'homme n'est obligé naturellement d'aimer nulle créature pour les commodités qu'il en reçoit: il en est redevable à Dieu; car c'est Dieu qui le secourt par le moyen des créatures qui sont siennes, et par conséquent est sien aussi tout le bien qui part d'elles: autrement nous ôterions l'obligation générale du monde envers son Créateur: il s'ensuit aussi que nul homme ne peut demander récompense du plaisir qu'il fait à son compagnon, ni requérir d'en être aimé, honoré, ou payé de lui; n'y s'attribuer cette dette, ains le doit attribuer et laisser à Dieu. Mais, parce que nous sommes tenus de rendre à notre Créateur premièrement notre amour, comme lui étant justement dû; nous sommes aussi obligés d'aimer toutes les choses qui sont siennes, en tant qu'elles sont siennes, et d'autant que toutes créatures le sont, il nous les faut aimer pour cette considéra-

tion, et sommes tenus à ce devoir par une seconde obligation engendrée nécessairement en conséquence de la première : de sorte qu'à la vérité ce n'est qu'un, et la première comprend la seconde. Or, d'autant que toutes les créatures ne sont pas pareilles, et que celle qui est l'image de son Créateur, est la plus digne, nous sommes obligés d'aimer incontinent après Dieu celle qui porte sa ressemblance ; car immédiatement après lui suit son image : et vu que cette créature c'est l'homme, que l'homme est la vive image et ressemblance de son Créateur, nous le devons aimer comme tel : attendu que tout ainsi que nous sommes tenus d'aimer Dieu premièrement, aussi sommes nous d'aimer incontinent après lui son image.

Chap. 122. Et parce que tout homme, en tant qu'il est homme, porte en soi l'image de son Créateur, et que tout chacun est tenu d'aimer l'image de Dieu après lui, il nous faut aimer indifféremment nos amis, nos ennemis, ceux qui nous profitent, ceux qui nous nuisent ; car ce sont toujours hommes, et par conséquent image et ressemblance de Dieu.

De l'amour du prochain. (Théologie naturelle.)

Chap. 123. Dieu a premièrement aimé et aime continuellement les hommes. Ses créatures par leur service ordinaire, témoignent sa perpétuelle affection envers nous. Par ce sien éternel amour et par l'obligation qui s'en engendre continuellement, il nous tire et joint à soi, et par même moyen nous joint aussi et unit entre nous.

Chap. 125. Les hommes se doivent estimer uns; chacun d'entre eux se doit particulièrement aimer, et aimer son compagnon comme soi-même, non-seulement par la vertu de notre première obligation, mais aussi par l'exemple et instruction des autres créatures; car elles qui sont faites pour nous et qui nous servent suivant l'ordonnance de Dieu, ne font en nous servant nulle distinction ou différence de personnes...... Elles servent l'homme en tant qu'il est homme et comme créature de Dieu, et pour ce elles servent également tout le genre..... puisqu'elles nous servent indifféremment, sans acception de personne, et nous servent à tous comme à un seul homme, c'est rai-

son que nous nous entr'aimions de même, et que chacun chérisse son semblable comme soi, c'est-à-dire comme homme.

Chap. 144. L'amour transforme la volonté en la chose premièrement aimée, par quoi si elle est une en nombre, et commune à tous hommes, et que chacune l'aime, leurs affections seront sans doute entièrement conformes et semblables, et tous ses amans ne seront qu'un. Si l'amour de Dieu est première en chaque homme, ce n'est qu'une même chose, vu que ce qui est premièrement aimé n'est qu'un en nombre indivisible, et que toutes ces amours ont pris commencement de même racine, de même lieu et de même tige; par conséquent elles engendrent une parfaite unité, une vraie paix et concorde entre les hommes: attendu que nul d'eux n'aime sa propre volonté, ains qu'ils visent tous à celle de Dieu. La division et la discorde ne peuvent trouver d'entrée pour s'y mêler; car cette générale et universelle amour de Dieu les boucle et les enserre, de sorte qu'il n'y laisse rien de entr'ouvert; et parce que le nœud de cette commune liaison part d'ailleurs que de nous-mêmes, il nous coût né-

cessairement et nous attache par amour les uns aux autres, et chaque particulière affection se rapporte à une commune origine.

Chap. 145. Mais d'autant que Dieu est commun à toutes les créatures, car toutes viennent de lui et en sont maintenues : quand nous l'aimons avant toute autre chose, notre amour est universelle, et origine de tout bien. Par ainsi, la communauté rend l'amour bonne, et la particularité la rend mauvaise; plus l'amour est universelle, mieux elle en vaut, et s'empire d'autant qu'elle est plus particulière.

Chap. 156. Comme nous nous ressentons des biens de ceux que nous aimons comme nous-mêmes, tout ainsi que s'ils étoient nôtres, de façon que notre plaisir multiplie à mesure que nous avons de tels amis bienheureux et contens; il s'ensuit, vu que l'amour de Dieu, auteur de cette joie, oblige tout homme d'aimer son compagnon comme soi-même; que ce parfait et accompli contentement doublera autant de fois en nous, que nous verrons d'hommes élevés à la gloire éternelle, et que nous serons infailliblement aussi aises de l'aise de chacun d'eux que du nôtre propre.

Des trois fraternités des Chrétiens.—(Théologie naturelle.)

Chap. 276. Il y a trois générales fraternités entre les Chrétiens, ils sont frères de la part de la chair, en ce qu'ils ont le premier homme pour commune origine de leurs corps; secondement, ils sont frères à cause de l'ame qu'ils reçoivent immédiatement de Dieu leur commun père en cette partie; tiercement, ils le sont encore en considération du bien-être qu'engendre en eux Jésus-Christ leur tiers père, mais un et pareil avec le second quant à la Déité et Divinité. Entre ces fraternités qui ont des degrés entre elles.... la tierce est la plus excellente et la meilleure: car en elle Dieu et l'homme est père, là où en la première, ce n'est que simplement l'homme, et en la seconde simplement Dieu. C'est bien raison que nous nous aimions étroitement à raison de cette dernière alliance, faite et causée par un tel père qui est mort pour nous, qui a répandu son sang en notre faveur, qui est ressuscité, monté au ciel, assis à la dextre de Dieu son père, d'où il doit venir juger les vivans et les morts. Certainement, cette fraternité doit

être d'une singulière bonté, noblesse, union, conjonction et amour, produite par une telle paternité. Puisqu'il n'est rien plus doux, plus grand, plus honorable, plus débonnaire et plus respectable que cette paternité, la fraternité le doit être aussi qui en est engendrée : elle est hardiment d'un prix infini, puisque Jésus-Christ l'a achetée de son sang propre, puisqu'elle est tissue et cousue par sa mort très-sacrée, qui nous acquiert la rédemption et le bien-être. C'est bien raison que nous l'observions très-religieusement et d'un ardent courage : il est juste que nous nous aimions pour la première fraternité, si est-il bien encore beaucoup plus pour la seconde qui regarde notre ame; mais c'est la tierce qui réveille, ressuscite et réchauffe les autres assoupies, ensevelies et refroidies au monde. Les Chrétiens s'entre aiment pour toutes ces trois alliances, et si aiment à raison des deux premières tout le reste des hommes : car, attendu que Dieu bâtissant le premier homme, bâtit en lui tout le genre qu'il avoit en soi quant au corps, il est raisonnable qu'en contemplation de cette unité, nous nous aimions et nous réputions un, nonobstant la corruption de notre chair, fon-

dement de cette alliance, et sans avoir égard au mauvais ménage de ce premier père, qui, en se perdant, nous perdit qui étions en lui, et toute l'humaine nature. Où la tierce fraternité n'est pas, les autres deux sont entièrement éteintes; cette-cy est la fraternité de la grace, car c'est grace que le bien-être, et Jésus-Christ est père de grace.

De l'amour de Soi. —(Théologie naturelle.)

Chap. 143. Parce que l'homme est composé du corps et de l'ame, qui sont deux parties diverses et qui n'appètent pas la même chose; il s'engendre de l'amour de nous, deux autres amours diverses et qui ne causent pas l'une l'autre: l'une se rapporte à notre ame; l'autre à notre corps. A raison de notre ame, naît en nous l'amour de notre propre honneur et excellence; à raison du corps, l'amour des plaisirs et voluptés corporelles. Par quoi, quiconque s'aime premièrement, aime tout soudain sa propre grandeur et gloire, et aime les délectations charnelles : il tend et regarde à ces deux fins comme à ses deux souverains biens; à

la suite de ces amours, il en croît encore d'autres en lui : car il aime nécessairement toutes choses qui servent à augmenter ou maintenir son honneur et ses voluptés corporelles ; il contracte avec elles alliance, mais plus ou moins étroite, à mesure qu'elles sont aptes à ses intentions; il s'attache d'une grande affection aux biens externes et temporels comme aux richesses, parce qu'elles peuvent beaucoup à l'un et à l'autre de ses desseins; il dresse avec elles une singulière amitié et confédération. Il aime aussi les sciences, les charges, les dignités, comme instrumens propres à accroître et conserver sa grandeur et sa gloire. Ainsi, s'engendre-t-il de l'amour de nous tout plein d'autres amours vilaines et corrompues, qu'on nomme vices; la Superbe qui est l'amour démesuré de notre propre honneur et excellence; la Gourmandise et la Luxure qui sont l'amour de la volupté corporelle; l'Avarice qui est l'amour désordonné des choses externes, et principalement des richesses; et d'autant que quiconque aime sa propre gloire et son plaisir particulier, hait tout ce qui l'en détourne, qui les appétisse et qui leur contrarie : de là part le courroux, qui est l'amour de vengeance

contre tout ce qui s'efforce, en quelque façon, de blesser, ou notre honneur, ou notre plaisir corporel. L'envie en part aussi, bâtie de la haine que nous portons au bien d'autrui, en tant qu'il peut diminuer le nôtre propre, et de l'amour que nous portons à son mal, en tant qu'il assure et établit notre bien. Il s'engendre encore de notre affection envers les voluptés un autre amour du repos corporel et de l'oisiveté, qu'on appelle paresse, nonchalance et négligence ; voilà comme l'amour de soi produit tous les vices du monde.

Crainte de la Mort. — (Théologie naturelle.)

Chap. 234. D'autant que notre ame, qui est immortelle, aime et chérit son corps, et en souhaite naturellement la compagnie, la durée et la conservation, qu'elle en craint l'éloignement et la séparation, et se déplaît merveilleusement de se voir corrompu et converti en vers et en cendres, il est certain que notre corps en ce premier état d'*innocence* étoit incorruptible et immortel de mort ou violente ou naturelle, c'est-à-dire de celle que nous surnommons naturelle :

car, à la vérité, nulle ne peut être que violente et répugnante à la nature humaine, attendu qu'autrement l'ame auroit un corps contre son gré et dispareil à sa condition, qui est d'être immortelle. Davantage vu qu'il n'est rien plus horrible, épouvantable et effroyable que la mort, rien plus haïssable, évitable et ennemi de notre volonté, il s'ensuit qu'elle n'auroit nulle place en cette parfaite condition de l'homme, et qu'il étoit lors fourni d'une vie perpétuellement très-heureuse. Car jouissant d'une félicité souveraine, il étoit impossible qu'il souhaitât de mourir, ou qu'il consentît de n'être plus homme, nulle chose ne lui étoit tant à craindre que la mort : par quoi il étoit immortel, car vu qu'il étoit en état auquel il ne lui pouvoit rien survenir d'ennuyeux ou de déplaisant, la mort ainsi ennemie et extrêmement adversaire à notre nature ne lui pouvoit être donnée que pour peine, et l'homme étoit lors entièrement incapable de tout mal, signamment de celui-ci qui ne blesse pas seulement le corps, mais qui apporte la totale dissolution de l'homme. Tout de même, attendu que ce nous est grande incommodité de perdre la jeunesse, la beauté, l'allé-

gresse et vigueur de nos membres, et mal extrême de tomber entre les mains de la vieillesse, il s'ensuit que l'homme, à qui lors il ne pouvoit rien advenir contre son désir, se maintenoit sans altération et sans changement en disposition pleine de force et de santé très-accomplie.

Pensées sur la Mort.

—La Mort que les uns appellent des choses horribles la plus horrible, qui ne sait que d'autres la nomment l'unique port des tourmens de cette vie, le souverain bien de nature, le seul appui de notre liberté, et la commune et prompte recette à tous maux ? et comme les uns l'attendent tremblans et effrayés, d'autres la supportent plus aisément que la vie. (Essais, tome Ier, pag. 390.)

—La Mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant. (Ibid., p. 399.)

—Quant à l'instant et au point du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avec soi aucun travail ou déplaisir : d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment, sans loisir.

Nos souffrances ont besoin de temps, qui est si court et si précipité en la mort, qu'il faut nécessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre : et celles-là peuvent tomber en expérience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination, que par effet. (Ibid.)

—Notre Religion n'a point eu plus assuré fondement humain que le mépris de la vie. (Essais, tome Ier, pag. 108.)

—L'un des principaux bienfaits de la vertu, c'est le mépris de la mort, moyen qui fournit notre vie d'une molle tranquillité, et nous en donne le goût pur et aimable, sans qui toute autre volupté est éteinte. (Ibid., pag. 93.)

—Il est incertain où la mort nous attend, attendons-la partout. La préméditation de la mort, est préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir. Il n'y a rien de mal en la vie, pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal. Le savoir mourir nous affranchit de toute sujétion et contrainte. (Tome Ier, pag. 100.)

—Il faut être toujours botté et prêt à

partir, en tant qu'en nous est, et surtout se garder qu'on n'aie lors à faire qu'à soi ; car nous y aurons assez de besogne, sans autre surcroît. (Ibid., pag. 103.)

—Quelle sottise, de nous peiner sur le point du passage à l'exemption de toute peine ! Comme notre naissance nous apporta la naissance de toutes choses, aussi apportera la mort de toutes choses, notre mort. Par quoi c'est pareille folie de pleurer de ce que d'ici à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une autre vie : ainsi pleurâmes-nous, et ainsi nous coûta-t-il d'entrer en celle-ci, ainsi nous dépouillâmes-nous de notre ancien voile, en y entrant. Rien ne peut être grief, qui n'est qu'une fois. Est-ce raison de craindre si long-temps chose de si brief temps ? Le long-temps vivre, et le peu de temps vivre est rendu tout un par la mort. Car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. (Tome I[er], pag. 109.)

—Nature nous force à la mort. Sortez, dit-elle, de ce monde, comme vous y êtes entrés. Le même passage que vous fîtes de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, re-

faites-le de la vie à la mort. Votre mort est une pièce de l'ordre de l'univers, c'est une pièce de la vie du monde. Changerai-je pas pour vous cette belle contexture des choses? C'est la condition de votre création, c'est une partie de vous, que la mort : vous vous fuyez vous-mêmes. Cet être que vous jouissez, est également parti à la mort et à la vie. Le premier jour de votre naissance vous achemine à mourir comme à vivre... Tout ce que vous vivez, vous le dérobez à la vie; c'est à ses dépens. Le continuel ouvrage de votre vie, c'est bâtir la mort; vous êtes en la mort, pendant que vous êtes en vie; car vous êtes après la mort, quand vous n'êtes plus en vie : ou, si vous l'aimez mieux ainsi, vous êtes morts après la vie; mais pendant la vie vous êtes mourans; et la mort touche bien plus rudement le mourant que le mort, et plus vivement et plus essentiellement. Si vous avez fait votre profit de la vie, vous en êtes repus : allez vous-en satisfaits. Si vous n'en avez su user, si elle vous étoit inutile, que vous importe-t-il de l'avoir perdue? A quoi faire la voulez-vous encore?... La vie n'est de soi ni bien ni mal, c'est la place du bien et du mal, selon que vous la leur faites;

et si vous avez vécu un jour, vous avez tout vu ; un jour est égal à tous : il n'y a point d'autre lumière, ni d'autre nuit.... Faites place aux autres, comme d'autres vous l'ont faite. L'égalité est la première pièce de l'équité. Qui se peut plaindre d'être compris où tous sont compris ?... Où que votre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage. Tel a vécu long-temps qui a peu vécu. Attendez-vous-y, pendant que vous y êtes. Il gît en votre volonté, non au nombre des ans, que vous ayez assez vécu.... Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privés. J'y ai à escient mêlé quelque peu d'amertume, pour vous empêcher, voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscrètement : pour vous loger en cette modération, ni de fuir la vie, ni de fuir la mort, que je demande de vous. J'ai tempéré l'une et l'autre entre la douceur et l'aigreur. Pourquoi crains-tu ton dernier jour ? Il ne confine non plus à ta mort que chacun des autres. Le dernier pas ne fait pas la lassitude, il la déclare. Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive. Voilà les bons avertisse-

mens de notre mère Nature. (Essais, tom. Ier, pag. 110—115 (1).

Des Duels.—(Essais, tom. II, pag. 651—2.)

Le tuer est bon pour éviter l'offense à venir, non pour venger celle qui est faite. C'est une action plus de crainte que de bra-

---

(1) Après avoir lu ces pensées de Montaigne sur la mort, on se demande par quelle fantaisie Pascal s'est permis d'écrire ces étranges paroles ?.. « Quoi qu'on puisse dire pour excuser ses sentimens trop libres sur plusieurs choses, on ne sauroit excuser en aucune sorte ses sentimens tout païens sur la mort; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement : or, il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre (*). » Ce que nous avons cité est une preuve du contraire : on en trouvera une autre encore plus frappante dans la lettre qu'il écrivit à son père sur la mort de la Boëtie. Voyez notre discours préliminaire. — Pour donner à ce sujet le complément qu'il peut avoir, il n'y a qu'à joindre aux pensées de Montaigne celles de Pascal qui forment le chapitre XXX de son recueil : le premier nous prépare à la mort par des motifs tirés de la nature et de la raison ; le second, par des motifs de piété et de religion. La méthode de Pascal est plus relevée et plus parfaite, mais celle de Montaigne n'y est point du tout opposée, elle lui sert comme d'introduction. Il ne faut point perdre de vue ces mots de Montesquieu : « Le christianisme ne détruit point la nature, il la règle seulement et la perfectionne. »

(*) Pensées de Pascal, chap. XXVIII, n° 43, page 209.

verie, de précaution que de courage, de défense que d'entreprise. Il est apparent que nous quittons par-là et la vraie fin de la vengeance, et le soin de notre réputation : nous craignons, s'il (notre ennemi) demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille. Ce n'est pas contre lui, c'est pour toi que tu t'en défais (1).

---

(1) Il n'est point de moraliste qui n'ait condamné le duel, et il est peu de *philosophes* qui aient osé en faire l'apologie. Ce qu'il y a de plus fort contre ce faux point d'honneur est le mémoire que Bacon présenta à la chambre étoilée, en qualité de procureur-général du Roi : ce mémoire est inséré dans le Christianisme de Bacon, tome II, pag. 84 et suiv. Il faut avouer néanmoins que la cinquante septième lettre de la première partie de la Nouvelle Héloïse ne le cède point en vigueur à ce mémoire, et l'emporte en éloquence. (Œuvres de J.-J. Rousseau, édition de Didot, tome III, pag. 202 et suiv.) On ne lira pas sans fruit un *Traité des combats singuliers ou des duels*, par le cardinal Gerdil. Turin, 1759, in-8°. On en trouve une bonne analyse dans le Dictionnaire Théologique de Bergier. Tome III, nouv. édit.

On sait que Saint Vincent de Paul, d'accord avec le marquis de Fénélon, oncle de l'archevêque de Cambray, fit renouveler, en 1643, les édits et ordonnances de nos Rois contre les duels : on sait aussi que ces deux grands hommes formèrent une espèce d'association pour comprimer, autant que possible, cette inconcevable fureur, inconnue dans les temps antiques, et condamnée par toutes les lois divines et humaines. Voyez la vie de Saint Vincent de Paul, édition donnée par M. Demonville. Paris, 1818, 4 v. in-8°.

Du Suicide.—(Essais, tom. II, pag. 33—34.)

(1) Plusieurs tiennent que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprès de celui qui nous y a mis, et que c'est à Dieu, qui nous a ici envoyés, non pour nous seulement, oui bien pour sa gloire et service d'autrui, de nous donner congé quand il lui plaira, non à nous de le prendre; que nous ne sommes pas nés pour nous; ains aussi pour notre pays : par quoi les lois nous redemandent compte de nous pour leur intérêt, et ont action d'homicide contre nous; autrement comme déserteur de notre charge, nous sommes punis en l'autre monde :

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum
Insontes peperere manu, lucemque perosi
Projecere animas (2).

---

(1) Il auroit dû dire tous les Chrétiens.

(2) Non loin sont les mortels qui, purs de tous les crimes,
De leurs propres fureurs ont été les victimes,
Et, détournant les yeux du céleste flambeau,
D'une vie importune ont jeté le fardeau.
Qu'ils voudroient bien revivre et revoir la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière!
VIRGILE. Enéide, liv. VI. Traduction de Delille.

Il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient, qu'à la rompre, et plus d'épreuve de fermeté en Régulus qu'en Caton. C'est l'indiscrétion et l'impatience qui nous hâte le pas : nuls accidens ne font tourner le dos à la vive vertu; elle cherche les maux et la douleur comme son aliment; les menaces des tyrans, les gênes et les bourreaux l'animent et la vivifient (1).

---

(1) Montaigne est accusé de favoriser le suicide dans ses Essais, et tous les apôtres de cette horrible doctrine semblent l'avoir pris pour patron. Il y a quelques apparences contre lui. Mais n'a-t-on pas droit de dire que Montaigne a agité le pour et le contre sur ce point comme sur tous les autres, et qu'en définitif, il n'a point de plus vrai, de plus ferme sentiment que celui de l'Eglise catholique? On n'a qu'à lire le commencement du chapitre dont ce passage est tiré : « C'est aux apprentis à enquérir et à débattre, et au cathédrant de résoudre. Mon cathédrant, c'est l'autorité de la volonté divine, qui nous règle sans contredit, et qui a son rang au-dessus de ces humaines et vaines contestations. » Il a fait comme le fameux du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, qui, *pour exercer son esprit*, s'avisa de montrer « en quelle extrémité, principalement en temps de paix, le subjet pourroit être obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne. » — Question royale et sa décision. Paris, 1609, in-12. — De pareils jeux d'esprit sont indignes d'un homme religieux.

Nous ajouterons encore que Montaigne dit expressément que l'opinion qui nous porte à dédaigner, à fuir la vie, *est*

Résurrection de la chair. — (Théologie naturelle.)

Chap. 325. Et que ces mêmes corps, qui sont, puissent, encore un coup, être formés de terre et tous en même temps, les choses déjà advenues le rendent peu émerveil-

---

ridicule. C'est là-dessus principalement que se fonde M. de la Dixmerie pour excuser Montaigne. Eloge analytique et historique de Michel Montagne. Notes historiques de la première partie, note II, page 150. Comme la fureur du suicide est montée à son comble, nous croyons devoir recommander la lecture de deux bons ouvrages contre cette funeste *anglomanie.*

1° Traité du Suicide, ou du meurtre volontaire de soi-même, par J. Dumas. Amsterdam, 1773, in-8°.

2° Entretiens sur le Suicide, ou le courage philosophique opposé au courage religieux, par M. l'abbé Guillon, professeur d'éloquence sacrée. Paris, 1809, in-8°.

Nous aurions voulu pouvoir insérer ici la lettre XXII de la troisième partie de la Nouvelle Héloïse de J. J. Rousseau (tome IV, page 110.), dans laquelle Mylord Edouard réfute avec tant de force les raisons alléguées par l'amant de Julie pour autoriser le suicide ; c'est peut-être ce qu'on peut opposer de plus vigoureux à cette déplorable frénésie qui porte tant d'insensés à se détruire, mais nous avons craint de trop allonger cette note.

Nous aurions également voulu que la brièveté, dont nous nous sommes imposé la loi, nous eût permis de mettre sous les yeux de nos lecteurs, l'excellent article du *Dictionnaire Théologique*, par Bergier, tome VII, nouvelle édit. in-8°.

lable. Ne savons-nous pas que d'une même terre Dieu au commencement créa un million d'espèces de créatures, et que toutes les façons d'herbes, d'animaux et de corps humains sont produits de pareille matière? Si cela s'est pu faire, pourquoi ne se pourra rebâtir chaque corps de cette même terre de quoi il étoit premièrement composé, et rebâtir de la poudre en laquelle il est dissous? Aussi aisé est-il de retirer un corps humain de cette terre, en laquelle il est devenu; que de l'en faire avant qu'il fût. Si tant de corps ont pu être produits n'étant pas, qui les gardera d'être reproduits ayant été? Et si nous voyons au monde déjà quelques corps incorruptibles, comme sont les célestes, qui empêche que les nôtres ne s'en puissent rendre? Dieu créa l'homme et le monde, qui n'étoient pas, ému de sa seule bonté, ici sa justice, la nature de nos actions, et l'ordre des choses requièrent, demandent et crient qu'il renouvelle et refasse le corps humain. Il est impossible qu'il n'ordonne cette résurrection générale de notre nature, sollicitée par le mérite et démérite, par la police du monde et par sa justice encore: poussé par sa propre volonté, qui ne se

peut rien refuser de commode et de convenable (1).

Jugement général. — (Théologie naturelle.)

Chap. 327. Nous avons déjà montré qu'il y avoit deux livres, celui de la Nature, et celui des Saintes Ecritures, très-bien accordans tous deux, et tous deux à Dieu. Nous avons montré aussi que la Bible est le livre écrit par la main de la divinité même, ainsi qu'il faut croire aux paroles de l'Ancien et Nouveau-Testament comme aux paroles expresses de Dieu. Or, ils affirment le jugement dernier devoir être, et en prescrivent la forme et la manière; car Jésus-Christ dit de soi qu'il est le juge général et universel de l'humaine nature; il dit que le Père a donné au Fils la charge de juger, et la puissance de toute chair, d'autant qu'il est fils de l'homme; il dit qu'il ressuscitera les morts, et qu'il viendra pour rendre à chacun selon ses bonnes ou mauvaises opérations : ainsi,

---

(1) Ces deux articles de la *résurrection de la chair* et du *jugement général* sont uniquement les objets de la révélation; suivant Locke et Leibniz, ils ne doivent pas être soumis à l'examen de la raison.

tant par l'autorité du livre des créatures, qui ne sait point mentir, que par l'autorité des écritures, plus certaine que toute autre raison, nous sommes assurés qu'il y aura un jugement universel et une résurrection universelle de tous hommes.

Chap. 322. Bien qu'au partir d'ici nous ayons particulièrement certaine connoissance de notre damnation ou de notre salut, toutefois il faut que cela soit généralement publié et notifié à tous, et il ne le sauroit être mieux à propos qu'au jour d'une si grande assemblée. Telle publication causera un merveilleux contentement aux uns, et aux autres une merveilleuse détresse : chacun portera en son cœur et en sa conscience ses actions écrites par rang, et ce cœur et cette conscience se verront clairement de toute la compagnie, afin que les bons y reçoivent un triomphe et gloire publiques, et les mauvais un semblable reproche; car sans cela il manqueroit quelque chose au parfait salaire des œuvres.

Par nos œuvres nous pouvons conclure le Paradis et l'Enfer.—(Théologie naturelle.)

Chap. 91. Bien que les hommes soient tous de même nature et semblables, quant au libéral arbitre, toutefois parce que ce libéral arbitre se peut acheminer par deux diverses voies et contraires carrières, à savoir du mérite et du démérite, à la suite du bien et de la vertu, ou du vice et de l'oisiveté, et que ces deux sentiers n'ont garde de se rencontrer : il s'ensuit que les hommes peuvent aussi être divisés, séparés et opposités les uns aux autres, tenant les uns le chemin du mérite, les autres du démérite. Et d'autant qu'il n'y a que ces deux voies contraires, la nature humaine ne peut aussi être départie qu'en deux troupes. Celui qui prend son quartier à gauche par le sentier de la coulpe et des œuvres punissables, se ligue et se bande de toute sa puissance contre celle qui suit la carrière du mérite et des œuvres rémunératoires, d'où il advient qu'elles s'écartent l'une de l'autre de telle distance de lieu, qu'il n'en peut être de plus grande. Tout ainsi qu'il y a extrême différence entre la volonté qui embrasse le bien et celle qui embrasse

le mal. Or, la séparation de ces deux bandes est nécessaire et naturelle : car, s'il n'y avoit point de distinction locale, il n'y auroit point de rétribution suffisante. Il faut que les bons soient à part des mauvais, et les mauvais à part des bons; et voilà pourquoi, Dieu notre souverain juge, punisseur et récompenseur nous écartera enfin les uns des autres d'une infinie distance (1).

L'éternelle félicité s'engendre de l'amour de Dieu. — (Théologie naturelle.)

Chap. 149. Il n'y peut avoir de la liesse là où il n'y a point d'amour, car elle s'engendre entièrement de lui, et s'engendre de ce que la volonté a ce qu'elle veut et ce qu'elle aime : si elle n'aimoit ni ne vouloit rien, elle ne seroit par conséquent jamais contente ni satisfaite. De même de la tristesse, car elle s'engendre de ce que la volonté a ce qu'elle

---

(1) Le bon Raymond de Sebonde ne trouvoit pas d'autre moyen, pour séparer les élus d'avec les réprouvés, que de placer les uns au-dessus des cieux, et les autres dans le centre de la terre; comme si le bonheur n'est pas par-tout où Dieu découvre sa munificence, et le malheur où il manifeste sa justice!

n'aime ni ne veut et ce qu'elle hait : d'où il advient qu'à quiconque Dieu est la chose premièrement aimée, la joie et le contentement ne manquent jamais. D'autant que Dieu ne peut ni mourir, ni défaillir, ni échapper à notre volonté, il lui est continuellement assistant : ainsi, jouissant à souhait de ce qu'elle veut et de ce qu'elle aime, parce qu'elle aime chose qui est immortelle, immuable et incapable d'indigence, il ne lui peut aller que très-plaisamment et très-heureusement. Aussi un tel amour doit être permanent, éternel et non indigent; et la volonté en laquelle il est planté est immortelle, perpétuelle et spirituelle, d'autant que Dieu est tel, qui est sa chose premièrement aimée. Comme il est impassible, incorruptible, très-bon, très-agréable, très-convenable à la volonté, seul digne d'être premièrement aimé : certainement, l'affection, assise sur un tel fondement, sera infinie, immortelle et non défaillante, et la volonté aussi; car, comme nous avons dit ailleurs, elle se transforme en ce qu'elle aime, et tout ce qui se dit de la chose aimée se peut attribuer à l'amant. Or, d'autant que d'une telle amour s'engendre nécessairement la joie, cette joie sera aussi

sans fin, invariable, ferme, solide et immortellement attachée à sa volonté : car tout ainsi que de l'amour s'engendre la joie, aussi de l'éternelle amour s'engendre la joie éternelle; par quoi l'amour de Dieu première établie en notre volonté lui acquiert l'immortelle félicité.

De la grandeur de la félicité éternelle. — (Théologie naturelle.)

Chap. 156. La joie est le dernier fruit qu'on attende, on n'espère rien au-delà. Nous voyons par expérience que les fruits viennent toujours en grand nombre. D'une semence comme d'une amande ou d'une noix naît un grand arbre, et de cet arbre un infini nombre de noix et d'amandes produites d'un si petit commencement. Puis donc que la joie est le dernier fruit de l'amour, il est nécessaire qu'il vienne à sa saison en grande abondance : car si le fruit corporel se multiplie ainsi, c'est bien la raison que le spirituel se multiplie encore davantage. Voilà comme nous devons espérer une liesse finale de grandeur incompréhensible ; elle s'engendre de l'amour de

Dieu : il faut donc qu'elle s'étende et s'agrandisse autant que fait l'amour. Chacun aimera soi-même après Dieu, et s'éjouira par conséquent de son bien propre ; car nous nous éjouissons du bien d'autrui à mesure que nous l'aimons ; ainsi chacun s'éjouira de soi autant qu'il s'aime, et d'autant qu'il aura tout ce qu'il voudra, et rien qu'il ne veuille, d'autant qu'il se verra entouré de grandeur, de gloire et de toutes délices, qu'il se verra accompagné d'immortalité et de perpétuité, de l'impassibilité, de l'agilité, d'une splendeur corporelle semblable à celle du soleil, d'autant qu'il se verra garni de la parfaite connoissance de Dieu et de l'amitié souveraine : d'autant aura-t-il plus de satisfaction et de contentement. Et comme nous nous ressentons des biens de ceux que nous aimons comme nous-mêmes tout ainsi que s'ils étoient nôtres, de façon que notre plaisir multiplie à mesure que nous avons de tels amis bienheureux et contens, il s'ensuit, vu que l'amour de Dieu, auteur de cette joie, oblige tout homme d'aimer son compagnon comme soi-même, que ce parfait et accompli contentement doublera autant de fois en nous, que nous verrons

d'hommes élevés à la gloire éternelle, et que nous serons infailliblement aussi aises de l'aise de chacun d'eux, que du nôtre propre. Or, si nous sommes à peine capables du nôtre, comment le serons-nous d'une si grande multitude d'autres pareils premièrement, et puis multipliés en tant de millions aussi bien que le nôtre ? Ajoutez encore que chacun aimera sans comparaison plus Dieu que soi ni que les autres : et vu que la joie naît de l'amour, il sera plus content du bien de son Créateur qu'il ne le sera du sien ni de celui de tous les hommes. Voyez la grandeur infinie, voyez la multiplication incompréhensible des biens et des plaisirs que nous devons attendre de l'amour de Dieu. Voilà la douceur et abondance des fruits que recueillera celui qui aimera Dieu avant toute autre chose : fruits éternels et non défaillans, qui lui serviront de vie et d'aliment immortel. Voilà la fertilité de cette excellente semence plantée en notre volonté comme en un champ spirituel.

De la grandeur du dernier et éternel Supplice. —(Théologie naturelle.)

Chap. 161. Comme l'ame sera dépouillée de son corps et de sa chair, elle se verra tout à clair, et connoîtra évidemment ce à quoi elle avoit été engendrée: elle reviendra à soi, et se sentira et sa nature; les biens qu'elle a faillis d'acquérir, se représenteront à elle en leur grandeur infinie: elle s'apercevra que c'est elle qui s'est causée un si grand dommage, qu'à son escient elle a quitté un si grand heur, elle s'en accusera et s'en prendra à soi-même. Elle touchera au doigt l'éternité de sa perte, et l'impuissance de se ravoir jamais d'une si lourde chute; et si il lui restera un ardent et âpre désir de telle félicité, passion de laquelle elle ne se pourra jamais défaire, qui l'accompagnera et piquera incessamment, qui la poindra et aiguillonnera d'autant plus âprement qu'elle jugera de plus près la hauteur extrême de sa ruine. Voyez une singulière détresse, connoître le bien qu'elle pouvoit avoir, et qui lui appartenoit naturellement, le souhaiter (car nous sommes poussés, veuillons ou non, à désirer notre bien quand nous le connois-

sons), sentir qu'elle l'a perdu à son escient, et être désespérée de le pouvoir à jamais recouvrer. Accouplez en un toutes ces circonstances, et considérez qu'elle les aura continuellement devant les yeux : car n'étant occupée qu'à soi, il faudra par nécessité que l'imagination de son malheur lui soit toujours présente, et qu'elle soit par conséquent tourmentée d'un immortel ennui.

L'ame se découvrant à nu et sans voile, se trouvant telle, et sentant ses difformités entièrement contraires à sa première nature, ne pourra qu'elle ne s'en déplaise extrêmement. Comment ne les haïroit-elle en soi-même, puisqu'elle les haïroit en autrui ? Sa laideur, son malheur et sa confusion lui seront continuellement devant les yeux. Elle voudra s'en démêler et s'en défaire, mais elle ne pourra : ainsi elle aura en soi-même ce qu'elle hait le plus, et sera elle-même matière de sa misérable tristesse ; d'autant qu'elle sera immortellement présente à soi-même, d'autant sera immortel son ennui.

Au reste, de la haine de nous suit la haine de Dieu, l'ame, qui souhaite n'être pas et qui est en dépit d'elle, hait par nécessité Dieu, qui l'a fait être et qui la maintient en son es-

sence. Elle voudroit que Dieu ne fût pas, afin qu'elle ne fût pas aussi, et parce que Dieu ne peut n'être pas, elle est accablée d'ennui : elle hait aussi toutes les créatures, car elle voudroit qu'il n'y eût ni elle ni le reste; et d'autant que cela ne peut advenir, elle prend tout en haine. Et comme elle aimoit en ce monde soi-même premièrement, et puis toutes autres choses à cause de soi, ainsi haïra-t-elle premièrement soi-même, et puis toutes autres choses à son occasion.

Chap. 168. Certainement l'ame qui a aimé en premier lieu sa propre volonté, sa gloire, sa réputation et sa grandeur particulière, qui s'est bandée contre le vouloir et honneur de son Créateur, et qui l'a détruit, anéanti, autant qu'elle a pu, s'est rendue par même moyen ennemie de toutes les créatures, elle les a méprisées et injuriées en offensant Dieu leur commun facteur et maître, elle les a outragées en les aimant devant Dieu, pour la gloire et grandeur duquel elles sont faites, abusant par conséquent et se servant d'elles à injurier et offenser leur Créateur. D'où il s'ensuit qu'elles doivent toutes conspirer la vengeance de l'injure de Dieu et la leur propre : voire, elle se doit elle-même armer

contre soi, vu qu'elle a outragé le général ouvrier de toutes choses, elle qui étoit l'une des pièces de son ouvrage. Toute créature se doit bander contre la volonté d'une telle ame, et lui faire de la tristesse. Il ne faut pas en nulle façon qu'elle puisse tirer aucun plaisir, joie ou consolation d'elles, ni de soi avec, puisqu'elle est de ce nombre; ainsi Dieu, les créatures et sa propre nature, qu'elle a trahie, conjureront sa tristesse et misère immortelle, et non-seulement Dieu, les créatures et sa nature, mais l'horreur même épouvantable de sa méchanceté et de ses forfaits ès quels elle s'est autrefois tant agréée. Par quoi ni le bien ni le mal ne seront pour elle, l'un et l'autre accroîtra sa détresse, elle souffrira de toutes choses, la compagnie de la douleur et misère d'autrui, au lieu de lui servir d'allégeance ou de rafraîchissement, renforcera et redoublera ses angoisses éternelles, elle sera tourmentée et de sa peine et de sa coulpe, du malheur et du bonheur d'autrui.

Purgatoire. — (Théologie naturelle.)

Chap. 300. Nul péché ne s'en va sans peine; il est ou éternellement ou temporel-

lement puni : éternellement en enfer, temporellement en ce monde ou en purgatoire.

L'ame donc qui n'aura pas souffert en son corps, pendant qu'elle était en la cour de miséricorde, les peines dues à son démérite, les souffrira après cette vie extrêmes et incompréhensibles : à cette cause, tant pour la purgation que pour la punition non éternelle, mais temporelle de nos ames, il est besoin qu'il y ait un lieu assigné punitif et purgatoire. Et comme en ce monde et en nos corps les ames se purgent par affliction, jointe à l'amour de Jésus-Christ, il faut tout de même que l'amour de Jésus-Christ étant en l'ame et la tribulation ensemble la purge des restes de ses péchés, pourtant est-il nécessaire qu'il y ait quelque chose affligeante et douloureuse, par le moyen de laquelle l'ame sente autant de déplaisir et de peine qu'elle a pris de plaisir et de contentement à faillir, et qui entre aussi avant en ses moëlles et en ses entrailles, qu'y étoit entrée l'affection des choses terriennes (1).

---

(1) Il n'y a peut-être pas de dogme plus abhorré par les protestans que celui du purgatoire : consultez là-dessus les plus habiles controversistes, et surtout ces hommes sages qui se sont attachés à rapprocher les esprits trop aigris, en ex-

Prières pour les Morts. — (Théologie naturelle.)

Chap. 300. Aux ames qui s'envolent d'ici chargées des reliques du péché, les mêmes choses servent ailleurs qui leur servaient par-deçà ; ce qui se fait par les vivans en leur faveur satisfait pour elles et contente leur juge, non tant toutefois que si pendant leur vie elles l'eussent fait elles-mêmes : elles sont encore par-delà membres de Jésus-Christ, et peuvent recevoir l'influence de sa passion et de ses autres membres : les Chrétiens vivans ne font qu'un corps avec elles, duquel Jésus-Christ est le chef. Ainsi ce n'est pas merveilles s'ils se peuvent entr'aider les uns les autres, et si les vivans peuvent satisfaire pour le péché de leurs amis décédés, faisant en leur décharge les choses propres et ordonnées pour la satisfaction : cela ne déroge aucunement à la justice divine. Bien que les ames qui sont en cet état ne se puissent pas aider elles-

---

pliquant les points qui avoient été hérissés de subtilités, de difficultés par les uns, et mal entendus par les autres, ou plutôt bornez-vous au concile de Trente, session XXV.

mêmes, toutefois elles peuvent être aidées par les autres, et leurs dettes peuvent être payées par leurs amis; car, bien qu'elles soient punies par la justice de Dieu, elles sont toutefois en son amitié et bienveillance, en manière qu'il accepte agréablement ce qui se fait pour elles, et le prend en décharge de leurs obligations (1).

Le Mensonge est un vice détestable.—(Essais, tome I[er], page 49.)

En vérité, le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en connoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus justement que d'autres crimes. Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à châtier aux enfans des erreurs innocentes, très-mal à propos, et qu'on les tourmente pour des actions témé-

(1) La prière pour les morts étant une suite, et, pour ainsi dire, un corollaire de la croyance du purgatoire, n'a pas moins excité la bile des réformés; ils ont enfanté à cette occasion une multitude de volumes remarquables par leur virulence, et devenus rares pour la plupart, par le soin que l'on a pris de les détruire.

raires, qui n'ont ni impression, ni suite. La menterie seule, et un peu au-dessous, l'opiniâtreté, me semblent être celles desquelles on devroit, à toute instance, combattre la naissance et le progrès, elles croissent quant et eux : et depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer. Par où il advient, que nous voyons des honnêtes hommes d'ailleurs, y être sujets et asservis. J'ai un bon garçon de tailleur, à qui je n'ouïs jamais dire une vérité, non pas quand elle s'offre pour lui servir utilement. Si, comme la vérité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes, car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur; mais le revers de la vérité a cent mille figures, et un champ indéfini.

Un ancien Père dit : que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien connu, qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est inconnu.

(Essais, tome II, page 607.)

C'est un vilain vice que le mentir, et qu'un Ancien peint honteusement, quand il dit : que c'est donner témoignage de mépriser Dieu,

et quant et quant de craindre les hommes. Il n'est pas possible d'en représenter plus richement l'horreur, la vilité et le déréglement; car que peut-on imaginer plus vilain, que d'être couard à l'endroit des hommes, et brave à l'endroit de Dieu? Notre intelligence se conduisant par la seule voie de la parole, celui qui la fausse, trahit la société publique : c'est le seul outil, par le moyen duquel se communiquent nos volontés et nos pensées; c'est le truchement de notre ame : s'il nous faut, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entreconnoissons plus; s'il nous trompe, il rompt tout notre commerce, et dissout toutes les liaisons de notre police.

Voyage de Montaigne à Lorette.—(Voyages, tome II, pages 97—104.)

En sortant de Macérata nous sentions bien que nous étions au chemin de Lorette, tant les chemins étoient pleins d'allans et venans; et plusieurs, non hommes particuliers seulement, mais compagnies de personnes riches, faisant le voyage à pied, vêtues en pélerins; et aucunes avec une enseigne et

puis un crucifix qui marchoient devant, et eux vêtus d'une livrée. Après dîner, nous suivîmes un pays commun, tranchant tantôt des plaines, et aucunes rivières, et puis aucunes collines aisées; mais le tout très-fertile, et le chemin, pour la plupart, pavé de carreau couché de pointe. Nous passâmes la ville de *Recanati*.... et nous rendîmes le soir à Lorette.... Il n'y a quasi autres habitans que ceux du service de cette dévotion, comme hôtes plusieurs, et si les logis y sont assez propres, et plusieurs marchands, savoir est, vendeurs de cire, d'images, de patenotes, *Agnus Dei*, de *Salvators*, et telles denrées, de quoi ils ont un grand nombre de belles boutiques et richement fournies. J'y laissai près de cinquante bons écus pour ma part. Les prêtres, gens d'église, et collége des Jésuites, tout cela est rassemblé en un grand palais qui n'est pas ancien, où loge aussi un gouverneur homme d'église, à qui on s'adresse pour toutes choses, sous l'autorité du légat et du Pape. Ce lieu de la dévotion, c'est une petite maisonnette fort vieille et chétive, bâtie de briques, plus longue que large (on la nomme *la Santa Casa*). A sa tête on a fait un *moyen*, lequel

35*

moyen a à chaque côté une porte de fer; à l'entre-deux une grille de fer : tout cela grossier, vieux, et sans aucun appareil de richesse. Cette grille tient la largeur d'une porte à l'autre : au travers d'icelle, on voit jusques au bout de cette logette, et ce bout, qui est environ la cinquième partie de la grandeur de cette logette, qu'on renferme, c'est le lieu de la principale religion. Là, se voit au haut du mur, l'image Notre-Dame, faite, disent-ils, de bois : tout le reste est si fort paré de *Vœux* riches de tant de lieux et princes, qu'il n'y a jusques à terre pas un pouce vide, et qui ne soit couvert de quelque lame d'or ou d'argent. J'y pus trouver, à toute peine, place, et avec beaucoup de faveur, pour y loger un tableau, dans lequel il y a quatre figures d'argent attachées : celle de Notre-Dame, la mienne, celle de ma femme, celle de ma fille. Aux pieds de la mienne, il y a insculpé sur l'argent : *Michael Montanus, gallus Vasco, eques regii ordinis*, 1581 ; à celle de ma femme, *Francisca Cassaniana, uxor;* celle de ma fille, *Leonora Montana, filia unica;* et sont toutes de rang à genoux, dans ce tableau, et la Notre-Dame au haut au-devant. Il y a une

autre entrée en cette chapelle que par les deux portes de quoi j'ai parlé, laquelle entrée répond au-dehors. Entrant donc par-là en cette chapelle, mon tableau est logé à main gauche contre la porte qui est à ce coin, et je l'y ai laissé très-curieusement attaché et cloué. J'y avais fait mettre une chaînette et un anneau d'argent, pour par icelui le pendre à quelque clou; mais ils aimèrent mieux l'attacher tout-à-fait... L'autre part de cette *casette*, et la plus grande, sert de chapelle, qui n'a nulle lumière de jour, et a son autel au-dessous de la grille contre ce *moyen* duquel j'ai parlé. En cette chapelle, il n'y a nul ornement, ni banc, ni accoudoir, ni peinture ou tapisserie au mur; car de soi-même il sert de reliquaire. On n'y peut porter nulle épée, ni armes, et n'y a nul ordre ni respect de grandeur. Nous fîmes en cette chapelle-là nos pâques, ce qui ne se permet pas à tous; car il y a lieu destiné pour cet effet, à cause de la grande presse d'hommes qui ordinairement y communient. Il y a tant de ceux qui vont à toutes heures en cette chapelle, qu'il faut de bonne heure mettre ordre qu'on y fasse place. Un

jésuite allemand m'y dit la messe, et donna à communier (1).

Récit d'un Miracle. (Voyages, tome II, page 108 et suiv.)

Il y avoit en même temps là (à Lorette) Michel Marteau, seigneur de la Chapelle, parisien, jeune homme très-riche, avec grand train. Je me fis fort particulièrement réciter et à lui et à aucuns de sa suite, l'événement de la guérison d'une jambe qu'il disoit avoir eue de ce lieu; il n'est possible de mieux ni plus exactement former l'effet d'un miracle (1). Tous les chirurgiens de

---

(1) « Voilà des actes de piété qui ne laissent subsister aucun » doute sur la religion de Montaigne : ainsi les incrédules et » les esprits forts, qui l'ont quelquefois revendiqué, doivent » le rayer de leur catalogue. » M. de Querlon, éditeur des Voyages de Montaigne.

Le président Bouhier, qui ignoroit *ces actes de piété* de Montaigne, n'en disoit pas moins que sa conduite n'étoit point équivoque, que non-seulement il avoit toujours fait profession de la religion catholique, mais encore qu'il y étoit fortement attaché. Eloge de Montaigne, page 147.

(1) Voilà Montaigne, dit M. de Querlon, qui croit aux miracles; il n'avoit pas encore cinquante ans, et il avoit fait ses *Essais*.

Ici trouve naturellement place l'observation de dom De-

Paris et d'Italie s'y étoient faillis. Il y avoit dépendu plus de trois mille écus : son genou

---

vienne, dans *la Dissertation sur la religion de Montaigne*, pag. 18 et 19 : « Montaigne rapporte, au chap. 26 du 1[er] livre des *Essais*, plusieurs miracles dont Saint Augustin assure avoir été témoin, ainsi que deux autres évêques ; et, après avoir dit qu'il les croyoit d'après leur témoignage, il ajoute : de quoi taxerons-nous ces saints évêques? sera-ce d'ignorance, simplesse, facilité, malice ou imposture? est-il homme en notre siècle, si impudent qu'il pense leur être comparable, soit en savoir, jugement et suffisance? ne sont-ils pas de ceux dont Cicéron disoit : quand ils n'apporteroient aucune raison de leur croyance, leur autorité seule suffiroit pour me convaincre : c'est une hardiessse dangereuse et de conséquence de mépriser ce que nous ne concevons pas ; car après que, selon votre bel entendement, vous avez établi les limites de la vérité et du mensonge, il se trouve que vous avez nécessairement à croire des choses où il y a encore plus d'étrangeté qu'en ce que vous niez. C'est cette réflexion que les apologistes de la religion ne cessent de répéter aux incrédules après Montaigne : vous ne voulez pas, leur disent-ils, croire ce que la religion vous apprend, parce que vous ne pouvez le comprendre, et en le niant vous êtes obligés de croire des choses cent fois plus absurdes. »

Un professeur, dont nous avons déjà parlé, jeune homme de beaucoup d'esprit, et qui fait les délices des amateurs de la bonne littérature, a avancé solennellement, devant un nombreux auditoire, que Montaigne n'avoit pas d'opinion fixe sur les miracles ; que ce qu'il avoit écrit dans un endroit il le détruisoit dans un autre. Nous ne pouvons adopter son erreur, qui est aussi celle de Naigeon. Le sentiment de Montaigne sur les miracles n'a jamais varié ; il dit, il est vrai, en parlant des

enflé, inutile et très-douloureux, il y avoit plus de trois ans, plus mal, plus rouge, enflammé et enflé, jusques à lui donner la fièvre; en ce même instant, tous autres médicamens et secours abandonnés, il y avoit plusieurs jours; dormant, tout-à-coup il songe qu'il est guéri, et lui semble voir un éclair, il s'éveille, crie qu'il est guéri, appelle ses gens, se lève, se promène, ce qu'il n'avoit fait oncques puis son mal; son genou désenfle, la peau flétrie tout autour du genou et comme morte, lui (advint) toujours depuis en amendant, sans nulle autre sorte d'aide. Et lors il étoit en cet état d'entière guérison, étant revenu à Lorette; car c'étoit d'un autre voyage d'un mois ou deux auparavant qu'il étoit guéri, et avoit été cependant à Rome avec nous.

---

miracles : *Je suis d'avis que nous soutenions notre jugement aussi bien à rejeter qu'à recevoir.* (Essais, liv. III, chap. XI.) Mais ce n'est là que la doctrine de l'église : quiconque rejette les miracles bien avérés, donne un démenti formel à Dieu dont ils sont la parole; quiconque invente des miracles, ou soutient comme vrais des miracles supposés, porte faux témoignage contre Dieu. Montaigne n'a jamais refusé de donner son assentiment aux miracles bien constatés, mais il a cru devoir exiger qu'ils fussent bien constatés. Qu'y a-t-il de répréhensible en cela? où est l'indécision? où est l'incertitude?

De la Vertu. — (Essais, livre Ier, chap. 25, tome I, page 234.)

Le prix et la hauteur de la vraie vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice : si éloigné de difficulté, que les enfans y peuvent (*atteindre*) comme les hommes, les simples comme les subtiles. Le règlement, c'est son outil, non pas la force. Socrate, son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïveté et aisance de son progrès : c'est la mère nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend sûrs et purs : les modérant, elle les tient en haleine et appétit ; retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse, et nous laisse abondamment tous ceux que veut nature, et jusques à la satiété, sinon jusques à la lasseté. Maternellement, si d'aventure nous ne voulons dire que le régime qui arrête le buveur avant l'ivresse, le mangeur avant la crudité.... soit ennemi de nos plaisirs. Si la fortune commune lui faut, elle lui échappe ou elle s'en passe et s'en forge une autre toute sienne, non plus flottante et roulante : elle sait être riche et puissante, et savante, et coucher

en des matelas musqués : elle aime la vie, elle aime la beauté, la gloire et la santé; mais son office propre et particulier, c'est savoir user de ces biens-là réglément, et les savoir perdre constamment; office bien plus noble qu'âpre, sans lequel tout cours de vie est dénaturé, turbulent et difforme : et y peut-on justement attacher ces écueils, ces haliers et ces monstres (1).

---

(1) Ce tableau de la vertu, tracé par la main de Montaigne, est peut-être la cause de la réputation dont il jouit parmi les jeunes gens, d'homme *aimable en ses mœurs*, quoique des écrivains l'aient accusé d'être plus sévère que les Casuistes; mais il donne lieu à quelques questions, sur le jugement qu'ont porté de ce philosophe Arnauld, Pascal, Nicole, Malebranche, le président Bouhier, dom Devienne, etc. Est-il vrai que Montaigne n'ait pas constamment enseigné la vertu? Si nous en croyons quelques-uns de ses critiques, la doctrine morale du Philosophe Périgourdin conduit directement aux déréglemens et à la licence; il est impossible de souscrire à ce jugement évidemment injuste. Est-il vrai que Montaigne, en parsemant ses *Essais* d'histoires grossières et d'expressions lubriques, ait nui aux saines maximes qu'il établit d'ailleurs? Le mal peut-il anéantir le bien? non, sans doute, mais il est dangereux d'aller chercher le bien où se trouve le mal. Est-il vrai que Montaigne se soit écarté parfois des sentiers de la vertu? son aveu n'est point équivoque; ce seroit en vain qu'on chercheroit à le défendre, il s'est condamné lui-même: mais il est juste d'ajouter que, s'il a été entraîné par la violence des passions et par la fougue de l'âge, il a toujours con-

De la Philosophie.—(Apologie, pag. 385—7.)

Qui fagotteroit suffisamment un amas des âneries de l'humaine sapience, il diroit mer-

---

servé les principes au milieu des voluptés, il n'a point étouffé les cris de la conscience, il n'a point oublié la religion, et il s'est empressé d'expier dans son sein les fautes qu'il avoit commises. Les sens ont été séduits, le cœur n'a jamais été corrompu.

Le président Bouhier (*) nous semble avoir été trop loin, quand il a dit de Montaigne, *que si sa morale étoit stoïcienne, ses mœurs étoient tout-à-fait épicuriennes;* que dans sa vieillesse, *il alloit s'amusant en la récordation des jeunesses passées;* qu'il avoit raison de s'appliquer le portrait que Cicéron faisoit d'un ancien Romain, comme *d'un galant homme, entendu, et abondant en toute sorte de commodités et de plaisirs; conduisant une vie tranquille et toute sienne, etc.* Ceci est en opposition formelle avec ce que Montaigne avoue dans d'autres endroits de ses *Essais* et dans ses lettres.

Est-il vrai, enfin, que Montaigne ait montré une vanité excessive dans ses écrits? Le président Bouhier n'en fait aucun doute, et s'il ne rapporte pas les preuves de son jugement, c'est, dit-il, *que ses livres en sont pleins, et qu'il n'y parle de rien tant que de lui-même.* Toutefois Montaigne a essayé de se justifier de s'être constamment mis en scène. Ce reproche ayant été renouvelé depuis par Arnauld, Nicole,

(*) Eloge de Michel de Montagne, en tête de l'édition des Essais, 1739, 6 vol. in-12. Eloges de quelques Auteurs français, Dijon, 1742, in-8°, par l'abbé Joly; et Supplément aux Essais de Montaigne, par Guillaume Darrer. Londres, 1740, in-4°.

veilles : j'en assemble volontiers, comme un monstre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus modérées. Jugeons par-là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puisqu'en ces grands personnages, et qui ont porté si haut l'humaine suffisance, il s'y trouve des défauts si apparens et si grossiers. Moi, j'aime mieux croire qu'ils ont traité la science casuellement, ainsi qu'un jouet à toutes mains, et se sont ébattus de la raison, comme d'un instrument vain et frivole, mettant en avant toutes sortes d'inventions et de fantaisies, tantôt plus tendues, tantôt plus lâches.

La philosophie a tant de visages et de variété, et a tant dit, que tous nos songes et rêveries s'y trouvent. L'humaine fantaisie ne

---

Pascal et autres, en 1667 il parut à Rouen *une réponse à plusieurs injures et railleries contre Montaigne écrites dans le livre intitulé : Art de penser*, in-12. (fort rare.) Cela n'a pas empêché dom Devienne de renouveler en propres termes les accusations de Port-Royal, et d'ajouter (*) : *Cette affectation* (de parler sans cesse de lui-même) *est voilée sous une apparence de sincérité qui empêche d'abord qu'on ne la trouve aussi choquante, mais à la fin elle rend l'auteur insupportable.*

(*) Histoire de la ville de Bordeaux, tome Ier. Bordeaux, 1771, in-4°.

peut rien concevoir en bien et en mal qui n'y soit. *Il n'est rien tant absurde qui ne se die par quelqu'un des philosophes.* Ciceron, *de Divinatione* (1).

---

(1) *Nil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.*

« Fiez-vous à votre philosophie : vantez-vous d'avoir trouvé la féve au gâteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques, le trouble des formes mondaines a gagné sur moi, que les mœurs et fantaisies diverses aux miennes ne me déplaisent pas tant, comme elles m'instruisent; ne m'enorgueillissent pas tant, comme elles m'humilient en les conférant; et tout autre choix que celui qui vient de la main expresse de Dieu, me semble choix de peu de prérogative. » Page 332. — Voilà de sages avertissemens que Montaigne a puisés dans une longue expérience, profitons-en.

Personne n'a dit plus de mal des philosophes que les philosophes eux-mêmes. Si nous avions à peindre les travers et les débordemens de la secte, nous ne voudrions pas nous servir d'autre pinceau que de celui de ses adeptes, et notre tableau seroit affreux.

Qui est plus expressif que Rousseau? « Fuyez, dit-il (*), fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis

(*) Emile, tome II, édition de Didot, page 100.

La puissance du Pape est éternelle en ce monde. — (Théologie naturelle.)

Chap. 312. Dans l'Eglise tout se termine en un seul Pape, père unique de tous les

---

dans leur imagination : du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain : jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le crois comme eux ; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »

Rousseau connoissoit bien les philosophes ; il avoit vécu avec eux et dans leur intimité ; il avoit fait la triste épreuve des désolantes doctrines qui sortoient de leur bouche ; écoutons-le : « Je vivois alors avec des philosophes modernes qui ne ressembloient guère aux anciens : au lieu de lever mes doutes et de fixer mes irrésolutions, ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir sur les points qu'il m'importoit le plus de connoître ; car, ardens missionnaires d'athéisme, et très-impérieux dogmatiques, ils n'enduroient point sans colère que, sur quelque point que ce pût être, on osât penser autrement qu'eux : je m'étois défendu souvent assez foiblement par haine pour la dispute, et par peu de talent pour la soutenir ; mais jamais je n'adoptai leur désolante doctrine ; et cette résistance à des hommes aussi intolérans, qui d'ailleurs avoient leurs vues, ne fut pas une des moindres causes qui attirèrent leur animosité. » Rêveries, troisième promenade, Œuvres complettes... Tome XVII, édition de Didot, page 56.

pères spirituels, surintendant, prince souverain et chef indivisible de tous les Chrétiens fidèles, grand pontife, vicaire de Jésus-Christ, fontaine, origine et règle de toute principauté spirituelle : duquel, comme de la source première, se dérivent très-ordonnément toutes puissances jusques au dernier membre de la chrétienté... L'unité de ce souverain prêtre tient toute la chrétienté unie et en soi et en Jésus-Christ. D'autant que cette sienne puissance universelle est toujours nécessaire à la chrétienté comme une vive source de laquelle s'écoulent et dérivent toutes les autres puissances, qu'elle fut donnée au premier, non pour lui-même, mais pour le besoin que nous en avions tous, et fut donnée à un homme mortel, il s'ensuit que ce fut en telle condition que elle peut successivement passer de l'un à l'autre : et vu que telle puissance dépendoit de Jésus-Christ, de qui elle étoit reçue, non d'ailleurs, et qu'elle étoit toute à ce premier prêtre immédiatement ordonnée par lui, il s'ensuit en outre qu'elle lui fut donnée de façon qu'il eût l'autorité d'en disposer, dispenser et ordonner comme bon lui sembleroit à l'utilité et profit de toute la chrétienté,

et qu'il fût en lui d'établir les formes propres à la transférer d'une main en l'autre, et à la continuer et maintenir entre nous. Telle puissance universelle ne se peut donc perdre, elle demeure radicalement en la chrétienté comme l'ordonna le premier prêtre, à qui elle étoit. Elle durera sans doute autant que la chrétienté, et si Jésus-Christ est immortel et toujours vivant, les choses ordonnées par lui demeureront éternellement. Son Eglise, qu'il a établie par ses sacremens, par son premier prêtre et vicaire, et par les autres prêtres unis au premier, durera autant que durera le monde, et ne peut défaillir si Jésus-Christ lui-même ne défaut, ce qui est impossible; car il est lui-même le grand-prêtre, en tant qu'il est homme, non descendant d'un autre prêtre, mais de Dieu immédiatement, et demeure éternellement au Ciel béni ès siècles des siècles (1).

---

(1) Comme il n'est pas possible de mieux exprimer les prérogatives du Saint Siége que ne l'a fait Bossuet dans son *Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique*, il peut être utile de rapporter ce qu'il en dit :

« Le fils de Dieu ayant voulu que son église fût une, et » solidement bâtie sur l'unité, a établi et institué la primauté » de Saint Pierre, pour l'entretenir et la cimenter; c'est

Publication de la Bulle In Cœna Domini. — (Voyages de Montaigne, tome II, pages 44—45.)

Le Jeudi-Saint au matin, le Pape en pontifical (c'étoit Grégoire XIII) se met sur le

» pourquoi nous reconnoissons cette même primauté dans les » successeurs du prince des Apôtres, auxquels on doit, pour » cette raison, la soumission et l'obéissance que les saints » conciles et les Saints Pères ont toujours enseignées à tous les » fidèles.

» Quant aux choses dont on sait qu'on dispute dans les » écoles, quoique les ministres ne cessent de les alléguer pour » rendre cette puissance odieuse, il n'est pas nécessaire d'en » parler ici, puisqu'elles ne sont pas de la foi catholique; il » suffit de reconnoître un chef établi de Dieu pour conduire » tout le troupeau dans ses voies; ce que feront toujours volontiers ceux qui aiment la concorde des frères et l'unanimité ecclésiastique. »

L'Eglise de France s'est expliquée sur ces *choses qui ne sont pas de la foi catholique*, dans sa célèbre assemblée de 1682: sans prétendre élever, plus qu'elle ne l'a fait elle-même, les quatre articles de sa déclaration au rang des dogmes définis par l'Eglise, on ne sauroit trop propager cette doctrine pour l'instruction des fidèles et la conversion des hérétiques.

« Plusieurs personnes s'efforcent de ruiner les décrets de l'Eglise gallicane et ses libertés, que nos Ancêtres ont soutenus avec tant de zèle, et de renverser leurs fondemens, qui sont appuyés sur les Saints Canons et sur la tradition des Pères: d'autres, sous prétexte de les défendre, ont la hardiesse de donner atteinte à la primauté de Saint Pierre et des Pontifes

premier portique de Saint-Pierre, au second étage, assisté des cardinaux, tenant, lui, un

---

romains ses successeurs, instituée par Jésus-Christ; d'empêcher qu'on ne leur rende l'obéissance que tout le monde leur doit, et de diminuer la majesté du Saint Siége apostolique, qui est respectable à toutes les nations où l'on enseigne la vraie foi de l'église, et qui conservent son unité. Les hérétiques de leur côté mettent tout en œuvre pour faire paroître cette puissance, qui maintient la paix de l'église, insupportable aux rois et aux peuples; et ils se servent de cet artifice, afin de séparer les ames simples de la communion de l'église. Voulant donc remédier à ces inconvéniens, nous archevêques et évêques assemblés à Paris, par ordre du Roi, avec les autres ecclésiastiques députés, qui représentons l'Eglise gallicane, avons jugé convenable, après une mûre délibération, de faire les règlemens et la déclaration qui suivent :

1. Que Saint Pierre et ses successeurs, vicaires de Jésus-Christ, et que toute l'église même n'ont reçu de puissance de Dieu que sur les choses spirituelles, et qui concernent le salut, et non point sur les choses temporelles et civiles; Jésus-Christ nous apprenant lui-même, *que son royaume n'est point de ce monde* (*); et en un autre endroit, *qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu* (**), et qu'ainsi ce précepte de l'apôtre Saint Paul ne peut en rien être altéré ou ébranlé; *que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui ordonne celles qui sont sur la terre. Celui donc qui s'oppose aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu* (***). Nous déclarons en conséquence que les Rois et les

(*) Joan. 18, 36.
(**) Luc. 20, 25.
(***) Rom. 13... 1-2.

flambeau à la main. Là, d'un côté, un chanoine de Saint-Pierre lit à haute voix une

---

Souverains ne sont soumis à aucune puissance ecclésiastique par l'ordre de Dieu, dans les choses temporelles; qu'ils ne peuvent être déposés directement ni indirectement, par l'autorité des chefs de l'église; que leurs sujets ne peuvent être dispensés de la soumission et de l'obéissance qu'ils leur doivent, ou absous du serment de fidélité; et que cette doctrine, nécessaire pour la tranquillité publique, et non moins avantageuse à l'église qu'à l'état, doit être inviolablement suivie, comme conforme à la parole de Dieu, à la tradition des Saints Pères, et aux exemples des Saints.

2. Que la plénitude de puissance que le Saint Siége apostolique, et les successeurs de Saint Pierre, vicaires de Jésus-Christ, ont sur les choses spirituelles, est telle, que néanmoins les décrets du saint Concile Ecuménique de Constance, contenus dans les sessions IV et V, approuvés par le Saint Siége apostolique, confirmés par la pratique de toute l'Eglise et des Pontifes romains, et observés religieusement dans tous les temps par l'Eglise gallicane, demeurent dans leur force et vertu; et que l'Eglise de France n'approuve pas l'opinion de ceux qui donnent atteinte à ces décrets, ou qui les affoiblissent, en disant que leur autorité n'est pas bien établie, qu'ils ne sont point approuvés ou qu'ils ne regardent que le temps de schisme.

3. Qu'ainsi il faut régler l'usage de la puissance apostolique, en suivant les canons faits par l'esprit de Dieu, et consacrés par le respect général de tout le monde; que les règles, les mœurs et les constitutions reçues dans le royaume et dans l'Eglise gallicane, doivent avoir leur force et vertu, et les usages de nos pères demeurer inébranlables; qu'il est même de la grandeur du Saint Siége apostolique, que les lois et cou-

bulle latine où sont excommuniés une infinie sorte de gens, entre autres les *huguenots*,

---

tumes établies du consentement de ce siége respectable et des églises, subsistent invariablement.

4. Que quoique le Pape ait la principale part dans les questions de foi, et que ses décrets regardent toutes les églises, et chaque église en particulier, son jugement n'est pourtant pas irréformable, à moins que le consentement de l'église n'intervienne.

Nous avons arrêté d'envoyer à toutes les églises de France et aux évêques qui y président par l'autorité du Saint-Esprit, ces maximes que nous avons reçues de nos pères, afin que nous disions tous la même chose, que nous soyons tous dans les mêmes sentimens, et que nous suivions tous la même doctrine. »

Plût à Dieu que les désirs de l'assemblée du Clergé eussent été remplis, nous ne serions point en proie à des doctrines étrangères, transplantées parmi nous, au grand détriment de la concorde et de l'union! Dans quel temps, grand Dieu, la religion fut-elle plus intéressée que dans le nôtre, à ce que des maximes douteuses ne prîssent point la place des maximes saintes consacrées par nos pères? N'est-il pas de la plus haute importance que les ecclésiastiques, placés sur le chandelier, ou distingués par leurs talens et leurs vertus, ne hasardent rien de suspect aux puissances de la terre, et ne foulent point aux pieds les plus fortes garanties de leurs droits? N'est-il pas juste aussi que des prêtres aient la liberté de professer des sentimens que le Saint Siége n'a jamais réprouvés, et qu'ils soient à l'abri des persécutions et des outrages, quand ils enseignent une doctrine qui fait la gloire de l'église de France?

Après que nos *libertés* ont été si sagement et si savamment défendues par MM. les abbés Cottret, Boyer, Frayssi-

sous ce propre mot, et tous les princes qui détiennent quelque chose des terres de l'Eglise: auquel article les cardinaux de Médicis et Caraffe, qui étoient joignant le Pape, se rioient bien fort. Cette lecture dura une bonne heure et demie; car à chaque article que ce chanoine lit en latin, de l'autre côté le cardinal Gonzague, aussi découvert, en lisoit autant en italien. Après cela le Pape jeta cette torche allumée contre bas au peuple, et par jeu ou autrement, le cardinal Gonzague une autre, car il y en avoit trois allumées. Cela choit sur le peuple; il se fait en bas tout le trouble du monde à qui aura un lopin de cette torche, et s'y bat-on bien rudement à coups de poing et de bâton, pendant que cette condamnation s'y lit. Il y a aussi une grande pièce de taffetas noir qui pend sur l'accoudoir dudit portique, devant le Pape. L'excommunication faite, on trousse

---

nous, etc., après les ouvrages de Du Barral, de Dupin et de l'immortel Bossuet, nous sommes affligés de lire en propres termes, dans la brochure d'un homme dont nous admirons la profondeur du génie et la beauté du talent, unies à un zèle ardent pour le bien, que ces libertés sont *des semences de discorde;* que leur *origine remonte à des temps de troubles, par conséquent à des temps de passions*, etc.; page 26.

ce tapis noir, et s'en découvre un autre d'autre couleur; le Pape lors donne ses bénédictions publiques (1).

Eloge des Jésuites. — (Voyages, tome II, page 40.)

C'est merveille combien de part ce collége (des Jésuites) tient en la chrétienté; et crois qu'il ne fut jamais confrairie et corps parmi nous qui tint un tel rang, ni qui produisit enfin des effets tels que feront ceux-ci, si leurs desseins continuent. Ils possèdent

---

(1) Cette cérémonie a été supprimée par le pape Clément XIV, et depuis on ne lit plus la bulle *in cæna domini*. C'étoit déjà un préjugé bien défavorable à cette bulle qu'elle excitât la risée et le dédain à Rome même, dans le palais du Pape et sous ses yeux, mais elle a été traitée ailleurs bien plus sévèrement encore : on l'a regardée en France comme attentoire aux droits sacrés des Souverains et à la juridiction épiscopale : comme seule suffisante pour empêcher la réunion des princes protestans à l'Eglise, et comme un des monumens les plus ridicules des prétentions ultramontaines. Parmi les auteurs qui ont écrit sur la bulle *in cænâ domini*, on doit préférer ceux qui en ont parlé avec plus de modération et de respect pour le Saint Siége : car il est à craindre que, sous prétexte de réprimer l'ambition de la cour romaine, certaines gens ne portent atteinte aux droits légitimes du Chef visible de l'Eglise universelle.

tantôt toute la chrétienté : c'est une pépinière de grands hommes en toute sorte de grandeurs; c'est celui de nos membres qui ramasse le plus les hérétiques de notre temps (1).

---

(1) A ce témoignage de Montaigne en faveur des Jésuites, on peut joindre celui du chancelier Bacon (*) : « Cette partie de la discipline (l'éducation), si honorable en elle-même, et si honorée dans la haute antiquité, les Jésuites l'ont rappelée en quelque sorte dans leurs collèges, comme par droit de retour dans sa patrie; et quand je considère leur talent et leur habileté, tant pour cultiver les lettres que pour former les mœurs, je suis tenté de dire comme Agésilas disoit de Pharnabase, « *puisque vous êtes tel, plût à Dieu que vous fussiez des nôtres*; » et celui de Leibniz : « Je suis persuadé que très-souvent on calomnie les Jésuites, et qu'on leur prête des opinions qui ne leur sont pas seulement venues dans la pensée... Je suis encore très-certain qu'il y a dans leur société beaucoup de sujets qui sont les plus honnêtes gens du monde; il est vrai qu'on en compte aussi quelques-uns d'un caractère bouillant, qui, à quelque prix que ce soit, et même par des moyens peu convenables, travaillent à l'agrandissement de leur ordre, mais ce dernier mal est commun; et si on l'a observé plus particulièrement chez les Jésuites, c'est qu'eux-mêmes sont plus observés que les autres (**). »

Pourquoi n'ajouterions-nous pas que la destruction des Jésuites, opérée par les Jansénistes à l'instigation des Philosophes, répandit la douleur et la consternation parmi les gens de bien, qui prévirent dès-lors la suppression de tous les

(*) *De augmentis scientiarum*, *lib.* 1.

(**) *Opera Leibnitzii*, tom. v, pag. 400, Epist. 2, *ad Tentzelium*.

Pensées sur la Politique.

(Essais, liv. Ier, chap. 22). Il y a grand doute s'il se peut trouver si évident profit

---

couvens, l'affoiblissement de la religion en France et le triomphe de l'incrédulité; que le Clergé n'a cessé depuis d'en solliciter le rétablissement, et qu'en 1789 (*) les cahiers des assemblées de vingt-un bailliages portent expressément: «On » reconnoît généralement que l'instruction dégénère depuis » plus de 25 ans, et qu'à cet égard une société célèbre a » laissé des regrets, et un vide qui n'a pu encore être rempli?»

Cependant l'impartialité dont nous faisons profession ne nous permet pas de taire que la Société a trouvé dès sa naissance dans le sein de l'Eglise un grand nombre d'adversaires du plus rare mérite, dont nous n'entreprendrons point de faire l'énumération qui ne pourroit être qu'imparfaite; qu'avant même que l'esprit de parti fît entendre sa voix, de très-vives réclamations s'étoient élevées de toutes parts contre certains abus qui déshonoroient son régime, et contre les mauvaises doctrines de quelques-uns de ses membres; que *Port-Royal* et la *philosophie* n'ont fait que recueillir les accusations des corps les plus respectables de l'Etat et de l'Eglise contre la société, et les mettre en œuvre, etc.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire part à nos lecteurs de deux réflexions qui nous viennent au sujet de la compagnie de Jésus.

1° Ceux qui connoissent l'histoire des Jésuites savent les contradictions que ces Religieux eurent à essuyer de la part de l'université et des corps enseignans; combien le *Ratio studiorum societatis Jesu* excita de troubles et de soulèvemens. Comment se fait-il que quelques-uns de leurs amis se

(*) Résumé des Cahiers, tome I, page 83.

au changement d'une loi reçue telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police c'est comme un bâtiment de diverses pièces jointes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en ébranler une, que tout le corps ne s'en sente.

(*Ibid.*) Ceux qui donnent le branle à un Etat, sont volontiers les premiers absorbés en sa ruine. Le fruit du trouble ne demeure guère à celui qui l'a ému, il bat et brouille l'eau pour d'autres pêcheurs; la liaison et contexture de cette monarchie et de ce grand bâtiment, ayant été démis et dissous, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture et

---

prononcent maintenant avec tant de force contre de nouvelles méthodes qui ne sont pas plus mauvaises que celle des Jésuites, et qui ne sont décriées que parce que de vieux préjugés repoussent toute innovation, quelque utile qu'elle soit?

2° Est-il un homme de bonne foi qui puisse se dissimuler que plusieurs Jésuites ont enseigné les doctrines perverses du *régicide*, de *l'usure*, du *probabilisme*, de la *direction d'intention*, etc.; mais qui ne blâmeroit Pascal de les avoir attribuées à la Société toute entière? Admirable leçon, pour quiconque réfléchit! Sommes-nous plus recevables à imputer à nos adversaires en masse, les systèmes désolans et les crimes de quelques-uns d'entre eux?... Quel est le corps qui s'est jamais formé pour enseigner et pour faire solidairement le mal?.....

d'entrée à pareilles injures. La majesté royale s'avale plus difficilement du sommet au milieu qu'elle ne se précipite du milieu à fond. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux, de se jeter en des exemples, desquels ils ont senti et puni l'horreur et le mal.

(Ibid.) Le meilleur prétexte de nouveauté est très-dangereux.

(Ibid.) Mais aux dernières nécessités, où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'aventure plus sagement fait, de baisser la tête et prêter un peu au coup, que s'aheurtant outre la possibilité à ne rien relâcher, donne occasion à la violence de fouler tout aux pieds, et vaudroit mieux faire vouloir aux lois ce qu'elles peuvent, puisqu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent.

L'instabilité est le plus grand fléau d'un Etat (1). Je suis dégoûté de la nouveauté, quelque visage qu'elle porte.

---

(1) Si la France a été si long-temps balottée, déchirée, elle ne doit s'en prendre qu'à l'instabilité de sa législation. Nous avons une *Charte* et nous ne songeons qu'à l'éluder, qu'à la sapper à petit bruit, qu'à la détruire. Quelle manie! quelle fureur! N'en reviendrons-nous donc jamais après de si terribles leçons?.....

La règle des règles, la loi des lois, est que chacun observe celles des lieux qu'il habite.

Les lois se maintiennent, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois.

(Essais, liv. III, chap. 8.) Pour conserver l'autorité du conseil des Rois, il n'est pas besoin que les personnes profanes y participent et y voient plus avant que de la première barrière. Il se doit révérer à crédit et en bloc, qui en veut nourrir la réputation.

(Essais, liv. Ier, chap. 3.) Nous devons la sujétion et obéissance également à tous Rois, car elle regarde leur office; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. (On ne craint pas d'imprimer une telle pensée sous le règne de Louis XVIII, qui n'est pas moins aimé pour ses vertus personnelles, que révéré à cause du rang suprême qu'il occupe.)

Pensées sur la Science.

(Essais, liv. Ier, chap. 25.) C'est un grand ornement que la Science, et un outil de merveilleux service, notamment aux personnes élevées en degré de fortune.

(Ibid.) Le gain de notre étude, c'est en être devenu meilleur et plus sage.

(Ibid.) Savoir par cœur n'est pas savoir, c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sait droitement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque! je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement.

(Ibid.) Il me semble que les premiers discours, de quoi abreuver l'entendement d'un enfant, ce doivent être ceux qui règlent ses mœurs et son sens, qui lui apprendront à se connoître, et à savoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts libéraux, commençons par l'art qui nous fait libres; ils servent tous voirement en quelque manière à l'instruction de notre vie et à son usage (1),

(1) Peut-être Montaigne a-t-il donné lieu de l'accuser de n'avoir pas toujours pensé de même sur cet article. Contemporain d'Agricola et des Abécédaires qui prétendoient que l'Ecriture Sainte suffisoit au vrai fidèle, et que toute science étrangère nuisoit à la piété, Montaigne semble parfois prêter à cet extravagant système tous les charmes de sa diction, et toute la force de sa dialectique; mais on peut dire que ce n'étoit, à proprement parler, que pour avoir occasion de discourir et de briller. Il ne pouvait ignorer que les docteurs protestans s'étoient élevés contre les égaremens des *Abécédaires*, et que les théologiens catholiques ne les avoient point ménagés; que si le syndic Noël Beda avoit pendant quelque

comme toutes autres choses y servent en quelque manière aussi; mais choisissons ce-

---

temps comprimé la Sorbonne, elle s'étoit à la fin affranchie d'un joug déshonorant, et avoit reconnu l'utilité des sciences humaines pour le bonheur de l'humanité, et pour la propagation de la foi. En 1750, l'académie de Dijon proposa pour sujet de prix la question de savoir : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.* Jean-Jacques Rousseau obtint la couronne en soutenant la négative; il ramassa dans les *Essais* de Montaigne tous les doutes, tous les sophismes qui avoient échappé à celui-ci, quand il étoit en train de *froisser la raison humaine;* et, après les avoir revêtus des plus vives couleurs, il s'en servit pour appuyer ses paradoxes : « Peuples, dit-il, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la Science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, et que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître savans. » *Il assigna le premier degré de la décadence des mœurs au premier moment de la culture des lettres dans tous les pays du monde, et il trouva le progrès de ces deux choses toujours en proportion.* De tels excès ne pouvoient être généralement adoptés; ils devoient être attaqués, et ils le furent avec autant de raison que d'éloquence. Des écrivains de tous les rangs et de tous les partis prirent la plume pour venger la science outragée. Le roi Stanislas, bisaïeul de Louis XVIII, se mit sur les rangs des adversaires de Rousseau, et l'*honora* d'une réponse. « Plus l'homme a de connoissances acquises, disoit ce prince, plus il a de facilité à bien faire. » Et ailleurs : « Plus le chrétien examine

lui qui y sert directement et professoirement. Si nous savions restreindre les appartenances de notre vie à leurs justes et naturelles li-

---

l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines écritures, qu'il en découvre l'origine et l'excellence; c'est dans les doctes écrits des Pères de l'Église, qu'il en suit de siècle en siècle le développement; c'est dans les livres de morale et les annales saintes, qu'il en voit les exemples et qu'il s'en fait l'application. Quoi! l'ignorance enlèvera à la religion et à la vertu des appuis si puissans! et ce sera à elle qu'un docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne savoit que la singularité d'un système, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour règle que l'esprit particulier. » Le citoyen de Genève voulut faire face à tout le monde, et il ne réussit qu'à donner de nouvelles preuves de son amour pour la singularité.

Dans un temps où tous les moyens étoient bons pour avilir et perdre le Clergé, on l'a accusé d'avoir détruit les livres anciens, étouffé la vérité, arrêté *les progrès des lumières*. Ces misérables imputations ont été mille fois anéanties, même par les protestans. Le sage et vertueux Emery n'a rien laissé à désirer sur quelques points, dans des *éclaircissemens* imprimés à la fin du second volume du Christianisme de Bacon, édition de Paris, an VII. N'est-il pas à craindre maintenant qu'un zèle inconsidéré, en renouvelant les paradoxes de Jean-Jacques qu'il déteste personnellement, ne réveille les calomnies contre la religion catholique et ses ministres, qu'il ne leur prête quelques apparences, et ne leur donne quelque fondement?.....

mites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de notre usage; et en celles mêmes qui le sont, qu'il y a des étendues et enfonçures très-inutiles, que nous ferions mieux de laisser là; et suivant l'institution de Socrate, borner le cours de notre étude en celles où faut l'utilité.

Il faut s'enquérir non qui est plus savant, mais qui est mieux savant.

Toute autre science est dommageable à celui qui n'a point celle de la bonté.

Celui-là a le mieux profité de la leçon, qui la pratique et non qui la retient.

La mémoire est l'étui de la science.

D'apprendre qu'on a dit ou fait une sottise, c'est bien peu que tout cela, il faut encore apprendre qu'on n'est qu'un sot.

L'esprit humain ne reçoit point de bornes dans ses découvertes. (Apologie, page 414.)

C'est une opinion moyenne et douce que notre suffisance nous peut conduire jusques à la connoissance d'aucunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, outre les-

quelles c'est témérité de l'employer. Cette opinion est plausible et introduite par gens de composition : mais il est malaisé de donner bornes à notre esprit : il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrêter plutôt à mille pas qu'à cinquante (1) : ayant essayé par expérience, que ce à quoi l'un s'étoit failli, l'autre y est arrivé ; et que ce qui étoit inconnu à un siècle, le siècle suivant l'a éclairci ; et que les sciences et les arts ne se jettent pas en moule, ains se forment et figurent peu-à-peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits, en les léchant à loisir ; ce que ma force ne peut découvrir, je ne laisse pas de le sonder et essayer, et en retâtant et pétrissant cette nouvelle matière, la remuant et réchauffant, j'ouvre à celui qui me suit quelque facilité pour en jouir plus à son aise, et la lui rends plus souple et plus maniable.

(1) Cela est vrai en tout : excepté en matière religieuse, où il faut s'en tenir à l'expresse révélation de Dieu, confiée à son église. L'esprit humain peut s'exercer sur toutes sortes d'objets et de sciences ; il doit se soumettre quand Dieu daigne parler.

De la liberté de Conscience. (Essais, livre II, chap. 19.)

Il est ordinaire de voir les bonnes intentions, si elles sont conduites sans modération, pousser les hommes à des effets très-vicieux. En ce débat, par lequel la France est à présent agitée de guerres civiles, le meilleur et le plus sain parti, est sans doute celui qui maintient et la Religion et la police ancienne du pays (1). Entre les gens de bien

---

(1) Dans un état où il n'y a qu'une seule religion, il est de la bonne politique de n'en point laisser introduire de nouvelles. La loi doit être uniforme et pour tous : dans ce cas la religion est érigée en loi; partout ailleurs, c'est autre chose : il faut tolérer *civilement* ceux que Dieu supporte dans sa patience, pourvu toutefois que leurs principes religieux offrent une garantie suffisante au gouvernement, et ne contiennent rien d'opposé aux bonnes mœurs ou de dangereux à la tranquillité publique. C'est notre opinion bien prononcée et invariable. Guidé par les enseignemens de notre divin maître, par la nature du christianisme dont l'ame est la charité, et par la tradition des Pères, nous avons vu sans peine que la Charte ait consacré la liberté des cultes; nous aimons à répéter avec Tertullien : « Il seroit inique de forcer des hommes libres à sacrifier malgré leur conscience. » *Iniquum videretur liberos homines invitos urgeri ad sacrificandum* (ad scapulam, cap. 2). Et avec Saint Athanase : « Le caractère distinctif de la véritable religion est de persuader et de convaincre, et non de

toutefois qui le suivent (car je ne parle point de ceux qui s'en servent de prétexte, pour, ou exercer leurs vengeances particulières, ou fournir à leur avarice, ou suivre la faveur des Princes (1); mais de ceux qui le font

---

contraindre et de gêner. » *Piæ religionis proprium est non cogere, sed suadere.* (Epist. ad Solit.) En un mot, nous adoptons volontiers les principes développés dans la *Dissertation* de Gaillard, imprimée à la fin du tome IV de *l'Histoire de François I*, édition de Foucault, 1819, in-8°: nous en exceptons pourtant ce qu'il dit de Bossuet dont il a méconnu les vrais sentimens, comme tant d'autres l'ont fait avant et après lui. Après un aveu si formel, nous ne craindrons pas de répéter avec tous nos catéchismes : *Hors de l'église point de salut*, nonobstant la ridicule assertion de Jean-Jacques Rousseau, qui prétend *que la distinction entre la tolérance civile et la tolérance théologique est puérile et vaine*, *et que des anges même ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu* (Emile, tome II, page 96); nous ne balancerons point à dire qu'on ne peut pas contraindre les prêtres de prêter leur ministère, lorsque la discipline ecclésiastique le leur interdit.

(1) Si quelqu'un étoit tenté de croire que ces excès fussent propres aux seuls Catholiques, nous lui répondrions par ce passage des Mémoires du président De Thou (*): Montaigne s'entretenoit avec lui des troubles qui divisoient et ensanglantoient la France, et il ajouta, en parlant du roi de Navarre (Henri IV) et du duc de Guise : « Que l'aigreur de ces deux esprits étoit le principe d'une guerre qu'on voyoit aujourd'hui si allumée; que la mort seule de l'un ou de l'autre pouvoit la

(*) Thuan. *de Vitâ suâ, lib.* 3.

par vrai zèle envers leur Religion, et sainte affection à maintenir la paix et l'état de leur patrie) de ceux-ci, dis-je, il s'en voit plusieurs, que la passion pousse hors les bornes de la raison, et leur fait parfois prendre des conseils injustes, violens, et encore téméraires (1).

---

faire finir; que le duc ou ceux de sa maison ne se croiroient jamais en sûreté tant que le roi de Navarre vivroit; que celui-ci, de son côté, étoit persuadé qu'il ne pourroit faire valoir son droit à la succession de la couronne pendant la vie du duc. Pour la religion dont tous les deux font parade, c'est un beau prétexte pour se faire suivre par ceux de leur parti; mais la religion ne les touche ni l'un ni l'autre. La crainte d'être abandonné des Protestans, empêche seule le roi de Navarre de rentrer dans la religion de ses pères; et le duc ne s'éloigneroit pas de la confession d'Augsbourg, que son oncle Charles, cardinal de Lorraine, lui a fait goûter, s'il pouvoit la suivre sans préjudicier à ses intérêts; que c'étoit là les sentimens qu'il avoit reconnus dans ces princes, lorsqu'il se mêloit de leurs affaires. »

(1) A entendre certains écrivains qui se sont constitués les défenseurs bénévoles des Protestans, Montaigne n'auroit taxé d'intolérance et de cruauté que les seuls Catholiques, comme si, du temps de ce philosophe, les Réformés se fussent montrés moins cruels et moins persécuteurs que les Catholiques? comme si la plupart des séditions et des révoltes ne fussent pas venues d'eux, et n'eussent pas été autorisées par leurs chefs! comme s'ils se fussent laissés mener au supplice comme des agneaux à la boucherie, sans murmurer et sans se plaindre? Certes, Montaigne n'avoit pas

On peut dire, d'un côté, que de lâcher la bride aux partis d'entretenir leur opinion, c'est épandre et semer la division, c'est prêter quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aucune barrière ni coërction des lois, qui bride et empêche sa course. Mais, d'un autre côté, on diroit aussi, que de lâcher la bride aux partis d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relâcher par la facilité et par l'aisance, et que c'est émousser l'aiguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté, et la difficulté. Et si crois mieux, pour l'honneur de la dévotion de nos Rois,

---

perdu le souvenir des massacres de Cabrières, de Mérindol, de Vassy, et de la détestable journée de la Saint-Barthélemi; mais il se souvenoit aussi du sac de Rome par les Lansquenets, du meurtre d'une infinité d'ecclésiastiques et de religieuses, dans toute la chrétienté; du pillage des églises, etc. (Voyages, Essais); il se souvenoit aussi de ce qui lui étoit arrivé à lui-même : Une fois il avoit été *démonté et dévalisé dans l'épais d'une forêt*, et une autre fois, sur le point d'être égorgé dans son château, à cause de son attachement à la religion et au Roi; sans doute il avoit à se plaindre des Catholiques, mais n'avoit-il pas été encore plus maltraité par les Réformés? Sa maison n'avoit-elle pas été ravagée par les uns et par les autres? Ne dit-il pas lui-même : « Je fus peladé à toutes mains; au gibelin j'étois guelphe, au guelphe gibelin. Ce sont inconvéniens que la modération apporte en telles maladies? » (Essais, livre III, chap. 12.)

c'est que, n'ayant pu ce qu'ils vouloient, ils ont fait semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

Pensées morales (1).

(Essais, liv. 2, chap. 8.). Il faut se rendre respectable par sa vertu, et par sa suffisance,

---

(1) La même diversité de sentimens que nous avons vu se manifester sur les principes religieux de Montaigne, s'est également manifestée à l'égard de ses principes moraux, non-seulement parmi les Anciens, mais encore parmi les Modernes. Le père Nicéron en a fait la remarque, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres*, tome XVI, page 208. « Les uns, dit-il, ont regardé *les Essais* comme un livre dangereux et plein de maximes tendantes à renverser plusieurs principes incontestables de la loi naturelle. D'autres, au contraire, ont prétendu qu'il n'est point d'ouvrage de morale où il y ait tant à apprendre. Quel contraste dans les opinions! s'imagineroit-on qu'il s'agît du même homme? Mais laissons parler les juges de Montaigne, et apprenons à nous défier de nos préventions et de nos préjugés.

» Montaigne est plein d'un si grand nombre d'infamies honteuses, et de maximes épicuriennes et impies, qu'il est étrange qu'on l'ait souffert si long-temps dans les mains de tout le monde. » (Arnauld, tome 41, page 333.)

« On aimeroit de tout son cœur le ministre d'une si grande vengeance, s'il eût suivi les règles de la morale en portant les hommes, qu'il avoit si utilement humiliés, à ne pas irriter, par de nouveaux crimes, celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pas pouvoir seulement con-

et aimable par sa bonté et douceur de ses mœurs.

---

noître.... Ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de soin, de discrétion et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux qui s'y appliquent. » (PASCAL. Pensées, suppl. 1re partie, art. XI.)

« Ne nous persuadons pas sur sa parole, ou par les louanges qu'il se donne, que c'étoit un homme de grand sens, et d'une pénétration d'esprit toute extraordinaire. Cela pourroit nous jeter dans l'erreur, et donner trop de crédit aux opinions fausses et dangereuses, qu'il débite avec une fierté et une hardiesse dominante, qui ne fait qu'étourdir et qu'éblouir les esprits foibles. » (MALEBRANCHE. De la Recherche de la Vérité, livre 2, part. 3e, chap. V.)

« Montaigne me semble avoir poussé beaucoup trop loin le scepticisme, en le portant jusques dans les lois de la morale naturelle.... Sa morale, sa doctrine, et tous ses écrits, respirent l'égoïsme le plus prononcé.... Il a laissé errer sa plume beaucoup plus que sa conduite; et la facilité que son esprit lui offroit pour s'accommoder de tout, ne l'a pas empêché d'être invariablement fidèle à la vertu et à l'honneur.... Regardant l'état *d'abaissement* comme inévitable, il tâche de s'y accommoder, de s'y complaire; ce principe devient la base de sa morale, la règle de sa conduite, et conséquent avec lui-même, il passe du scepticisme du discours au scepticisme des actions. » (M. Biot, *Montaigne*. Discours qui a obtenu une mention dans le concours proposé par l'Académie. Paris, 1812, in-8°.)

« Les orateurs sacrés n'ont jamais peint avec plus de force les tourmens du vice et la joie de la bonne conscience.... Nous avouerons que si l'on peut disculper sa philosophie d'un pyrrhonisme absolu, sa morale tient beaucoup de l'école

(Essais, liv. 2, c. 31). La colère est une arme d'un nouvel usage; car nous remuons

---

d'Epicure.... Le sage, pour faire monter la foule jusqu'à lui, doit se pencher vers elle. C'est le mouvement naturel de Montaigne; il vient à nous le premier, en nous montrant les imperfections de son esprit, ses erreurs, ses torts, ses petitesses; mais jamais il n'a rien de bas ni de criminel à nous révéler...... Ses principes ne sont jamais sévères : s'ils pouvoient l'être, ses exemples seroient là pour nous défendre et nous rassurer. La morale de Montaigne n'est pas sans doute assez parfaite pour des chrétiens : il seroit à souhaiter qu'elle servît de guide à tous ceux qui n'ont pas le bonheur de l'être, etc. *Montaigne* a oublié trop souvent la décence dans les idées et même dans l'expression, et nous devons *lui* en faire un reproche; car le plus grand tort du génie, c'est de faire rougir la pudeur, et d'offenser la vertu. » (M. Villemain, *Eloge de Montaigne*, discours qui a remporté le prix d'éloquence. Paris, 1812, in-8°.)

« On reconnoîtra du moins que Montaigne ne s'est jamais écarté des vérités éternelles de la morale, et que sa philosophie renferme tout ce qui peut assurer le repos des hommes et contribuer à leur bonheur. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ait voulu outrager les mœurs. Il se sert, comme Molière et comme nos anciens auteurs, de mots que notre délicatesse réprouve; mais il n'a point d'images licencieuses; il ne cherche point à émouvoir les passions, et se tient toujours du côté de la vertu. Il croyoit, peut-être à tort, que les paroles sont indifférentes quand le cœur n'est point corrompu.... Quelques personnes ont imaginé qu'il penchoit vers le stoïcisme; c'est une erreur. Les règles de conduite qu'il a constamment suivies, prouvent qu'il avoit adopté la morale de Socrate et celle d'Epicure, en rejetant ce qu'il y avoit d'exa-

les autres armes, celle-ci nous remue : notre main ne la guide pas, c'est elle qui guide

géré dans les doctrines du premier, et d'absurde dans le système physique du second. Il admiroit les Stoïciens ; mais il aimoit Socrate qu'il nomme son maître, et qu'il propose pour modèle aux hommes qui veulent se perfectionner par l'étude de la sagesse et par la pratique de la vertu. » (M. Jay, *Eloge de Montaigne*, discours qui a obtenu l'accessit, etc. Paris, 1812, in-8°.)

« Il est possible que Montaigne ne soit pas un excellent instituteur, mais c'est un bon ami.... Des critiques admirent, dans l'auteur des *Essais*, l'esprit de doute qu'ils jugent convenable à notre foiblesse; d'autres l'accusent de ne laisser à ses disciples, pour résultat de ses discours, qu'une affligeante perplexité : je l'avouerai, je suis sceptique sur le scepticisme de Montaigne ; j'incline même à penser que souvent ce philosophe emprunta le manteau des Pyrrhoniens, sans adopter leur doctrine. Qu'on ne l'accuse point d'égoïsme, j'en appellerois à ses principes, j'en appellerois à sa vie. » (M. Joseph Droz, *Eloge de Montaigne*, discours qui a obtenu une médaille. Paris, 1812, in-8°.)

« Montaigne ne trouve point l'humanité, et il s'écrie : L'humanité n'existe pas ! Elle existe, ô Montaigne ! et dans toi-même. Echappe à tes contemporains ; rentre dans ton propre cœur ; cherches-y l'homme. Il l'a fait ; et ce noble instinct qu'avoit méconnu sa raison, il l'a retrouvé dans son ame. Il suffit ; ses sentimens ont réfuté sa doctrine ; l'espèce humaine est justifiée ; il y a une conscience et une morale : une morale universelle, immuable, dont le principe éternel est dans les entrailles de l'homme ; que le crime en fait sortir, mais qui y rentre avec le remords ; que la raison en délire peut voiler, la passion aveugle obscurcir, mais que la nature

notre main : elle nous tient, nous ne la tenons pas.

(Essais, liv. 3). Entre deux amis, si l'un donne à l'autre, c'est celui qui reçoit le bienfait, qui oblige son compagnon.

(Essais, liv. 3, c. 13). La douleur et la volupté sont associées d'une liaison néces-

---

protège; qui survit aux empires et aux opinions; qui ne craint ni sectes impies, ni factions incendiaires, ni gouvernemens pervers : car le fer et le feu ne peuvent la détruire, ni des flots de sang l'effacer. Telles sont les vérités primitives qui servent de fondement à toute doctrine sociale, et dont la philosophie ne doit jamais s'écarter. Si notre moraliste a pu les méconnoître ou les oublier un moment, l'époque à laquelle il vivoit, en expliquant son erreur, l'excuse. Il étoit difficile alors d'échapper aux préventions de la vertu indignée, qui ne pardonne point aux hommes les maux qu'ils se font à eux-mêmes, et qui finit quelquefois par les haïr pour les avoir d'abord trop aimés. Mais si ces temps orageux furent pour Montaigne l'époque de quelques opinions dangereuses, démenties par son propre cœur, voyez combien d'instructions profondes et salutaires il en a su tirer pour lui-même et pour nous. » (M. Victorin Fabre, *Eloge de Michel de Montaigne*. Paris, 1812, in-8°.)

O Montaigne! si tu étois appelé à concilier, à discuter ces divers sentimens, comme tu triompherois de la foiblesse des jugemens humains et des contradictions dont ils sont remplis! tes panégyristes et tes censeurs te prêteroient également des armes pour écraser notre *inanité*. Il semble qu'on ne puisse parler de toi sans tomber dans cette mobilité d'idées qu'on te reproche, sans participer à tes variations.

saire, de façon qu'à tour elles se suivent et s'engendrent.

(Essais, liv. 3, c. 1.) Je regarde nos rois d'une affection simplement légitime et civile, ni émue, ni démue par intérêt privé, de quoi je me sais bon gré. La cause générale et juste ne m'attache que modérément et sans fièvre. Je ne suis pas sujet à ces hypothèques et engagemens pénétrans et intimes. La colère et la haine sont au-delà du devoir de la justice, et sont passions servant seulement à ceux qui ne tiennent pas assez à leur devoir par la raison simple. Toutes intentions légitimes sont d'elles-mêmes tempérées; sinon elles s'altèrent en séditieuses et illégitimes.

(Essais, liv. 3, c. 13.) Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre à p opos. Toutes autres choses, régner, thésauriser, bâtir, n'en sont qu'appendicules et adminicules, pour le plus.

(Théol. nat., chap. 156.) Tout est enclos en ces trois membres : obligation, amour et joie. Nous sommes obligés d'aimer, tout nous a été donné à cause de l'amour, et l'amour à cause de la joie; il n'y a rien au-delà.

(Théol. nat., chap. 141.) L'amour propre est en nous fondement et fontaine de tout mal, il est fondement de toute injustice, vice, péché, aveuglement, ignorance, et, pour abréger, de toute douleur et de tout malheur. Ainsi de lui prend naissance toute poison, perte et misère. Qui l'a planté en soi, y a planté la tige de tout malencontre; et cela, non d'autant qu'il s'aime lui-même, mais d'autant qu'il s'aime avant toutes autres choses. En ce qu'il donne le premier rang à l'amour qu'il porte à soi, il est contre Dieu et sans Dieu.

(Théol. nat., chap. 157.) L'amour de nous-mêmes ne nous apporte nul entier et solide contentement, ains tout le contraire.

(Essais, liv. 3, c. 13.) Le changement, quel qu'il soit, étonne et blesse.

(*Ibid.*) La grandeur de l'ame n'est pas tant, tirer à mont et tirer avant, comme savoir se ranger et circonscrire. Elle tient pour grand tout ce qui est assez, et montre sa hauteur à aimer mieux les choses moyennes que les éminentes.

*Fragmens de la Lettre de Montaigne à son père, sur quelques particularités de la mort d'*Etienne de la Boëtie.

Nous ayant recommandé les uns aux autres, il (la Boëtie) suivit ainsi : « Ayant mis ordre à mes biens, encore me faut-il penser à ma conscience. Je suis chrétien, je suis catholique : tel ai vécu, tel suis-je délibéré de clore ma vie. Qu'on me fasse venir un prêtre, car je ne veux faillir à ce dernier devoir d'un chrétien. »

Deux ou trois heures après, tant pour lui continuer cette grandeur de courage, que aussi parce que je souhaitois, pour la jalousie que j'ai eue toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eut plus de témoins de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compagnie en sa chambre, je lui dis que j'avois rougi de honte de quoi le courage m'avoit failli à ouïr ce que lui, qui étoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que jusques lors j'avois pensé que Dieu ne nous donnât guère si grand avantage sur les accidens humains, et croyois malaisément ce que quelquefois j'en

lisois parmi les histoires; mais qu'en ayant senti une telle preuve, je louois Dieu de quoi ce avoit été en une personne de qui je fusse tant aimé, et que j'aimasse si chèrement; et que cela me serviroit d'exemple (1) pour jouer ce même rôle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsi, et de montrer, par effet, que les discours que nous avions tenus ensemble pendant notre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravés bien avant au cœur et en l'ame, pour les mettre en exécution aux premières occasions qui s'offriroient; ajoutant que c'étoit la vraie pratique de nos études et de la philosophie. Et me prenant par la main : « Mon frère, mon ami, me dit-il, je t'assure que j'ai fait assez de choses, ce me semble, en ma vie, avec autant de peine et de difficulté que je

---

(1) D'après cela, il est aisé de conclure que M. Jay semble affoiblir l'essentiel, en disant que Montaigne *vit arriver la mort avec la tranquillité d'un philosophe qui, pendant toute sa vie, avoit appris à mourir;* que, *fidèle à ses principes, il finit comme Socrate, en se conformant* aux façons et formes reçues autour de lui, et *que sa dernière pensée fut un dernier hommage à la religion de ses pères* (page 51). Ce n'est pas assez, Montaigne accorda moins à la coutume qu'à la conviction intime de son ame.

fais celle-ci. Et quand tout est dit, il y a fort long-temps que j'y étois préparé, et que j'en savois ma leçon toute par cœur. Mais n'est-ce pas assez vécu jusques à l'âge auquel je suis? j'étois prêt à entrer à mon trente-troisième an. Dieu m'a fait cette grace, que tout ce que j'ai passé jusques à cette heure de ma vie, a été plein de santé et de bonheur: pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouvoit guère plus durer. Il étoit meshui temps de se mettre aux affaires, et de voir mille choses mal-plaisantes, comme l'incommodité de la vieillesse, de laquelle je suis quitte par ce moyen; et puis, il est vraisemblable que j'ai vécu jusques à cette heure avec plus de simplicité et moins de malice, que je n'eusse, par aventure, fait, si Dieu m'eût laissé vivre jusqu'à ce que le soin de m'enrichir et accommoder mes affaires me fût entré dans la tête. Quant à moi, je suis certain, je m'en vais trouver Dieu, et le séjour des bienheureux. » Or, parce que je montrois, même au visage, l'impatience que j'avois à l'ouïr: « Comment, mon frère, me dit-il, me voulez-vous faire peur? Si je l'avois, à qui seroit-ce de me l'ôter, qu'à vous? »

Il fit appeler mademoiselle de Saint-Quentin, sa nièce, et parla ainsi à elle : « Ma nièce, m'amie, il m'a semblé, depuis que je t'ai connue, avoir vu reluire en toi des traits de très-bonne nature; mais ces derniers offices que tu fais, avec si bonne affection et telle diligence, à ma présente nécessité, me promettent beaucoup de toi : et vraiment je t'en suis obligé, et t'en mercie très-affectuèusement. Au reste, pour me décharger, je t'avertis d'être premièrement dévote envers Dieu : car c'est sans doute la principale partie de notre devoir, et sans laquelle nulle autre action ne peut être ni bonne, ni belle; et celle-là y étant bien à bon escient, elle traîne après soi, par nécessité, toutes autres actions de vertu. Après Dieu, il te faut aimer et honorer ton père et ta mère, même ta mère ma sœur que j'estime des meilleures et plus sages femmes du monde, et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs : fuis comme peste ces folles privautés que tu vois les femmes avoir quelquefois avec les hommes; car, encore que sur le commencement elles n'aient rien de mauvais, toutefois petit à petit elles cor-

rompent l'esprit, et le conduisent à l'oisiveté, et de là, dans le vilain bourbier du vice. Crois-moi, la plus sûre garde de la chasteté à une fille, c'est la sévérité. »

Appelant mon frère de Beauregard : « Monsieur de Beauregard, lui dit-il, je vous mercie bien fort de la peine que vous prenez pour moi. Vous voulez bien que je vous découvre quelque chose que j'ai sur le cœur à vous dire. » De quoi, quand mon frère lui eut donné assurance, il suivit ainsi : « Je vous jure que tous ceux qui se sont unis à la réformation de l'Eglise, je n'ai jamais pensé qu'il y en ait eu un seul qui s'y soit mis avec meilleur zèle, plus entière, sincère et simple affection que vous : et crois certainement que les seuls vices de nos prélats, qui ont sans doute besoin d'une grande correction, et quelques imperfections que le cours du temps a apportées en notre Eglise vous ont incité à cela (1). Je ne vous en veux, pour cette heure, demouvoir ; car aussi ne prié-je

(1) Tous les hommes instruits et vertueux soupiroient depuis long-temps après la réforme des abus qui régnoient dans l'Eglise. Voyez Bossuet, *Histoire des Variations*. Mais ils attendoient que l'autorité légitime s'en occupât, et ne se croyoient pas autorisés à lever l'étendard de la révolte.

pas volontiers personne de faire quoi que ce soit contre sa conscience : mais je vous veux bien avertir que, ayant respect à la bonne réputation qu'a acquise la maison de laquelle vous êtes par une continuelle concorde, ayant respect à la volonté de votre père, ce bon père à qui vous devez tant, de votre bon oncle, à vos frères, vous fuyiez ces extrémités; ne soyez point si âpre et si violent; accommodez-vous à eux; ne faites point de bande et de corps à part; joignez-vous ensemble. Vous voyez combien de ruines ces dissentions ont apportées en ce royaume; et vous réponds qu'elles en apporteront de bien plus grandes (1). Et,

---

(1) Montaigne fut témoin et quelquefois victime des excès de la réforme; il écrit que *les bâtimens de Rome bâtarde lui faisoient ressouvenir proprement des nids que les moineaux et les corneilles vont suspendant en France aux voûtes et parois des églises que les Huguenots viennent d'y démolir* (Voyage, tome I[er], page 306). Il rapporte avoir *vu en Allemagne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations, sur le doute de ses opinions, et plus, qu'ils n'en eurent sur les Saintes Ecritures* (Essais, liv. 3, chap. 13). Il dit aussi avoir *vu*, *de fraîche mémoire, faire rôtir par le menu un corps encore plein de sentimens, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux, entre des voisins et concitoyens; et qui pis est, sous prétexte de piété et de*

comme vous êtes sage et bon, gardez de mettre ces inconvéniens parmi votre famille, de peur de lui faire perdre la gloire et le bonheur duquel elle a joui jusques à cette heure. Prenez en bonne part ce que je vous en dis, et pour un certain témoignage de l'amitié que je vous porte; car pour cet effet me suis-je réservé, jusques à cette heure, à vous le dire; et, à l'aventure, vous le disant

---

religion (Essais, liv. Ier, chap. 30). *Il déclare que ceux-là se moquent, qui pensent appetisser nos débats, et les arrêter, en nous rappelant à l'expresse parole de la Bible : d'autant que notre esprit ne trouve pas le champ moins spacieux à contrôler le sens d'autrui qu'à représenter le sien, et comme s'il y avoit moins d'animosité et d'âpreté à gloser qu'à inventer* (Essais, liv. 3, chap. 13.). Il trace en traits de feu le tableau des horreurs des guerres civiles en France, et le termine par ces mots: *Qui n'est que parricide en nos jours, et sacrilège, est homme de bien et d'honneur.* Mais aussi il se fécilite d'appartenir à une église que les vents et les orages ne peuvent abattre, et qui reçoit un nouvel éclat de la persécution. « C'est un effet de la Providence divine, dit-il, de permettre sa sainte Eglise être agitée, comme nous la voyons, de tant de troubles et d'orages, pour éveiller par ce contraste les ames pies, et les ravoir de l'oisiveté et du sommeil, où les avoit plongées une si longue tranquillité. Si nous contrepesons la perte que nous avons faite, par le nombre de ceux qui se sont dévoyés, au gain qui nous vient pour nous être remis en haleine, ressuscité notre zèle et nos forces, à l'occasion de ce combat; je ne sais si l'utilité ne surmonte point le dommage. » (Essais, liv. 2, chap. xv.)

en l'état auquel vous me voyez, vous donnerez plus de poids et d'autorité à mes paroles. »

Ce matin, il se confessa à son prêtre; mais parce que le prêtre n'avoit apporté tout ce qu'il lui falloit, il ne lui put dire la messe. Mais le mardi matin, M. de la Boëtie le demanda, pour l'aider, dit-il, à faire son dernier office chrétien. Ainsi, il ouït la messe, et fit ses pâques; et comme le prêtre prenoit congé de lui, il lui dit: « Mon père spirituel, je vous supplie humblement, et vous et ceux qui sont sous votre charge, priez Dieu pour moi; soit qu'il soit ordonné par les très-sacrés trésors des desseins de Dieu, que je finisse à cette heure mes jours, qu'il ait pitié de mon ame, et me pardonne mes péchés qui sont infinis, comme il n'est pas possible que si vile et si basse créature que moi aie pu exécuter les commandemens d'un si haut et si puissant maître; ou, s'il lui semble que je fasse encore besoin par-deçà, et qu'il veuille me réserver à quelque autre heure, suppliez-le qu'il finisse bientôt en moi les angoisses que je souffre, et qu'il me fasse la grace de guider dorénavant mes pas à la suite de sa volonté, et de me rendre

meilleur que je n'ai été. » Sur ce point, il s'arrêta un peu pour prendre haleine; et voyant que le prêtre s'en alloit, il le rappela, et lui dit : « Encore veux-je dire ceci en votre présence; je proteste, que comme j'ai été baptisé, ai vécu, ainsi veux-je mourir sous la foi et religion que Moïse planta premièrement en Egypte, que les Pères reçurent depuis en Judée, et qui, de main en main, par succession de temps, a été apportée en France. » Il sembla, à le voir, qu'il eût parlé encore plus long-temps s'il eût pu; mais il finit, priant son oncle et moi de prier Dieu pour lui : car ce sont, dit-il, les meilleurs offices que les chrétiens puissent faire les uns pour les autres.

FIN.



